
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

213

L'HUMANITÉ

SES DROITS ET SES DEVOIRS

SES JOIES ET SES DOULEURS

AVEC UNE CARTE MORALE DE LA VIE

DEPUIS LE BERCEAU JUSQU'A LA TOMBE

PAR J.-J. COMMERSON

Ancien Membre de l'Université

Prix : 2 Francs.

PARIS

LAROUSSE ET BOYER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

49, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49.

—

1861

À Son Excellence

Monsieur l'Ambassadeur des États-U[nis]

Hommage respectueux de l'auteur,

J. Commerson

L'HUMANITÉ

SES DROITS ET SES DEVOIRS

SES JOIES ET SES DOULEURS.

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 31.

L'HUMANITÉ

SES DROITS ET SES DEVOIRS

SES JOIES ET SES DOULEURS

AVEC UNE CARTE MORALE DE LA VIE

DEPUIS LE BERCEAU JUSQU'A LA TOMBE

PAR J.-J. COMMERSON

Ancien Membre de l'Université

Prix : 2 Francs.



PARIS

LAROUSSE ET BOYER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

49, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49.

—

1861





Carte Morale de la Vie.
Homme !
Voici les deux Routes différentes
qui nous conduisent tous du Berceau à la Tombe !
Choisis en Une !
Puis, prends en main un bâton de Voyageur,
Mets des Sandales à tes pieds,
et Marche !
Ligne Droite.
Sourire gracieux et Aménités enfantines
Piété filiale
Amour Fraternel
Religion
Charité Chrétienne.
Aux Vieillards, parce qu'ils sont les favoris de Dieu;
Aux Femmes, par pensée pour sa mère;
Aux Enfants, parce qu'on a été soi-même petit enfant.
Respect
Études
Sciences.
Considération.
Fortune
Aisance.
Obstacles vaincus
Courage et persévérance.
Honneurs et Gloire.
Bon époux et bon Père,
Observation des Lois;
Bon Ami et bon Citoyen.
Bienveillance et Bienfaisance
Fidélité aux Serments et accomplissement des Promesses.
Estime publique
Quiétude de l'Âme.
Santé
Vieillesse.
Entourage affectueux de petits Enfants.
La Tombe.
L'Âme
Ligne Courbe avec divers embranchements.
LE BERCEAU.
Mauvais instincts de l'Enfance
Manque de respect et désobéissance aux Parents
Absence de principes religieux
Mauvaises Lectures.
Mauvaises Liaisons
Gourmandise et Mensonge
Jalousie - Méchanceté
Médisance - Calomnie.
Ivrognerie - Colère.
Ignorance - Vanité.
Fainéantise - Misère.
Amour du Jeu.
Dévergondage
Mauvais Mari, Mauvais Père
Relations avec les femmes même les plus viles.
Abrutissement par le Vin et les boissons alcooliques.
Amitiés Crapuleuses
Haine du Travail
Misère extrême
Insociabilité
Besoin d'argent pour satisfaire ses passions
Aversion pour le foyer domestique
Despote dans son intérieur
Bas et rampant avec ses pareils.
Longues Stations au Cabaret
Hébètement
Mépris public
Maladies
Souffrances.
Abandon de tout le Monde.
Hôpital
Suicide
Tristesse de l'Âme.
Prostration des forces physiques.
Insomnie
Remords
Point d'Appétit ni même de désir.
Désœuvrement
Isolement
Vol
Escroqueries
Tribunal Correctionnel
Prison
Effronterie
Faux en écritures privée ou publique.
Vol avec effraction ou par Escalade.
Brigandage de nuit et à main Armée.
Travaux forcés
Galères.
Assassinat.
Condamnation à Mort.
Glaive de la Loi
Larmes de Repentir
L'Âme
Séparation de l'Âme et du Corps
LA TOMBE.

Imp. Caillet, r. Jacob, 45.

Sourire gracieux

Mauvais

ins

LE BE

PRÉFACE

Cet ouvrage est spécialement destiné aux Écoles Primaires, et si nous avons jugé à propos de lui donner en commençant une forme quelque peu romanesque, c'est afin d'en rendre la lecture facile, et, autant que possible, attrayante aux chers et nombreux enfants qui fréquentent ces Écoles.

Ce n'est point l'œuvre d'un talent supérieur, sans doute, mais il a été écrit avec soin, et nous avons la conviction intime qu'il sera utile.

Puissions-nous être autorisé par nos Lecteurs à conserver toujours cette bienheureuse croyance !

219

L'HUMANITÉ

SES DROITS ET SES DEVOIRS

SES JOIES ET SES DOULEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Temps primitifs.

Dans l'origine du monde, l'Homme faible, isolé, timide et féroce en même temps, errait au hasard dans les forêts, sans pensers d'avenir et sans autre instinct que celui de satisfaire ses appétits brutaux. Des sons de voix rauques, sauvages et inarticulés exprimaient indifféremment sa joie ou sa peine; rien n'excitait son admiration, et la vue même de son semblable le faisait fuir avec effroi, comme si un autre homme dût être infailliblement pour lui un ennemi dangereux.

Avait-il faim? le premier animal qui tombait en son pouvoir, dépecé immédiatement à coups d'ongles et de dents, le rassasiait pour la journée; le sang de la même victime le désaltérait jusqu'à ce qu'une source ou un ruisseau quelconque vînt s'offrir à sa brûlante avidité; une caverne lui servait d'abri contre la rigueur du froid, les feux du soleil et les pluies torrentielles, et rien dans cet être, alors si faible et si misérable, dont le lendemain ressemblait exactement à la veille, ne prouvait encore que, par la supériorité de sa raison, son intelligence, son adresse, sa démarche altière et

la beauté de ses formes, il fût le Roi de la création.

Mais l'Homme trouva enfin une Compagne, il eut une famille, il aima, et soudain ses idées se développèrent : il examina pour la première fois, avec attention, son entourage terrestre, et il fut ravi de sa magnificence; il leva les yeux vers le ciel et il fut ébloui de sa splendeur; il courba la tête, le parfum des fleurs éveilla chez lui un sens de plus; il écouta chanter le rossignol et les fauvettes, gazouiller les moineaux, siffler les pinsons, les linottes, les merles, roucouler les colombes, caqueter les couroucous, les perruches et les kakatoës, soupirer les orangs-outangs, les chimpanzés et les ouistitis, bêler les agneaux, gémir les gazelles, bourdonner les insectes, et il eut horreur, lui-même, de ses affreux hurlements (1).

Dès lors, pour exprimer ses pensées, il chercha des syllables, il harmonisa des sons, il composa des mots. Si, d'un côté, le soleil, versant au-dessus de sa tête

(1) Les malheureux Sourds de naissance, dits sourds-muets, ne sont pas muets et n'ont rien dans la bouche, dans le larynx, dans la conformation de la langue qui les empêche de parler; mais, comme depuis leur entrée dans la vie, aucun son, ni le gazouillement de l'oiseau, ni la voix chérie d'une mère, ni le retentissement de la trompette, ni la détonation du canon n'a frappé leurs oreilles, ils ne savent pas plus ce que c'est que la parole qu'un aveugle ne se fait une idée de la couleur. Cependant, quand ils sont en colère et fort animés entre eux, ils poussent des cris rauques, inarticulés et gutturaux d'une sauvagerie effrayante.

L'homme, dans l'origine, a dû parler de même; mais au moins, lui, il entendait le langage des autres êtres de la création, et il a pu régler et harmoniser le sien d'après ses impressions de chaque instant.

des torrents de lumière et de chaleur, lui sembla son maître, il sentit, lui, qu'étant fort, intelligent, adroit et courageux, il devait être le maître de tout ce qui marchait, courait, volait, nageait, bondissait ou rampait ici-bas, et il devint ce maître. Il vit les oiseaux du ciel construire avec de la terre et de la mousse un lit moëlleux pour leurs petits, et soudain il brisa de fortes branches d'arbres pour se bâtir une cabane, et il y rassembla une masse de feuilles et de fougère pour s'y faire, ainsi qu'aux siens, un lit plus doux.

Dès lors il n'alla plus chasser pour lui seul, mais pour ceux que son cœur aimait; il comprit qu'il n'avait plus à se défendre seul contre les autres animaux ou contre tout autre individu de son espèce qui, errant encore au hasard, ayant faim, ayant soif, et plus malheureux que lui, oserait l'attaquer inopinément, mais qu'il avait à défendre les siens, le fruit de sa chasse, sa cabane, son bien. Il était époux, il était père, il était propriétaire, et il aurait mille fois perdu la vie plutôt que de renoncer à l'un ou à l'autre de ces titres, et voilà un homme dans l'origine,

Et voilà l'origine de la Famille et de la Propriété!

Depuis quelques jours cependant le temps était mauvais, sombre, triste et froid tout ensemble; une pluie torrentielle désolait la nature, et les animaux, retirés dans leurs tanières, y faisaient entendre, du matin au soir, les gémissements de la faim et les soupirs de l'ennui.

L'homme, triste comme eux, et sans énergie comme eux, dans sa cabane, voyait avec peine les provisions de la famille s'épuiser de plus en plus, et redoutait pour elle des besoins presque inconnus jusqu'ici.

Cependant le ciel se rassérène enfin ; la pluie cesse, un rayon de soleil traverse les nuages et soudain l'Homme, redevenu joyeux, embrasse les siens et part pour la chasse : ses armes accoutumées sont un long bâton pour frapper de loin, en courant, les animaux légers, et une massue pour assommer les forts.

Bientôt un jeune faon, plein d'ardeur et de grâce, s'élance comme la colombe de l'Arche, de la verte feuillée, et, secouant fièrement la tête, semble chercher de quel côté il doit prendre sa course ; l'homme le voit, marche rapidement sur lui, l'attaque et l'abat à ses pieds ; mais, tandis qu'il se dispose à le dépecer sans retard pour en dévorer d'abord une partie et porter ensuite plus facilement le reste à ceux qui l'attendent avec anxiété dans sa cabane, survient un individu de son espèce, fort comme lui, armé comme lui, affamé comme lui, et qui demande impérieusement sa part de la proie. On la lui refuse, il insiste ; il menace, on le brave ; il attaque, on riposte ; de part et d'autre on se porte des coups terribles jusqu'à ce que l'un deux, moins fort ou moins adroit que son ennemi, tombe mort sur la place.

Et voilà l'origine de la guerre !

Rien de nouveau pendant longtemps, mais un jour, ce même homme s'éloigne plus qu'à l'ordinaire de son domaine ; l'ardeur du butin l'emporte dans l'épaisseur des bois.

La nuit commence à descendre peu à peu des montagnes, et il a peine à trouver le chemin qui doit le ramener à sa case chérie. Plus de soleil au ciel et pas encore d'étoiles rayonnantes pour le guider.

Quoique chargé de nombreuses victimes, il marche,

marche toujours ; les épines s'attachent à ses pieds, il ne sent rien et marche encore. Des pierres, des lianes, des branches d'arbres lui barrent le chemin, il les bouscule, les écarte, les ploie ou les brise avec ses mains nerveuses. Enfin il reconnaît le sentier béni qui va le rendre à ceux qu'il aime. Il arrive au but, haletant, couvert de sueur, harassé de fatigue et palpitant de joie; mais quoi ! sa cabane est en partie culbutée; il y pénètre et il ne trouve plus que les débris sanglants de sa femme et de ses enfants.

Un tigre affamé, et rôdant depuis le matin aux environs avec ses petits, a détruit son bonheur comme il avait lui-même détruit souvent, en chassant, la félicité de tant d'autres animaux ; et cet homme pleure, et pour la première fois, de toutes les larmes de son corps; il remplit la forêt de ses gémissements et se roule sur la terre en se tordant les membres.

Naguère encore il avait faim et le voilà rassasié par la douleur ; il avait besoin de repos, après les fatigues de la journée, maintenant il n'a plus besoin que de pleurer; il soulève dans ses mains crispées les débris des corps étendus devant lui et il les baise avec amour.

S'il connaissait son ennemi, ses ennemis, ses tourmenteurs, il irait les attaquer soudain, quels qu'ils fussent et n'importe en quel lieu, au sommet des pics les plus ardus comme au fond des gouffres les plus affreux, mais rien ne vient les désigner à sa fureur.

La nuit tout entière se passe dans les transports du désespoir.

Le jour paraît sans apporter de consolation ; la nuit l'environne de nouveau sans lui apporter le sommeil; plus d'appétits, plus de désirs, plus de bonheur!

Ses cris sauvages, entrecoupés de larmes, frappent incessamment les échos d'alentour et dominent les rugissements du lion, les hurlements des loups et les hennissements des cavales.

Mais, que va devenir cet homme en proie à tant de douleur? Va-t-il mourir, à l'entrée de sa cabane, faute de consolation, de soins affectueux et de nourriture?

Non, deux autres hommes, les reins ceints de peaux de bêtes, armés de massues et de flèches, et chasseurs comme lui, errant par hasard aux environs, sont attirés par ses cris et se présentent brusquement à ses yeux.

A leur aspect, il se tait et reste confondu.

Autrefois, il aurait pris soudain la fuite par crainte pour sa vie, mais aujourd'hui, que lui importe la vie? il n'y tient plus par aucun lien et il demeure immobile, les paupières rouges de larmes et l'âme brisée, à sa place.

Ceux-ci, de leur côté, ne se jettent pas sur lui, comme des bêtes féroces, pour le dévorer; ils l'abordent, au contraire, avec bonté, et lui demandent par signes, mais avec expression, le sujet de sa douleur: il les conduit dans sa cabane et leur montre les restes sanglants des siens.

— Eh bien! lui répondent-ils, abandonne cette cabane maudite! Viens avec nous en construire une autre là-bas! là-bas! derrière les grandes montagnes de feu. Nous sommes aussi nombreux que les arbres de cette forêt ou que les petits soleils qui brillent, la nuit, dans le ciel; tu trouveras parmi nous une autre famille à aimer comme pour t'aimer; notre glorieux Maître deviendra le tien, et tu n'auras plus à craindre désormais

 222

ni les attaques d'aucun ennemi, ni les lions, ni les panthères, car tous ensemble nous sommes forts et nous te défendrons.

A ces mots, les deux chasseurs lui tendirent la main, il leur tendit en tremblant la sienne.

Et voilà l'origine de la Société, de la Fraternité !

Mais, si les premières Sociétés, formées d'abord de quelques individus, se constituèrent avec une si douce bienveillance, il n'en fut pas de même quand il s'agît d'une plus grande agglomération d'hommes, car bientôt chacun, malgré des engagements positifs et réciproques, contractés librement dans l'intérêt commun, voulut agir à sa guise, commander aux autres sans obéir soi-même, travailler ou se reposer à volonté, satisfaire brutalement toutes ses passions, et la *discorde,* l'affreuse discorde, sortie de l'enfer en même temps que l'*amour* descendait du ciel parmi les hommes, se glissa, comme le *serpent* du paradis terrestre, dans la nouvelle colonie.

Dès lors, on se divisa par groupes, on se menaça de part et d'autre avec colère, on en vint aux mains pour la moindre contestation, sans toutefois que la défaite des vaincus améliorât en rien le sort des vainqueurs; au contraire, ils s'affaiblirent en s'entr'égorgeant, tandis que la prudence leur commandait de se réunir tous ensemble pour la sûreté commune.

Un peu plus loin, une Tribu en attaqua une autre à l'improviste; elle la pilla, la massacra, incendia ses cabanes et, une heure après, ces malheureux ne laissaient plus aucune trace de leur passage sur la terre.

Une nouvelle compagnie se forma dans une autre contrée et, grâce à la même insouciance, aux mêmes

faits, aux mêmes passions, elle eut à peu près le même sort, jusqu'à ce qu'enfin un des colons, à la haute stature, au regard d'aigle, à la voix impérieuse, plein d'énergie et de force physique, imposât aux autres sa propre volonté, et, se distinguant, en outre, par sa modération, son adresse à la chasse, sa prudence dans les conseils et son grand courage dans les combats, sauvât ainsi ses frères d'une ruine plus ou moins prochaine, mais cependant inévitable.

A cet homme, dès lors, qu'ils regardèrent comme leur supérieur, dont un coup d'œil les fascinait, dont la grande voix les faisait trembler, ils obéirent tous sans murmure; le moindre reproche de sa part les affligea autant qu'une bonne parole les rendit heureux; ils le suivirent partout avec confiance, se montrèrent fiers de marcher à ses côtés, le consultèrent désormais en toutes choses, comme un oracle, firent taire sur un mot de lui leurs passions les plus violentes et lui donnèrent des marques distinctives de puissance : une peau de lion autour des reins, une plume de paon sur la tête, et dans les mains, une pesante massue admirablement façonnée avec des cailloux tranchants, pour écraser d'un seul coup tous leurs ennemis.

Dès lors ils ne voulurent plus qu'il s'occupât personnellement de chasse, de pêche et d'un travail journalier quelconque, tant ces humbles soins leur paraissaient indignes d'un tel Chef.

Ils s'obligèrent, en outre, formellement, et à l'unanimité, à satisfaire tous ses besoins, à prévenir tous ses caprices; ils en vinrent même jusqu'à construire pour lui, avec des bambous, et au milieu d'eux, une cabane plus spacieuse, plus élevée, plus belle,

moins exposée qu'aucune autre à la violence des vents, aux ardeurs du soleil et aux attaques imprévues de l'ennemi et des animaux féroces; les femmes la garnirent de nattes de jonc, la décorèrent intérieurement de peaux de bêtes, de plumes d'oiseaux et de fleurs; puis, un jour, tous ensemble, se prosternant humblement à ses pieds :

— Seigneur, lui dirent-ils, daigne habiter ce palais qui est encore bien indigne de toi, de ton mérite, de ta force et de ta gloire! Nous sommes tes humbles serviteurs, tes sujets, tes esclaves; parle! et que, désormais, ta volonté soit faite sur-le-champ et partout.

Et voilà l'origine de la Royauté !

Nos trois susdits compagnons se mirent donc soudain en route pour la nouvelle colonie où on promettait au dernier tant de bonheur en comparaison de son isolement; ils marchèrent fort longtemps et distinguèrent enfin de loin, aux derniers rayons du soleil couchant, les huttes de la tribu des *Zokis*, composée d'environ trois ou quatre cents individus, hommes, femmes et enfants.

Alors le plus âgé des voyageurs dit gravement aux deux autres :

— Frères, le Grand Dieu va, dans un instant, quitter ce monde et descendre dans la mer; adorons-le pour qu'il daigne nous assister encore demain, après-demain et toujours !

Puis, se prosternant la face contre terre, il s'écria :

— Grand génie du bien, veille sur nous pendant les ténèbres! Eloigne de notre demeure les esprits méchants qui vont s'emparer de la nature et les maladies rouges qui tuent les hommes. Si les Houkas maudits

viennent nous attaquer encore une fois, qu'ils meurent tous sous nos coups et que la terre soit à nous seuls comme le ciel est à toi pendant le jour et à ta femme et à tes mille enfants (la lune et les étoiles), pendant la nuit.

A ces mots, il se releva ainsi que ses deux Compagnons qui avaient imité instinctivement son action, et il ajouta pour le nouveau frère :

—Tu parais étonné de mes paroles, écoute ! et tâche de comprendre : « Autrefois, bien des jours et bien des nuits ont passé depuis, nous étions dévorés par la fièvre et rongés par des ulcères douloureux; nos jambes ne pouvaient plus soutenir nos corps; nous n'éprouvions plus aucun besoin de manger, aucun désir ; pas une goutte d'eau ne tombait du ciel pour rafraîchir nos lèvres desséchées et nos poitrines brûlantes; le sommeil bienfaisant fuyait constamment nos paupières; c'était la mort, la mort pour tous et partout. Mais notre Sage a dit : « Frères, le Grand Maître « du jour nous brûle et nous tue comme nous tuons « nous-mêmes nos ennemis ; demandons-lui la paix, « puisqu'il est plus fort que nous et qu'il nous fait « mourir d'un seul de ses regards. » Et aussitôt il s'est jeté à terre comme je viens de le faire ; nous l'avons imité et nous avons tous crié ensemble par trois fois : « Paix! Grand Maître de tous, paix et miséri« corde ! » A peine avions-nous fini de prier que le Dieu nous a répondu d'en haut, au milieu d'un bruit épouvantable (un orage) : « Je suis satisfait et je vais « vous sauver ! » — Au même instant, il a ouvert le ciel et lancé des flèches de feu sur les *Esprits* du mal qui nous environnaient. Le bruit a recommencé plu-

sieurs fois, et tout à coup la pluie s'est précipitée par torrents sur la terre altérée ; nous avons bu nous-mêmes avec avidité cette onde bienfaisante, et nous avons été guéris. Aussi, depuis ce jour, dès que le Dieu tutélaire s'offre, le matin, à nos regards, nous le remercions, tous ensemble, de ce qu'il a fait jadis pour nous; et, quand il nous quitte, le soir, nous le bénissons encore pour qu'il revienne, le lendemain, nous visiter comme notre bon ami. »

Le vieillard cessa de parler.

Et voilà l'origine de la Prière, l'origine de la première Religion !

L'homme souffrait, il a prié, il a invoqué un Dieu quelconque, et il a moins souffert ; il a été consolé.

Nos trois voyageurs, harassés de fatigue, arrivèrent enfin à la tribu des *Zokis*, terme de leur route

Tout dormait déjà dans les cabanes distancées de quelques pas seulement les unes des autres et dont l'ensemble s'appuyait au nord contre des rochers, et était défendu, au midi, par une rivière.

Une forte palissade de branches d'arbres réunies par des lianes fermait la porte d'entrée.

— Frère, dit encore le premier homme au dernier venu : Voici notre Royaume ! cette grande Case que tu peux distinguer encore à droite malgré l'obscurité de la nuit, c'est le palais de notre Seigneur ; tu vois à gauche, celle du Grand Sage, qui nous apprend ce que nous devons faire, qui met la paix entre nous et qui punit les méchants. Tout le monde dort ici, maintenant, excepté un seul *Zoki*, bien armé, qui veille pour nous à l'entrée ; demain, à notre tour, nous veillerons pour lui. Ces précautions nous sont commandées par

la prudence de nos vieillards, de peur que les lions et les tigres ne viennent nous dévorer pendant les ténèbres, comme ils ont dévoré les tiens dans la forêt, et que nos ennemis, les Houkas, ne nous attaquent encore à l'improviste, comme ils l'ont fait dans cette nuit horrible où la moitié des nôtres ont été massacrés.

Et voilà l'origine des villes, des remparts, des forteresses et des gardes de nuit!

A leur approche de la palissade, la sentinelle cria :

— Houka!

Ceux-ci répondirent :

— Zoki (déjà un mot d'ordre, une reconnaissance, une consigne)!

Et ils entrèrent tous les trois dans la place.

Soudain, le plus vieux conduisit son nouveau Frère dans sa cabane, lui donna à manger, puis lui dit avec gravité :

— Demain, aussitôt que le jour paraîtra, je te présenterai à notre Grand Sage; il assemblera les autres sages (déjà des juges, un tribunal), et ils verront tous ensemble si tu es ou un méchant envoyé par l'Esprit du mal pour nous tourmenter ou un homme bon, envoyé par le Dieu du bien, pour vivre en paix avec nous.

A ces mots, il lui tendit la main pour la seconde fois; et, lui montrant une natte de jonc et de feuillage sur un bout de laquelle il se jeta le premier, il ajouta :

— Fais comme moi! et dors en paix!

Le lendemain, à peine le soleil commença-t-il à dorer l'horizon que toute la tribu fut sur pied et s'assembla pour la prière; elle se fit comme il a été dit

plus haut, et le Grand Sage, instruit de l'arrivée du nouveau frère, le manda bientôt près de lui et l'interrogea en ces termes:

— Comment t'appelles-tu ?

Celui-ci ne répondant rien, l'autre reprit :

— Tu n'as pas encore de nom, je le vois; eh bien! je vais t'en donner un pour que nous puissions te reconnaître parmi nous, si tu es digne d'y rester; et, comme tu parais triste et souffrant, tu t'appelleras *Fatel* (le malheureux)!

— Es-tu bon?

— Oui !

— Es-tu brave ?

— Oui!

— Es-tu ami de la paix ?

— Oui!

— N'apportes-tu point avec toi la maladie rouge qui fait mourir les autres (la lèpre)?

— Non!

— Il suffit!... — Alors, écoute-moi: Si tu veux devenir Zoki, voici ce que tu auras à faire et à ne point faire : Tu prieras tous les jours avec nous le Dieu du ciel, et notre glorieux Seigneur et Maître deviendra ton Dieu sur la terre; tu lui jureras foi et obéissance en toutes choses; tu respecteras la cabane, la femme et les enfants des autres Zokis, afin qu'ils respectent eux-mêmes ta femme et tes enfants quand tu auras la joie d'en avoir; autrement ce serait le trouble et la guerre continuelle dans la tribu; si tu vois pleurer un Zoki, tu pleureras avec lui pour le consoler; s'il a faim, tu lui donneras une grosse part de ta chasse; si, étant malade, infirme, exténué par l'âge, il te demande à

boire, tu courras puiser pour lui de l'eau à la grande rivière; s'il est attaqué isolément par les lions, les tigres ou nos ennemis les *Houkas*, tu le défendras comme il te défendrait lui-même au besoin, fût-ce contre vingt Houkas, cent lions ou cent tigres tout prêts à le dévorer; s'il a beaucoup d'armes de guerre ou de peaux de bêtes, tu ne lui en déroberas aucune, ni par la force ni par la ruse; si tu en reçois une injure quelconque, tu n'emploieras jamais la violence pour te venger; et, si plus fort que toi, il te frappe avec colère, tu viendras me le dire, et je le ferai à son tour frapper en ta présence par les plus forts d'entre nous; quand il sera vieux, tu l'appelleras ton père et tu deviendras son fils; quand ses yeux se fermeront pour jamais au soleil, tu le déposeras pieusement dans la terre et tu pleureras sur son corps comme il aurait lui-même pleuré sur le tien. Acceptes-tu ces conditions?

— Oui!

— Alors, lève les bras vers le soleil!

Il leva les bras.

— Maintenant, continua le Sage, écoute bien ce qui t'arrivera si tu manques trois fois à ta parole: la première fois il te sera pardonné et nous te rappellerons seulement ton serment d'aujourd'hui; — la seconde fois, et pour t'avertir de nouveau, mais sans te blesser encore, je te frapperai la tête avec ce *Roseau* que tu vois dans ma main et qui est le signe de ma puissance (un sceptre). Quand le Roi me l'a confié en présence de tout le monde, il m'a dit: — Un roseau est sans force pour frapper et n'inspire ni respect ni terreur; mais si ta débile main tient le roseau, la mienne tiendra la *Massue*, et le Roseau sera puissant: telle est ma volonté!

— La troisième fois enfin, oh! malheur! malheur à toi! méchant et parjure! car les bras que tu viens de lever vers Dieu, on te les brisera à coups de massue; ta langue qui a prononcé le serment, elle te sera arrachée; tes yeux indignes de voir désormais la lumière, seront crevés par nos flèches; et quand tu auras subi cette dernière peine, tu seras honteusement chassé de notre tribu et conduit par delà les montagnes de feu, avec des vivres pour trois jours. Te soumets-tu à ces conditions? Réfléchis bien! Tu es encore libre ou de rester ou de partir; demain il ne sera plus temps.

— Oui, je ferai ce qui m'est commandé, et je ne ferai pas ce qui m'est défendu.

— Eh bien! lève encore, pour la dernière fois, les mains vers le ciel!

Il leva les mains.

Et voilà l'origine des Nationalités, des Serments, des Devoirs!

Et, par conséquent, l'origine de la justice et des lois, car les lois n'ont été établies que pour forcer par des peines plus ou moins sévères, quelquefois terribles, les mauvais citoyens, les mauvais seulement, à remplir leurs devoirs sociaux.

Beaucoup plus tard, et à la suite d'un affreux combat, dans lequel la même Tribu, commandée par son chef valeureux, tua un grand nombre d'ennemis et fit une centaine de prisonniers, les vainqueurs se disposaient déjà à torturer les vaincus, à leur arracher la peau de la tête pour se faire un glorieux trophée de leurs chevelures; ils allaient leur crever les yeux avec leurs flèches, leur briser, à coups de massue, les bras et les jambes, pour qu'ils ne pussent ni se révolter tôt

ou tard, à l'improviste, ni s'échapper de leurs mains; ils allaient enfin les nourrir avec une sollicitude féroce jusqu'aux jours des fêtes joyeuses où ils devaient être soumis à un feu ardent, coupés en morceaux et dévorés, quand tout à coup le Roi assembla ses guerriers dans sa tente et leur dit :

— Braves *Zokis*, nous voilà vainqueurs, grâce à votre courage ; mais ce n'est pas tout : vingt de nos frères sont morts hier sous les coups des *Houkas* maudits; cinquante autres, en ce moment en leur pouvoir, blessés, malades et souffrants, vont être à la première occasion dévorés par eux, puisque c'est la coutume. Epargnez la vie des cent ennemis qui sont aujourd'hui dans vos mains, sans armes, sans force et sans énergie. Ne leur faites aucun mal, attachez-les seulement deux par deux avec des lianes et partagez-les entre vous. Qu'ils soient, nuit et jour, à vos ordres; qu'ils travaillent la terre pour vous, qu'ils portent vos fardeaux pesants, qu'ils aillent puiser à la grande rivière l'eau dont vous avez besoin, qu'ils construisent vos cabanes, qu'ils préparent vos armes de guerre et de chasse, qu'ils ôtent du chemin les pierres et les épines qui pourraient blesser vos pieds, qu'ils sourient enfin à toutes vos joies et qu'ils tremblent de vos colères! Je vais renvoyer librement chez eux les trois plus vieux de ces Houkas pour qu'ils racontent comment nous avons traité leurs derniers prisonniers et comment nous nous proposons de traiter, désormais, tous ceux qui tomberont dans nos mains. Si on les écoute, les maudits agiront-ils peut-être un jour chez eux avec moins de cruauté envers nous. Quoi qu'il arrive, j'ai dit : exécutez mes ordres.

Les Zokis courbèrent humblement la tête et s'écrièrent tous ensemble :

— Il sera fait comme tu le veux.

Et voilà l'origine de l'Esclavage !

Esclavage impie ! ton nom seul fait bondir aujourd'hui d'indignation tous les cœurs généreux, et pourtant tu as été à ton origine le premier triomphe d'une société naissante sur la barbarie et un progrès immense dans l'humanité.

Mais les siècles, les années, les mois, les jours, les heures, les minutes, les secondes ont continué de rouler successivement et en nombre infini sur la tête des Peuples.

Les soleils les ont éclairés et ont mûri leurs moissons et leurs fruits ; le zéphyr a rafraîchi leur front et leur poitrine ; le chant des oiseaux a charmé leurs oreilles ; les fleurs se sont ouvertes pour les enivrer de leurs parfums ; l'eau pure des ruisseaux les a désaltérés ; ils ont fait la joie de leurs pères, de même qu'ils ont reçu plus tard les doux sourires et les baisers de leurs enfants ; puis, après bien des contentements et des bonheurs, comme après bien des déceptions, des misères, des souffrances, des larmes et des désespoirs ; après des hommages infinis, et de toutes sortes, rendus à des dieux de pourriture et de fange ; après des croyances stupides aux paroles des faux prophètes, des faux prêtres, des philosophes orgueilleux, des faux savants, des sophistes éhontés et des sectaires ; après nombre de combats sanglants et insensés, de tyrannies brutales, de révolutions féroces, de grandes espérances déçues, d'illusions plus ou moins fantasques évanouies, on a dressé tout à coup sur le mont

Golgotha une Croix de bois, dont la cime a rayonné soudain dans le ciel, dont le pied a traversé les enfers, et dont les deux bras ont embrassé le monde. Puis on a attaché à cette croix une grande victime abandonnée lâchement par Caïphe et Pilate (Proconsuls romains en Judée), aux fureurs d'une populace stupide; la bouche de cette victime mourante n'a proféré aucune malédiction contre ses bourreaux; elle a dit, au contraire, avec un accent divin :

— Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez à ces hommes qui m'ont outragé, frappé de verges, couronné d'épines, abreuvé de fiel, et enfin attaché à cette croix, comme je leur pardonne moi-même, car ils ne savent pas ce qu'ils font; puis le *Juste* a rendu l'âme...

Soudain le tonnerre a retenti d'un pôle à l'autre; l'éclair a déchiré la nue, la terre a tremblé jusque dans ses entrailles les plus profondes.

Les morts, secouant leurs linceuls poudreux, ont soulevé avec effroi la pierre de leurs sépulcres. Puis les ténèbres se sont dissipées peu à peu, et il est tombé de la croix un livre d'or, Εὐαγγέλιον — La Bonne Nouvelle.

Les peuples ont ouvert le livre avec une sainte terreur; ils y ont lu :

Espérance, amour, charité.

Soudain le bandeau épais qui couvrait leurs yeux est tombé : la Foi a remplacé la terreur.

Et voilà l'origine du Christianisme!

—

CHAPITE II.

Temps historiques.

Il y a deux mille ans, un des plus célèbres philosophes de la Grèce, le sage et placide *Socrate*, condamné à mort comme impie et corrupteur de la jeunesse d'Athènes, se sentait déjà dans sa prison inspiré de l'esprit divin (un souci, une inquiétude, une idée fixe, qu'il appelait son *démon familier*), et, tout en buvant la froide ciguë, continuait de prêcher à ses disciples l'immortalité de l'âme et l'obéissance aux lois.

Ceux-ci fondaient en larmes en l'écoutant religieusement pour la dernière fois, tandis que le Maître, calme, résigné, admirable, quoique torturé déjà par le poison, s'efforçait de les consoler, et leur donnait rendez-vous au ciel, qu'il leur montrait du doigt à travers les barreaux de fer de son cachot.

A quelque temps de là, un autre philosophe d'Athènes, disciple fameux du premier, et son digne successeur au Portiqne, le divin Platon, disait également aux jeunes citoyens qui suivaient alors avec avidité ses leçons :

—Si vous me demandez le secret de devenir riches, je vous répondrai : ce secret, je ne le connais pas; si vous me demandez le moyen de devenir savants, je vous répondrai : étudiez, scrutez les choses et méditez ; si vous m'interrogez enfin pour savoir comment

l'Homme peut être dans toutes les conditions imaginables, plus ou moins heureux sur la terre, je vous répondrai cette fois, avec assurance et en attestant les dieux immortels que mes paroles sortent de mon âme : le bonheur de chaque individu se trouve plus certainement pour lui dans l'accomplissement exact de ses devoirs (Φιλοσοφία la Philosophie, la Sagesse).

Un siècle plus tard, le prince des Orateurs romains, Cicéron, écrivait de Rome à son fils Marcus, suivant alors les leçons de Cratippe à Athènes. (*De officiis*, Traité des devoirs.)

« Il m'en coûte beaucoup, croyez-le bien, mon cher Marcus, de vivre séparé de vous; mais quand je pense que vous habitez Athènes, la capitale glorieuse des lettres, des sciences et des arts, et que vous avez, en outre, le bonheur d'étudier sous le plus grand philosophe de nos jours, mon cœur paternel se console de votre absence, dans la persuasion qu'à votre retour à mon foyer, formé par les grands exemples de la Ville et instruit par les bonnes leçons du Sage, vous posséderez toutes les vertus morales et les nobles connaissances qui font la joie et la félicité de l'homme sur la terre. »

Eh bien! ce que Socrate mourant prêchait, il y a deux mille ans, à ses disciples, ce que Platon enseignait à la même époque aux jeunes citoyens d'Athènes, ce que Cicéron écrivait à son fils, sont encore aujourd'hui des vérités incontestables, et c'est encore seulement dans la régularité de la vie, dans l'observation des lois et dans l'accomplissement de nos devoirs, que se trouve pour nous le vrai bonheur, un

bonheur que rien n'altère, que rien n'empoisonne, qui est en nous, à l'abri des voleurs et des révolutions politiques, qui nous suit partout, à la ville comme aux champs, dans les travaux du jour comme dans les réflexions de la nuit, sur les divans soyeux des palais comme dans l'humble chaumière du pauvre, et contre lequel la méchanceté des hommes et les caprices de la fortune ne peuvent rien, rien, rien !

CHAPITRE III.

Devoirs envers Dieu.

Il est nuit! Le silence règne partout, dans les plaines, sur les montagnes, dans les eaux, dans les bois; l'Océan se tait, et la lune promène encore paisiblement son char argenté dans le champ des étoiles, des planètes et des mondes.

Le zéphyr seul souffle amoureusement à travers les cèdres, les palmiers et les platanes, tandis que la rosée fraîche et bienfaisante commence à tomber doucement comme des diamants, sur les plantes, les fleurs, les fruits et les verdoyantes prairies.

Mais bientôt l'Aurore aux doigts de roses ouvre les portes du matin, et soudain tout ce qui sommeillait dans l'immensité de l'univers se réveille en même temps.

Le coq pousse un cri de joie et de bonheur; l'éléphant courbe majestueusement la tête, et prie; le lion secoue en rugissant sa noble crinière et admire le soleil; le dauphin bondit dans l'Océan; l'aigle s'élance vers le ciel; le cheval hennit, et des milliards d'oiseaux commencent leurs joyeux concerts et rendent hommage à l'auteur de la nature.

L'Homme suit leur exemple, il salue son Dieu et mêle ses chants d'amour à ce *chorus* universel.

Aussi tous les peuples, civilisés ou non, qui ont passé successivement sur la terre, comme tous ceux qui y traînent encore momentanément, aujourd'hui,

une vie plus ou moins heureuse, ont-ils reconnu ou reconnaissent-ils l'existence d'un être supérieur à eux-mêmes et l'ont adoré de différentes manières, sous différents noms, sous différentes formes et en lui adressant des hommages de toute espèce.

En effet, jadis, en Egypte, Dieu, c'était le bœuf Apis ou un ibis, un crocodile, des oignons, de l'ail; chez les Hébreux, c'était un veau d'or, aux pieds duquel, dans des cassolettes d'une grande magnificence, brûlaient, nuit et jour, les parfums les plus suaves; dans l'Inde, c'était un éléphant blanc entouré de cent prêtres et promenant gravement sa lourde masse sur des tapis de pourpre et de soie; au Japon, un gros singe vert, rouge et bleu, repu de gâteaux sacrés, barbouillé de confitures et montrant néanmoins continuellement, avec colère, les dents à ses adorateurs; en Chine, c'était un dragon fantastique, couvert de larges écailles, et lançant par la gueule, les yeux et les narines, des torrents de flammes et de fumée; au Thibet, une chèvre d'une blancheur éblouissante et allaitant amoureusement ses petits, palpitants de joie sous ses riches mamelles; chez nous, dans la vieille Gaule, hélas! Dieu était alors une monstrueuse idole de pierre, dressée au milieu des forêts les plus sombres et les plus silencieuses, et à laquelle les Druides, couverts de draperies blanches, couronnés de feuilles de chêne, et armés de couteaux sanglants, offraient des sacrifices humains, tandis que les Prêtresses de ce même Dieu, *Welléda* en tête, lui présentaient le gui sacré fraîchement tombé sous leur serpe d'or; dans les temples de Memphis, de la Numidie, de l'Abyssinie, de l'Assyrie, de l'Ethiopie, de Solo, de Java, de Ninive, de Ba-

bylone, de Tombouctou, de Nangasâki et des deux Amériques, c'étaient également des idoles gigantesques de pierre (des camis), que nous regardons aujourd'hui, avec stupéfaction, dans nos musées, et représentant des sphynx, des chevaux ailés, des taureaux, des lions, d'affreux reptiles, d'énormes cétacés ou des hommes-monstres. En Perse, du moins, ainsi qu'au Mexique, au Pérou, chez les Mèdes, chez les Incas, chez les Guèbres, c'était le soleil qui était Dieu, et dans des temples splendides qu'on lui avait élevés, à grands frais, brillait un autre soleil factice, composé d'or, de perles, de rubis, d'émeraudes, de diamants, d'onix et de saphirs, et qui, malgré tout son éclat, n'avait cependant ni la chaleur, ni la puissance, ni l'immensité du grand astre universel.

Mais tous les hommages passés, comme tous les hommages présents, rendus à une multitude d'animaux ou de dieux figurés en or, en argent, en cuivre, en bronze, en fer, en étain, en plomb, en ivoire, en os, en marbre, en pierre, en plâtre, en terre ou en bois, et nommés Osiris, Theutatès, Brahma, Vishnou, Osmud, Siva, Boudha, Manou, Lama, Fô, Thien, Jupiter, Mammon, Allah, Jehova, etc., ne se rapportaient tous dans leur ensemble, et ne se rapportent encore aujourd'hui qu'au même Dieu, au seul qui existe, qui a toujours existé et qui existera toujours seul, jusqu'à la consommation des siècles.

Alors, en effet, que les Grecs et les Romains, si avancés en civilisation, comparativement aux autres peuples, adoraient douze dieux et un nombre infini de demi-dieux, un de ces douze, le grand Jupiter, *Tonitruus, Omnipotens, rerum Creator omnium*,

Pater hominum et Deorum Rex, etc., était l'objet tout particulier de leur vénération; les onze autres ne s'offraient en réalité à leur esprit que comme principes du premier.

Ainsi, quand ils rendaient hommage à *Cérès*, ils remerciaient censément *Jupiter* d'avoir fait germer pour eux les premiers épis; leurs fêtes à *Bacchus* étaient encore évidemment des fêtes en l'honneur de *Jupiter* qui leur avait donné la vigne; dans l'*Amour* ils reconnaissaient ce principe générateur qui embrâse le monde entier; *Neptune* était leur *Jupiter*-roi de l'Océan; *Pluton*, leur *Jupiter*-roi des Enfers; le vieux *Saturne* était le temps (1)*; *Cybèle*, son épouse, la terre; *Janus*, le passé, le présent, l'avenir, la paix, la guerre, n'importe (2); *Junon*, sœur et épouse de Jupiter, représentait la dignité et la majesté de la femme; *Vénus* était la beauté; *Vesta*, le feu sacré de la nature (3); *Phœbus-Apollon*, le soleil, la poésie, la musique, les beaux-arts (4); *Diane-Phœbé*, la lune, la pudeur, la chasse; *Mars*, la guerre brutale; *Minerve-Pallas-Bellone*, la sagesse, le courage civil, les combats chevaleresques; *Hercule*, la force musculaire; *Vulcain*, la transformation, en œuvres d'art, de tous les métaux extraits de la terre, par le feu de la forge et la puissance du marteau; *Mercure*, messager des Dieux, le commerce, l'éloquence, la diplomatie, la ruse, la fourberie; *Thémis*, la justice (5); *Plutus*, la richesse cupide et avare; *La Fortune*, le caprice, le hasard, la chance bonne

---

* Cette note et toutes celles qui suivront se trouveront à la fin de chaque chapitre.

ou mauvaise dans la vie des hommes (6); *Esculape*, la médecine; *Eole*, les vents et les tempêtes; *Zéphyr*, la brise fraîche et embaumée qui verse dans tous les cœurs des parfums vivifiants ; *Flore*, les fleurs; *Pomone*, les fruits; *Pan*, la protection champêtre des bergers et des troupeaux (7); *Silène*, l'obésité et le sans-souci de la sottise; *Momus*, *Comus*, le plaisir, les festins bruyants, l'orgie et les bons mots, sans compter les mauvais; *Therme*, la limite sacrée de la propriété rurale (8) et *Protée*, l'habileté astucieuse à prendre subitement toutes les formes et tous les aspects (9); puis, venaient les neuf *Muses* (10), les trois *Grâces* (11), les trois *Parques* (12), les trois *Juges* des enfers (13), les trois *Furies* (14), les douze *Heures* du jour et de la nuit (15), l'*Aurore*, dont les doigts de roses entr'ouvraient les portes du matin; *Lucifer*, l'étoile du soir; le vieux *Caron* qui, moyennant une obole (16), transportait dans sa barque, par delà le Styx, les âmes des morts (17); l'affreux *Cerbère*, chien à trois têtes, qui gardait, nuit et jour, la porte du Tartare (18); enfin, cette multitude innombrable de *Nymphes*, de *Tritons*, de *Nayades*, d'*Océanides*, de *Faunes*, de *Satyres* (aux pieds de bouc), de *Dryades*, d'*Hamadryades*, tous demi-dieux ou déesses habitant les mers, les fleuves, les forêts, les bocages, les vallons, les montagnes, les grottes, les cavernes, enfin, l'immensité du ciel et de la terre.

Toute cette mythologie fantastique commençait donc par *Jupiter* radieux, au haut du ciel, sur son trône d'ivoire, et finissait par la *Mort*, horrible squelette qui tenait dans ses mains décharnées un sablier pour marquer les heures de la vie des hommes, et une faulx

impitoyable pour moissonner tout ce qui s'offrait sur son passage (19).

Mais les sept Sages (20), les philosophes, les grands législateurs, les grands poëtes, les grands écrivains, les grands orateurs, les guerriers illustres, les artistes célèbres de ces mémorables époques ne se laissaient point éblouir par tout ce clinquant fabuleux, et, tandis que le peuple, *profanum vulgus*, se complaisait dans les fouillis de ces divinités dont plusieurs seraient de nos jours justiciables des tribunaux pour leurs métamorphoses bestiales, leurs rapts, leurs amours incestueux ou adultères, leurs querelles, leurs vols et leurs déprédations honteuses, ils croyaient bien, eux, dans leur for intérieur, à l'existence d'un être suprême quelconque, mais leur foi n'allait pas plus loin.

Voyons, en effet, comment Homère, l'admirable poëte des temps antiques, faisait, il y a trois mille ans, parler Jupiter dans le grand conseil des Dieux :

« Attachez, leur disait-il, à la voûte céleste une chaîne d'or qui descende jusque sur la terre; vous tous ensuite, Dieux et Déesses, unissez vos efforts pour m'entraîner vers vous du haut de l'Olympe, et je resterai immobile sur mon trône; tandis que moi, si telle est ma volonté, j'enlèverai, d'un seul geste de ma main, la chaîne, les Dieux, les Déesses, la terre, la mer, les enfers et le monde entier. » (*Iliade*, liv. VIII.)

Donner tant de puissance à Jupiter, c'était hautement ne déclarer de Dieu que lui.

Gardons-nous cependant de trop blâmer ici les malheureux Païens de leur longue idolâtrie !.

Ont-ils jamais eu, comme nous, pour leur dessiller les yeux, des prophètes, des évangélistes, (saint Mat-

thieu, saint Jean, saint Marc et saint Luc), des apôtres, des saints et des psalmistes ? Non, mais seulement des milliers de Sophistes qui leur disaient avec une outrecuidance superbe : Les uns, que le feu était le principe général de la nature (Méandre); les autres, que c'était l'eau (Thalès); d'aucuns, initiés aux mystères de Bacchus et d'Orphée, déclaraient que c'était le vin; ceux-là, que l'harmonie de l'ensemble provenait de la combinaison rationnelle des quatre éléments (l'air, le feu, la terre et l'eau); que les jouissances de ce monde (la table, le vin, les amours, les danses, les jeux, etc.), étaient infinies et qu'il fallait en user jusqu'à en abuser (Epicure); que la mort n'était qu'un sommeil indéfiniment prolongé (Epiménide); que l'âme était immortelle, une et indivisible, et que la vie retournait au néant (Zénon); qu'il fallait rire de tout, se moquer de tout, laisser dire les sots, braver les méchants et s'abandonner en tout à la volonté des Dieux (Démocrite); que toutes nos impressions par les sens (la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher) étaient fausses, que l'amour n'était qu'un trouble du cœur et non une joie pure de l'âme; que l'amitié n'était qu'une chimère, la piété une hypocrisie, la vénération du bon, du vrai, du beau, un calcul; l'espérance un faux rayon du soleil, et qu'il fallait pleurer jusqu'à ce que la mort bénie ait tranché le fil de nos jours (Héraclite); un dernier, et peut-être celui dont le système était, alors, le plus capable de contenir les hommes dans le devoir, déclarait qu'après notre mort, notre âme passait dans le corps des différents animaux dont nous avions eu les bons ou mauvais instincts sur la terre : celle d'un brave, par exemple, dans le corps d'un lion ou d'un aigle, celle d'un mé-

chant dans celui d'un tigre ou d'une hyène, celle d'un impur dans celui d'un bouc, celle des bons, des amis, des amants, des personnes chastes dans le corps d'un beau cheval, des gazelles, des agneaux, des colombes, etc. (Pythagore, *la Métempsychose*); et, comment alors, ces malheureuses populations pouvaient-elles, en effet, se reconnaître dans ce *tohubohu* de systèmes tous plus absurdes les uns que les autres? impossible !

Enfin apparut un homme grand parmi les grands, fort parmi les forts, sage parmi les sages, qui, jeune, conduisit les troupeaux pour apprendre plus tard à conduire les peuples, et que l'on a nommé Moïse (*Moïdthzès*, sauvé des eaux), parce que sa malheureuse mère voulant, quand il vint au monde, sous le beau ciel d'Egypte, le préserver de la mort que Pharaon avait jurée à tous les nouveau-nés, le coucha, en pleurant, dans une petite corbeille de jonc qu'elle vint secrètement cacher dans les roseaux du Nil ; que la fille du Roi, se rendant au bain avec ses femmes, recueillit par hasard sur les bords du fleuve, et dont sa main tutélaire releva l'enfant pour l'introduire au palais même de son terrible persécuteur; ce Moïse qui devint plus tard, tantôt le favori et le conseiller de Pharaon et tantôt l'objet de sa haine et de ses colères; qui, choisi pour chef de la grande Nation israélite, captive en Egypte depuis la destruction du temple de *Jerusalem*, l'arracha à l'esclavage et la conduisit, à travers le désert, aux limites de cette terre promise où il n'eut pas le bonheur d'entrer lui-même.

Quelle fut longue la traversée dans ces plaines ardentes !

Que de fois les vivres et l'eau, l'eau surtout si précieuse dans le désert, manquèrent aux malheureux pèlerins !

Que de fois ils en vinrent à se révolter et jusqu'à menacer de mort leur admirable chef qui tombant, un soir, à genoux devant le Seigneur, le pria de l'appeler à lui, parce que le fardeau qu'il avait à porter dans ce monde devenait trop lourd pour ses faibles épaules, et à qui Dieu répondit :

« Lève-toi, Moïse, et achève l'œuvre que je t'ai imposée ! Quand le peuple qui marche à tes côtés aura soif, frappe le rocher et l'eau jaillira ; quand il aura faim, lève les mains au ciel et la manne descendra (21) ; quand il murmurera, parle ! et ta parole sera écoutée. »

Ce grand législateur enfin qui, au terme de sa vie, fonda une religion où *Jehowa* seul fut adoré, qui prêche à l'homme l'amour du bien, la haine du mal, qui le console dans ses douleurs et lui promet, après sa mort, une autre vie plus heureuse que celle de la terre et qui, pourtant, après la grande immolation du *Christ* sur le Calvaire, aux acclamations fanatiques d'une populace en démence, attira plus tard sur ses malheureux croyants des persécutions atroces et une haine universelle qui semble enfin, après dix-huit siècles de fureurs, s'éteindre heureusement partout aujourd'hui.

Oui, elle s'éteint partout, aujourd'hui, cette haine insensée : le temps des guerres religieuses, des Saint-Barthélemy, des Dragonnades, de l'Inquisition est passé.

On ne fait plus maintenant expirer dans les tortures, comme autrefois en France, en Italie, en Espagne, à Constantinople, au Caire, à Beyrouth, à Rhodes, à

Damas, à Salonique, etc., de pauvres juifs, en les accusant iniquement, aux approches de la Pâques, d'avoir égorgé de jeunes chrétiens pour se laver les mains dans leur sang ; on ne leur crève plus les yeux pour s'emparer de leurs richesses et les mettre ainsi dans l'impuissance de reconnaître les voleurs.

Un profane étranger entrant, par curiosité, dans une mosquée de l'Orient, n'est plus soudain mis en pièces par une populace fanatique.

Un Iman d'Arménie n'oserait plus ordonner de jeter dans les fondations d'une nouvelle mosquée une centaine de têtes fraîchement coupées aux chrétiens, car, maintenant, et surtout depuis la proclamation du *Hatti-Humayoun* par le jeune et sage Empereur *Abdul-Medjid* (22), le terrible Arménien aurait peur que sa tête ne roulât bientôt auprès de celles de ses victimes.

Nous-mêmes, aujourd'hui, Chrétiens occidentaux qui, après avoir encensé longtemps de monstrueuses idoles, adorons en majorité, sous les humbles espèces du *pain* et du *vin*, un Dieu de paix et de miséricorde, nous n'allons plus renverser brutalement les autels des peuples qui n'ont pas le bonheur d'avoir notre foi ; le flambeau de la civilisation nous a éclairés. Aujourd'hui, le Moine Pierre l'Hermite, saint Bernard et tous les fanatiques du moyen-âge, appelant les peuples aux croisades, aux massacres, à la dévastation, crieraient dans le désert. On ne brûle plus les hérétiques dans une chemise de soufre aux portes des églises : on n'arrache plus la langue aux blasphémateurs ; on ne traite plus les novateurs et les hommes courageux qui tiennent aux Souverains Pontifes, aux Rois et aux Grands de la terre le langage de la vé-

rité, comme on a traité jadis le fameux Hérésiarque Jean Huss, Jérôme de Prague, son disciple fervent, et le moine Savanarole (23); Galilée pourrait dire impunément à l'Inquisition que la terre tourne autour du soleil (24).

Aujourd'hui le glas de la Saint-Barthélemy ne trouverait point d'échos joyeux dans le cœur des Catholiques, et le dévot Charles IX, en visitant les Cadavres de ses nobles victimes, amoncelés çà et là sur les places et dans les rues de Paris, ne dirait plus comme *Vitellius* sur le champ de bataille de *Bédriac* (25 mai, an 69) : Le corps d'un ennemi mort *sent toujours bon* (25) ; Henri IV ne se demanderait plus si Paris vaut oui ou non une Messe ; Louis XIV ne révoquerait plus l'édit de Nantes (26); les Dragonnades des Cévennes ne seraient plus à nos yeux que des égorgements féroces (27); le vertueux protestant Calas n'expierait pas sur la roue un crime monstrueusement supposé (28); on ne bâillonnerait plus Lally pour l'empêcher de parler, en montant à l'échafaud (29); le jeune La Barre n'aurait plus la langue arrachée et ne serait plus rompu vif parce qu'il aurait, dans un moment d'ébriété, jeté des pierres contre une statue de la Vierge sainte (30), car on penserait aujourd'hui, et avec raison, qu'une Vierge, une femme, une mère, la Mère du Christ, *Mater dolorosa*; ne pourrait, du haut du ciel, sourire aux affreux tourments d'un enfant de vingt ans qui, au moment de son action stupide, revenait peut-être avec ses amis des *noces de Cana*.

Mais, sans tous ces horribles supplices renouvelés de *Caligula*, de *Domitien*, de *Néron*, envers les

premiers Chrétiens, sans le fanatisme du moyen âge, sans les inquisitions infernales d'Italie, d'Espagne, de France, de Genève, etc., une infinité de juifs n'auraient-ils pas abandonné la loi de *Moïse* pour suivre celle du *Christ?*

Martin Luther, Jehan Calvin, Mélanchton, Buker et le malheureux Servet (31) auraient-ils ébranlé si facilement, au XVIe siècle, par leurs livres et leurs prédications, la vieille foi catholique de l'Angleterre, de la Suède, du Danemark, de certaines contrées de la France et d'une grande partie de l'Allemagne?

Non, car on ne renonce pas ordinairement de gaîté de cœur, et sans douleur intime, à la sainte Religion de ses pères.

Aujourd'hui, c'est la douce parole et non l'épée qui persuade.

Bien loin de nous croiser aujourd'hui pour exterminer en Syrie les enfants du Prophète, nous volons fraternellement en Crimée les defendre contre l'oppression de leurs puissants voisins.

Les dignes filles de saint *Vincent de Paul*, le chapelet au côté (32) et le Christ sur la poitrine, marchent au centre de nos bataillons pour enlever du champ de bataille et soigner dans les hôpitaux les blessés de tous les partis.

D'autres vont, avec la même piété, en Syrie, en Egypte, en Grèce, en Arménie, fonder, sous la direction de la sœur Gélas, des écoles de filles, des ateliers d'apprentissage pour la confection des vêtements, des salles d'asile pour les petits enfants, des infirmeries pour la distribution de remèdes à tous ceux qui souffrent.

Partout, en outre, aujourd'hui, une foule de zélés missionnaires, bravant la mort la plus affreuse, portent librement l'Evangile, soit sous les feux du tropique, soit dans les glaces des pôles.

En Orient, à Sang-Haï, Omer-Pacha assiste à l'enterrement solennel, avec croix et bannière, du général Thirion, mort à la suite d'une amputation douloureuse.

Le lendemain, on rend, en présence d'une foule immense et silencieuse, les mêmes honneurs funèbres catholiques aux braves Durun, Petit et Discy, morts dans un combat sanglant contre les insurgés chinois; l'Evêque du diocèse et son coadjuteur officient en plein air; l'aumônier de la flotte bénit la tombe; l'amiral prononce d'une voix émue les paroles d'adieu, et le bruit du canon annonce solennellement à tout l'Empire Céleste la fin de la triste cérémonie.

Passons momentanément sous silence les affreux et récents massacres des Chrétiens de Djeddah et des Maronites, en Syrie; nous y reviendrons plus tard quand la vérité sera mieux connue et quand tous les coupables, c'est-à-dire les grands coupables, auront été punis.

Nous payerons alors un tribut d'admiration au noble Musulman qui a été vingt ans notre ennemi terrible en Algérie, que notre générosité a vaincu plutôt que notre épée, et qui, dans cette boucherie infernale du Liban, a été vingt fois, au péril de sa vie, l'ange protecteur des prêtres, des religieuses, des femmes, des enfants, des vieillards chrétiens, au nombre de trente mille, que les farouches Druses voulaient encore massacrer.

On eût dit, dans cette circonstance, qu'en faisant ainsi un rempart de sa poitrine à tous ces malheureux, Abd-el-Kader avait déposé le Koran et le yatagan de Mahomet, pour prendre l'Evangile d'une main et le glaive de saint Paul de l'autre.

Revenons à la France !

Autrefois, dans les cimetières, on y refusait une pelletée de terre aux juifs, aux comédiens, aux suicidés, à ceux qui, de leur vivant, n'avaient pas fréquenté les églises et qui mouraient sans l'assistance d'un prêtre. Sous Charles IX, les Juifs ne pouvaient chausser que des sandales, et, hommes, femmes et enfants, ils étaient tenus de porter sur leurs habits un signe qui les fit distinguer des chrétiens : ce signe consistait en un morceau de drap jaune taillé en roue et appelé *rouette* par cette raison. Quand ils étaient surpris en flagrant délit de non-rouette, ils étaient instantanément dépouillés de leurs vêtements au profit du délateur et condamnés à une amende de vingt livres. Aujourd'hui la loi laisse à chacun sa liberté sociale et son libre arbitre ; on est tolérant pour tout le monde et l'on accepte non-seulement sans répugnance, mais avec reconnaissance, l'aumône charitable des Israélites pour les Chrétiens malheureux (33).

Nous tous, habitants de Paris, sénateurs, députés, magistrats, hommes d'Etat, hommes de guerre, hommes de sciences, hommes de lettres, artistes, marchands, ouvriers, riches ou pauvres, nous nous mêlons spontanément à ces mêmes juifs, rendant, avec les antiques cérémonies de leur rite, les honneurs funèbres à Rotschild, à Fould, à Péreire, à Rachel, etc., et tantôt nous inclinons respectueusement nos fronts

devant les jeunes princes d'Oude, conduisant, avec toute la douleur d'un cœur brisé, leur royale Mère au nouveau cimetière oriental du Père-Lachaise.

Oui, tous les hommages rendus à Dieu, et dans toutes les contrées du monde : au Japon, dans l'Inde, en Chine, à Tombouctou, dans l'Océanie, aux îles Marquises, etc., sont aujourd'hui l'objet de nos profonds respects, parce que tous ces hommages, quels qu'ils soient, se rapportent tous au même Dieu, au seul qui existe, qui peut seul exister et dont la raison humaine la plus superbe est forcée de reconnaître la puissance infinie en levant seulement les yeux au ciel, en les plongeant dans les profondeurs de l'Ocean ou en les promenant sur la terre. En effet, cette majesté, cet ordre, cette régularité précise dans la marche des astres et des planètes, ces torrents de lumière, ces étoiles aussi innombrables que les grains de sable du désert, cette chaleur vivifiante, cette transparence harmonieuse des nuages, ces ouragans et ces zéphyrs, cette fécondité inépuisable de la terre, cette mer tour à tour si calme et si agitée, cette nature si grande et si belle, si une et si variée, si vieille et cependant toujours si jeune et si gracieuse, cet amour générateur qui lie tout ce qui respire, proclament hautement l'œuvre d'un Dieu, car les ouvrages des hommes, quelque parfaits qu'ils soient, meurent tous, sans exception, comme eux, au bout d'un certain nombre d'années ; tandis que là-haut rien ne périt, tout si meut, au contraire, depuis la création, avec la même régularité, la même ordonnance, la même perfection, et l'œuvre entière brave les siècles futurs comme elle a bravé mille siècles passés.

Or, si à moins d'un entêtement systématique qui, sous le nom de philosophie, cache un orgueil épouvantable, et comme un besoin ridicule de se distinguer de la foule en faisant l'esprit fort, nous sommes moralement et physiquement contraints de reconnaître un être suprême quelconque ; si cette croyance comble le vide de nos âmes, est un frein pour les méchants, une joie nouvelle dans le bonheur, une consolation dans la peine, une force dans la vieillesse, une espérance après la mort ; si une prière à la Vierge de miséricorde donne du courage au matelot luttant contre la tempête ainsi qu'au soldat qui va combattre et mourir peut-être pour sa chère Patrie ; si dans la supposition où Dieu n'existerait pas, il faudrait en inventer un pour engager les hommes à faire le bien, à éviter le mal, à s'aimer les uns les autres, à veiller constamment sur eux, sur leurs enfants, sur leurs serviteurs, nous avons tous nécessairement des devoirs à remplir envers ce Dieu. Il ne nous ordonne pas certainement de lui bâtir à grands frais, et partout, des temples et des églises comme Saint-Pierre de Rome, Notre-Dame de Paris, Saint-Paul de Londres, Saint-Marc de Venise, Saint-François de Milan, Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Isaac de Saint-Pétersbourg, etc.

Qu'a-t-il besoin, en effet, lui qui est tout, de ces colonnes, de ces chapiteaux, de ces portiques, de ces voûtes, de ces ogives, de ces dômes, de ces tourelles, de ces clochers, de ces galeries, de ces dentelures de pierre, de ces rosaces, de ces vitraux, de ces gnomes, de ces goules fantastiques et de toutes ces arabesques?

A-t-il jamais été mieux adoré que dans les cata-

combes, la Thébaïde, les grottes solitaires et les forêts sauvages.

Le bourdon de Notre-Dame, appelant les fidèles à la prière, parle-t-il plus haut à son oreille que la clochette des villages? et le *Christ d'or* qui rayonne sur un autel splendide est-il un autre Christ que le *Christ de bois ?*

Non ! mais si nous élevons des palais pour nos Rois, pour les princes de la terre, pour notre Sénat et nos législateurs, pour le sanctuaire de la justice, l'exposition des produits de notre industrie et de nos beaux-arts, pour nos plaisirs et nos fêtes, pour nos soldats blessés sur le champ de bataille et nos artisans malades, il est bien à nous de commencer à en élever à notre Dieu.

Demande-t-il que nous fassions couler, comme autrefois les Barbares, les Païens, les Druides, les Indous, etc., des flots de sang au pied de ses autels; et que ses prêtres, pour lui rendre hommage, apaiser sa colère et connaître l'avenir, plongent leurs couteaux sacrés dans le cœur vivant des hommes, des femmes, des chastes vierges, des enfants, des prisonniers de guerre, des esclaves ou dans les entrailles de cent bœufs (un hécatombe), de vingt brebis tantôt blanches tantôt noires, et de mille colombes ?

Non, certes ! car il a dit lui-même à ses Apôtres : J'ai arrêté le bras d'*Abraham* prêt à immoler son fils; que mon Eglise ait horreur du sang! Il a dit à Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau ! celui qui tire l'épée périra par l'épée.

Il n'exige point de nous, également, comme on le pensait au moyen âge, la retraite dans le désert, les

austérités du cloître, les mortifications de la chair, les jeûnes prolongés, les cilices, les tortures du corps, mais le respect et l'amour.

Loin d'être constamment armé de la foudre et toujours prêt à frapper, comme le dépeignent encore quelques fanatiques, il nous tend, au contraire, sans cesse, une main pleine de grâces et de miséricordes ; les bûchers, les croix, les grils, les chevalets, les brodequins, les tenailles, l'huile bouillante, les prisons, les chaînes, employés jadis à faire des chrétiens, lui inspirent autant d'horreur que les bourreaux eux-mêmes.

Il ne veut rien de nous par la force, mais seulement par l'amour ; il pardonne toutes les fautes, même les plus grands crimes, à la moindre larme de repentir :

Il y a plus de joie dans le Ciel, pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont jamais péché. (Saint Luc, chap. XV, verset 7.)

Et l'obole d'un pauvre à un autre pauvre, la naïve prière d'un petit enfant, le travail utile de l'homme social le touchent plus que toutes les mômeries des imbéciles ou les hypocrisies des faux dévots, car, à ses yeux, travailler utilement c'est prier.

Le cultivateur qui, au jour de la Pâques (34), attellerait ses bœufs à la charrue pour labourer le champ d'une malheureuse veuve ou de son voisin malade, célébrerait dignement ce jour solennel ; et, de deux femmes, allant ensemble à la messe, pendant l'hiver, et trouvant un jeune orphelin, pieds nus, transi de froid et mourant de faim, celle qui, revenant aussitôt sur ses pas, emmènerait chez elle le pauvre enfant,

ferait tiédir de l'eau pour lui réchauffer les pieds, lui chausserait des bas de laine et lui donnerait à manger, entendrait mille messes au lieu d'une; car ce que Dieu aime, avant tout, dans les hommes, c'est la justice, la pureté de l âme et la charité.

C'était un crime chez les Païens de tousser, cracher, parler, rire et s'agiter dans les temples des dieux.

Observons la même décence dans nos églises ou n'y mettons plutôt jamais les pieds : Il n'y a point de *compelle intrare*. Mais, si nous y entrons, de plein gré, soit pour prier, pour assister à un baptême, à une première communion, à un hyménée, à des funérailles ou par un motif quelconque de curiosité;

Si nous pénétrons également dans les temples des Calvinistes ou des Luthériens, dans la Synagogue des juifs, dans les Eglises grecques, latines, romaines, russes, anabaptistes, jacobites, maronites, moldo-valaques, slaves, scandinaves ou bien encore dans les cent mille mosquées de l'Asie et de l'Afrique, gardons partout une attitude digne et honnête; écoutons respectueusement les prières et les enseignements de nos prêtres ainsi que ceux des pasteurs et des ministres, des docteurs, de l'archimandrite, des rabbins, des popes, des protopopes, des papas, des diacres, des muphtis, des ulémas, des marabouts, des brahmes, des derviches ou des fakirs, car toutes les religions de la terre n'ont pour but que d'honorer Dieu.

Enfin, si nous sommes véritablement animés du saint désir de lui plaire, si nous ne craignons rien tant que de l'offenser, interrogeons, dans toutes les circonstances importantes de notre vie, notre conscience, avant d'agir : elle nous a été donnée comme

un guide sûr pour nous conduire, comme un flambeau éternel pour nous éclairer sur les différentes routes qui vont du *Berceau* à la *Tombe*; et, si elle n'est point encore gangrénée par les passions, elle nous fera toujours distinguer ce qui est bien d'avec ce qui est mal, ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais, ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas, ce qui est salutaire d'avec ce qui est mortel; et, en suivant alors attentivement, et sans hésitation égoïste, toutes ses inspirations, nous ne ferons jamais que ce que nous devons faire et nous observerons ainsi non-seulement les préceptes du vrai Christianisme, mais encore ceux de toutes les religions établies aujourd'hui dans le monde civilisé et qui, depuis la loi sacrée de Moïse, donnée aux Hébreux sur le mont Thabor, jusqu'à l'Evangile donné aux Apôtres sur le Calvaire, et jusqu'au Koran de Mahomet, sont à peu près les mêmes.

LOI DE MOÏSE, PREMIER COMMANDEMENT :

Un seul Dieu tu adoreras...

Puis : *Tes père et mère honoreras...*
Le bien d'autrui ne deroberas...
Faux témoignage ne porteras...
Homicide point ne seras... etc...

Dans l'antiquité, Platon avait dit à ses disciples : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, et l'on a longtemps admiré ce précepte, qui n'est cependant que le conseil de la crainte et de l'égoïsme le plus détestable, car il signifie seulement : n'insultez pas, ne volez pas, ne frappez pas, ne tuez

pas votre prochain, dans la crainte qu'il ne vous insulte, ne vous vole, ne vous frappe et ne vous tue vous-même ; n'incendiez pas sa maison pour qu'il ne mette pas le feu à la vôtre ; n'outragez pas sa femme pour qu'il respecte celle que vous aimez ; ne le calomniez pas surtout, car les blessures d'une langue méchante sont encore plus affreuses que celles d'un poignard acéré ; c'est le venin de l'aspic, l'ongle et la dent du tigre, la flèche empoisonnée de l'esclave indien, et parce que la victime de vos mensonges d'hier pourrait, demain, vous calomnier à son tour.

Le Christ est venu ensuite sur la terre, et, en retranchant une seule négation du précepte égoïste de Platon, il en a fait un précepte d'amour, de sagesse et d'humanité, car il a dit :

LOI DU CHRIST, ENSEIGNÉE PAR L'ÉVANGILE.

Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même, en toute occasion !

C'est-à-dire : si tu vois pleurer ton frère, efforce-toi de le consoler ; s'il a soif, s'il a froid, si sa maison est en feu, s'il est entraîné par les flots rapides, s'il est victime de la calomnie, donne-lui à manger, à boire, admets-le à ton foyer domestique, éteints le feu qui va le dévorer, tends-lui une main secourable, proclame bien haut son innocence et la vérité parce que si tu pleurais, si tu avais faim, si tu avais soif, si tu avais froid, si tu allais périr au milieu des flammes ou être englouti dans les flots, si on calomniait ta vie, tu serais heureux que ton prochain vînt à ton secours dans toutes ces circonstances malheureuses.

Le Koran, que Mahomet déclare avoir écrit pour

les Musulmans, sous la dictée de Dieu même, car ni les hommes, ni les génies, ni tous les anges du Ciel réunis : *Gabriel*, le Saint-Esprit ; *Michel*, l'ange de la Révélation ; *Yozèle*, l'ange de la Paix ; *Héliel*, l'ange de la Vie ; *Azriel*, l'ange de la Mort ; *Israfel*, l'ange de la Résurrection, ne pourraient imiter les beautés non-seulement d'un seul de ses cent quatorze surats (chapitres), mais d'un seul verset même de ses divines pages, dit :

PREMIER VERSET :

Dieu est Dieu, et il n'y a de Dieu que Dieu.
L'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu.

DEUXIÈME VERSET.

Dieu est bon, Dieu est juste, Dieu est éternel.
Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète !

Oui, Dieu est bon, Dieu est juste, Dieu est tout-puissant, Dieu est éternel et il n'y a de Dieu que Dieu !

Quant à la prétention de Mahomet d'être le seul prophète de Dieu, nous aimons mieux encore le Psalmiste s'écriant, avec enthousiasme : *Omnes boni glorificantur eum.*

Ce qui signifie littéralement : Tous les hommes de bien sont ses prophètes, c'est-à-dire l'aiment, se soumettent à sa volonté sainte et célèbrent sa gloire dont le monde entier est rempli.

NOTES DU CHAPITRE III.

(1) On le proclamait le plus ancien des dieux, et on lui donnait des ailes aux épaules et une faulx immense dans la main pour montrer par allégorie que le temps détruit tout à la longue.

La Fable ajoute que *Saturne*, sachant qu'un de ses enfants mâles le détrônerait tôt ou tard, se mit à les dévorer tous les uns après les autres, au moment même de leur naissance (aussi on a dit, avec raison, que la Révolution française avait fait comme lui et dévoré successivement tous ses enfants), mais que *Cybèle*, sa femme, ayant mis au monde en même temps *Jupiter* et *Junon*, ne montra que cette dernière à son époux, et envoya secrètement Jupiter dans l'île de Crète, où la chèvre *Amalthée*, (aux mamelles toujours pleines) le nourrit de son lait.

(2) Son culte commençait l'année païenne (*jouanerius*, janvier); chez nous, avant Charles IX, l'année chrétienne ne commençait que le samedi saint, après vêpres. Par ordonnance de Roussillon (1564), elle fut reportée au 1er janvier.

Janus était représenté avec un double visage, dont l'un était éternellement fixé sur le passé, à l'occident, et l'autre sur l'avenir, à l'orient. Rome lui avait consacré un temple splendide dont les portes d'airain demeuraient constamment ouvertes à deux battants pendant la guerre, et fermées hermétiquement quand la paix régnait dans toutes les parties de l'empire; ce qui, hélas! était bien rare.

(3) Il provenait d'un rayon de soleil et était entretenu dans le temple de la Déesse par cent chastes jeunes filles de noble famille patricienne qui le gardaient religieusement tour à tour. Malheur à la Prêtresse dont l'incurie laissait s'éteindre la flamme divine, et plongeait ainsi Rome tout entière dans le deuil et la désolation! car, on dépouillait aussitôt la coupable de ses vêtements sacrés, puis on la descendait avec un pain et une cruche d'eau dans un caveau profond que l'on fermait ensuite sur elle pour l'éternité.

(4) Quand on le représentait comme dieu du jour, il était monté sur un char lumineux, entouré par les Heures et

traîné par quatre chevaux ardents, nommés : *Aëthon*, *Eoüs*, *Phlégon* et *Pyroïs*.

(5) On la symbolisait avec un bandeau sur les yeux pour ne point voir le rang social des personnes citées à comparaître devant le tribunal auguste où elle siégeait nuit et jour, tenant d'une main une *balance* pour peser le droit de chacun, et de l'autre un *glaive* pour frapper le coupable quel qu'il fût.

(6) Jeune femme évaporée, ayant un pied posé sur une roue rapide et l'autre élevé en l'air. Elle pressait gracieusement contre sa poitrine une corne d'abondance où elle puisait au hasard les dons de toute espèce, qu'elle jetait ensuite, à tort et à travers, à la foule immense et suppliante qui barrait continuellement son passage : *Attrape qui peut!* Elle portait, en outre, ainsi que *Thémis*, un bandeau sur les yeux, et un toupet de cheveux ébouriffés flottait au vent sur son front ; le reste de la tête était chauve, ce qui signifiait qu'aussitôt que cette capricieuse déesse s'offrait à vous, il fallait profiter de l'occasion et la saisir prestement par les cheveux, sinon qu'elle vous échappait pour toujours.

(7) On le dépeignait couronné de lierre et de pampre, avec des pieds de bouc, comme les *Satyres*, et jouant tantôt du chalumeau (instrument composé de sept tronçons de roseau d'inégale grosseur, réunis ensemble avec de la cire), et tantôt de la flûte agreste qui porte son nom.

(8) C'était une *Borne* immuable, surmontée d'nne tête de vieillard, et qui profondément enfoncée dans le sol, semblait dire à chaque propriétaire : Ce champ est à toi, et celui-là à ton voisin.

(9) Virgile fait, au quatrième livre des *Géorgiques*, raconter en vers touchants par ce dieu, au berger *Aristée*, la mort d'*Orphée* mis en pièces par les Bacchantes, parce que, tout entier à sa douleur d'avoir perdu son amante *Eurydice* pour la seconde fois, il refusait de prendre part à leurs orgies, pendant la célébration des fêtes de Bacchus.

(10) Savoir : *Clio*, qui présidait à l'histoire ; *Thalie*, à la comédie ; *Melpomène*, à la tragédie ; *Erato*, à la poésie érotique et à l'élégie ; *Calliope*, à l'épopée ; *Uranie*, à l'astronomie ; *Polymnie*, à l'éloquence et à la poésie lyrique ; *Terpsichore*, à la danse, et *Euterpe*, à la musique.

Apollon leur inspirait son souffle divin, et elles habitaient avec lui tour à tour le *Parnasse*, le *Pinde* et l'*Hélicon*.

Le cheval *Pégase* était le messager de leurs ordres.

(11) Les trois *Grâces*, chez les Grecs *Charites*, chez les Latins *Gratiæ*, offraient la personnification de ce qu'il y avait de plus séduisant dans la forme et dans la beauté. Elles se nommaient *Aglaé*-Brillante, *Thalie*-Verdoyante, et *Euphrosine*, qui réjouit l'âme.

On les représentait sous la figure de trois jeunes vierges nues et formant des danses gracieuses auprès de *Vénus*.

(12) Les trois *Parques*, *Clotho*, *Lachesis* et *Atropos*, assises au pied du trône infernal de *Pluton*, filaient ensemble les jours et les événements de la vie des hommes. La première tenait la quenouille, la seconde filait (la laine était blanche pour les jours heureux, et noire pour les jours malheureux), et la troisième, armée de ciseaux inexorables, coupait le fil de ces mêmes jours.

Elles étaient filles du *Destin* et de la *Nuit*.

(13) *Eaque*, *Minos* et *Rhadamante*, juges aux Enfers, prononçaient sur le sort des morts à leur arrivée dans le sombre empire de *Pluton*. Ils tiraient d'une urne d'airain le bulletin de leur vie bonne ou mauvaise, et les envoyaient ensuite se réjouir dans les *Champs-Elysées*, ou gémir éternellement dans le *Tartare*.

(14) Les *Furies*, filles de la *Nuit* et de l'*Achéron*, étaient chargées de punir les crimes des hommes sur la terre et dans les Enfers; leurs noms affreux : *Tisiphone*, *Alecto* et *Mégère*, leurs cheveux hérissés de serpents, leurs mains armées de fouets, de poignards et de torches ardentes, jetaient nuit et jour dans les âmes coupables un effroi terrible (le remords).

(15) Les *Heures*, filles de *Jupiter* et de *Thémis*, habitaient l'Olympe et présidaient aux divisions du jour, de la nuit, des mois, des saisons et de l'année. Elles obéissaient au *Soleil*, qui les entraînait incessamment avec lui dans sa course superbe.

(16) Petite pièce monnaie en cuivre que l'on introduisait pieusement dans la bouche des morts avant la sépulture, et destinée à payer à *Caron*, batelier des enfers, le passage

du *Styx*. Sans cette pieuse précaution, leurs âmes désolées auraient erré cent ans sur les rives du fleuve avant de pouvoir le franchir.

(17) Le *Styx*, l'*Achéron* et le *Cocyte* entouraient les Enfers de leurs eaux noires, tristes et profondes. On ne les franchissait jamais qu'une seule fois, et, en montant dans l'affreuse barque de *Caron*, il fallait laisser l'Espérance sur le rivage. Lorsque les dieux, et Jupiter lui-même, avaient juré par le Styx, le serment était inviolable.

(18) Quand on voulait passer, sans qu'il aboyât à faire crouler sa niche, on lui jetait des gâteaux de pure farine, soigneusement préparés avec du miel, mais avec du miel seulement, car il ne tenait pas au beurre; alors il taisait ses trois gueules et s'endormait paisiblement jusqu'à ce qu'un nouvel arrivant vint frapper à la porte terrible. — Les Grecs et les Romains qui ne connaissaient ni le sucre de cannes, ni le sucre de betteraves, ni le sucre de maïs, adulcifiaient leurs aliments avec du miel. Le miel du mont Hymette, où les abeilles se saturaient en tout temps, de fleurs, de cythis, de thym, de mélisse et de serpolet, était alors tenu chez eux en très-grande estime.

(19) Les païens consacraient, en outre, à leurs divinités mythologiques les animaux les plus remarquables, les arbres, et jusqu'aux métaux : ainsi, le lion était consacré à *Cybèle;* l'aigle à *Jupiter;* le paon à *Junon;* le cheval à *Neptune;* le chien à *Pluton;* une brebis noire à *Proserpine;* le bœuf à *Cérès*, comme déesse de l'agriculture; le tigre à *Bacchus*, dieu du vin (car souvent l'ivresse rend furieux); la biche à *Diane;* le coq à *Mars;* la colombe à *Vénus;* le hibou à *Minerve;* le serpent à *Esculape*, et le bouc au dieu *Pan*.— Ils dédiaient le pin à *Cybèle;* le chêne à *Jupiter;* le peuplier à *Hercule;* le myrthe à *Vénus;* la rose à l'*Amour;* l'olivier à *Minerve;* le laurier à *Apollon;* le lierre à *Bacchus*, (car il dissipe les fumées de l'ivresse); le pavot à *Morphée* (dieu du sommeil); la verveine à *Cérès*, (parce qu'elle descendit couronnée de verveine aux Enfers y réclamer sa fille *Proserpine* enlevée par *Pluton*), et les cyprès à la *Mort*.— Ils consacraient l'or (le roi des métaux) au *Soleil* (le roi des astres); l'argent à *Cybèle* (la terre); le plomb à *Saturne*; l'étain à *Jupiter;* le fer à *Mars;* le cui-

vre à *Vénus*, et le mercure au dieu dont il porte le nom.

(20) La Grèce avait, au VIe siècle avant Jésus-Christ, sept Sages fameux et justement honorés : c'étaient *Solon*, d'Athènes ; *Bias*, de Priène ; *Chilon*, de Sparte ; *Cléobule*, de Linde ; *Pittacus*, de Mytilène ; *Périandre*, de Corinthe, et *Thalès*, de Milet. *Périandre* étant devenu roi, et n'ayant pu mettre en pratique, comme c'est assez l'ordinaire, hélas! les maximes qu'il avait professées, lorsqu'il n'était que simple particulier, fut à peu près exclu moralement du célèbre aréopage, et remplacé par *Myson*, de Chen ; quelques-uns disent par *Anacharsis*, le Scythe.

Plutarque a écrit un traité relatif au *Banquet des Sept Sages.*

(21) Petits grains blancs comme la grêle, qui, pendant quarante ans, tombèrent du ciel tous les matins, et dont les Israélites faisaient un pain très-nutritif. Il fallait se lever avant le jour pour en recueillir en proportion de ses besoins, car, aux premiers rayons du soleil, ils se décomposaient et ne pouvaient plus être d'aucun usage.

(22) *Abdul-Medjid* n'a pas fait tout le bien que le monde civilisé attendait de lui et du *Hatti-Humayoun* (charte turque); mais il faut réfléchir aux obstacles nombreux qu'il rencontre journellement dans ses États, aux mauvais conseils que lui donnent une grande partie des hommes cupides qui l'entourent, au fanatisme religieux de ses peuples, à leur ignorance profonde, à leur immobilité stupide au milieu du grand mouvement qui se fait autour d'eux, et surtout au *fatalisme* oriental. Une maison brûle, gardons-nous d'éteindre le feu, car, si elle brûle, c'est Dieu qui le veut.

(23) En 1409, *Jean Huss*, recteur de l'Université de Prague, se mit à la tête d'une réforme qui devait, selon lui, rendre au Christianisme toute sa simplicité et sa pureté primitives. Il nia l'autorité du Pape, attaqua les vices du Clergé, le trafic scandaleux des indulgences, l'abus des excommunications, etc., et il fut immédiatement, comme on le pense bien, frappé des foudres de l'Église par *Alexandre V*. Il en appela à un Concile ; celui de Constance lui fut désigné, et il s'y rendit imprudemment avec un sauf-conduit de l'Empereur et plusieurs recommandations du haut

Clergé; mais, à son arrivée, il fut arrêté, déclaré hérétique et condamné au feu (6 juillet 1415).

Jérôme de Prague, qui professait la même Doctrine que Huss, fit amende honorable, mais aussitôt qu'il apprit le sort fatal de son maitre, il rétracta sa déclaration et mourut, comme lui, dans le feu, le 23 septembre de la même année.

Ces deux *Bûchers* soulevèrent la Bohême et allumèrent bientôt une guerre religieuse qui fut longue et sanglante.

Le dominicain *Jérôme Savanarole* tenta jadis à Florence, du haut de la chaire apostolique, ce que *Rienzi* avait osé proclamer à Rome du haut de la tribune. — Citoyens, dit-il, la liberté n'existe plus dans ces murs où règne aujourd'hui Médicis! Aux armes! et que le tyran cède la place à un plus digne. Le prince disparut et Savanarole fut nommé chef de la Répuplique florentine.

Tout alla bien pendant quelque temps; mais le prêtre, enhardi par son bonheur passé, ayant osé déclarer, un autre jour, que l'Église romaine pervertie, hypocrite et dissolue, avait besoin d'être régénérée dans son chef d'abord, Alexandre VI, et dans la majeure partie de ses membres, qui étaient souillés de vices et d'infamies, tous les amis du Pape, tous les partisans des Médicis, tous les moines qui appartenaient à d'autres ordres que celui de saint Dominique et la masse profane du peuple, toujours aussi inconstante dans ses affections que dans sa haine, crièrent soudain : — *Haro!* sur l'audacieux prédicateur. Il fut arrêté, mis à la question, torturé, écartelé et brûlé; on jeta ses cendres dans l'Arno, et le diable, ajoute la légende, emporta son âme au fond de l'Enfer. — Ceci se passait le 23 mai 1498.

(24) L'inquisition condamna Galilée parce qu'elle prétendait que son système impie se trouvait en opposition avec la Sainte Bible, où il est écrit que Josué voulant, avant l'arrivée de la nuit, battre et anéantir complétement les Madianites, arrêta le soleil avec sa lance, ce qu'il n'aurait pas eu besoin de faire, évidemment, si le soleil était immobile.

(25) Charles IX, arrivé bien jeune au trône, et prenant conseil de sa mère, d'Antoine de Bourbon, du cardinal de Lorraine, de Montmorency et des plus nobles seigneurs de sa cour, résolut, pour plaire à Dieu, d'exterminer tous les huguenots (luthériens, calvinistes) de son royaume. Le jour

de la Saint-Barthélemy (1572) fut choisi pour cette terrible exécution, et, à minuit, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, ainsi que celle de l'horloge du Palais, donnèrent le signal du carnage à Paris. Soudain l'ignoble et fanatique populace se rua partout avec fureur et immola tous ceux qui lui étaient désignés. Le duc de Guise la dirigea lui-même à l'hôtel de Coligny, qui, réveillé en sursaut, se leva précipitamment et demanda aux égorgeurs ce qu'ils voulaient. — Ton sang! répondirent-ils; et soudain l'illustre Amiral tomba sous leurs poignards acérés et bénits.

(26) Louis XIII, après mille persécutions atroces contre les huguenots, après avoir renversé leurs temples, égorgé leurs pasteurs, outragé leurs femmes et leurs filles, volé leurs biens de toute sorte, revient à des sentiments plus humains, et, par un édit rendu à Nantes en 1629, les autorisa à relever leurs temples, et à pratiquer de nouveau librement leur culte.

(27) Le 22 octobre 1685, Louis XIV, malade, souffrant, affaibli par l'âge, et voyant avec effroi la mort s'approcher, résolut, pour plaire à son confesseur, à la Maintenon et à Dieu, de révoquer le susdit édit de Nantes, et de réordonner contre les protestants les persécutions fanatiques du règne précédent. On se révolte dans les Cévennes, le Vivarais, le Dauphiné, le Languedoc, le Béarn, les généralités de Bordeaux, de Montauban, etc. Mais le *grand roi* envoie contre les insurgés des sbires commandés par le marquis de Boufflers et les *dragonnades*, c'est-à-dire, toutes les atrocités passées recommencent de nouveau, d'un bout de la France à l'autre, pour ne finir qu'à l'avénement de Louis XVI au trône.

(28) Le protestant *Calas*, honorable négociant de Toulouse, marié à *Rose Cabibel*, et père de quatre fils et de deux filles, vivait en 1761, paisiblement au sein de son heureuse famille. L'aîné de ses fils, Marc-Antoine, voulant devenir avocat, hanta quelques églises catholiques pour plaire aux autorités; le second, Louis, ambitieux par instinct, abjura sa religion et demanda asile à l'Archevêque. Cette fuite fut terrible au cœur de toute la famille, et Marc, lui-même, en fut si affligé qu'il prit la vie en dégoût et se pendit un soir dans l'arrière-magasin de son père.

On accourt, il était mort. Tout à coup la populace, informée du suicide et dirigée par des prêtres, envahit la maison, s'empare du corps de Marc, et le traîne sur une claie à travers la ville pour le jeter ensuite aux gémonies. Mais un bruit sinistre circule : Marc ne s'est point tué lui-même, c'est son vieux Satan de père qui l'a pendu pour qu'il n'abjurât pas le protestantisme comme son autre fils; soudain on enlève Marc de dessus la claie infâme, et on le porte en procession à l'église en le proclamant martyr de *sa foi nouvelle.* Calas est arrêté ainsi que sa femme, et le tribunal des Capitouls le condamne à être conduit pieds nus et couvert de haillons à la porte de toutes les églises de la ville avec un cierge de cire jaune à la main pour faire amende honorable. Les tourments les plus affreux attendent ensuite ce malheureux vieillard (il avait soixante et onze ans) sur l'échafaud, car on l'étend sur une roue, où chaque coup de la barre de fer du bourreau lui rompt un membre. Il se ranime cependant tout à coup par un mouvement convulsif, et s'écrie : — *Je prends Dieu à témoin de mon innocence, et je pardonne à mes fils!* Enfin on le détache de sa roue infernale, on le précipite dans un bûcher ardent, et bientôt le vent disperse sa cendre sur la foule pieuse entassée autour de l'échafaud.

Madame Calas et ses filles sont jetées dans un cloître.

(29) Lally-Tollendal, lieutenant-général des armées du roi, et gouverneur des possessions françaises de l'Inde, à Madras et à Pondichéry, se trouva bloqué dans cette ville avec sept cents soldats malades et rationnés à quatre onces de pain par jour. Il consacra cent quarante-quatre mille livres, qui constituaient toute sa fortune personnelle, à nourrir, autant que possible, la population entière de l'île; mais il est enfin forcé de se rendre aux Anglais qui l'assiégeaient avec quinze mille hommes et quatorze vaisseaux de guerre. Emmené à Londres comme prisonnier, on l'accuse en France de concussion et de trahison. — Quels sont les vaincus, d'ailleurs, qu'on n'accuse pas toujours de cette infamie? — Il obtient de venir à Paris se justifier; on refuse de l'entendre, on le jette à la Bastille, et, le 5 mai 1766, il est condamné à mort. En voyant de loin l'échafaud dressé pour son supplice : — Voilà donc, dit-il, la récompense de cin-

quante-cinq années de services! Il va continuer de parler, mais le Bourreau lui comprime la bouche avec un bâillon, et un instant après, sa tête sanglante rebondissait sur la terre.

(30) Le chevalier La Barre, âgé de dix-neuf ans, accusé ainsi que Moinel, âgé de quinze ans, et deux autres enfants à peu près du même âge, d'avoir blasphémé le nom de Dieu, de ne s'être pas découvert devant une procesion de Capucins portant le saint-sacrement, et d'avoir jeté des pierres contre une madone en bois, érigée sur le pont d'Abbeville, fut condamné en 1766 à subir la question ordinaire et extraordinaire, puis à avoir la langue arrachée, le poing coupé, la tête tranchée et le tronc dévoré par les flammes. On épargna la moitié de ces tortures à Moinel; quant aux deux autres drôles, ils avaient pris très-prudemment la fuite au moment de l'arrestation de leurs camarades, et ils n'ont jamais jugé à propos de se faire connaître.

(31) Michel Servet, Espagnol d'origine, était, en 1536, un des théologiens les plus célèbres de la réformation Sans avoir la parole puissante et brutale de Luther, la science sceptique de Calvin, l'astuce doucereuse de Mélanchton, le fanatisme de Bucer, etc., il n'en fut pas moins écouté partout religieusement dans toutes ses prédications; il proclamait l'unité de Dieu et du Verbe, la présence réelle de *Jésus-Christ* dans le pain et le vin de l'Eucharistie; il discutait sur le baptême, et il démolissait ainsi l'œuvre de Calvin qui le poursuivait d'une haine implacable et le fit condamner à être brûlé vif. La sentence fut exécutée à Genève le 27 octobre 1553.

(32) Les *chapelets*, autrefois *patenôtres* (*Pater noster*), sont formés de certains fruits ou de certaines petites billes d'une matière quelconque qui, enchaînés les uns aux autres et variant de cinq en cinq de forme ou de couleur, avec un christ pendant à l'extrémité, indiquent le nombre de *Pater, noster* et d'*Ave Maria* que doit dire, sans distraction aucune, le fidèle qui tient en main son *chapelet*.

(33) On a ouvert dernièrement à Paris et dans toute la France, une liste de souscription en faveur des pauvres chrétiens Maronites qui ont échappé aux massacres de Syrie, et on a lu, avec un sentiment de bonheur, sur cette liste

charitable, après le *nom* de M. Morlot, cardinal-archevêque de Paris, les *noms* de MM. Rotschild, Crémieux, Fould, Péreire et de tous les membres du consistoire israélite.

(34) La fête de *Pâques* dans laquelle on célèbre la glorieuse Résurrection du Christ, et qui est par conséquent la fête la plus solennelle du *Christianisme*, a été fixée en 325 par les Pères du concile de *Nicée*, assemblés pour régler la constitution du culte chrétien, au dimanche qui suit la pleine lune tombant après le 20 mars, car la tradition chrétienne rapporte que la mort de *Jesus-Christ* qui a précédé de trois jours la *résurrection*, avait eu lieu peu de temps après l'*équinoxe* du printemps, et qu'elle avait suivi une pleine lune.

CHAPITRE IV.

Devoirs envers la Patrie.

L'amour de la Patrie est un sentiment commun à tous les hommes, car la patrie est la terre sainte où reposent nos ancêtres, où nous avons reçu la vie, les doux embrassements de nos mères, commencé à entrevoir le soleil et formé nos premiers pas. C'est le foyer domestique, la naïve chanson avec laquelle on nous a bercés, l'église où nous avons été purifiés par le Baptême (1) et sanctifiés par la Communion (2); ce sont nos amis d'enfance, l'école où nous avons appris à lire, le collége où nous avons remporté notre premier prix, l'atelier où l'on nous a montré à gagner honorablement, par le travail, le pain de chaque jour; puis, les bois, la vallée, la montagne parcourus mille fois, le large fleuve traversé à la nage, le ruisseau qui nous a désaltérés après nos courses buissonnières et les vieux marronniers sous lesquels nous avons dansé aux beaux jours; ce sont nos monuments, nos musées, nos bibliothèques, nos grands hommes et toutes les œuvres de génie de nos compatriotes.

En pays étranger, la Patrie, pour le soldat, c'est son drapeau; pour le marin, c'est le pavillon qui flotte au grand mât de son navire; pour le naturaliste français explorant des contrées sauvages, c'est l'aspect de ces trois mots : *Napoléon*, *gloire* et *génie*, gravés sur un vieux sycomore; pour le paysan suisse, exilé de ses

montagnes, c'est le ranz des vaches sur une musette lointaine, et pour le jeune Indien que le malheur ou la curiosité ont conduit en Europe, la vue d'un palmier, même rabougri, dans le jardin du *Muséum*.

La Patrie, ce sont nos lois que tous les citoyens sont tenus moralement de connaître (*nemo censetur ignorare legem*), puisqu'elles établissent leurs *droits* et leurs *devoirs ;* que les grands corps de l'Etat ont mission d'améliorer de plus en plus d'après les institutions, les lumières, les besoins et les habitudes nouvelles des peuples, mais auxquelles, en attendant ces changements progressifs et sagement réfléchis, nous devons tous confiance, protection, respect et obéissance quand même... (*dura lex sed lex.*) Car que serait la société sans les lois? c'est notre drapeau à qui soldats, marins, gardes nationaux ou simples citoyens, nous devons hommage, force et fidélité, car notre drapeau est notre guide, notre devise, notre mot de ralliement et notre histoire ; c'est le chef de l'Etat où nous vivons, appelé *roi*, *empereur*, *dictateur*, *premier consul* ou *président*, à qui nous devons tous (surtout quand il a été élevé à ce rang suprême, non plus, comme autrefois, par des prétoriens en débauche, par de farouches janissaires, par une intrigue de cour ou par l'ordre ignominieux de l'étranger, mais par huit millions de suffrages, c'est-à-dire par Dieu (*vox populi*, *vox Dei*), comme l'a été *Napoléon III*), obéissance, force et dévouement ; sinon les dissensions politiques, les prétentions des ambitieux au pouvoir, l'inquiétude des esprits, les crises commerciales, la cessation des travaux, la disette sur les marchés (3), les tempêtes des clubs, les sociétés secrètes, aux hor-

ribles serments sur des poignards et sur des têtes prétendues chéries, les pavés entassés en barricades, les promenades dans les rues, aux cris de la *Marseillaise*, les arrestations préventives, l'état de siége et cette guerre affreuse dans laquelle des citoyens, des voisins, des amis, des frères s'entr'gorgent les uns les autres, et sans savoir pourquoi, avec des armes que les Romains ont souvent maudites en les surnommant *impia, detestata, sacrilegia, scelerata* (1); tout ce que nous avons vu enfin naguère reviendrait encore, et sans cesse, remplir nos cœurs d'effroi, ruiner la France et nous décimer.

Puisque ainsi nos intérêts communs et nos devoirs se confondent dans notre amour pour la patrie, aimons-la comme l'aimaient ces pauvres Hébreux réduits à l'esclavage, loin de la Judée et dont l'*Ecclésiaste* nous peint toute la douleur sur les bords de l'Euphrate : « Ils ne font plus, matin et soir, suivant leur vieille coutume, monter au ciel de joyeux cantiques; leurs lyres muettes restent suspendues aux saules de la rive, et ils demandent à Dieu de leur rendre leur patrie ou d'abréger leurs jours pour abréger leurs souffrances. » Aimons-la comme l'aimaient Miltiade, Thémistocle, Phocion et ce jeune Aristide (5) qui, injustement condamné à l'exil par des juges ombrageux, quitte Athènes au soleil couchant, et, retournant sans cesse la tête pour voir une fois de plus le sommet sacré du temple de Minerve, s'écrie, les yeux baignés de larmes : « O mon pays! puisses-tu n'avoir jamais besoin de mes services et trouver dans ton sein beaucoup de citoyens meilleurs que moi! » Aimons-la comme l'aimaient Léonidas et les trois cents braves

morts avec lui aux Thermopyles (6); comme l'aimait ce savant Médecin à qui Artaxerxès fait offrir de riches présents pour l'engager à venir en Asie secourir ses sujets décimés par la peste, et qui répond aux ambassadeurs prosternés à ses pieds : « Eloignez de moi ces dons fastueux que l'honneur me défend d'accepter, et retournez dire à votre maître qu'Hippocrate doit tout son temps et tout ce que les Dieux lui ont donné de savoir à ses compatriotes, et rien aux ennemis de la Grèce. »

Ecoutons maintenant Pythagore donnant ce doux conseil à ses disciples :

« Enfant, ne quitte pas ta nourrice; adolescent, ne t'éloigne pas de ton berceau; homme, n'abandonne point ta mère; citoyen, ne fuis jamais ta patrie! »

Admirons ensuite Epaminondas apprenant, sans émotion, qu'il doit mourir quand le javelot qui vient de lui traverser la poitrine (bataille de Mantinée) sera retiré et qui, un instant après, à la nouvelle de la victoire des siens, s'écrie, en arrachant lui-même le dard fatal :

« J'ai assez vécu, gloire à ma patrie! »

Ici, c'est Regulus, prisonnier des Carthaginois, qui, sur parole, va à Rome porter de leur part des conditions de paix au Sénat, engage lui-même les Sénateurs à repousser cette paix honteuse pour son pays, et revient magnanimement à Carthage y subir la mort la plus affreuse (7).

Là, c'est Décius se précipitant dans le gouffre béant devant son armée, parce que l'oracle d'Apollon avait promis la victoire au parti dont le chef se dévouerait le premier à la mort et qui, en doublant ainsi le cou-

rage de ses légions fanatisées, les rendit victorieuses de l'ennemi.

C'est le vieux Cincinnatus que, dans un pressant danger pour la patrie, le Sénat romain envoie solliciter, à la campagne, de venir encore une fois commander ses légions. Les Députés partent et trouvent l'ancien soldat occupé à labourer son champ. Ils lui exposent l'objet de leur mission, et soudain Cincinnatus, quittant la charrue pour aller échanger son sayon de travail contre une tunique de guerre, part pour Rome, se met à la tête de l'armée, défait complétement l'ennemi, puis revient modestement manger son pain noir et ses fèves dans sa glorieuse chaumière (8).

Un homme, un grand homme de guerre néanmoins, *Coriolan*, résista à la voix de la patrie; banni de Rome, il ne s'écria pas, ainsi qu'*Aristide* en partant d'Athènes : — Puisse ma patrie, toujours heureuse, trouver dans son sein beaucoup de citoyens meilleurs que moi ! Mais : Je te maudis, ville infâme, et te ferai repentir de ton injuste proscription !

Puis il passa chez les Volsques, souleva les peuples voisins contre Rome et revint avec une armée formidable l'assiéger et la réduire en cendres; les sénateurs, les grands de l'empire accoururent demander grâce, Coriolan les repoussa.

Les prêtres, les vestales se présentèrent dans leurs costumes religieux, Coriolan demeura inexorable; mais sa mère vint et Coriolan se déclara vaincu; *sa mère* fut pour lui la *patrie!*

Ovide, le gracieux auteur des ***Métamorphoses*** et de l'*Art d'aimer*, est exilé de Rome, les uns disent pour

une intrigue de cour, les autres parce qu'il avait su plaire à une femme de la maison de César et, pour charmer les ennuis de son exil dans une lointaine bourgade de l'Asie, baignée par la mer Noire (*Tomes, près de Varna* (9). Ovide veut encore chanter, comme aux beaux jours de sa vie ; mais, loin de sa patrie, rien ne sourit plus à ses yeux ; le soleil est sans éclat, la nuit sans étoiles, la nature sans charmes, les fleurs sont sans parfum, et il intitule le recueil de ses derniers vers dédiés à ses parents, à ses amis et à tous ceux qu'il a connus : *Tristia* (les Tristesses de l'âme).

Offrez donc des monceaux d'or, de tabac et même de grands verres d'eau-de-vie (eau de feu) à un Esquimau pour lui faire abandonner sa hutte enfumée et couverte de neige, pendant huit mois de l'année! il vous répondra naïvement : — Mais, si je quitte ma chère Laponie, comment pourrais-je, après ma mort, monter dans la *lune* en trois jours? il me faudrait mille ans pour y arriver par un autre chemin. *O patria!*

Qu'elle est simple encore et touchante en même temps, cette prière d'un pauvre Madrilène, demandant à Dieu, au terme de sa vie, une petite place dans son saint paradis avec une petite lucarne pour voir tous les jours Madrid.

Un asiento en el Santo-Paraiso con una ventanita para ver à Madrid.

C'est, dans notre histoire, cette jeune et angélique Bergère qui, embrasée d'amour pour la France, quitte soudainement son toit de chaume et son troupeau pour un champ de bataille, parce qu'il lui a été révélé qu'elle ferait lever le siége d'Orléans, chasse-

rait les Anglais de nos provinces et rétablirait son Roi sur le trône.

Ce qu'elle n'avait point prévu cependant, cette sublime enfant, ce que, dans sa candide innocence, elle ne pouvait pas prévoir en effet, c'est que, le 30 mai 1431, sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, elle expierait tant de gloire dans les flammes d'un bûcher anglais, dressé par un prêtre fanatique (Conchon, évêque de Beauvais); et que, trois siècles plus tard, un Français, un poëte, un philosophe, défenseur ardent de Calas et de Servet, un flatteur gracieux de tous les grands du jour et de toutes leurs viles concubines (Voltaire), oserait l'accabler de sarcasmes ignobles, elle, pauvre enfant de dix-huit ans, blessée dans vingt combats glorieux, à côté de Dunois, Lahire, Xaintrailles, etc., et morte folle, sainte et pure dans les horribles tortures du feu.

Oui, aux beaux jours de la République romaine, César, en pareil cas, aurait dit au licteur : Tranchez le *poing* de l'infâme qui, en écrivant la *Pucelle*, a outragé la *Patrie*, *Minerve* et les chastes *Vestales* (10)!

En 1347, Edouard III, roi d'Angleterre, assiége *Calais;* on résiste avec courage et désespoir pendant neuf mois, mais il jure d'emporter la place et de la mettre à feu et à sang.

Les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, tout doit être immolé à sa fureur.

Edouard triomphe, et ses ordres vont être exécutés, mais la Reine accourt et obtient la grâce de tout le monde, à condition que trois des Notables de la ville viendront pieds nus, la corde au cou et couverts de bure, s'offrir en holocauste pour leurs concitoyens.

Aussitôt Eustache de Saint-Pierre et deux autres nobles Calaisiens se présentent pieds nus et la corde au cou : on les conduit au supplice, mais la Reine tout en larmes se jette de nouveau aux pieds de son époux, et le farouche conquérant laisse enfin tomber malgré lui de ses lèvres crispées, la grâce des trois grands Patriotes.

En 1472, Charles le *Téméraire*, duc de Bourgogne, vient avec des forces redoutables attaquer *Beauvais ;* il espère s'emparer facilement de la ville et réunir ensuite à son duché de Bourgogne une partie de la Picardie, mais il n'avait pas compté sur le courage des habitants et surtout sur celui des femmes, qui, à la voix de Jeanne *Lainé* (surnommée *Hachette*, parce qu'elle combattit une hache à la main) firent des prodiges de valeur. Jeanne monta intrépidement sur la muraille, arracha un étendard des mains d'un soldat bourguignon, en précipita plusieurs du haut des échelles dressées contre le rempart, et contraignit ainsi le *Téméraire* à lever honteusement le siége et à renoncer à ses projets de conquêtes.

Le trophée de Jeanne fut porté triomphalement à l'église des Jacobins, où il resta longtemps attaché à un pilier du chœur.

A la bataille de Wissembourg, le jeune marquis de *Saint-Mexent*, à peine âgé de seize ans, avait l'honneur de porter le drapeau du régiment de *Cambrésis*. Un bras du Rhin assez rapide se présente et il faut le franchir pour culbuter l'ennemi. Le colonel donne le signal, et malgré les balles qui sifflent de tous côtés, on se jette à la nage; les grenadiers ont de l'eau jusqu'à la ceinture, l'enfant jusqu'au menton; deux gre-

nadiers le soutiennent de chaque côté et veulent le débarrasser de son étendard, mais le jeune brave résiste, et s'enveloppant dans ses plis comme dans un linceul, il jure de ne l'abandonner qu'avec la vie. Un homme est tué à ses côtés, un autre le remplace; la rivière rougit du sang des blessés; enfin, on gagne la rive désirée, le régiment se reforme, et soudain le Colonel embrassant Saint-Mexent, lui déclare que son nom sera inscrit désormais avec honneur sur le drapeau du *Cambrésis*. Voilà le vrai patriotisme (11)!

C'est encore ce brave chevalier qui, en visitant le soir un poste avancé dans la forêt de Clostercamp, se trouve tout à coup entouré d'ennemis qui lui imposent silence sous peine de mort. Déjà vingt baïonnettes se croisent en tous sens sur sa poitrine, mais d'Assas aurait honte d'acheter la vie aux dépens de ses frères d'armes, qui, dans un instant attaqués à l'improviste, vont être massacrés sans défense, et aussitôt il crie : — *A moi ! Auvergne* (le régiment d'Auvergne), *voilà les ennemis !*

C'est cette belle et courageuse Corday qui a délivré la France d'un tribun sanguinaire (Marat), est morte pour le salut de beaucoup d'autres Français, et n'a recueilli pourtant de son action courageuse qu'un nom tristement célèbre, parce que pour l'accomplir, elle s'était servie du hideux poignard des *assassins*.

Ce sont les marins du *Vengeur*, qui, se voyant prisonniers des Anglais, embrassent leur brave capitaine et se font sauter avec leur navire plutôt que de l'abandonner à l'ennemi.

C'est Cambronne, sommé de se rendre à Waterloo, et jetant à la face des Anglo-Prussiens un mot énergi-

que que des phraseurs pudibonds ont traduit ainsi : — *La garde meurt et ne se rend pas !*

C'est Daumesnil (la jambe de bois de Vincennes), à qui, en 1814, *nos bons alliés* offrent trois millions pour la reddition de cette place où il commande, et jurant de ne rendre Vincennes que lorsqu'on lui aura rendu son autre jambe.

C'est le jeune trompette Escoffier, qui, dernièrement, en Afrique, apercevant dans la poussière son chef d'escadron démonté et prêt à tomber entre les mains des Arabes, lui dit avec sang-froid : — Commandant, prenez mon cheval et tâchez de rallier l'escadron ! Quant à moi, ma vie est sans importance et je saurai mourir ici.

Ce sont encore les malheureux Colons de l'Algérie, honnêtes cultivateurs, bons ouvriers, hommes d'ordre et de paix, que nous avons vus douloureusement, en 1849, monter avec leurs femmes, leurs enfants et leurs instruments de travail les plus précieux sur des bateaux à vapeur qui devaient les transporter en Afrique, puisque la France alors révolutionnée, ne leur offrait plus le moyen de vivre honorablement. Leurs vieux pères, leurs parents, leurs amis, leurs voisins les avaient accompagnés jusqu'au port d'embarquement, et quoiqu'ils allassent habiter une terre française, quoique le terme de leur engagement ne fût que de cinq ans, ils s'embrassaient tous à différentes reprises les uns les autres en pleurant, comme s'ils ne devaient plus se revoir. Eh bien ! les espérances du Gouvernement ont été déçues, ses sacrifices d'argent n'ont eu aucun résultat, et ceux des colons qui n'ont pas succombé à la nostalgie (tristesse de l'âme que

cause l'absence du pays natal), ceux qu'un climat si nouveau pour eux et que les fièvres et la dyssenterie ont épargnés, sont revenus avec bonheur dans la mère patrie, dont l'Afrique avec son soleil brûlant, ses palmiers, ses orangers, ses jasmins, ses cactus, ses lauriers-roses, sa végétation luxuriante, ses habitants en burnous, ses femmes voilées et ses chameaux voyageurs, était loin de leur offrir l'image chérie.

C'est enfin (car on ne peut pas plus célébrer ici, tous les faits remarquables de notre histoire que ceux de l'histoire générale des peuples), ce pieux *archevêque*, qui, contristé de nos dernières fureurs politiques, et voulant faire cesser la guerre impie de cent mille citoyens s'égorgeant les uns les autres pour des principes faux ou mal compris, des espérances insensées, ou le désir seulement de faire du nouveau sans savoir quoi (24, 25 et 26 juin 1848), sort de son palais une branche d'olivier à la main, franchit les *barricades* et tombe bientôt lui-même sous les balles fratricides avec quatre autres nobles chefs de notre armée (*Bréa, Duvivier*, *Négrier*, *Damesme*), deux colonels (*François*, *Lebreton*,) un commandant de la garde nationale (*Masson*), et cinq mille gardes Nationaux, gardes Mobiles ou Soldats, animés comme lui du saint amour de la patrie, et morts comme lui, en cherchant à défendre les lois, à rétablir l'ordre public et à sauver *la liberté*.

NOTES DU CHAPITRE IV.

(1) Le mot Baptême, du mot grec *baptisma*, signifie bain, lavage, immersion, purification. Le baptême de saint Jean, de Jésus-Christ, de saint Paul, du jeune Éthiopien, esclave de la reine de Candace, sont les plus célèbres de l'Église chrétienne. Dans l'Église catholique romaine, le néophyte a pour répondants de sa foi un Parrain et une Marraine qui le conduisent à l'église et récitent ensemble pour lui le *Credo*; puis le prêtre le présente à Dieu et lui verse sur le sommet de la tête quelques gouttes d'eau bénite, et la cérémonie est accomplie; mais dans d'autres églises, dans d'autres sectes, celles, par exemple, des anabaptistes, des pœdobaptistes, des pseudéistes, d'Arminius, etc., répandues en Angleterre, en Prusse, en Russie, en Suède, et dans quelques autres contrées du Nord, on n'admet pour baptême qu'une immersion complète dans une grande rivière, sans considérer que les fleuves du nord ne sont ni le Jourdain, ni le Nil, ni le Gange, et que le ciel sous lequel ils coulent est glacial comparativement à celui de la Syrie, de l'Egypte et de l'Indoustan.

(2) La *communion* est un sacrement de l'Église catholique, apostolique et romaine, qui, en mémoire de la Cène, *Cena*, — dernier repas de Jésus, pris le jeudi saint, veille de sa mort, avec ses douze apôtres; *Simon-Pierre*, *André*, son frère, *Jacques*, fils de Zébédée et *Jean*, son frère, *Philippe*, *Barthelemy*, *Thomas*, *Mathieu* le publicain, *Jacques*, fils d'Alphée, *Thaddée*, *Simon* le Chananéen, et *Judas Iscariote*, — met, sous les espèces du pain et du vin, l'âme et le corps de Notre-Seigneur en communication avec l'âme et le corps des hommes.

(3) Cette disette est d'autant plus à craindre à Paris qu'il est constaté par la statistique que sa consommation d'un mois seulement se porte, à certaines époques de l'année, à 8,700 bœufs, 3,500 vaches, 14,000 veaux, 70,000 moutons, 18,000 porcs, à une quantité énorme de gibier, volaille et poisson, à des millions d'hectolitres de pommes de terre,

haricots, pois, fèves, lentilles, etc., à des milliers également de sacs de farine et de riz, à des montagnes de fruits, de légumes, de racines, à environ 15,000,000 d'œufs, et à 8,000,000 de litres de lait.

(4) Virgile, Ovide, Lucain, *la Pharsale*, Cicéron, *Catilinaires*, Jules-César, *de Bello civili Commentarium*, etc.

(5) Le jour où tous les citoyens d'Athènes, convoqués pour l'ostracisme, — votes gravés sur une coquille d'huitre, — eurent à se prononcer pour ou contre lui, un homme du peuple qui ne le connaissait pas et qui ne savait point écrire, le pria de tracer son nom sur son bulletin de condamnation à l'exil. — Que vous a donc fait Aristide? lui demanda le jeune accusé, pour que vous lui infligiez une peine si dure? — Rien! mais on l'appelle partout le *Juste*, et cela me déplaît. — Aristide prit, en souriant de pitié, la coquille présentée et y grava son nom avec un *stylus*. — Le *stylus* était une pointe de fer dont les Grecs et les Romains, qui ne connaissaient ni le papier, ni l'encre, ni les plumes, se servaient pour écrire leurs pensées sur des coquilles, sur l'écorce d'arbre nommée *papyrus* (papier), ou sur des tablettes de cire molle, destinée à cet usage. — C'est du mot *stylus* que dérive notre mot *style*, style familier, style épistolaire, style oratoire, etc.

(6) Trois cents Spartiates, sous la conduite de Léonidas, s'étant emparés des Thermopyles qui dominaient un défilé par lequel l'armée des Perses, forte de quatre-vingt mille hommes, devait pénétrer dans la Grèce, arrêtèrent, non-seulement la marche des envahisseurs, mais les firent rétrograder et les mirent en déroute.

Un tableau de David, beaucoup trop vanté dans le temps, et actuellement au musée du Louvre, représente ce fait héroïque.

(7) On lui creva les yeux; puis, après l'avoir exposé au soleil pendant une heure, on l'enferma dans un tonneau garni intérieurement de pointes de fer, et qu'on fit rouler du haut d'une montagne.

(8) Garibaldi, se retirant modestement à Caprera (île des Chèvres), son pays natal, après avoir donné à l'Italie la Sicile et une partie du royaume de Naples, semblait un instant prendre Cincinnatus pour modèle; mais le *far niente*

n'est pas dans la nature ardente de Garibaldi, et il est revenu au siége du gouvernement y parler avec une arrogance qui fait craindre aujourd'hui qu'en voulant tenter des conquêtes nouvelles et intempestives, il ne compromette, non-seulement sa gloire, mais encore les grandes destinées auxquelles, grâce à l'épée de la France, l'Italie régénérée par la victoire, semble appelée aujourd'hui. Enfin, le conquérant de la Sicile, l'habile ministre Cavour et le général Cialdini viennent de se donner la main.

(9) Nous ne pouvons parler ici ni de la mer Noire, ni de *Varna*, — *Tomes* n'existe plus, — sans rendre un hommage fraternel et sympathique aux braves *Anglo-Français* qui ont défendu, naguère, sur ces bords lointains, non-seulement la cause de la Turquie, mais la grande cause du Droit, de la Civilisation et de l'Humanité que le brutal maître des Russes foulait indignement sous ses pieds.

(10) Le *Patriarche de Ferney* a été inhumé en 1789 sous la coupole du Panthéon, en face du *Philosophe de Genève* : sur le tombeau du premier il y a une lyre d'or renversée; c'est sans doute avec cette lyre qu'il a célébré tous les dieux et déesses à la face desquels il a plus tard, et sans pudeur, jeté de la boue immonde. Le tombeau de *Rousseau* est entr'ouvert, et la main gauche du philosophe soutient la pierre sépulcrale destinée à le fermer, tandis que l'autre élève en l'air un flambeau ardent qui éclaire *censément* le Monde.

(11) Cette coutume d'un étendard quelconque porté dans les combats, comme guidon ou signe de ralliement, a une haute antiquité : Le *sigillum* ou *vexillum* des Romains était une hampe surmontée d'une *louve*, — la louve, nourrice de Romulus et de Rémus, — ou d'un aigle; chez les Chinois, depuis deux mille ans elle est de même surmontée d'un *dragon* gigantesque; chez les Egyptiens, c'était un *crocodile;* chez les Turcs, depuis Mahomet II, le drapeau est vert avec un *croissant* au sommet; dans l'Inde, à Java, l'ombrelle d'or a également un *croissant* rayonnant sur son dôme; pendant les croisades, toutes les bannières européennes, en drap, en toile ou en soie, portaient une *croix* brodée, ou un *saint patron* avec une exclamation religieuse quelconque: *Diex el volt!* — Dieu le veut! — *Jésus-Christ! Ave Maria! Jérusalem! Resurrexit!* Saint Louis avait

pour devise une *marguerite* et un *lys :* la première faisant allusion à la Reine, le second aux armes de France; l'*oriflamme* était or et rouge — couleur de flamme. — Avant 89, en France, le drapeau de chaque régiment était de couleurs différentes avec une devise ou le nom seulement du régiment; le régiment de la couronne portait sur son drapeau une *couronne d'or* conquise à Maëstricht; sur celui du régiment-dauphin, on lisait : *Res non verba* — des faits et non pas des mots; — sur celui du régiment de Champagne : *En avant! Champagne!* etc. La hampe était terminée par une *fleur de lys* ou un *fer de lance;* la République arbora un drapeau aux trois couleurs, *rouge*, *blanc*, *bleu*, avec un *fer de lance;* pendant quelques jours, le drapeau fut tout *rouge* et on le coiffa d'un *bonnet phrygien ;* sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, il redevint tricolore, et un aigle superbe plana au sommet; sous la Restauration, pendant le règne de Louis XVIII et de Charles X, il était blanc avec une *fleur de lys;* en 1830, Louis-Philippe lui rendit encore une fois ses trois couleurs avec le *coq* des anciens Gaulois pour couronnement; aujourd'hui, enfin, l'*aigle* de Napoléon Ier est remonté fièrement sur le trône dont les Cosaques de 1814 l'avaient renversé avec son Maître glorieux.

Dans les armes d'Angleterre il y a un *léopard ;* en Irlande, une *lyre*; en Écosse, un *chardon;* en Autriche, un *aigle blanc;* en Russie, un *aigle à deux têtes ;* en Espagne, un *lion;* en Belgique, un *lionceau;* à Rome, les *clefs de saint Pierre;* en Piémont la *croix de Lorraine;* en Suisse, la *flèche de Guillaume Tell;* à Bade, un *griffon;* à Berne, un *ours blanc;* en Grèce, un *Phénix;* au Pérou, un *soleil;* en Amérique, *treize étoiles* pour symboliser les treize États, etc.

CHAPITRE V.

Devoirs des Rois, des Princes, des Nobles.

Hélas! c'est bien souvent aussi une couronne d'épines que la couronne des Rois; le front se ride vite à son contact; les cheveux blanchissent prématurément, et Bossuet a eu raison de s'étonner de la quantité de larmes que leurs yeux pouvaient contenir.

En effet, le bien qu'ils font personnellement et par leur propre inspiration, la gloire qu'ils donnent pendant leur règne, aux armes, aux lettres, aux sciences, aux beaux-arts; la prospérité de l'Etat, les grandes entreprises, les expéditions lointaines, la construction de monuments admirables et utiles en même temps, le territoire agrandi, la patrie même sauvée par leur fermeté, leur sagesse, leur courage, tout cela, tant qu'ils vivent, n'est rien aux yeux du peuple, qui, soit par instinct de jalousie ou esprit de contradiction, ne leur en tient généralement aucun compte.

Tout le mal au contraire qui se fait dans le royaume, souvent même à leur insu, leur est attribué :

La moindre passion excusée journellement dans un simple particulier, leur manière de vivre somptueuse ou modeste, la plus légère difformité physique dans la taille, la démarche, la vue, la voix, ainsi que l'obésité, la maigreur, la calvitie, la couleur de la peau leur sont reprochées avec sarcasmes; la stagnation dans

le commerce, la suspension dans les travaux, les revers dans les batailles, les trahisons de certains chefs et jusqu'aux famines, aux inondations, aux pestes, aux morts soudaines dans leur famille, aux forfaits commis dans un certain monde, aux concussions de leurs ministres, au triste scandale donné par des hommes au pouvoir, aux ventes frauduleuses faites à l'Etat, aux banqueroutes scandaleuses, tout, jusqu'à la dégénérescence momentanée des pommes de terre à l'oïdium (maladie de la vigne), leur est imputé à crime.

Bien plus, on les calomnie, on les outrage, on les ridiculise dans des livres, des mémoires, des pamphlets, des journaux, des caricatures; on arrache le voile de la pudeur aux nobles dames; un Prêtre ambitieux et désireux de briller, à tout prix, à la cour, s'associe avec une Aventurière pour leur offrir des parures scandaleuses et compromettantes qu'elles ne désiraient pas, que leur dignité aurait rougi d'accepter, (Le collier de la Reine, le cardinal de Rohan, madame de La Motte), et on les voue ainsi, indirectement il est vrai, mais néanmoins positivement aux poignards de misérables fanatiques ou d'imbéciles gagnés avec de l'or (Jacques Clément, Jean Chatel, Ravaillac, Louvel, cent autres, enfin Fieschi, Orsini, etc.). Jadis une bulle d'excommunication, une conspiration, une intrigue de cour les renversait du trône pour les jeter dans un cloître.

Aujourd'hui, une poignée d'individus qu'on appelle *peuple souverain* pendant une semaine, ensuite *vile populace*, s'insurge tout à coup contre eux, les chasse et les condamne à l'exil; elle se précipite en outre tumultueusement et en hurlant quelques mots de

 254

guerre, dans leurs palais abandonnés, ainsi que dans certaines églises stygmatisées par la calomnie, et en quelques heures elle en fait des ruines (les Tuileries, l'Archevêché, Saint-Germain-l'Auxerrois, en 1830 ; les mêmes Tuileries, le Palais-Royal, Neuilly, Villiers, Monceau et jusqu'aux ateliers du *Moniteur*, en 1848).

D'autres fois on les retient captifs dans leurs demeures ou on les jette dans des prisons jour et nuit, ouvertes aux outrages et jamais aux sympathies (la Tour de Londres, le Temple, la Conciergerie, la Force).

A moins encore qu'une Assemblée politique en démence ne demande leur tête, car, dans ces cas, il faut qu'elle tombe avec celle de leur Femme, de leur Sœur, de leurs Enfants, (on n'exécute pas, il est vrai, les enfants, en plein jour, sur la place publique, mais pour tuer le Dauphin, physiquement et moralement, on l'enferme, à l'âge de sept ans, entre les quatre murs d'une prison et on lui donne un Savetier, — le citoyen *Simon*, — pour Gouverneur ; quant à la Dauphine, on l'échange, à treize ans, contre des prisonniers de guerre et elle recouvre ainsi la liberté), de leurs parents, de leurs amis, de leurs défenseurs, de leurs ministres et de leurs plus fidèles serviteurs (Charles Ier, Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, la Princesse de Lamballe, Lamoignon de Malesherbes et tant d'autres nobles victimes). Cependant tous ces meurtres abominables, toutes ces têtes tranchées avec solennité, tout ce sang répandu sans miséricorde ne satisfont point encore complétement les grands patriotes de ces belles époques, car, un jour, poussant la colère jusqu'au sacrilége, jusqu'à la rage, ils

courent à l'abbaye de Saint-Denis, ouvrent les tombeaux des Rois que la vieille coutume nationale y déposait depuis quatre siècles, se partagent leurs linceuls (comme les Pharisiens s'étaient jadis partagé la robe du *Christ*) et jettent aux vents leurs cendres profanées ! ! !

Mais, bientôt, les malheurs qui suivent ordinairement ces frénésies donnent à réfléchir aux hommes qui ont conservé quelque peu de sens moral, de dignité personnelle et de patriotisme ; alors on se repent de son égoïsme,, de son indifférence aux douleurs des autres, de sa lâcheté à laisser faire le mal ; on rougit des atrocités commises et on finit par élever aux morts de magnifiques tombeaux chargés d'hyperboliques épitaphes : vains regrets, sottise, hypocrisie (1) !

Et voilà trop souvent le sort réservé aux Princes de la terre en compensation de leur puissance, de leurs honneurs et de leurs priviléges qui, eux-mêmes, leur imposent en outre de si grands devoirs, de si grandes obligations, tant de veilles et tant de travaux incessants ! Ces devoirs, ces obligations, cette dignité morale à conserver, ces études à faire continuellement pour arriver toujours au mieux possible, nous n'avons pas le courage de les mentionner ici ; nous n'avons pas également la prétention de nous faire lire par des Rois, parlons de la *Noblesse !*

Non, quoi qu'en disent de prétendus philosophes, certains esprits forts et nombre de sots plébéiens, ce n'est point un préjugé que la *noblesse* de *naissance* ! un grand nom, un titre mérité par de véritables services rendus à l'humanité, à la patrie, à la science,

aux beaux-arts, à l'industrie, constituent la part la plus glorieuse de l'heritage des enfants, et quand l'origine de cette noblesse se perd dans la nuit des temps ; quand vos ancêtres remontent aux *Croisades*[2], aux anciennes guerres du pays, à sa constitution politique et sociale, à ses premières industries ; quand l'histoire a gravé vos titres sur ses tables d'airain ; quand on s'appelle enfin Montmorency, La Trémouille, Noailles, Lévi, Damas, de Rohan, Caumont-Laforce, Gontaut-Biron, Luxembourg, Cossé-Brissac, de Choiseul, Larochefoucauld-Liancourt, Richelieu, etc., les descendants de ces hommes sont astreints à des devoirs plus nombreux et plus impérieux encore que les autres citoyens, parce que la société a constamment les yeux fixés sur eux, qu'elle épie, pour ainsi dire, toutes leurs actions, soit pour les louer ou les flétrir ; parce qu'enfin si, en les comparant à leurs ancêtres, elle les trouve des fils dégénérés, faisant un usage honteux de leur *blason*, de leur fortune, de leur pouvoir, et traînant ainsi dans la boue le nom vénéré de leurs pères, alors le prestige de leur naissance disparaît soudain et pour jamais, tandis que les autres citoyens, perdus dans la foule et abrités par leur obscurité, ne sont tenus à rien qu'à observer les lois et les usages sociaux de leur pays, jusqu'à ce qu'eux-mêmes viennent à se distinguer tout à coup par des actions d'éclat, un dévouement sublime, une grande dignité dans des fonctions publiques, un génie supérieur, une science profonde, de bons ouvrages, de précieuses découvertes ou des fondations utiles à la malheureuse humanité.

Napoléon, né à Ajaccio, île de Corse, le 15 août 1769, et mort le 5 mai 1821, enchaîné comme un

autre Prométhée, par les Anglais, sur le rocher de Sainte-Hélène ; — Desaix, mort général à trente et un ans, sur le champ de bataille de Marengo, en regrettant de n'avoir rien fait encore pour la France ; — Kellermann, jeune, vieux, toujours et partout Kellermann : Marengo, Valmy, etc. ; — Lannes, les jambes fracassées par un boulet, le 3 mai 1809, à la bataille d'Essling : il dort glorieusement, aujourd'hui, sous le dôme du Panthéon ; — Kleber, le sublime *sultan*, général dans la grande expédition d'Égypte (1798), et assassiné au Caire par un jeune fanatique de seize ans, qui a subi coup pour coup la peine de son crime, et dont on voit maintenant le squelette au cabinet d'anatomie du *Muséum* ; — Masséna, l'Enfant chéri de la Victoire et l'effroi du *boucher* Souvarowf (3) ; — Gouvion Saint-Cyr, grand administrateur au ministère de la guerre, courageux au combat et stratégiste habile dans toutes les opérations militaires (4) ; — Victor, l'honneur, le coup d'œil sur les champs de bataille, la dignité, le savoir (5) ; — Brune, le vaillant, assassiné en 1815, à Avignon, par Trestaillons et trois cents coquins de son espèce ; — Moncey, *fais ce que dois, advienne que pourra !* bataille de Clichy (1814), avec la patriotique garde nationale de Paris pressée à ses côtés ; en 1815, trois mois de prison à Lyon et quatre ans d'exil, avec perte de son traitement et de tous ses grades et dignités, pour avoir refusé, le 6 décembre, de présider, comme doyen des maréchaux de France, la commission militaire qui avait ordre de fusiller le lendemain, au point du jour, le maréchal Ney ; — Mortier, après avoir, en 1814, sur la rive gauche de la Seine, à Essonne, Saint-Germain,

Versailles, Saint-Cloud, etc., tenu tête, avec 22,000 hommes, à 160,000 Russes, Prussiens, Bavarois, Saxons, Badois et Wurtembergeois, il est tombé, le 29 juillet 1835, à côté de Louis-Philippe, sur le boulevard du Temple, frappé à mort par la machine infernale de Fieschi); — Soult, grand organisateur et tacticien : il a pointé, en 1815, à la bataille de Toulouse, le dernier canon qui a fait feu contre les Anglais; — Macdonald, noble Irlandais paré de toutes les vertus du chrétien, de l'honnête homme et du soldat; — Poniatowsky, colonel des braves lanciers scandinaves, qui ont montré constamment un dévouement admirable à l'Empereur et à la France : impuissant à contenir son cheval par suite de blessures récentes au bras et à la poitrine, il s'est noyé au passage de l'Elster, le 19 octobre 1813, la veille même peut-être du jour où César allait enfin placer sur son front la couronne de Pologne qu'il était si digne de porter); — Marceau, tué au passage de Kell sur le Rhin, en combattant les Autrichiens : à sa mort, qui a excité partout de profonds regrets, il y a eu immédiatement une suspension d'armes et amnistie générale; — Hoche, le glorieux Pacificateur de la Vendée, car c'est bien une gloire, et une grande gloire que d'arracher les armes des mains aux enfants de la *même patrie* qui s'entre-gorgent sans pitié (6); — Eugène, deux fois noble, et par son nom Εὐγενὴ et par lui-même; — Bertrand, ami dévoué au grand Prisonnier de Sainte-Hélène; — Gérard, la grandeur d'âme et la bienveillance; — Joubert : le 15 août 1799, en attaquant le terrible Souvarowf à la bataille de Novi, il reçut une balle dans la poitrine et tomba de cheval en disant : —

Camarades, ne faites pas attention à moi et courez à l'ennemi (7)! — Grouchy *(Fabius cunctator);* au plus fort de l'action de la bataille de Waterloo, quand les détonations du canon faisaient trembler la terre à dix lieues à la ronde, il attendait, à Quatre-Bras, avec 32,000 hommes, l'ordre d'accourir à la hâte sur le champ de bataille ou de rester à son poste pour barrer passage aux Prussiens, mais l'ordre n'arrivait pas: les aides de camp, ordonnances et courriers envoyés par l'Empereur étaient tués ou interceptés, enfin Blücher donna la main à Wellington, et la bataille fut perdue; — Foy, nous avons donné une obole pour son tombeau et contribué par une centaine de vers à l'*Hommage poétique* qui lui a été rendu comme général et comme député; — Lamarque, nous avons assisté à ses funérailles sanglantes; — Bugeaud (l'Afrique, le Maroc, *ense et aratro*, soldat-laboureur, etc. (8);—La Bourdonnais, ancien gouverneur et presque fondateur de la riche colonie de Bourbon; — Jean Bart, enfant terrible de la Bretagne, qui s'élança, comme un aiglon, du rocher Saint-Malo pour courir sus aux Anglais et aux corsaires d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Maroc; —Duguay-Trouin; il a imité Jean Bart, et les Dey, Bey et Empereur des susdits Etats barbaresques ont souvent tremblé, à son arrivée dans leurs ports; — Duperrey; il commande la flotte superbe et vengeresse de nos affronts qui, en 1830, s'empara d'Alger réputé jusqu'alors imprenable; — Dumont-d'Urville, célèbre marin, qui, après avoir fait plusieurs fois le tour du monde et visité les contrées les plus sauvages, périt déplorablement avec sa femme et son fils, le 8 mai 1842, dans l'affreuse catastrophe du chemin de fer

de Paris à Versailles, rive gauche de la Seine; — Affre (nous avons glorifié sa mort dans le chapitre précédent); — Chevreuse; il fut, pendant trente ans, un admirable propagateur de l'Evangile dans les deux Amériques, puis Cardinal-archevêque de Bordeaux où il donna l'exemple de toutes les vertus; — De L'Epée; il fonda la charitable Institution des Sourds-Muets, et apprit à ces malheureux enfants à remplacer la parole par l'expression de la physionomie et le jeu des doigts; il était né à Versailles, le 24 novembre 1712, et Versailles lui a élevé une statue digne de lui; il tient en main un livre sur lequel est écrit DIEU; — Sicard; il fut le digne successeur du précédent, et compléta par des ouvrages spéciaux l'instruction de ses chers élèves; — Valentin Haüy, savant praticien, attaché longtemps à l'Institution des Jeunes-Aveugles, et qui inventa, pour leur apprendre à lire, à écrire et à jouer méthodiquement d'un instrument quelconque, les caractères en relief, qui sont généralement adoptés aujourd'hui en Europe. On lui a élevé dernièrement une statue dans la cour de l'Institut des jeunes aveugles, boulevard Mont-Parnasse : il examine les yeux d'un enfant aveugle qui est à genoux, devant lui (9); — Guy de la Brosse, célèbre médecin de Louis XIII et fondateur du Jardin des Plantes, à Paris; — Olivier de Serres, le père de l'agriculture en France : il nous enseigna la culture du mûrier pour nos vers à soie et fut le premier qui, en 1605, eut la pensée d'extraire du suc de la betterave; on lui élève, en ce moment, une statue à Villeneuve-de Berg; — Parmentier (10); — Boukels (11); — Nicot (12); — Desclieux (13); —

Lamoignon de Malesherbes, la vertu et le dévouement sans bornes; il défendit Louis XVI à la Convention et périt, à quatre-vingts ans, sur l'échafaud (14); — Montesquieu, l'*Esprit des Lois;* — Mirabeau-Riquetti, l'éloquence tribunitienne, la force, l'énergie, le geste (Monsieur de Dreux-Brézé, allez dire à votre maître *que nous sommes ici par la volonté du Peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes!*); que ne fût-il aussi réglé dans ses mœurs qu'habile à bien parler! — Boissy-d'Anglas, le courage civil; — Portalis, la jurisprudence; il contribua savamment à la rédaction du Code Napoléon; — Barbé-Marbois, contrôle sévère des Comptes — dette active et passive — de l'Etat; — Séguier: *la Cour rend des arrêts et non pas des services;* — Royer-Collard, l'histoire de la philosophie; il fut élu président de la Chambre des députés, en 1827, après avoir été lui-même nommé député par sept colléges électoraux; — Casimir Périer, mort à la peine, en 1832, dans ses fonctions de Ministre des affaires étrangères, au moment du choléra; — Laffitte, la bienfaisance et le patriotisme: il a essuyé bien des larmes, et prêté généreusement à la France appauvrie les cent millions qu'elle devait payer encore, pour sa dernière rançon, à nos bons alliés; — Buffon; ses œuvres sont dans les mains de tout le monde; — La Place, l'auteur de la mécanique céleste; — Lavoisier, savoir et malheur; — Fourcroy, Bertholet, Vauquelin, le savoir également, mais sans le malheur; — Monge, les mathématiques transcendantes; — Cuvier, la science immense jointe à la plus douce modestie. La vraie science d'ailleurs se cache toujours dans les plis

du manteau de la modestie, car plus un homme sait, plus il comprend qu'il ne sait rien ; — Bompland, la nature étudiée à travers le monde entier ; — Chaptal, célèbre chimiste qui, étant ministre de l'intérieur, en 1807, alors que toutes nos colonies étaient bloquées par les flottes anglaises, donna une grande impulsion à la fabrication du sucre de betterave ; — Commerson, savant médecin, naturaliste ; attaché longtemps aux grandes expéditions de l'amiral Bougainville autour du monde ; il a composé plusieurs bons ouvrages et importé en France la Flore de Madagascar dont l'*hortensia* faisait partie (15) ; — Jussieu, Saint-Hilaire, Lamarque, Thouin, les sciences naturelles ; — Arago, l'astronomie ; — Malte-Brun, la géographie ; — Lhomond, le vrai classique et modeste professeur de Louis-le-Grand. On a commenté, amplifié, traduit tous ses ouvrages, c'est-à-dire qu'on les a tous défigurés. O amplificateurs et traducteurs ! on a bien raison de dire que vous êtes des *traîtres !* Il a maintenant une statue élevée, par souscription, à. . . . . . . ; — André Chénier, talent et malheur ; — Delille, Casimir Delavigne, Béranger, Scribe, le talent sans le malheur ; — Chateaubriand, le *Génie du Christianisme ;* — Jenner (16), — Mazet (17) ; — Dupuytren, le praticien savant : ses nombreux élèves, suspendus à ses lèvres, quand il faisait son cours à l'Hôtel-Dieu, disaient en sortant : *Deus est !* c'est le Dieu de la médecine ! — Lisfranc (*idem*) ; — Portal, Récamier, Dubois, l'habileté dans les opérations *obstétricales*, les accouchements ; — Orfila, la *toxicologie* expérimentée, étude des poisons et de leurs effets ; — Gall, la *phréno-*

logie (18); — Bichat, le divin jeune homme (19); — Larrey (20); —Schwartz (21); — Armato d'Armati, l'inventeur des *lunettes* (22); — Huyghens (23); — De Saussure(24) ; — Guttenberg; il créa l'imprimerie, en disant : *Fiat lux !* et la lumière fut faite; — Fulton; il comprit, le premier, toute la puissance de la *vapeur*; — Jacquard (25); — Daguerre; il trouva le moyen de fixer, avec un rayon de soleil, la représentation exacte des objets sur des plaques métalliques; — enfin De la Salle, — Cochin,—Beaujon,— Montyon,—d'Aligre (26);—Lariboisière,—Bervenger,—Jules Cossin,—Brezin,—Languet de Gergy,— De la Tour,—Champion,—Domballe, — Marbeau, — Jean-Baptiste Ferrant (27); — la mère Brigitte, — les sœurs Marthe, — Rosalie, — Isidore, etc., etc.

Mais, si noblesse oblige, la croix du pasteur; l'épée du soldat, la simarre du juge obligent également, et un prêtre sans règle dans sa conduite, sans dévouement, sans charité, un soldat sans vaillance, un magistrat sans équité, sans courage civil, ainsi que Pilate, qui abandonne lâchement aux Juifs le Fils de Marie et se lave les mains sans soucis de l'avenir, un professeur sans connaissances positives, sans modération et sans dignité personnelle, un légionnaire enfin sans honneur et sans foi, sont de pauvres êtres dont le masque tombe bien vite et qui n'inspirent plus alors que le mépris et le dégoût.

De nombreux Priviléges étaient jadis attachés à la Noblesse, et quelques grands seigneurs en ont parfois, il est vrai, indignement abusé, mais si quelques-uns battaient leurs gens, reniaient leurs dettes, traitaient leurs vassaux comme des bêtes de somme, leur impo-

saient de dures corvées, outrageaient leurs femmes et leurs filles, osaient même les tuer pour un mot de révolte ou pour un lièvre abattu sur leurs terres (ce qui a été un des crimes d'Henri IV), presque tous les autres, vivant continuellement en famille au milieu d'eux, les regardaient comme des pères, des frères, des amis, les soulageaient dans leurs misères, les consolaient dans leurs peines, leur donnaient du pain pendant les famines ; du bois, de la laine, du linge, pendant l'hiver, du travail , en tout temps ; les soignaient dans leurs maladies et leur vieillesse, et, presque toujours, quand ces pauvres gens allaient au Château, c'était avec un sentiment de joie et de béatitude, parce que, dans le Seigneur comme dans le Curé de leur village, ils ne voyaient alors qu'un protecteur puissant, juste, bienveillant, charitable ou un pieux intermédiaire entre eux et le Ciel.

Les choses ont bien changé depuis ; aussi des révolutions terribles sont arrivées à la suite les unes des autres et ont bouleversé l'Europe de fond en comble. Que de sang, que de victimes, que de ruines, que de guerres, que de larmes ! et pourquoi ?

Charlemagne, si terrible aux Saxons, fondant l'Université, proclamant les *capitulaires* et envoyant annuellement dans les provinces des commissaires pour s'assurer si les lois du royaume étaient religieusement observées ;

Philippe-Auguste, vainqueur des Anglais, en Poitou, en Normandie, en Anjou, ainsi que de l'empereur Othon et de ses Confédérés (bataille de Bouvines), qui ajouta plusieurs grandes provinces à la France, entoura Paris de murailles, lui donna des arts, des

monuments (Notre-Dame, le Louvre, ses premières Halles);

Louis VIII, Cœur-de-Lion, qui enleva aux Anglais le Limousin, le Périgord, l'Aunissois, La Rochelle, pour punir Henri III de son manque de fidélité à ses devoirs de vassal;

Saint Louis, la terreur des Albigeois, le vainqueur des ducs de Bretagne et de Henri III, roi d'Angleterre (combats de Taillebourg et de Saintes); lui à qui la France doit également tant de monuments religieux et hospitaliers : la Sainte-Chapelle pour les reliques de la Vraie Croix, la Sorbonne pour les étudiants en théologie, l'hôpital des Quinze-Vingts pour trois cents soldats revenus aveugles, avec lui, de la Terre-Sainte; saint Louis, disons-nous, donnant tant de beaux exemples de piété, de courage, d'humilité, de grandeur d'âme sur le trône, de résignation dans les fers, de sagesse dans l'administration de la justice, sous les ombrages de Vincennes, et dont la mort, à Tunis, dans sa seconde expédition contre les Infidèles, fut si calme et si glorieuse (28);

Louis XII, surnommé le *Père du Peuple*, qui triompha des Vénitiens, des Génois, des Milanais, des Aragonais, oublia, sans aucune arrière-pensée, les injures faites au duc d'Orléans et diminua de moitié les impôts du royaume;

François Ier, restaurateur éclairé des lettres et des arts, qui, valeureux chevalier, combattit pendant trois jours pour reprendre aux Suisses le Milanais (bataille de Marignan, dite des Géants), coucha la nuit tout armé sur l'affût des canons, chassa l'armée de Charles-Quint de la Provence, et qui, enfin, vaincu

à Pavie, pensa que rien n'était perdu quand l'honneur était sauf ;

Henri IV, encore si plein d'activité généreuse, si courageux à Arles et à Ivry, faisant passer des vivres aux Parisiens mêmes révoltés contre sa puissance et assiégés par ses troupes, qui, avec 500 hommes seulement de cavalerie, écrasa 20,000 Espagnols commandés par Ferdinand Vélasco (combat de Fontaine-Française), et leur reprit Amiens dont ils s'étaient emparés par surprise ; ce roi, sans faste et sans morgue, qui ne se trouvait jamais mieux qu'au milieu du peuple, auquel il promettait si franchement un jour la poule au pot ; qui publia plusieurs édits en faveur des protestants, s'inspira de la sagesse de Sully pour rétablir l'ordre dans les finances, termina le Pont-Neuf et construisit la grande galerie qui joint le Louvre aux Tuileries ;

Tous ces monarques et tant d'autres que l'on pourrait citer, tous ces généraux, amiraux et gentilshommes morts intrépidement et par milliers dans les Croisades, chez l'ennemi et sur les champs de bataille de la France ; tous les grands ministres qui l'on constituée : l'Hopital, Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert, d'Aguesseau, Lamoignon, etc. ; tous ces parlements si éclairés, si fermes, si pleins de dignité et d'amour pour la justice (29), n'ont-ils pas infiniment plus contribué à sa gloire et à son bonheur que tous les révolutionnaires fougueux de 93, les prédicateurs insensés du communisme, ou que les fanatiques amis d'une fraternité menteuse, d'une égalité sociale impossible et d'une liberté sans bornes, même pour la femme (30) ?

On vante les progrès actuels, la marche des idées, l'amelioration apportée chaque jour au sort des Prolétaires; et, pour mieux glorifier le présent, on dénigre et on calomnie le passé, mais le Christianisme avec ses quatre évangélistes (*saint Mathieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean*), avec ses grands apôtres, ses grands docteurs, ses grands confesseurs, ses grands évêques, saint Paul, saint Chrysostome (*Langue d'Or*), saint Basile, saint Bernard, saint Anasthase, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Ambroise, et plus tard, chez nous, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Fléchier, Massillon, etc.; mais la fondation de tant d'églises à une époque où le peuple avait besoin de prier Dieu; de tant de cloîtres, de communautés savantes (les Bénédictins, les Oratoriens, les Minimes, la Société de Jésus, etc.), pour les personnes pieuses ou brisées par la souffrance de l'âme; de tant d'hôpitaux pour les malades; mais les *Quinze-Vingts* pour trois cents aveugles, le monastère du mont Saint-Bernard pour les voyageurs engloutis dans les neiges de la Suisse; les pénitents blancs pour l'ensevelissement des morts; les missionnaires si zélés pour la propagation de l'*Evangile*; les moines de *la Merci* pour le rachat des esclaves; les chevaliers du *Temple* pour la répression des pirates (31); les lazarets pour les pestiférés; les léprosies pour les malheureux dévorés par la *lèpre* (32); les asiles pour les vieillards, les sourds-muets, les jeunes aveugles, les enfants abandonnés, les Petits-Ménages, les Incurables-Hommes, les Incurables-Femmes (on devrait bien, par exemple, effacer à jamais le mot *incurable*, car il attriste l'âme comme le *Voi che intrare, lasciate ogni speranza* (Vous qui entrez

 2 6 1

ici, perdez toute espérance!) écrit par le Dante sur la porte de l'Enfer); la *Maternité* pour les femmes en couches; l'hospice *Quélen*, fondé en 1832 pour les orphelins du choléra; l'*Enfant-Jésus* pour les enfants malades; la *Sainte-Enfance* pour les tout petits enfants; les *Crèches* pour les enfants au berceau (on en compte déjà une trentaine à Paris et six dans la banlieue); l'hospice de la *Reconnaissance* en faveur des ouvriers en fer, âgés, malades, infirmes ou fatalement blessés en travaillant; l'hospice *Rotschild* pour les israëlites malades; les humbles Sœurs du pot (sœurs grises) distribuant journellement aux pauvres du pain, du bouillon, du linge, des médicaments, des bas, des souliers, des sabots, du bois, et que *Champion*, dit l'*Homme au petit Manteau-Bleu*, avait prises pour modèles; mentionnons encore ici, et avec un sentiment d'orgueil national, l'*Hôtel des Invalides* pour les soldats glorieusement blessés sur nos champs de bataille; le *Val-de-Grâce* pour nos soldats malades; la maison impériale de *Saint-Denis* et d'*Ecouen* pour l'éducation des filles pauvres des chevaliers de la *Légion d'honneur;* puis avec un sentiment de gratitude, l'hospice *Sainte-Eugénie*, fondé récemment, rue de Charenton, par l'*Impératrice:* l'asile de *Vincennes*, édifié au nom du *Prince Impérial* pour les ouvriers convalescents; l'œuvre des jeunes filles incurables (toujours ce mot *incurable!*) patronné par la princesse Clotilde-Napoléon; Notre-Dame des Arts pour les enfants des savants, des hommes de lettres, des artistes et des novateurs dont la fortune n'a couronné ni le travail, ni les tentatives, ni les projets, ni les audaces; l'asile Fénelon, établi au château de Vaujours pour les jeu-

nes garçons sans ressources; après cela, ne sommes-nous point autorisé à dire bien haut aux détracteurs malveillants du présent, comme aux louangeurs excessifs du passé : mais tant de maisons ouvertes aux souffrances humaines ; le collége de France, la Sorbonne, l'Observatoire, le *Museum*, accessibles à tous les jeunes gens avides de science ; l'École Normale supérieure, où les meilleurs élèves de nos lycées impériaux entrent encore élèves pour en sortir, tôt ou tard, savants professeurs (33) ; tant de bibliothèques, tant de musées livrés aux hommes d'étude, aux artistes, aux curieux, aux étrangers, à tout le monde ; tant de grandes écoles pour nos futurs officiers du génie, d'artillerie, de cavalerie, d'infanterie, de marine, pour les aspirants docteurs en philosophie, en théologie, en droit, en médecine, en chimie, en botanique, en pharmacie, etc.; l'*Ecole des Mines* pour étudier la formation, la constitution et la combinaison des minéraux ; l'*Ecole des Chartes* pour apprendre à déchiffrer toutes les vieilleries (monuments, chartes, édits, statuts, lois, proclamations, décrets, ordonnances, mandements, donations, armoiries, parchemins, etc.) qui constituent l'ancienne histoire des peuples ; l'*Hôtel Cluny*, pour notre admiration ; le Palais des *Beaux-Arts* pour nos dessinateurs, nos peintres, nos sculpteurs, nos ingénieurs, nos architectes, nos ornementistes, etc.; le Conservatoire de *musique* pour l'art musical, chorégraphique, dramatique, celui des *Arts-et-Métiers* où sont classés par ordre et en glorieux apparat tous les instruments anciens et nouveaux du *travail* des hommes; le musée d'*Artillerie*, celui de la *Marine* ; ces vieilles *écoles chrétiennes* où

de bons frères enseignent aux enfants du peuple tout ce qui leur sera nécessaire de savoir un jour quand ils seront hommes (34); après les écoles chrétiennes, viennent nécessairement ces vingt mille autres *écoles primaires* ouvertes en 1835 dans nos campagnes pour y répandre un peu de lumière physique et morale (35); la maison de *Saint-Vincent de Paul* et de *Saint-Nicolas* pour de futurs ouvriers (36); la société de *Saint-Régis*, fondée en 1824 pour faciliter le mariage civil et religieux des pauvres; la colonie de *Mettray* pour occuper honnêtement et utiliser de jeunes bras (37); puis les primes accordées à la *vaccine;* les *ouvroirs* des campagnes établis déjà dans plusieurs communes pour initier de bonne heure les jeunes filles aux travaux de l'aiguille dont la pratique leur sera si utile, plus tard en ménage; les asiles des villes destinés à recevoir les petits enfants des ouvriers journellement forcés de quitter leur domicile pour aller travailler au loin. La construction de tant de cités ouvrières pour remplacer les logements insalubres; l'institution des caisses d'épargne qui sont pour le peuple une tire-lire où il met sous par sous ses économies à l'abri des voleurs et des tentations de dépenses inutiles, tout en retirant de son capital un intérêt minime, il est vrai, mais positif; celle du crédit foncier établie pour prêter sur immeubles aux petits propriétaires, temporairement gênés, les fonds dont ils ont besoin, et les arracher ainsi aux griffes des usuriers; les caisses de secours mutuels qui sont un bienfait pour tout le monde, puisque chacun apporte, chaque semaine, pour son frère qui souffre, une obole qu'on lui rendra à lui-même, s'il vient à souffrir à son tour;

ces Médecins cantonnaux payés par l'Etat pour donner des soins et des remèdes gratuits aux malheureux habitants de la campagne, et qui étaient si honorés autrefois en Grèce, qu'on les nommait *archiâtres* (c'est-à-dire médecins du roi et du peuple), et que nous avons rétablis chez nous aujourd'hui comme ils l'étaient jadis avant les désordres du Bas-Empire à Rome, à Constantinople, dans les Etats de Venise, en Allemagne, etc. Ces aumôniers des dernières prières institués récemment dans chaque cimetière, pour que le pauvre dont souvent le corbillard n'aura été suivi, depuis son grenier jusqu'à la tombe, d'aucun parent, d'aucun ami, sauf par un chien peut-être, ne fût pas jeté en terre comme un animal immonde. Tant de routes percées pour la locomotion ; tant de montagnes aplanies, tant de vallons comblés ; tant de ports creusés pour le commerce ; tant de rues nouvelles percées dans les villes ; les riches manufactures des Gobelins, de Sèvres, de Saint-Gobain, de Saint-Etienne, les six abbatoirs construits à Paris, en vertu d'un décret rendu le 9 février 1810, pour soustraire à nos yeux le sang des nombreux animaux destinés à nous repaître, et qui serpentait jadis, çà et là, dans les ruisseaux infects de nos rues, etc. — Tout cela ne constitue-t-il pas la charité, la bienfaisance, le dévouement, le progrès successif ?

D'autre part, si on allait au fond des choses, ne pourrait-on pas se demander quels si grands progrès a faits la poésie depuis Homère ; la musique depuis Orphée ; la philosophie depuis Platon ; la science depuis Enclyde ; l'éloquence depuis Démosthènes ; l'histoire depuis Tacite ; le journalisme militaire (mémoires,

rapports, descriptions, commentaires, etc.), depuis Jules-César; la biographie depuis Plutarque; la dialectique depuis Aristote ; le théâtre (à l'exception de Corneille et de Molière), depuis Eschyle, Eurypide, Sophocle, Plaute et Térence; la médecine depuis Hippocrate; la législation (sans même évoquer ici les grands législateurs de l'antiquité : Moïse, Dracon, Solon, Lycurgue et Numa), depuis Justinien; la statuaire, l'architecture (38), depuis Phidias, Praxitelles, et en se rapprochant de notre époque, depuis Michel-Ange, le Primatice, Puget, Coysevox, Bouchardon, Pierre Lescot, Coustou, Jean Goujon, Perrault, Soufflot; la peinture, depuis Appelles et Zeuxis à la suite desquels viennent plus tard se ranger glorieusement le Dominicain, Léonard de Vinci, Raphaël, Titien, Paul Véronèze, Philippe de Champaigne, Rubens, Lesueur, Nicolas Poussin, Zurbaran et Murillo dont la Conception de la Vierge excite aujourd'hui l'admiration de tout le monde au musée du Louvre (39).

Les anciens Egyptiens n'avaient-ils pas des connaissances profondes en astronomie ? et leurs immenses pyramides (celle de Chéops a 156 mètres d'élévation et celle de Gyzèh 145), vieilles de quatre mille ans et si bien orientées, n'ont-elles pas été bâties, moins encore pour servir de tombeaux aux Pharaons que, pour guider de loin, comme un phare, les caravanes égarées dans la vaste plaine de sable qu'on nomme le Désert ? Comment, en outre, embaumaient-ils leurs Morts pour une éternité? Comment taillaient-ils dans le roc et transportaient-ils ensuite de la carrière aux temples des dieux leurs énormes Sphynx et leurs gigantesques Obélisques ? Le savons-nous (40) ?

Savons-nous encore comment la pourpre se teignait à Tyr ? Avec quel *miroir* Archimède incendia la flotte des Perses, en pleine mer ? Que sont auprès des ailes de Dédale et d'Icare tous nos aérostats jusqu'à présent indirigeables ? des bulles de savon avec lesquelles le moindre zéphyr se plaît à jouer dans l'espace. Qui peut dire, aujourd'hui, ce qu'était le feu grégeois (feu qui brûlait dans l'eau) ?

Les Chinois ne connaissaient-ils pas, depuis deux mille ans, l'électricité, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, le gaz, le tissage de la soie, la fabrication de la porcelaine, du verre, du papier, de l'encre et des couleurs les plus brillantes, les moins altérables et les plus variées ? N'avaient-ils pas observé, un temps infini avant Servet et Hervey, la circulation du sang ? ne connaissaient-ils pas, des milliers d'années avant nous, l'acupuncture (saignée pratiquée avec une pelote garnie de très-fines aiguilles), la pisciculture (fécondation artificielle des poissons), le forage des puits dits artésiens et le moyen, le seul encore possible aujourd'hui, de tailler l'agathe orientale, l'onyx, le saphir, le rubis et le diamant avec la poudre même de ce précieux minéral (41) ? Que sont nos anciens châles, nos châles *Ternaux* et même encore les châles Biétry, garantis pure laine, en comparaison des châles de l'Inde ?

Lorsque Colomb a agrandi pour nous la terre de moitié (42) ; lorsque Copernic renversant tous les anciens systèmes célestes des prêtres égyptiens, des philosophes grecs, des savants arabes, des bergers chaldéens, d'Aristarque, de Philolalus, de Ptolemée, etc., a fixé le *soleil* au centre du monde et fait tourner la *terre* et les autres *planètes* autour de ce astre lu-

mineux ; lorsque Galilée, quoique dans les fers, a dit et répété avec conviction : *E pur si move!* (et cependant elle tourne) (43) ; lorsque Newton a ouvert le grand livre du Ciel à nos regards ; lorsque Descartes nous a donné la théorie des *tourbillons;* lorsque Herschel a découvert une septième planète (celle qui porte son nom et qu'on appelle plus géneralement encore *Uranus*) ; lorsque Franklin a commandé à la foudre de tomber sur la pointe d'une aiguille aimantée :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis (44).

Ces grands hommes n'ont-ils pas fait avancer autant la science que tous nos astronomes modernes, si vaniteux de leur savoir et si ardents à le célébrer eux-mêmes dans certains journaux, non-seulement scientifiques, mais politiques et de parti ?

Depuis quelques jours, en outre, on entend à l'Académie des *Sciences* un langage très-peu convenable. Espérons, pour l'honneur de la France, qu'on n'en viendra pas aux coups de *poings* !

Continuons : Les verrières de la Sainte-Chapelle, de Notre-Dame, de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Etienne-du-Mont, de Saint-Denis, de Reims, etc., sont-elles imitées de nos jours ?

Demandez donc aux musiciens s'ils ne donneraient pas tous les *sabots* fabriqués journellement à Mirecourt pour un seul violon des Amatis , des Guarnerius et des Stradivarius !

Les anciens sculpteurs, ciseleurs, ornemanistes, orfévres, ébénistes et potiers des trois derniers siècles n'étaient-ils pas d'habiles ouvriers ?

En comparant en outre actuellement, Notre-Dame, le Panthéon, Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Séverin, Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Sulpice, etc., avec Saint-Vincent-de-Paul qui n'a qu'une rampe d'abordage, la Madeleine qui n'a qu'une décoration de théâtre, et Notre-Dame-de-Lorette qui n'a rien du tout et où la Foi ne pourra jamais entrer ;

En comparant, dirons-nous encore, le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg, l'Hôtel-de-Ville, l'hôtel Cluny, etc., aux palais de la Légion-d'Honneur, du quai d'Orsay, des Beaux-Arts, aux deux gros pavillons refaits à nouveau de l'Institut, aux deux forteresses théâtrales qui bloquent si grotesquement la gracieuse *colonnette* du Châtelet, et à la caserne mignarde et *sébastopolienne* de M. Hachette, le libraire; les anciens Cirques de Rome à tous nos amphithéâtres, cirques et hippodromes tant vantés aujourd'hui (45) ; les statues antiques (*Jupiter*-Olympien, *Apollon* du Belvédère, *Vénus* de Médicis, *Diane*-Chasseresse, *Minerve*, l'*Hercule*-Farnèse, *Mercure* aux beaux pieds, *Vénus* aux beaux reins, le *Gladiateur*, le *Laocoon*, la *Vénus* de Milo, etc.) (46), aux statues nouvelles de nos jardins et de nos places publiques (voir même celle du maréchal Ney que l'on a érigée, naguère, auprès de l'Observatoire et à l'aspect de laquelle il faut dire : Oh ! ou plutôt hélas) ! le Musée du Louvre au fouillis de Versailles (47) ; la place Vendôme, à la place de la Concorde avec ses deux fontaines peintes, dorées, repeintes, ses grands fossés et tous ses fuseaux pour candélabres (il en était du moins ainsi, il y a quelques années); la colonne Trajane (dont celle de la place Vendôme est une imitation, sauf un empereur

en *redingote grise* au sommet, pour remplacer Saint-Paul), à la colonne de Juillet ; la porte Saint-Denis au colifichet du Carrousel ; les fontaines des Innocents, de Grenelle, du Luxembourg, à nos fontaines modernes, y compris le pâté de la place Saint-Sulpice, le cabinet de travail d'où Molière voit tristement, à ses pieds, couler un petit filet d'eau, et la galette du pont Saint Michel (48) ; la moindre décoration d'une cour quelconque à toute la ferraille anguleuse de la cour du Louvre (49) ; les œuvres, enfin, du siècle de Louis XIV, même de Louis XV, avec tout ce qu'on nous invite, au son de grosse caisse, à lire aujourd'hui, ne serait-on pas forcé de reconnaître toute la supériorité du passé sur le présent et de nier complétement le *Progrès ?*

Cessons donc nos récriminations !

Chaque temps a eu ses gloires, ses hommes, ses victoires et ses défaites, ses vertus et ses vices, ses joies et ses douleurs.

Que ceux qui ont obtenu de leurs aïeux un nom honorable, une position éminente, une grande fortune, portent dignement, et sans orgueil, le pesant fardeau de leur nom : ils ne jouissent plus aujourd'hui il est vrai, comme autrefois, d'aucun privilége, ils n'ont plus d'ordre à donner à personne ; il sont soumis, au contraire, comme les autres citoyens, à toutes les lois de l'Etat ; ils payent leur part des impôts et contribuent, selon leur fortune, à toutes les charges publiques ; on ne glisse plus, maintenant, dans leur berceau ni croix d'honneur, ni rubans, ni brevet de pension, ni épée, et, s'ils en convoitent par la suite, c'est à leur seul mérite personnel qu'ils doivent les deman-

der ; cependant, malgré cette abolition de leurs anciens privilèges, malgré le peu de prestige attaché actuellement à la naissance, les nobles doivent encore rester nobles, et toujours et quand même... (50) c'est-à-dire être bons, justes, officieux, affables, bienfaisants autant que possible, sincèrement dévoués à leurs pays et scrupuleusement exacts à remplir leurs devoirs sociaux qui, d'ailleurs, ne sont plus aujourd'hui pour eux que ceux de tout le monde.

Essayons de les décrire.

266

NOTES DU CHAPITRE V.

(1) Nous avons eu en 1848 un nouvel exemple de ces turpitudes, relativement au valeureux Charles-Albert, si tristement méconnu, si affreusement calomnié, outragé par son peuple même, puis si loué, si glorifié lorsqu'il eut fini par succomber à ses glorieuses blessures reçues à Novarre, en combattant pour la liberté du Piémont. Son digne fils, Victor-Emmanuel, est aujourd'hui roi d'Italie, et il fera de l'Italie, régénérée par le suffrage du peuple, une nation libre, heureuse et puissante.

C'est pour qu il en soit ainsi que la France lui a prêté sa *grande épée*.

(2) Les croisades n'étaient pas, ainsi qu'on le croit généralement, et comme le prêchait saint Bernard, et comme l'a dit Le Tasse, — *Jérusalem délivrée*, — des guerres religieuses entreprises par la foi pour arracher seulement aux Sarrasins le *tombeau du Christ;* elles avaient également pour but politique de réconcilier entre eux, dans presque toute l'Europe féodale, de grands seigneurs insoumis, continuellement en guerre les uns avec les autres, pillant, incendiant, réciproquement leurs châteaux, dévastant leurs terres et commettant impunément toutes sortes d'exactions. On expulsait aussi par le même moyen, et sans violence, de différentes contrées de la Chrétienté, une multitude crédule, malheureuse, turbulente, avide de nouveauté, enthousiaste et en proie au fanatisme le plus sauvage.

(3) Ainsi nommé pour ses affreux massacres de Polonais après l'assaut de Cracovie et de Praga, et ceux de 30,000 Turcs, en Crimée, après la prise d'Ismaïloff.

(4 Enfant de Paris, Gouvion se mêla aux braves citoyens, qui, en 93, formèrent quarante-huit bataillons pour aller défendre la Patrie sur les bords du Rhin, et devant Mayence, il prouva si bien à 75,000 Prussiens-Austro-Russes :

Qu'aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,
(*Le Cid*).

que, de capitaine qu'il était alors, il fut de plein saut nommé général de brigade, ce qui jusque-là n'était arrivé à personne, pas même à l'Empereur.

(5) Aux derniers jours de la Révolution de Juillet 1830, — le 29, — le duc de Bellune eut mission d'aller avec MM. de Mortemart, Sémonville, de Sussy et d'Argout, engager *Charles X*, retiré à Saint-Cloud avec les gardes du corps, quelques escadrons de cavalerie et soldats de la garde, à changer son Ministère et à révoquer les ordonnances du 26 qui étaient en opposition formelle avec la Charte, dont il avait juré solennellement le maintien, à son Sacre de *Reims*. Quand la députation arriva, le Roi se disposait à aller entendre la messe. Victor prit la parole : — Sire, Votre Majesté a été mal conseillée. — Je pense le contraire, monsieur le maréchal. — Le sang coule à flots dans Paris. — Il se peut ! Pourquoi s'y révolte-t-on ? — On proteste contre les ordonnances ! Ecoutez gronder le canon et les détonations de la mousqueterie ! — *Marmont* a des ordres, et il mettra en quelques minutes toute cette canaille insurgée à la raison ; quant à moi, je vais entendre la *sainte messe*. — Mais ce ne sont pas quelques hommes seulement que vous avez à combattre aujourd'hui, c'est la garde nationale, c'est le peuple, ce sont les anciens soldats de l'Empire, plusieurs régiments d'infanterie ont déjà passé aux insurgés ; l'Hôtel-de-Ville est pris ; les Suisses sont assiégés dans le Louvre ; les lanciers sont écrasés dans la rue Saint-Denis, les cuirassiers dans la rue Saint-Antoine ; aux abords des Halles et dans la rue de la Monnaie gisent les cadavres de cent soldats de la garde ; partout s'élèvent de formidables barricades ; lisez d'ailleurs les dépêches qui vous arrivent de tous côtés. — Nous verrons après la messe ! — Un de vos ancêtres les plus honorés, Sire, a dit un jour que *Paris* valait bien une *Messe*, et Votre Majesté semble penser le contraire. — Eh bien ! attendez-moi, j'ai mon devoir de chrétien à remplir avant tout.

Charles X se rendit à la chapelle, où il resta une grande heure à prier, sans s'émouvoir le moindrement des détonations du canon et de la mousqueterie qui arrivaient incessamment à son oreille. — A son retour, Messieurs, dit-il, je persiste ! — M. de Sémonville s'écria : *Dieu sauve le roi!* — On sait le reste.

 267

(6) On lit sur le piédestal de la statue que le département de Seine-et-Oise lui a voté à l'unanimité : — *Hoche*, — né à Versailles, le 24 juin 1768, — général en chef à 25 ans, — mort à 29 ans, — pacificateur de la Vendée.

(7) Le jour même de son mariage avec mademoiselle Sémonville, il repartait pour l'Italie combattre le terrible Souvarowf, et, en quittant sa jeune épousée, il lui promit de revenir bientôt auprès d'elle avec une feuille de laurier à sa boutonnière : madame *Joubert* n'a plus revu son mari !

(8) Nous omettons à dessein, dans cette nomenclature, quelques noms longtemps glorieux, parce que ceux qui les ont portés ont bien été comme *Bayard*, toujours sans peur, mais ils ne sont pas toujours restés comme lui sans reproche : *X.*, *X.*, *X.*, *Moreau* a trahi sa patrie et a marché contre elle en 1813 avec l'ennemi ; mais nos braves artilleurs ont vengé superbement la France, car, sous les murs de Dresde, un boulet national a coupé les jambes du traître aussitôt qu'il a paru à la tête des Austro-Russes. — Jadis, saint Pierre avait renié *Jésus* pour avoir accès dans le prétoire de Pilate ; en 1814, *Bernadotte* a renié sa patrie, alors malheureuse et attaquée de partout, pour se cramponner ignominieusement au trône de Suède, dont la France elle-même lui avait ouvert le chemin en 1812 ; — *Dumourier* est mort dans l'exil ; — *Pichegru* s'est pendu à la Conciergerie avec sa cravate ; — *Donnadieu* a eu tout le reste de sa vie devant les yeux ses vingt-quatre victimes (hommes, femmes et enfants) de Grenoble.

En 1837, j'eus occasion d'aller au Luxembourg remercier le duc Decazes, alors grand Référendaire de la chambre des Pairs, d'un bon service rendu, et service d'autant plus grand à mes yeux, qu'il ne m'était point personnel. Nous eûmes à parler des quatre sergents de la Rochelle, des sous-officiers de Lunéville, d'un sergent-major détenu à l'Abbaye, et enfin des victimes de Grenoble. Voici ce que me dit le Duc à ce sujet (j'en ai des preuves, et depuis quarante-trois ans que j'habite Paris, j'ai amassé, pour une petite histoire *classique* de France, des documents à remplir la nef de Notre-Dame) : — On m'accuse, depuis longtemps, d'avoir donné l'ordre impitoyable de cette exécution, mais voici ce qui s'est passé : Nous étions six ministres, la veille, au soir, en conseil du Roi : MM. de Richelieu, de Vaublanc, etc., trois

de nous opinaient pour la mort, trois autres étaient d'un avis contraire, et j'étais de ce nombre; mais il y avait avec nous un septième personnage qui voulait voir, sans pitié, l'échafaud se dresser à Grenoble, et cet homme était..... Louis XVIII! — Voulez-vous, monsieur le Duc, m'autoriser à faire mention de ce fait dans un journal que j'ai à ma disposition? —Merci! monsieur, me répondit-il avec émotion; mes enfants auront plus tard cette *tâche* à remplir. — Pieux souvenir de reconnaissance à M. Decazes.

Bourmont, traître à Gérard, qui avait répondu de lui à l'Empereur, traître à la France la veille même de la bataille de Waterloo, a été nommé, pour ce double crime, ministre de la guerre en 1829, puis maréchal de France en 1830; mais son bonheur et sa gloire n'ont pas duré longtemps :

« J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cèdre, il portait dans les cieux
Un front audacieux,
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Fouler aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus! »

(RACINE, *Esther.*)

Quant à *Marmont*, il a été deux fois infâme; car, en 1814, il a quitté son poste militaire de Montereau, Chaumont, Bar-le-Duc et Arcis-sur-Aube pour accourir dans la caverne infernale (*le cabinet*) de Talleyrand, pactiser avec les ennemis de la France, et en mourant, il a jeté une bave immonde sur les cendres encore chaudes de ses contemporains les plus honorables. C'est une bien grande lâcheté que de mentir dans des mémoires posthumes!

On ne déterre point le cadavre d'un insulteur pour le traduire devant les tribunaux, le provoquer en duel ou le *souffleter* en plein soleil.

(9) D'après un document officiel, publié récemment par le ministère de l'intérieur, il est constant qu'on compte aujourd'hui en France. 37,667 aveugles et 29,512 sourds-muets; soit, relativement à la population, 1 aveugle sur 950 habitants et 1 sourd-muet sur 1,212. Le même document établit qu'il y a, en outre, 75,063 borgnes, et 44,975 fous. C'est bien triste!

(10) En 1850, la *pomme de terre*, originaire d'Amérique,

que les Espagnols trouvèrent dans le haut Pérou, et transportèrent chez eux vers le milieu du XVIe siècle ; que l'amiral anglais Ralegh rapporta également, un peu plus tard, de l'Amérique septentrionale en Irlande, était décriée partout en France et dans une grande partie de l'Europe comme fade, grossière, sans gluten, fiévreuse, provoquant la dyssenterie, etc. La prévention allait même si loin, qu'on hésitait dans les campagnes à en donner aux vaches dans la crainte de vicier leur lait, et qu'on la trouvait à peine bonne pour les porcs. Parmentier, à vingt-cinq ans, pharmacien de l'armée de Hanovre, puis chef de l'apothicairerie générale, et enfin, directeur de l'Hôtel des Invalides, prit énergiquement la défense de la précieuse *solanée*, et, par ses paroles, ses écrits, ses expériences chimiques, détruisit tellement toutes les préventions existantes, que Louis XVI ordonna qu'on en servît tous les jours sur sa table, et qu'on la propageât sans retard dans toute la France, en favorisant, autant que possible, sa culture ; bien plus ! il la nomma lui-même *la Parmentière*, et ce nom lui est resté longtemps. — Plusieurs travaux, en outre, sur la panification, la vinification, le maïs, les châtaignes et la salubrité publique recommandent la mémoire de Parmentier à la reconnaissance de l'humanité.

On lui a élevé en 1834 une statue à Montpellier, et une société de savants, de naturalistes et d'agriculteurs vient de prendre l'initiative pour lui en élever une autre à l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris, dans le jardin botanique même où il commença ses expériences sur la propagation de la pomme de terre, avant de la cultiver dans la plaine des Sablons.

(11) Pauvre pêcheur, né à Bierveliet, près Borgo, qui, au milieu du XIVe siècle, eut le premier l'idée fort simple, d'ailleurs, mais éminemment utile, de saler et d'encaquer les *harengs*. Jusqu'à lui, ce poisson précieux, pêché en quantité innombrable, était transporté à la hâte dans de grands chariots sur les marchés seulement des villes voisines de la mer, où il arrivait souvent en complète décomposition, et était repoussé par tout le monde avec dégoût. Boukels, en appliquant à la conservation du hareng le procédé de la salaison, étendu ensuite à la morue, au maquereau, à la sardine, etc., a créé, non-seulement pour sa patrie, mais

pour les provinces de la Baltique et tous les pays du Nord une industrie qui fait leur richesse, et qui fournit depuis bientôt cinq siècles un aliment sain et peu coûteux aux pauvres gens.

L'empereur Alexandre II s'est rendu dernièrement à Borgo, pour poser la première pierre d'un monument voté par souscription, sous le règne de son père, en l'honneur de Boukels.

(12) Ambassadeur en Portugal, qui, en **1569**, ayant reçu d'un marchand flamand, établi à Lisbonne, de la graine du *Petum* américain, s'empressa de l'envoyer à Catherine de Médicis. Plus tard, à son retour en France, il lui présenta la plante même, sous le nom de nicotine, et c'est aujourd'hui le *tabac*, plus nuisible certainement qu'utile à ses idolâtres consommateurs, mais dont le monopole n'en produit pas moins au Gouvernement la somme énorme de **120**, **130** et jusqu'à **150** millions par an.

(13) Jeune officier de marine, qui, le premier, en **1715**, transféra aux Antilles cinq à six plants de café que le lieutenant d'artillerie Masson avait apportés de Hollande et donnés au Jardin des Plantes de Paris. Pendant la traversée, qui fut longue et sans cesse contrariée par les vents, l'équipage se trouva strictement rationné pour l'eau; mais Desclieux, bravant courageusement la soif, consacra sa ration d'eau à ses plants chéris. La fève du *caféier*, (le café, *coffea* ou cavoué), torréfiée et jetée un instant dans l'eau bouillante avec du miel, est depuis un temps immémorial la liqueur favorite des Arabes; en **1517**, lorsque Sélim eut conquis l'Egypte, elle s'introduisit successivement à Constantinople, à Venise, en Italie, à Londres, à Marseille, et enfin à Paris, où le célèbre voyageur Thévenot la fit connaître en **1667** seulement; elle coûtait alors 40 et 50 écus la livre. Ce sont les plants de Desclieux qui ont produit, avec le temps, les riches et verts caféiers si admirablement cultivés aujourd'hui à la Martinique, à Saint-Domingue, à Bourbon et dans toutes les Antilles.

(14) On lui a élevé en **1819**, au Palais de Justice, dans la grande salle dite des Pas-Perdus, une statue en marbre (œuvre de Bosio) fort remarquable : il est représenté debout, tenant d'une main sa défense de Louis XVI, et montrant de l'autre le ciel. A ses côtés sont : la France, qui lui

offre une couronne d'or, et la Fidélité avec un chien. On lit sur le socle :

Strenuè semper fidelis,
Regi suo
In solio veritatem,
Præsidium in carcere
Attulit.

Au-dessous est un bas-relief représentant Louis XVI recevant au Temple Lamoignon, de Sèze et Tronchet, ses défenseurs ; Cléry, son valet de chambre, pleure dans le fond, et à droite, un Conventionnel farouche se tient en surveillance auprès du roi.

(15) Ce nom, qui a eu autrefois une certaine célébrité, serait à peu près inconnu de la génération actuelle si mon très-cher cousin du *Tintamarre* ne le lui rappelait, depuis vingt ans, par son vieux esprit gaulois et de bon aloi ; je l'en remercie de tout mon cœur.

(16) Célèbre médecin anglais, qui, vers le milieu du siècle dernier, alors que la petite vérole faisait d'affreux ravages en Europe, découvrit la *vaccine*, en remarquant, par hasard, que le pus des boutons qui se forment sur le pis de certaines vaches, inoculé aux hommes, les préservait du terrible fléau. Le mot vaccine vient du mot latin *vacca*, vache. La faculté de médecine de Paris ouvre, en ce moment, une souscription pour élever une statue à l'immortel propagateur de la vaccine en Europe et dans le monde entier. Si toutes les familles dont les enfants ont été arrachés à la mort et à de tristes difformités par la vaccination, apportent une obole seulement au comité, on verra bientôt sur une place de Boulogne, où Jenner a résidé longtemps, se dresser son image glorieuse et vénérée.

(17) En 1826, la fièvre jaune décimait les malheureux habitants de Barcelonne. Quatre médecins français, Pariset, Bailly, François Oudouard et Mazet, ainsi que deux bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul, dont Dieu seul a connu les noms de famille, volèrent à leur secours : Mazet a été victime de son dévouement et n'a plus revu ni sa vieille mère, ni sa patrie.

(18) Il prétendait que l'homme a sur le crâne des protubérances plus ou moins prononcées qui sont le signe distinctif de ses vertus ou de ses défauts naturels, ainsi que de ses talents ou de sa nullité. Ainsi, la piété, le respect filial, l'amour du bien, le génie, la science, l'aptitude aux beaux-arts. etc., étaient, à son dire, ostensiblement marqués sur le devant de la tête; tandis que l'athéisme, le vol, la passion du jeu, l'ivrognerie, la colère, le crétinisme, etc., étaient signalés par des protubérances postérieures.

(19) Anatomiste célèbre, mort à trente et un ans, des suites d'une chute dans l'escalier de l'Hôtel-Dieu : on vient d'inaugurer sa statue à l'Ecole de Médecine.

(20) Médecin en chef de l'armée d'Egypte et d'Italie. On l'a accusé d'avoir empoisonné les malheureux pestiférés de Saint-Jean-d'Acre et de Jaffa, mais Napoléon l'a relevé de cette infâme calomnie, en le déclarant à Sainte-Hélène le plus honnête homme qu'il eût jamais connu de sa vie, et il lui a légué, en mourant, une somme de cent mille francs dans son testament.

Le Gouvernement de Napoléon III a fait élever à Larrey une statue dans la cour du Val-de Grâce.

(21) Moine piémontais, qui, au commencement du XIVe siècle fut le fatal inventeur de la *poudre;* on prétend qu'il fut la première victime de ses terribles expériences chimiques.

(22) On a regardé longtemps Alexandre Spina comme l'inventeur des lunettes, mais c'est à tort, car voici ce qu'on lit sur une pierre funèbre dans l'église de *Santa-Maria*, à Florence: *Qui diace Salvino d'Armato degl' Armati di Firenza, inventor degl' Occhiali. — Dio perdoni la peccata! A.* 1317. — Ci-gît Salvino-Armato d'Armati de Florence, l'inventeur des lunettes. Que Dieu lui pardonne ses péchés! Année 1317. — Franz-Redi assure, de son côté, avoir lu dans un vieux manuscrit de Sandro di Popozo (date 1299) : « Je suis si vieux, que je ne puis ni lire ni écrire sans le secours de lunettes (*occhiali*), nouvelle invention bien précieuse pour les pauvres vieillards. » — Enfin, on voyait encore, il y a quelques années, dans une église de Cambrai, un tableau de Snyders, représentant le *Christ* interrogé par les Pharisiens dont un d'eux portait sur le nez une énorme paire de lunettes. — Quoi qu'il en soit, les per-

sonnes *presbytes* qui, à cinquante ans, ne peuvent plus lire ni écrire sans lunettes, ainsi que les *myopes* qui, dès leur enfance, ne peuvent rien distinguer de loin, doivent tous rendre grâces (et sans crainte d'erreur), au seul Armati-d'Armato, moine du couvent de la *Santa-Catharina* de Florence, qui leur a rendu la vue avec un chétif morceau de verre.

(23) On lui doit le *pendule* qui remplace si bien aujourd'hui, pour nous, les cadrans solaires, les clepsydres, les sabliers et tous ces instruments, en usage autrefois, que le soleil, l'eau ou le sable faisaient marcher tant bien que mal.

(24) Naturaliste et physicien de haut mérite, qui rendit d'immenses services à la minéralogie, à la botanique et à la météorologie, en inventant ou rectifiant plusieurs instruments précieux, entre autres le baromètre, le thermomètre, le diaphanomètre, l'électomètre et l'hygromètre.

(25) Modeste et pauvre ouvrier de Lyon qui perfectionna plusieurs métiers à tisser la *soie*, et qui finit par inventer ceux qui portent son nom.

Sa patrie reconnaissante lui a élevé une statue sur la place Sathonay.

(26) Il avait une grande réputation d'avarice pendant sa vie, et il a été longtemps un homme fatal à la société, car il est impossible d'amasser des millions par centaines quand, à la place du cœur, on n'a pas un pavé dans la poitrine. Cependant, lorsqu'il s'est vu mourir, il a compris enfin que l'on n'emporte pas ses trésors dans la tombe, et il a fondé à Chartres un *hôpital* qui porte son nom.

(27) Le doyen des *sauveteurs* de la Seine, mort le 21 mars 1858 à l'hospice des Ménages, où il avait été placé gratuitement, ainsi que sa femme, par la ville de Paris, après avoir été décoré de douze médailles ministérielles, tant en or qu'en argent, d'une médaille du Grand-Orient de France, et avoir reçu de l'Académie française un prix Monthyon de 2,000 francs.

(28) Il mourut le 23 août 1270, à l'âge de cinquante-six ans, après en avoir régné quarante-quatre. Ses chairs et ses entrailles furent portées en Sicile où régnait son frère, Charles d'Anjou; sa tête fut déposée à la Sainte-Chapelle de Paris, et ses os à Saint Denis.

Il fut canonisé en 1297 par le pape Boniface VIII.

(29) On en comptait huit en 1554, savoir : celui de *Paris*, dont le personnel était fort nombreux, puisqu'il comprenait une centaine de personnes, pour Paris et l'Ile-de-France; celui de *Toulouse* pour le Languedoc; celui de *Grenoble* pour le Dauphiné; celui de *Bordeaux* pour la Guienne et la Gascogne; celui de Rouen pour la Normandie; celui d'*Aix* pour la Provence; celui de *Riom* pour l'Auvergne, et celui de *Rennes* pour la Bretagne.

(30) Les *Saints-Simoniens*, qui, en 1830, avaient fondé au sommet de la sainte montagne de Ménilmontant, et sous le patriarchat du *divin* père Enfantin, une communauté où chacun était placé selon ses mérites et sa capacité et où tout le monde se dévouait à la recherche de la femme *libre;* ils sont aujourd'hui bien placés, bien rentés, bien repus, bien décorés, etc. Quant à ceux qui sont mariés, ils ne veulent plus du tout entendre parler de la femme libre.

Les *Voraces* de Lyon, qui, grâce à la fermeté de la garde nationale et de l'armée, n'ont rien dévoré que le pain des Ateliers nationaux.

M. Cabet, l'*Icarie*, les Icariens et une infinité d'autres riens et de *riénistes* dont il n'est plus question aujourd'hui.

(31) Les *Templiers*, accusés sous Philippe le Bel de crimes monstrueux, mais qu'on ne put jamais prouver, furent néanmoins condamnés à être brûlés vifs. Avant de monter sur le bûcher dressé pour leur supplice au milieu de la place Dauphine, Jacques Molay, le grand maître de l'Ordre, protesta énergiquement de l'innocence de ses frères, et ajourna à un an, devant le tribunal de Dieu, le pape Clément V et le roi Philippe, qui moururent, dit-on, à l'époque fixée, 29 novembre 1314.

Raynouard a composé sur ce sujet une tragédie fort remarquable, et qui a eu beaucoup de succès, il y a soixante ans.

(32) Maladie affreuse, fort commune dans le moyen âge, et qui formait sur tout le corps une croûte épaisse, si infecte, et si horrible à la vue, que les Lépreux étaient généralement regardés comme maudits et repoussés de partout.

(33) Cette école est dirigée aujourd'hui par un homme de savoir, de cœur et d'une grande aménité; comment, d'ailleurs, n'en serait-il point ainsi? M. Désiré Nisard a été long-

temps, au ministère de l'instruction publique, le lieutenant de *Salvandy*, dont les anciens Grecs auraient fait le Dieu de la *bonté*, qui, du reste, a toujours manqué dans leur grand *Pandœmonium*.

(34) Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, et même quelques prêtres, ont commis, dans ces derniers temps, des actions mauvaises, que la publicité a flétries et que la justice a sévèrement et justement punies. Mais, des milliers d'hommes de bien ne sont pas nécessairement solidaires d'une douzaine de méchants. — Escaladez le mont Cenis, les Alpes, les Pyrénées! et vous voyez de côté et d'autre, et dans tous vos horizons, quelques nuages faire tache dans le ciel le plus pur. — Traversez les plaines de la Beauce! et, dans cette mer d'épis riches et superbes, vous trouvez encore çà et là quelques brins de fougère, du chien-dent et des ronces. —Il en est de même lorsque l'on va, la loupe et le scalpel à la main, porter un œil scrutateur dans les faiblesses humaines.

(35) Sous la Restauration, l'Etat consacrait annuellement cinq cent mille francs à l'éducation des *enfants*, et quinze cent mille francs aux *haras*, c'est-à-dire à l'éducation des chevaux; mais, en 1830, M. Guizot, appelé au ministère de l'instruction publique, comprit soudain tout ce qu'il y avait d'anomalie entre ces deux chapitres du budget de la France, et, usant de la haute influence que lui donnait l'autorité de sa parole sur les Chambres, il leur demanda et obtint d'elles une allocation annuelle de *quatre millions* pour établir des écoles primaires dans toutes les communes et améliorer le sort des instituteurs. MM. Cousin, Villemain et Salvandy, qui ont ensuite remplacé successivement M. Guizot à l'instruction publique, ont continué dignement la bonne œuvre de leur honorable prédécesseur, et on peut dire qu'elle est à jamais fondée en France aujourd'hui.

(36) Etablissement où, moyennant une très-minime pension, payée par de charitables souscripteurs, un grand nombre d'enfants pauvres sont nourris, habillés, élevés convenablement et apprennent un état manuel. Il a aujourd'hui plusieurs annexes en France.

(37) Maison pénitentiaire où de jeunes enfants qu'on retire de la mauvaise voie, et souvent après un jugement de la police correctionnelle, sont employés aux travaux me-

ralisateurs des champs. Nous n'avons parlé de cet établissement moderne, ainsi que de l'asile pour les orphelins du choléra, de l'œuvre de Saint-Vincent de Paul, de l'hôpital Picpus, des ouvroirs et des crèches, qui sont de fondation récente, que parce qu'ils complètent dignement les anciennes institutions que nous venions de mentionner, et pour rendre en même temps hommage au fondateur des colonies agricoles, M. Domballes, à M. Guizot qui a organisé l'instruction primaire en France, à M. de Quélen qui est devenu le père des orphelins du choléra à Paris, à l'abbé Bervanger qui a fondé Saint-Nicolas, à M. Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice qui a ouvert la Sainte-Enfance, à M. Jules Gossin, ancien conseiller à la cour royale de Paris qui a fait contracter ou a moralisé par la loi trente mille unions entre pauvres gens, au mécanicien Brézin qui a donné du pain aux vieux travailleurs qui l'avaient aidé à acquérir honorablement une grande fortune, à M. Rotschild, la *providence* de ses co-religionnaires et de tous les souffreteux, à M. Cormenin qui, le premier chez nous a eu la bone pensée des *ouvroirs* et à M. Marbeau qui a fait entourer de soins pieux e berceau des petits enfants.

(38) Saint-Pierre, à Rome; la mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople; à Paris, le Panthéon, l'église de la Madeleine, le palais du Corps législatif, la rotonde de la Légion d'honneur, la Bourse, etc., sont des monuments imités des Grecs.

(39) Ce tableau, provenant de la vente après décès du maréchal Soult, a été acheté 628,000 francs, les frais de vente compris, par le Gouvernement, jaloux de conserver à la France un chef-d'œuvre de l'école espagnole.

Quant à celui de *Saint-Pierre ès-liens*, du même auteur, il a été acheté à un prix également considérable par l'empereur Nicolas, et il est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

(40) L'obélisque qui décore maintenant la place de la Concorde est en beau granit rosé d'un seul morceau, ayant 27 mètres 78 centimètres de hauteur, sans compter la base, et pesant 1,800,000 kilogrammes; il était dressé devant le temple de Lucqsor, et à moitié ensablé quand il a été donné à la France par le pacha d'Egypte. C'est M. de Verninhac, commandant le *Lucqsor*, navire construit exprès pour cette

opération qui l'a amené à Paris, et on a été obligé de creuser un canal pour le faire entrer dans la Méditerranée.

(41) Ce moyen n'a été découvert chez nous qu'au XVIe siècle, et encore fortuitement, par un gentilhomme de Bruges, nommé Louis de Berquem, s'ingéniant à repolir un onyx qui formait le chaton de sa bague. Charles le Téméraire perdit à la bataille de Morat, avec ses autres joyaux, le premier diamant qui fut taillé en Europe.

(42) Christophe Colomb, le plus fameux des navigateurs modernes, et né, disent les uns, à Cuccaro, en Italie ; les autres, à Gênes, en Piémont, rêva un jour qu'il existait par delà l'équateur des mondes nouveaux, et résolut de les découvrir. Dans cette pensée, il offrit alternativement ses services à Gênes, à Venise, au Pape, à la France, et on le repoussa partout comme un fou et un aventurier. Enfin, un moine franciscain, Jean Pérez, confesseur de la reine Isabelle d'Espagne, le recommanda à Sa Majesté, qui, après bien des hésitations, daigna mettre à la disposition de Christophe trois frêles barques, dont une seule encore était pontée, avec quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Colomb, transporté de joie, hâta autant que possible son départ, et quitta le port de Pâlos, en Andalousie, le 3 août 1492. Le temps favorisa d'abord à souhait les nouveaux Argonautes, mais bientôt la mer devint mauvaise, des tempêtes assaillirent les chaloupes, les vivres s'épuisèrent, la fièvre décima les matelots, on se révolta, on voulut retourner en Espagne, on allait même sacrifier l'amiral, lorsqu'enfin, le 7 octobre, après soixante et onze jours de navigation, celui-ci, toujours au guet sur le pont de son bâtiment, aperçut les flots couverts d'herbages, de roseaux, de débris de navires et de certains petits poissons qui semblaient annoncer le voisinage d'une côte quelconque. Cristophe, rouvrant aussitôt son âme à l'espérance, demanda quelque répit aux mutins, et le lendemain, au point du jour, le pilote cria : *Terre!* et le canon, retentissant pour la première fois dans ces parages, salua Saint-Salvador.

Colomb revint triomphalement à Cordoue faire hommage de ses conquêtes à sa protectrice et repartit, le 24 septembre 1495, avec une escadre composée de 17 bâtiments de toute grandeur, pour en faire de nouvelles : les Lucayes, Cuba, Haïti, la Guadeloupe, Marie-Gallande, etc. Mais bien-

tôt il fut accusé (car, quel est le grand homme qu'épargne la calomnie?) de chercher à travailler pour son propre compte, en visant à se faire nommer lui-même souverain des pays conquis, et il fut remplacé par Bobadilla, qui, à son arrivée à Cuba, le fit mettre aux fers et reconduire en Espagne.

Colomb prouva facilement son innocence, mais il ne put de même rentrer en grâce à la cour. Il mourut quelques années après; ses restes reposent à Séville, et Gênes lui a élevé une statue.

Cinq ans plus tard, un certain Florentin, nommé Amérigo-Vespuccio (Améric-Vespuce), suivant le chemin tracé par son illustre prédécesseur, découvrit dans ces mêmes parages plusieurs autres terres et finit par donner effrontément son nom au Nouveau-Monde : l'*Amérique! Sic vos non vobis*...

(43) L'inquisition condamna Galilée parce qu'elle prétendait que son système impie se trouvait en opposition avec la sainte Bible, où il est écrit que Josué voulant, avant l'arrivée de la nuit, battre et anéantir complétement les Madianites, arrêta le *soleil* avec sa lance, ce qu'il n'aurait pas eu besoin de faire évidemment si le soleil était immobile.

(44) Le dernier hémistiche de ce vers célèbre qu'on trouve gravé au-dessous de tous les bustes de Franklin, exprime une idée complétement fausse et, qui plus est, ridicule; car Franklin n'a détrôné aucun monarque, tyran ou non, de la terre. Imprimeur à Philadelphie quand la révolution d'Amérique éclata, en 1775, au sujet d'un impôt du *timbre* établi vexatoirement par la métropole (le parlement anglais), il a contribué seulement, mais puissamment, il est vrai, par ses discours, ses écrits, ses bons exemples, et le noble usage d'une fortune honnêtement acquise par le travail, à assurer l'indépendance de son pays, soit au congrès de Philadelphie, soit comme ambassadeur en France, soit enfin comme gouverneur de Pensylvanie, poste éminent où l'appelèrent, en dernier lieu, le choix de Washington et la reconnaissance de ses compatriotes.

(45) L'*amphithéâtre* de Maxime contenait 220,000 spectateurs, tous commodément assis sur des gradins de marbre, aux premiers rangs pour les préfets, les sénateurs et les chevaliers, et de pierre pour le peuple, qui semblait n'avoir

besoin alors que de pain et de spectacles : *Panem et circenses.*

Les *Arènes* de Nîmes, quoique détruites à moitié, pourraient encore aujourd'hui contenir au moins 50,000 spectateurs; la salle du prétendu *Grand-Opéra* de Paris n'en contient pas 2,000.

(46) Cette admirable statue a été découverte en 1835 par le comte de Marcellus, ministre plénipotentiaire en Grèce : ses deux bras sont brisés, et il a été impossible de les retrouver dans les ruines environnantes d'Athènes. Néanmoins, aucun statuaire moderne n'a osé compléter par des bras nouveaux la statue mutilée, tant est grand le respect qu'inspire l'œuvre antique. M. de Marcellus, le donataire généreux de la Vénus de *Milo* à la France, vient de mourir, et on a lu dans son testament cette clause touchante de piété filiale : —
« Comme mon vénérable père de pieuse mémoire, moi qui
« lui suis inférieur en tout point, je ne veux aucun honneur
« funèbre :

« Un seul *prêtre* suffira à ma sépulture. »

(47) Ce qui nous a toujours choqué dans les vingt kilomètres de tableaux exposés à Versailles, c'est de trouver à tous moments le portrait en pied, en buste, en grand et petit uniforme, ou en bourgeois, du même homme. Pourquoi, par exemple, en dehors de nos grandes batailles et des grands faits de notre histoire, deux ou trois *Moreau*, cinq à six *Bernadotte*, sept ou huit *Murat*, dix ou douze *Ney?* Une seule effigie de ces messieurs serait grandement suffisante. — Pourquoi, au contraire, ne voit-on pas dans ces galeries nationales un seul portrait de *Carnot*, de cet homme simple, modeste, pauvre, qui, ministre de la guerre, a fait des généraux sans vouloir être lui-même plus qu'un soldat ; qui a créé quatorze armées vaillantes pour courir sus aux ennemis de la France ; qui n'aurait pas rendu Anvers, trahi sa patrie, ni violé un serment solennel pour un milliard d'argent, pour tous les oripeaux d'un trône étranger, ni pour sauver lâchement sa vie aux dépens de son honneur? — C'est parce que Carnot ne pourra jamais figurer dans un musée quelconque comme un général *Franconi*, ou poser en bronze sur une place publique comme un *Balochard* de carnaval avec un *chapeau* incroyable sur le front, un *sabre* gigantesque à la main, et une *botte* aux

lettres au milieu du visage. — Pourquoi également étaler à notre admiration les portraits de toutes les *maîtresses* et mille *bâtards* de nos rois? — Est-ce qu'en principes religieux, en mérite caché et en dignité personnelle, la femme légitime d'un charbonnier ou d'un portefaix ne dépasse pas de cent coudées toutes ces poupées de boudoirs?

(48) On ne conçoit pas que l'archange saint Michel, terrassant le démon, ait été collé contre un mur, au lieu d'être fièrement debout dans une grotte profonde, en roches brutes comme les cascades du bois de Boulogne, et tapissées de stalactites et de lierre. La grotte aurait été éclairée doucement par le haut comme la chapelle de la *Vierge* à Saint-Sulpice, ou celle du *Calvaire* à Saint-Roch; le *Diable* aurait jeté des torrents d'eau par la gueule, et l'effet aurait été grandiose et biblique.

(49) Cette page était écrite, lorsqu'un matin l'Empereur traversant le Louvre, ordonna à la *ferraille* de disparaître. Un peu plus tard, il a visité également la première *citadelle* des Halles centrales, consacrée à la vente des pommes de terre, des choux et des carottes, et la malencontreuse forteresse a été condamnée a être abattue. Puisse-t-il de même passer bientôt devant l'Observatoire!

Tout cela coûte beaucoup d'argent, il est vrai, mais au moins le bon sens et le goût sont sauvés, et plaie d'argent n'est pas mortelle.

(50) Vive le roi! *quand même*... était en 1794 le cri de ralliement des anciens Royalistes insurgés dans la Vendée et la Bretagne. Aujourd'hui, tous les Français que les malheurs du passé ont éclairés et qui aiment leur pays, l'ordre et la liberté, ne doivent plus crier que *vive l'Empereur!*

CHAPITRE VI.

Devoirs de la Famille.

Les Anciens ont sanctifié la Famille et divinisé le foyer domestique en inaugurant des statuettes appelées Dieux *Lares* et Dieux *Pénates*, que les proscrits, comme les exilés volontaires, emportaient religieusement avec eux pour mettre sous leur protection leur nouvelle demeure.

Dans cette enceinte sacrée, le père avait un pouvoir absolu sur sa femme, et jusqu'au droit de mort sur ses enfants; l'épouse, comme une ancienne prêtresse de Vesta, y entretenait éternellement la chaste flamme du cœur, et les enfants, jeunes ou déjà d'un certain âge, les entouraient tous les deux de respect, de reconnaissance et d'amour (1).

Les devoirs des époux, des pères, des mères, des enfants, des frères, des sœurs, des parents et des serviteurs d'alors sont encore à peu près les mêmes que les devoirs de la famille de nos jours, et nous allons les mentionner ici, par ordre et avec autant de précision et de simplicité que possible :

L'époux doit à l'épouse protection, amour et fidélité; car, en s'unissant à lui, sa femme était le lierre qui s'attachait à l'ormeau.

L'homme a besoin d'être aimé; il faut donc qu'il

aime pour qu'il y ait réciprocité; il a besoin de croire que sa femme lui est fidèle, et que ses enfants, si l'hymen est fécond, sont bien naturellement les siens; il faut donc qu'il garde à sa femme cette fidélité qu'il lui a jurée lui-même, qu'il exige d'elle, dont la violation blesse cruellement l'amour-propre et le cœur, et qui est nécessaire à la paix et à la félicité communes.

Il doit à sa femme et à ses enfants autant d'aisance que possible; s'il est riche, aller au-devant de tous leurs besoins, satisfaire tous leurs goûts raisonnables et honnêtes, et donner surtout à ses enfants une bonne et solide éducation.

S'il est pauvre, au contraire, s'il est obligé de demander au travail tous ses moyens de subsistance, il doit consacrer le gain entier de la semaine aux besoins impérieux de sa famille, éviter tout excès qui pourrait compromettre sa santé personnelle et le mettre dans l'impossibilité de travailler le lendemain; il doit enfin chercher et trouver au milieu des siens ses plus grandes jouissances, et ne pas dépenser au cabaret, avec de mauvais sujets, les précieux sous destinés à acheter le pain quotidien.

Le jeu, avec chance de perte au-dessus de ses moyens, lui est également interdit, car un malheureux coup de cartes, de dés ou de queue de billard pourrait le frapper jusqu'au cœur.

Si, aux beaux jours, aux jours de fête, et parfois le dimanche, il juge à propos d'aller se promener au dehors pour changer d'air, se reposer l'esprit et les yeux, et faire un repas modeste et cependant excentrique, qu'il emmène avec lui tout son personnel

dans l'intention de leur procurer également à tous quelques instants de bonheur.

A moins de grandes dispositions, bien constatées chez ses enfants, qu'il ne leur fasse jamais donner une éducation au-dessus de sa condition, sinon ceux-ci commenceront par le mépriser et finiront par aller grossir le nombre déjà si grand de ces malheureux jeunes gens qui n'ont pas assez de savoir pour s'enrichir par des œuvres de génie, et trop d'orgueil pour chercher à gagner ensuite de quoi vivre en tirant une aiguille, en taillant la pierre, en façonnant le bois ou en torturant l'acier.

Que le père de famille inspire de bonne heure des principes religieux à ses enfants; qu'il leur apprenne à respecter leurs supérieurs par amour de l'ordre, les femmes par pensée à celle dont ils tiennent le jour (Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère, dit un verset du Coran); les vieillards honnêtes, parce qu'ils ont de l'expérience et sont *donneurs* de bons conseils, et enfin la cendre des morts, parce que les hommes chez qui la vie est éteinte n'appartiennent plus à la terre, mais à Dieu seul (2). Qu'il se garde bien surtout d'adresser, en présence de ces mêmes enfants, aucun reproche grave à leur mère; qu'il ne profère devant eux aucun jurement grossier et ne commette aucune action impudique:

Maxima debetur puero reverentia.

qu'il tienne, en outre, religieusement toutes les promesses qu'il leur a faites et ne les frappe surtout jamais avec mauvaise humeur et colère, car la colère

rend presque toujours injuste, et l'injustice tue promptement et sans retour le respect, l'affection et jusqu'à la reconnaissance.

La Femme doit à son Mari fidélité, amour et dévouement ; sa tranquillité, ses joies domestiques, son bonheur, tout est là ; car pour elle, son mari, c'est elle-même ; ses enfants, comme disait Cornélie, la mère des Gracques, sont ses ornements les plus beaux et ses trésors les plus précieux.

Quelle que soit sa condition, riche ou pauvre, modeste ou brillante, la femme doit veiller constamment aux soins généraux du ménage, y faire régner l'ordre et la propreté qui en font le charme principal ; mettre dans tout une économie bien entendue et ne laisser rien de ce qui pourrait être utile aux malheureux ni se perdre ni se dissiper.

Si quelqu'un de sa famille est malade, elle doit lui donner affectueusement tous ses soins.

Si, le soir, son mari est fatigué des rudes travaux de la journée, elle doit chercher à le délasser par de douces prévenances ; s'il souffre moralement, elle doit le consoler, le ranimer par quelques-unes de ces bonnes paroles qui sortent du cœur ; s'il s'irrite contre elle, s'il la brutalise, qu'elle le désarme par sa patience et sa douceur, et le plaigne plutôt que de lui en vouloir et de l'irriter davantage ; qu'elle le consulte toujours avant d'agir, et qu'elle agisse ensuite, à moins de cause majeure, d'après son conseil. Qu'elle ne fasse jamais, en un mot, marcher ses plaisirs avant ses devoirs.

Alors, si cette femme digne et méritante est frappée par un grand malheur, et dans ses affections les

plus chères, comme la perte de son mari, de ses enfants, de sa fortune, de sa santé, elle peut toujours, et avec raison, se consoler par ces seuls mots : Dieu m'est témoin que j'ai fait ce que j'ai cru mon devoir ! et l'estime publique lui reste.

La femme libre, au contraire, la femme du monde, du demi-monde et de la crinoline, la femme légère dans sa conduite et sans soucis de sa maison, ne connaît pas toutes les jouissances de la famille et du foyer domestique, et si bientôt, par suite de sa légèreté, de sa vie dissipée, de sa coquetterie et de ses mauvaises liaisons, elle devient femme adultère, il n'y a plus alors pour elle de repos, d'estime personnelle et de bonheur ici-bas ; tous les plaisirs de ce monde lui deviennent successivement insipides, elle n'embrasse plus ses enfants avec la même pudeur, la même confiance, la même tendresse ; elle se contraint, tant bien que mal, pendant le jour, et redoute, pour la nuit, jusqu'aux révélations du sommeil. Il lui semble, en effet, que sa faute est écrite en caractères de feu sur son front ; que son mari lui jette sans cesse aux oreilles ces paroles fatales : Tu m'as déshonoré, et les enfants que tu m'as donnés ne sont pas les miens ! que ses enfants vont lui dire, dans un instant, dans une heure, ce soir, demain : Nous sommes bâtards ! et nous te méprisons ; que ses parents, enfin, que ses voisins lui crient, du plus loin qu'ils l'aperçoivent : Honte à la femme indigne ! arrière la prostituée !

Après ce dernier tableau, heureusement fort rare, de la femme perdue, nous allons tracer les devoirs de la Mère envers ses enfants.

Mais, qu'avons-nous dit ?

Le devoir des Mères, tant de la famille humaine que de la race animale, a été gravé dans leur cœur, et en caractères indélébiles, par la nature, et chaque mère le remplit affectueusement et dans toute l'étendue de ses capacités physiques et morales, car une mère : c'est la jeune femme, vigilante même pendant son sommeil, qui, au moindre cri parti du berceau de son enfant, se lève avec précipitation, pour l'embrasser et lui présenter son sein vivifiant ; c'est la noble Dame qui assise, un jour de fête, sous les ombrages du parc de Brevannes, avec son fils sur ses genoux, et regardant les villageois danser, s'écrie tout à coup : « Mon Dieu ! mon enfant s'enrhume, je vous remercie de m'en avoir avertie ! » et qui court au château réchauffer son précieux trésor ; c'est la pauvre marchande ambulante, portant devant elle sur son éventaire tantôt des fruits, des salades, des légumes, de la marée, et sur son dos, enveloppé dans un vieux châle retenu par une sangle, un gros poupard qui, sans souci du tapage qui l'environne, grignotte délicieusement une pomme que ses deux petites mains ont de la peine à contenir ; c'est la femme désolée qui, embrassant pour la dernière fois le petit cadavre de son cher petit enfant, met avec piété, dans sa petite bierre, les petits jouets qui, naguère, hélas ! le rendaient si heureux.

Un jour, sur une place de Florence, une jeune femme laissait jouer son enfant à côté d'elle, lorsqu'un lion de la Ménagerie rompt, avec fureur, les barreaux de fer de sa cage et s'élance à travers la ville.

Il trouve l'enfant sur son passage, le saisit dans sa gueule et l'emporte en frémissant de joie, mais la mère terrifiée barre le passage au lion, le magnétise par son regard et lui fait déposer à ses pieds, sain et sauf, le petit ange qu'il allait dévorer.

Un soir, au milieu de la nuit, le feu prend dans une manufacture de coton de Rouen.

Une pauvre ouvrière, fatiguée du travail de la journée, reposait près de son enfant; on crie : *Au feu! au feu!* Et soudain la jeune femme, réveillée en sursaut, attache une corde à la croisée de sa chambre, enveloppe son enfant dans un drap qu'elle saisit convulsivement avec les dents et descend dans la rue.

Quelques minutes après, la maison entière s'écroulait dans les flammes.

Le 8 janvier dernier, le quai de Billy était le théâtre d'un drame également bien émouvant :

Le marinier Bertin se rendait de Livry à la gare d'Ivry avec deux bateaux chargés de moellons et de plâtre, lorsque la crue des eaux le contraignit à s'arrêter. Il disposa cinq amarres pour retenir ses embarcations et, pendant toute la nuit, il fut occupé à repousser les glaçons qui, en s'accumulant autour des bateaux, menaçaient de les faire sombrer d'un moment à l'autre.

La dame Bertin, qui était sur ce même bateau avec ses deux enfants, épouvantée du danger qui la menaçait, sauta sur un glaçon, en emportant ses enfants, et, tout aussitôt, son mari se jeta dans un bachot et fit des efforts désespérés pour arriver jusqu'à elle; mais il était sans cesse repoussé par le courant. Enfin la malheureuse femme fut précipitée dans l'eau.

Un jeune batelier nommé Rivet et qui était monté près de là sur le bâtiment de commerce *le Solférino*, fut témoin de ces angoisses, et dès qu'il vit la dame Bertin enfoncer, il sauta dans un bachot, et, après une lutte terrible contre le courant qu'il fallait remonter, il arriva près d'elle, la saisit par ses vêtements et ne s'occupant que de sa personne, car elle n'avait pas lâché ses enfants, il parvint à la maintenir quelque temps, en lui jurant, pour soutenir son courage prêt à défaillir, qu'il ne l'abandonnerait pas.

Cependant son bateau, dont il n'était plus maître, s'en allait à la dérive et Rivet appela du secours.

Soudain les sieurs Masson, Bertin et Lamy se dirigèrent vers lui à l'aide d'une embarcation, et, comme ils étaient dans le sens du courant, ils purent, malgré la hauteur des eaux, rejoindre les malheureux suppliants.

Lorsqu'ils furent en sûreté sur le rivage, on s'empressa autour d'eux, on les transporta au café de l'Alma, où on leur donna des vêtements chauds, des réconfortants et tous les soins que réclamait leur triste position. On fit coucher les enfants dans un lit bassiné à la hâte, et peu de temps après, grâce à l'heureuse insouciance de leur âge, ils avaient oublié leur danger personnel et demandèrent leur mère.

Celle-ci fut en proie à un délire effrayant pendant toute la nuit. Elle croyait toujours se voir engloutie dans la Seine avec ses deux fils, et elle répétait sans cesse : « Mes enfants ! mes enfants ! »

Le lendemain elle était plus calme, les baisers de sa chère famille l'avaient rendue à la vie, et le surlendemain elle était sauvée.

Citons encore, et pour en finir, une mère admirable dont on regrette de ne pas connaître le nom pour le publier dans l'humanité : c'est cette dame anglaise qui, l'année dernière, mutilée horriblement et les deux jambes brisées dans un choc de locomotives, sur le chemin de fer de l'Est, à côté de son mari et de ses deux filles, s'est écriée avec un accent angélique : « Quel bonheur que ma chère Maria n'ait pas pris *ma place*, comme je le voulais d'abord ! »

— Oui, voilà bien la mère ! voilà bien le dévouement sans bornes, l'amour dans sa plus chaste ardeur, le principe divin de la création !...

On voit, il est vrai, parfois, quelques femmes paraître devant les tribunaux pour des faits indignes, commis sur leurs jeunes enfants ; d'autres les tuer au berceau pour en faire de petits anges dans le ciel, mais, hélas ! au lieu de les maudire, ces malheureuses créatures, il faut les plaindre, elles sont frappées de démence, en proie à une hallucination mentale.

Les oiseaux du ciel pourvoient aux besoins de leurs petits jusqu'à ce qu'ils puissent voler et se suffire à eux-mêmes.

Le lion, le tigre, la panthère entourent les leurs d'un amour qui, à la moindre apparence de danger pour eux, va jusqu'à la rage.

La baleine nourrit également le sien avec une touchante affection : Quand la mer est calme, elle le promène elle-même au loin en fixant continuellement ses regards sur lui comme un maître vigilant sur son élève. Mais le tonnerre vient-il tout à coup à gronder ; l'Océan commence-t-il à soulever ses flots tumultueux et à présager la tempête, le vieux cé-

tacé pousse un cri d'alarme, et l'enfant chéri revient à la hâte se cacher sous les larges flancs qui l'ont engendré.

Or, dans tout ce qui respire, dans toutes les contrées du globe, et depuis la création jusqu'à nos jours, une mauvaise mère n'est donc qu'une exception, une anomalie, une monstruosité, et s'il n'en était pas ainsi le matin, le soir, à toute heure du jour et de la nuit, le monde finirait demain.

Il y a ensuite une classe de femmes pour qui la société a souvent des mépris cruels et parfois bien injustes : ce sont les filles-mères.

Quand une pauvre jeune fille, au lieu de jeter son enfant dans le tour affreux d'un hospice, le garde par devers elle, le nourrit affectueusement elle-même et devient ainsi deux fois sa mère (car la véritable *mère* de l'enfant qui vient de naître est sa *nourrice*), s'impose des privations de toute espèce pour le malheureux petit être que son père, souvent parjure à des promesses de mariage sacrées, a lâchement abandonné, travaille nuit et jour pour subvenir à leurs besoins les plus impérieux, cette fille mérite bien certainement de rentrer en grâce avec la société, et tous les bons citoyens, tous les gens honnêtes, toutes les mères de famille heureuses doivent lui tendre, à la face du ciel, et avec empressement, une main amie et secourable, car si elle a commis une faute grave sans doute aux yeux du monde, contraire aux lois sociales, mais que la nature excuse, et dont le Christ lui-même a absous Madeleine répentante, elle a su l'expier noblement par son courage et sa tendresse maternelle.

Les Enfants doivent à leurs Père et Mère un respect

profond, un amour véritable et une reconnaissance éternelle.

Dans les villes, dans les campagnes, à l'école, au collége, dans la société, dans les administrations publiques ou privées, dans les camps, dans le commerce ainsi que dans les ateliers, ils doivent partout travailler, autant que possible, pour leur faire honneur, les satisfaire, les aider ou les secourir.

Le premier prix qu'ils remportent, le premier argent qu'ils gagnent, le premier succès qu'ils obtiennent, le premier objet d'art qu'ils composent, le première découverte qu'ils publient, le premier grade comme la première décoration qu'ils conquièrent sur un champ de bataille, le premier sillon qu'ils tracent dans la plaine, ils doivent leur en faire hommage.

Malheur aux enfants ingrats, égoïstes et pervers qui méconnaissent ces premiers sentiments de la nature, méprisent les auteurs de leurs jours, les injurient, osent même parfois les frapper, et les forcent, quand ils sont vieux et hors d'état de travailler, d'avoir recours aux tribunaux pour en obtenir légalement un morceau de pain !

Un jour ils auront sans doute aussi des enfants et il leur sera justement fait ce qu'ils auront fait eux-mêmes.

Malheur également, trois fois malheur à ceux qui désirent la mort de leurs parents pour jouir plus tôt de leur fortune et conquérir une liberté absolue ! car désirer la mort de son père ou de sa mère, c'est les tuer moralement par le désir, c'est être *parricide.*

Ovide dit dans ses *Métamorphoses : Rara est concordia fratrum.* (La concorde règne rarement parmi les frères.)

De nos jours, on dit encore parfois, en parlant des parents : ils s'aiment comme *chiens et chats.*

Cette pensée est bien triste et fait honte à l'humanité ! car si un frère n'aime pas son frère, une sœur sa sœur, c'est-à-dire l'être qui est né du même flanc que lui, qui a reçu les mêmes baisers, a été nourri probablement du même lait, a dormi dans le même berceau, a reçu les mêmes principes d'éducation, s'est assis au même foyer, à la même table, a passé son enfance et sa jeunesse avec lui, cet être égoïste n'aimera jamais personne; moi, encore moi, toujours moi sera son mot de prédilection ; et un mauvais frère, une mauvaise sœur, un oncle, une tante, un cousin, une cousine sans entrailles, sans disposition à s'aider mutuellement dans leurs besoins, à se consoler dans leurs peines, à se pardonner leurs torts réciproques, à porter ensemble quelque peu du fardeau de la vie, seront toujours de mauvaises gens, honteux à la famille et réprouvés de Dieu.

Autrefois, pour resserrer encore davantage ces liens naturellement si doux, il y avait, en hiver, dans les villes comme dans les campagnes, les longues causeries autour du foyer domestique, les récits merveilleux, les jeux innocents, les bons conseils des vieillards écoutés religieusement, les serments d'amour presque toujours suivis du mariage, la taille du chanvre, les travaux paisibles du rouet, de la quenouille, de l'aiguille ; dans certaines maisons riches, ceux de la broderie, de la tapisserie, de la navette, puis le tricotage des bas de laine pour des malheureux, la confection de petites layettes pour leurs enfants ; partout généralement les chants pieux de la *Noël* (*christmas*),

devant une grosse bûche embrasée et arrosée d'eau bénite, la *Messe de minuit*, le *Réveillon* avec du boudin, des crêpes, des marrons et du vin blanc ; les souhaits pour la *nouvelle année*, au 1er janvier ; ensuite le *gâteau* des rois et sa *fève* d'honneur; puis le *jour natal* et les *fêtes* des parents, des grands parents, des parrains, des marraines, des amis, des patrons, des bons voisins, etc.

Il y avait, en outre, dans les campagnes, les feux de la *Saint-Jean* allumés comme des télégraphes de loin en loin sur toutes les hautes montagnes, la fête du *premier sillon* tracé par un jeune gars, sous les yeux de tous ses parents revêtus de leurs plus beaux habits, la cérémonie de la *Gerbaude* (grosse gerbe de blé parée de fleurs et de rubans, autour de laquelle on dansait à la fin de la moisson et qu'on distribuait ensuite aux malheureux); les joyeusetés de la *vendange*, qui ne finissaient qu'au moment où l'on jetait dans la cuve deux échalas attachés en croix et qui devaient y rester dévotement jusqu'au soutirage du vin ; la *première visite* des enfants endimanchés à la grand'-ville quelque peu éloignée du hameau natal; celle également des jeunes fiancés allant y faire ensemble leurs achats pour le beau jour de leurs noces, etc.

Aujourd'hui, tout cela a disparu, du moins à peu près, et la vie de famille se trouve ainsi malheureusement privée de ses plus délicieux enchantements.

Les Parrains et les Marraines, les Nourrices et les Instituteurs sont encore, au besoin, pour les enfants des pères et mères nouveaux que la religion leur donne et que la nature et la société leur imposent (3).

Quant à un véritable ami, c'est presque un frère, et le chevalier Vatan a dit, avec raison :

De deux amis, la mort ne fait qu'un malheureux,
C'est celui qui survit, mais l'absence en fait deux (4).

Les Domestiques font aussi partie de la Famille ; et, quand ils ont rempli fidèlement leurs devoirs, quand ils ont donné des soins affectueux aux jeunes enfants de leurs maîtres, quand ils les ont tutoyés, comme ils ont été tutoyés par eux, pendant vingt ans, ils sont, pour ainsi dire, devenus leurs parents, leurs amis, leurs conseils ; et, de même qu'un chef de maison, qui comprend sa dignité d'homme, n'envoie jamais à l'abattoir ni jeter à l'eau le vieux cheval qu'il a monté longtemps, ni le vieux chien sans dents, dont le poil tombé ne fait plus qu'un objet hideux, qui l'a aimé, qui l'a caressé souvent, avec lequel il a voyagé, chassé, etc. ; de même un maître digne ne souffrira jamais que son vieux serviteur, son vieux parent, son vieil ami aille mendier sur la voie publique ou mourir dans un *hôpital* (5)

NOTES DU CHAPITRE VI.

(1) Le Code romain n'édictait point de peine contre le *parricide*, parce que le législateur avait pensé qu'un crime aussi monstrueux ne pouvait être commis que par de malheureux aliénés qu'il fallait plutôt plaindre que tuer.

(2) Les étrangers sont généralement édifiés du profond respect que l'on porte aux morts, à Paris. Devant le char funèbre du riche, en effet, comme devant le corbillard du pauvre et le brancard du petit enfant, tous les hommes se découvrent, les gamins ôtent spontanément leurs casquettes et les femmes font le signe de la croix. On estime à 300 mille le nombre de personnes qui, le jour de la Toussaint et le lendemain, jour de la fête des Morts, visitent ordinairement les cimetières, et à 150 mille francs la vente des couronnes et des fleurs déposées sur les tombes.

(3) Les parrains et les marraines d'un enfant s'appellent entre eux *compère* et *commère*, ce qui signifie qu'ils se regardent envers leur Filleul ou leur Filleule comme père, comme mère, et qu'ils leur doivent ainsi amour et assistance au besoin. Ce n'est donc pas à la légère et sans réflexion que l'on doit accepter la mission de tenir un enfant sur les fonts baptismaux.

(4) On cite comme modèles d'amis parfaits, et à toute épreuve, dans l'antiquité : Castor et Pollux, Hercule et Philoctète, Oreste et Pylade, Thésée et Pyrithoüs, Damon et Pythias, Nisus et Euryale, etc. Vingt siècles plus tard, Bruéis et Palaprat, les deux amis du Monomotapa (Fable de Lafontaine), mais de nos jours on ne cite personne.

(5) Pendant mon incarcération à Gaillon (14 mois, dont 13 au secret), un jardinier de la maison, prisonnier comme moi, avec lequel j'ambulais dans le préau de l'infirmerie, me dit, un jour : — Vous voyez bien ce bel arbre-là ! il se mourait, j'en parlai au Directeur et lui demandai, pour sauver le moribond, un vieux chien ou un vieux chat crevé pour l'enterrer au pied. — Prenez mon chien ! me répondit-il. Aussitôt on appela

Turcos, il accourut joyeux vers son maître pour le caresser, deux gardiens le tuèrent à coups de fusil et le marronnier fut sauvé. A ce récit je me trouvai beaucoup plus heureux d'être un prisonnier de Gaillon que d'en être le *Directeur*.

CHAPITRE VII.

Devoirs de chaque individu envers la Société et de tout le monde en général dans les grandes calamités publiques.

L'accomplissement des devoirs exige beaucoup de vigilance et d'empire sur les passions. S'il en était autrement, s'il était facile de ne faire toujours que ce que l'on doit faire, quel serait le mérite de la vertu ?

Quand les hommes, ainsi que nous l'avons dit précédemment, se sont réunis, en certain nombre, pour se défendre les uns les autres, s'entr'aimer et améliorer leur sort, ils ont mis en communauté leurs forces, leur intelligence, leur activité, leur adresse, leur esprit, leur génie, en un mot toutes leurs facultés morales et physiques. Peu à peu ils ont fait des découvertes ; ils ont vu jaillir du caillou la flamme bienfaisante et ils l'ont recueillie sur des feuilles sèches pour l'employer à différents usages inconnus jusqu'alors ; ils ont ouvert le sein de la terre, d'abord avec des morceaux de bois durcis au feu et aiguisés sur le roc ; puis, dans les pénibles cavités instinctivement agricoles, ils ont jeté au hasard les grains de quelques épis ramassés de côté et d'autre, et la terre a récompensé leurs efforts par de riches moissons que la pierre broyait ensuite et dont ils faisaient un pain grossier, mais substantiel.

Bientôt ils ont découvert le fer, et des instruments nouveaux, fabriqués avec ce précieux métal, ont succédé au bois pour tous les premiers essais d'agriculture et les ont rendus plus faciles.

Peu à peu, ils ont fait rôtir les chairs des animaux afin de les manger avec plus de sensualité ; ils se sont fabriqué des vêtements avec les peaux de leurs moutons, de leurs chèvres et des léopards ; ils en ont entouré leurs pieds pour les préserver du froid et de la rugosité des montagnes.

Le Commerce par échange d'animaux contre du fer, de fer contre du bois, d'un arc de chasse bien façonné contre une peau de tigre, etc., a commencé et a ouvert l'imagination des peuples ; ils se sont ingéniés pour spéculer à leur manière, pour s'enrichir comme ils l'entendaient ; mais, plus tard, les uns ont dit : « J'ai beaucoup de peaux de bêtes et pas de fer, beaucoup de bois travaillé et pas de vases de terre. » Les autres se sont plaints de ne pouvoir échanger leurs armes de guerre contre des vêtements plus chauds, en hiver, ni contre des fruits savoureux, en été, et la Monnaie, c'est-à-dire la représentation d'une marchandise contre une autre, a paru. Alors le commerce a pris soudain tous les développements possibles ; mille inventions sont arrivées à la suite les unes des autres : la navigation, la pêche, le tissage des étoffes de laine et de fil, l'architecture pour les routes, les ponts, les temples des dieux et les palais des rois, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, les aérostats, le gaz, la vapeur, la télégraphie électrique, etc.

Aujourd'hui donc que toutes les théories ou plutôt rêveries de Rousseau et autres philosophes modernes

sur le bonheur de l'état sauvage sont à peu près abandonnées; que les nobles, les gens riches bien élevés et les belles dames, en robes de soie et en souliers de satin, mollement étendus sur leurs sophas, près d'un feu pétillant, en hiver, sous de frais ombrages, en été, assistant à un noble spectacle, à un concert délicieux ou assis à une table somptueuse, auraient honte de dire que celui qui manque de tout, qui erre au hasard dans les forêts, marche pieds nus sur le roc, à qui la faim, la soif, la pluie, le vent, la neige, les feux du soleil font une guerre incessante, est à l'apogée du bonheur ; aujourd'hui que l'on est revenu de beaucoup de préventions ; que le connu est préféré à l'inconnu, le positif à l'impossible et le vieux bon au nouveau mauvais; aujourd'hui enfin qu'on prend en pitié, au lieu de les écouter, ces phraseurs d'estaminet toujours prêts à se déclarer, avec emphase, les apôtres de l'humanité, les défenseurs éternels de la sainte cause du peuple, et qui, une fois arrivés par surprise au pouvoir, se montrent plus despotes que les rois légitimes, plus aristocrates que les vrais nobles ; destituent ceux-ci pour placer ceux-là ; abolissent les titres de noblesse parce qu'ils rougissent de leur naissance, la contrainte par corps, parce qu'ils sont criblés de dettes ; répandent avec profusion, dans le peuple, des *bulletins* où l'on fait appel aux plus mauvaises passions, des *circulaires* où l'on proscrit la science ; traitent les croix d'honneur de *hochets* parce qu'ils n'en ont jamais mérité ; éloignent, à marches forcées, l'armée de la capitale, afin d'y commander en maîtres ; décrètent audacieusement sur la propriété, l'agriculture, le commerce et l'industrie des impôts énormes

(45 centimes, formant environ 320 millions) qui passent prestement on ne sait où ; se créent des gardes prétoriennes pour qu'on crie : Place ! sur leur passage ; subventionnent des clubs où les énergumènes ont seuls la parole; établissent des Ateliers nationaux où un Colbert pour rire *organise* le travail républicainement ; laissent s'élever, pendant trois jours, dans Paris, des barricades formidables avec l'arrière-pensée de les envoyer renverser plus tard, coûte que coûte, et de se faire ainsi déclarer les sauveurs de la patrie; qui mettent, sans façon, en état de siége les villes et les départements en révolte contre leur domination ; jettent, sans formalités aucunes, les citoyens qui leur déplaisent (et nous sommes fier d'avoir été de ce nombre !) dans les forts, les prisons, les casemates et jusque dans les loges de Bicêtre (1); interceptent les courriers, sans soucis des intérêts publics, mais uniquement pour arriver, de plein saut, au pouvoir suprême; qui donnent sans cesse, à nos dépens, bien entendu, des dîners somptueux où la purée d'*ananas* remplace le *brouet* noir de Lacédémone, des bals splendides où les sommités du Château-Rouge et de Mabille, la tête pleine de champagne, se livrent, avec abandon, à leurs danses échevelées ; passent fièrement en revue des gardes nationaux, assez bons enfants (à l'âge parfois de quarante et cinquante ans), pour aller parader toute une journée, et en plein soleil, devant de pareilles Majestés (et nous sommes fier de n'avoir pas été de ce nombre !) ; en viennent bientôt jusqu'à supprimer, d'un coup de canif dans la Loi électorale, le *Suffrage Universel* qu'ils ont proclamé saint et sacré, pendant l'émeute, parce

que ce même suffrage, moralisé par l'expérience, leur prouve qu'on ne veut déjà plus ni d'eux, ni de leurs théories gouvernementales, ni de leur ridicule domination.

Aujourd'hui donc, grâce au ciel ! que toutes ces Saturnales (2) sont passées de mode, que l'ordre est rétabli partout dans la France et que la Loi a repris partout son puissant et salutaire empire, nous allons essayer de fixer également les devoirs généraux des citoyens les uns envers les autres dans les diverses conditions de leur existence sociale :

La Constitution de 1848, en conférant à tous les Français âgés de vingt et un ans le droit d'éligibilité, leur a supposé la faculté de lire et écrire, tant pour qu'ils pussent écrire eux-mêmes leurs bulletins de *vote* que pour lire toutes les lois nouvelles de leur pays, au moment de leur promulgation (car le mot Loi, *lex*, vient du mot latin *legere* qui signifie lire), non plus, comme jadis, sur des tables de bronze ou de marbre, mais dans le *Bulletin des Lois*, dans le *Moniteur général*, sur les affiches placardées officiellement par l'autorité à la porte de chaque préfecture, sous-préfecture, palais de justice et mairie de l'Empire.

Tous les citoyens, en outre, sont tenus moralement, et devraient être obligés, sous des peines même sévères, d'aller voter aux élections (une loi de Solon déclarait infâmes et soldats déserteurs les citoyens de la République d'Athènes qui ne remplissaient pas religieusement ces devoirs), car le vote des honnêtes gens est d'une telle importance que l'on peut dire, avec raison, que si la France, après les tempêtes qu'elle a essuyées, est aujourd'hui paisible, heureuse et grande entre les

nations, c'est parce qu'ils ont appelé d'abord à la Présidence (10 décembre 1848 — 24 décembre 1851), ensuite à l'Empire (21 novembre 1852), l'Homme providentiel qui seul pouvait nous sauver, et qu'ils ont chassé peu à peu du gouvernement tous les individus qui s'en étaient emparés et avaient gagné leurs portefeuilles, leurs places aux conseils de l'Etat, leurs préfectures, leurs mandats de députés, leurs épaulettes d'officiers, leur écharpe de maire, en hurlant bien haut au balcon de l'Hôtel-de-Ville, sur les places publiques, à la tribune, dans les clubs, les tabagies, les madzingues absyntheux et les cabarets, les mots superbes de *Droits du peuple, antique esclavage, haine aux tyrans!* etc. Aussi tous ces gens-là (M. Proudhon, le coryphée du parti, les connaissait bien, car il les appelait lui-même *vieux blagueurs*), dont la science unique, en général, consistait à phraser, à mentir, à jurer, à parader, à boire, à manier les cartes et à *culotter* des pipes, avaient tellement fait détester leur République née de la boue qu'elle a fini par y retomber pour n'en plus sortir, probablement jamais (3).

La loi devrait contraindre encore également, comme en Prusse, et sans doute elle le fera, avant peu, tous les pères de famille à envoyer leurs enfants à l'Ecole pour apprendre au moins à lire et à écrire, de même que l'Etat sera forcé, de son côté, d'ouvrir dans toutes les communes du territoire, et sans exception, des écoles primaires gratuites où les enfants des citoyens pauvres puissent être admis; de fournir, en outre, à ces enfants les livres, le papier, l'encre et les plumes nécessaires au travail et même de procurer aux indigents du linge et des vêtements convenables, pour

qu'ils puissent se présenter décemment dans les classes.

Après avoir décrit ces obligations générales de l'Etat et des particuliers, nous ajouterons ce qui est positif, incontestable et évident pour tout le monde : que plus on est élevé en dignité, plus on a d'obligations à remplir ; la vie privée d'un simple citoyen, riche ou pauvre, qui n'a qu'à veiller sur lui-même et sur sa famille, doit être *murée*, dit-on, et c'est vrai, mais toute la vie des chefs des nations, des hommes publics, qui remplissent des fonctions publiques, payées par le public, domestiques, par cette raison, du public, qui ont une charge privilégiée, un monopole, qui portent une décoration quelconque sur la poitrine, doit être *publique;* aussi Socrate déclarait-il qu'il voudrait habiter une maison de verre pour que ses concitoyens vissent que sa vie intérieure était aussi pure que sa vie sociale.

Après les Princes de la terre, viennent rangés en différentes classes, les ministres, les grands dignitaires de l'Etat, sénateurs ou députés, généraux de nos armées, amiraux de nos flottes, évêques de nos diocèses, préfets de nos départements, magistrats de tous les degrés qui doivent, en arrivant au pouvoir, mettre de côté toute espèce d'amour-propre, toute opinion politique trop arriérée, toute opinion religieuse intolérante, tout désir de s'illustrer par des exploits apocryphes et de briller par de vains discours ; se garder de toute parole acrimonieuse et blessante pour leurs collègues et n'avoir qu'un seul but : celui de faire le bien ; qu'un désir : la paix, la concorde, la fraternité, la justice ; qu'un amour : la patrie.

Viennent également les Prêtres, qui ont pour mis-

sion, ici-bas, de prier pour tout le monde, de soulager ou du moins de consoler tous ceux qui souffrent et de prêcher la vertu avec de sages paroles et par de bons exemples; les instituteurs, qui doivent se livrer tout entiers à l'éducation morale et physique des jeunes enfants qui leur sont confiés comme un dépôt sacré; ne les entretenir jamais que de choses utiles et ne pas chercher surtout à leur inculquer des principes politiques faux, mal entendus, mal compris, et qui feraient plus tard le malheur de toute leur vie, car les enfants devenus hommes connaîtront en un seul jour, en lisant nos codes, leurs droits de citoyens; qu'ils en apprennent avant tout les devoirs.

La Justice étant, ainsi que l'éducation, la sauvegarde des Etats, ceux qui l'exercent, qui sont chargés de faire observer la loi, de maintenir à chacun le droit de chacun, comme les présidents et conseillers des différentes cours et différentes chambres, les juges aux tribunaux et aux justices de paix, les avocats, les avoués, les prud'hommes, les notaires, les commissaires de police, etc., doivent tous regarder leur mission comme sainte, comme sacrée; ne jamais considérer si l'homme qui est devant leur tribunal, dans leur cabinet, dans leur étude, est puissant ou faible, riche, ou pauvre, mais s'il est oui ou non coupable, afin de le faire condamner suivant ses méfaits ou absoudre s'il est innocent (4).

Le médecin qui, appelé, en même temps, chez différents malades, court d'abord, non pas chez le plus riche, mais le plus souffrant; qui, dans les épidémies, brave mille fois la mort en cherchant à sauver les autres (ainsi que nous en avons vu un grand nombre

 2̶8̶6̶

se dévouer en 1832 et 1849); la sœur de charité qui, ensevelie dans un hôpital, comme dans une tombe anticipée, veille, ainsi qu'une mère affectueuse, au chevet du lit des pauvres malades, trouvent la récompense de leur conduite dans leur conscience même, qui leur dit qu'ils accomplissent leur devoir.

Honte au poëte, à l'homme de lettres et de science, à l'écrivain, au journaliste, à l'orateur, au peintre, au graveur, au sculpteur, à l'artiste enfin, qui manquent essentiellement aux leurs en consacrant leur lyre, leur plume, leur parole, leurs pinceaux, burins ou ciseaux à des œuvres impies, anarchiques, antisociales et scandaleuses, qui peuvent leur donner momentanément une certaine réputation, un certain lucre, mais qui finiront, tôt ou tard, par pourrir dans le grand tombeau de l'oubli sans jamais avoir obtenu la moindre approbation d'un honnête homme!

Honte donc et remords à M. de Lamartine qui, en glorifiant Robespierre, Marat, Danton, etc., et en calomniant les Girondins, a gagné 400,000 francs aussi sales que tout ce que Vespasien retirait des sentines de Rome! — Cet homme a attiré la *foudre* sur la France, en 1848; il a repoussé de la Chambre des députés, et par une dure parole, madame la duchesse d'Orléans venant, avec ses deux enfants, présenter l'acte d'abdication de Louis-Philippe, en faveur du Comte de Paris; il voulait devenir *Président* de la République, et il a été *foudroyé*.

Quiconque tire l'épée périra par l'épée! (5).

Les citoyens, soldats de l'armée active comme de la garde nationale, doivent toujours avoir à l'esprit la noble pensée que la Patrie leur a donné des armes,

aux uns, pour la défendre jusqu'à la mort, et aux autres, pour faire respecter les lois et maintenir l'ordre public.

Les riches doivent assistance aux pauvres, non pas seulement par l'aumône qui dégrade et humilie presque toujours celui qui la reçoit, mais par une assistance commune avec celle de l'Etat, et autant que possible, par le moyen du travail.

Tout homme qui ne pense qu'à entasser écus sur écus, en prévision d'un avenir que Dieu, dans sa réprobation, ne lui laissera pas atteindre; qui marchande sous par sous le fruit de leur travail aux malheureuses femmes qui n'ont que leur *aiguille* pour les faire vivre honnêtement; qui mange comme un goinfre quand ses voisins sont affamés; qui n'invite jamais le voyageur fatigué à se reposer sous son toit, le pauvre vieillard à réchauffer ses mains et ses pieds glacés à la flamme pétillante de son foyer; qui fait vendre à l'encan ses vieilles défroques plutôt que de les faire rajuster pour en couvrir le petit orphelin transi de froid; qui chasse impitoyablement de sa maison tout locataire quelque peu en retard, malgré lui, de payer son terme; qui, voyant une pauvre vieille femme souffrir, ne lui dit pas, en pensant à sa mère : —Ne pleurez point ainsi, bonne femme, car vos larmes me brisent le cœur, cet homme et tous ses pareils, et tous ces êtres égoïstes qui, parvenus à l'âge de quarante ans, restent célibataires, non par suite d'inclination violente jadis contrariée, pour défaut de santé, pour cause d'infirmités, par amour de la liberté et de l'étude, par impuissance de nourrir une famille, mais par calcul et pour se garantir de toute espèce de charge

sociale future, ne sont que des misérables, fatals à la société, honteux à la nature et apparaissant tristement sur la terre pour l'épuiser sans profit, comme les herbes parasites, le chiendent, la fougère, les chardons et les ronces.

La nature a fait généralement à tous les hommes un besoin du travail; la société leur en fait un devoir et l'habitude un plaisir; or, tout homme qui ne travaille pas, selon ses moyens physiques et moraux, dans la société et pour la société, est un frelon parmi les abeilles, et doit être rejeté de la ruche commune, non par laviolence, mais par le mépris.

Il y a ensuite une certaine distinction à établir entre celui qui fait exécuter un ouvrage quelconque et celui qui exécute, entre le maître et l'ouvrier, entre celui qui paye et celui qu'on paye, de manière que si les patrons doivent à leurs ouvriers une bienveillance continuelle et une juste rétribution de leur travail, les ouvriers, à leur tour, doivent à leurs patrons, non pas la soumission des anciens esclaves, mais une certaine déférence, de la politesse et du dévouement.

Ceux qui travaillent à la journée doivent l'employer aussi bien que possible pour le maître; comme le maître, quand son ouvrier s'est blessé à son service ou est tombé malade par excès de zèle, ne doit pas l'abandonner sans secours et en proie à toute espèce de souffrance.

Dans les moments de crise commerciale, alors que le prix des marchandises baisse sur tous les marchés par suite du trop plein, les ouvriers doivent encore, et dans leur intérêt, éviter de se coaliser pour exiger

de leurs patrons un prix de fabrication qui les mettrait dans l'impossibilité de soutenir la concurrence, par ainsi de vendre et de les faire travailler.

Les jours de grève sont des jours perdus, et les familles nécessiteuses s'en ressentent cruellement.

Avant donc d'en venir à aucune extrémité fâcheuse, que des explications franches et amicales aient lieu; et, de part et d'autre, on s'en trouvera bien.

Nous avons encore à dire aux ouvriers quelques mots touchant les mécaniques qu'ils regardent, et, de prime abord, avec une certaine apparence de raison, comme des instruments de travail funestes pour eux, que, dans toutes les insurrections populaires, ils menacent de briser et dont ils ont effectivement commencé plusieurs fois la destruction en Juillet 1830, en Février 48 et en Juin 49.

Mais, avec un peu de réflexion, les ouvriers comprendraient que tout ce qu'ils brisent est remboursé, à leurs frais, par l'Etat ou par le département, la ville ou le bourg dans lesquels le dégât a été commis; que les mécaniques d'ailleurs, en simplifiant le travail et en diminuant la main-d'œuvre, n'ont fait que mettre la masse de tous les objets manufacturés à la portée de tout le monde; que si, par exemple, un mètre de calicot coûtait aujourd'hui, comme jadis, tant pour les frais immenses d'atelier que pour l'épluchage, la filature, le bobinage et le tissage du coton par les anciens moyens, trois francs au lieu de cinquante centimes qu'il coûte maintenant, le fabricant qui en vend, par an, 300,000 mètres en vendrait à peine 10,000; que cette fabrication énorme, quoique simplifiée des quatre cinquièmes, fait travailler beau-

coup plus encore de monde qu'autrefois; qu'il en est de même pour la draperie, la bonneterie, la soierie, la passementerie, l'imprimerie, l'horlogerie, la bijouterie, la fonderie, etc., et que si, par malheur, les ouvriers français, égarés, en venaient un jour, dans un moment d'exaltation fiévreuse, à briser toutes les mécaniques, ils ruineraient tout à coup et complétement la France, que la prodigieuse Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Prusse, l'Autriche, le Piémont, l'Italie, voire l'Espagne et le Portugal, inonderaient soudain de leurs produits manufacturés par les mécaniques, que ces divers Etats auraient conservées intactes chez eux.

Les marchands doivent vendre toutes leurs marchandises avec conscience; et, quand une fois le prix en a été débattu, tout marchand qui fraude l'acheteur en lui donnant, par exemple, sur un kilogramme de sucre, 25 grammes de moins; sur un litre d'eau-de-vie, d'huile ou de vin, 8, 10, 12 et même 15 centilitres de moins; qui, pour un mètre de beau drap qu'on lui a acheté, n'en livre que 9 décimètres, agit exactement comme le voleur qui prendrait dans la poche d'autrui 4 sous, 3 sous, 2 sous ou 5 francs, et ceux qui altèrent leurs marchandises en y mêlant des substances étrangères ou d'une qualité inférieure, ne sont pas moins coupables et deviennent même criminels quand leurs drogues sont nuisibles à la santé publique.

La probité, dans le commerce, fait donc rigoureusement partie des devoirs de tous les marchands en général, comme de tous les dépositaires de fonds publics ou privés, tels que les receveurs, les payeurs,

les banquiers, les agents de change, les notaires, les avoués, les teneurs de livres, etc. Et, par la même raison, la femme d'un notaire banqueroutier et d'un banquier voleur qui, se tenant à leurs droits matrimoniaux, plus ou moins légitimes, vont ensuite, au lieu de s'effacer, étaler en pompeux équipage, dans la grande avenue des Champs-Elysées, leurs panaches insolents, mériteraient que tous les pauvres gens que leurs Maris ont ruinés se précipitassent, couverts de haillons, à la tête des chevaux et criassent à ces femmes : Descendez! descendez! effrontées coquines, *vous n'irez pas plus loin!*

Nous allons finir par les Agriculteurs, et peut-être aurions-nous dû commencer par eux.

Tous les peuples de l'antiquité ont tenu en grand honneur les agriculteurs comme les hommes les plus utiles de la société.

Aujourd'hui encore on environne la charrue et la bêche d'une certaine auréole de gloire, et cependant jamais ces hommes si méritants n'ont été complétement heureux.

En Chine, on célèbre tous les ans, avec une pompe splendide, la fête de l'Agriculture, et l'Empereur, revêtu de ses habits les plus magnifiques, trace, avec une charrue d'or massif, dans une plaine consacrée à cette auguste cérémonie, un sillon que tous les grands Seigneurs de l'empire, marchant dévotement à la suite du Maître, s'empressent à l'envi de couvrir de fleurs.

Chez les Romains, les campagnards, continuellement en butte aux exactions de la milice, ne possédaient rien à eux.

Dans le moyen âge, ils étaient serfs des grands seigneurs, et taillables et corvéables à merci.

Maintenant encore les plus rudes impôts pèsent sur leurs terres, et leurs enfants, qui sont généralement plus forts et mieux constitués que ceux des villes, leur sont enlevés presque tous comme soldats.

Les hommes de la campagne, ayant des mœurs plus simples, plus pures et plus tranquilles que les habitants des grandes cités, commençant et finissant ordinairement la journée par la prière et la remplissant par le travail, consacrant la nuit au sommeil et non aux spectacles, aux concerts, aux bruyantes soirées et aux bals, vivant sans ambition et sans soucis des affaires politiques, accomplissent ainsi tous leurs devoirs sociaux et de famille, par instinct et sans avoir l'air d'y penser; ils devraient donc alors être les hommes les plus heureux du monde; mais, hélas! il n'est pour personne de parfait bonheur ici-bas; car, dans les années stériles, le blé étant ordinairement accaparé partout, et en quelques jours, par le commerce, ils sont bientôt presque tous forcés d'aller acheter, souvent fort loin, sur les marchés des villes, les grains qu'ils ne trouvent plus chez eux ni aux environs.

Dans les années d'abondance, au contraire, comme celles de 1848 et 1849, le blé tombe à si bas prix qu'ils ne peuvent plus ni vivre de leur travail, ni payer le loyer de leurs fermes, leurs impositions, leurs garçons de charrue et tous leurs frais de labour.

La même chose arrive aux vignerons qui, par besoin d'argent ou faute de caves spacieuses, de celliers et de futailles, sont contraints de donner souvent leur

vin à moitié du prix de revient ; aux maraîchers qui depuis deux ans, conduisent à trois heures du matin aux Halles de Paris, une voiture chargée de légumes s'en retournent tristement chez eux avec souvent moins d'une pièce de cinq francs pour payer leur droit de place, se nourrir avec leurs aides et entretenir un ou deux chevaux.

Le peuple, les ouvriers, presque tout le monde, se réjouissent de cette abondance miraculeuse, sans considérer que les laboureurs, les vignerons, les maraîchers-jardiniers et les éleveurs de bestiaux sont des ouvriers comme eux, les ouvriers les plus méritants de la société, et qu'ils ne sont pas toujours récompensés de leurs durs travaux, qui d'ordinaire commencent avec l'année pour ne finir que le 31 décembre.

NOTES DU CHAPITRE VII.

(1) **Le Fou de Bicêtre.**

Prison de Bicêtre, 28 août 1848.

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE A MM. VICTOR HUGO ET ÉMILE DE GIRARDIN.

Oui, je suis fou! fou d'amour pour la France,
Pour la justice et pour la liberté!
Et, dans mon cœur, je nourris, dès l'enfance,
Le sentiment de la fraternité.
Vous, mes amis, qui connaissez ma vie,
Dont plus d'un trait pourrait me faire honneur,
Gardez-vous bien de plaindre ma folie!
Car ma folie est pour moi le bonheur.

Oui, je suis fou! car, dans ma solitude,
M'entretenant avec d'illustres morts,
Je sais trouver, dans le sein de l'étude,
De vrais plaisirs, des plaisirs sans remords.
Trop indigent pour exciter l'envie,
Comme trop fier pour demander pardon,
Je me complais, amis, dans ma folie,
Car, que ferais-je, hélas! de la raison?

Oui, je suis fou! puisqu'un serment m'oblige,
Et que mon cœur se souvient des bienfaits;
Puisque PHILIPPE, aujourd'hui sans prestige,
Demeure encor l'objet de mes respects.
Or, vous, amis, avec qui dans la vie
Je marche droit, sans grand bruit, mais sans peur,
Gardez-vous bien de plaindre ma folie!
Car ma folie est pour moi le bonheur.

(2) On appelait Saturnales, dans l'ancienne Grèce, des fêtes consacrées à Saturne, qui duraient trois jours (comme notre carnaval, d'ailleurs, qui tire d'elles son origine), et

pendant lesquelles, pour rappeler l'*Age d'or* au peuple (les Grecs comptaient quatre âges depuis l'origine du monde : l'âge d'*or*, l'âge d'*argent*, l'âge d'*airain* et l'âge de *fer ;* ils voulaient censément exprimer par là, au figuré, la décroissance successive du bonheur des hommes), on lui donnait le droit de tout faire et de tout dire. Les Maîtres, pendant ces jours religieux, servaient humblement leurs Esclaves à table, au lit, aux bains, à la promenade, aux théâtres, aux temples, etc. ; ils les ondoyaient des parfums les plus précieux de l'Arabie ; les revêtaient de leurs plus riches tuniques ; cuisinaient pour eux les mets les plus délicats ; leur versaient, forcément et à pleines coupes, le *cécube* de leurs plus vieilles amphores ; couronnaient leurs têtes des fleurs les plus rares et se trouvaient fort heureux, encore souvent, de n'en être pas *assommés*. Il est vrai qu'après les fêtes venait le quart d'heure de *Rabelais* et que les esclaves payaient, à leur tour, fort cher, parfois même de leur vie, les excentricités qu'ils s'étaient permises en l'honneur du bon vieux *Saturne*.

(3) Nous savons que ce langage nous attirera les colères de certains journaux, prétendus libéraux, qui crient beaucoup, aujourd'hui, pour pêcher des goujons (des *abonnés* s'entend), contre tous les actes du gouvernement de l'Empereur, et qui, en 1848, lorsque tous leurs amis étaient au Pouvoir, depuis le *Dictateur* de la République jusqu'à l'*allumeur* de lampions de la place de la Concorde, trouvaient que tout était pour le mieux et dans le meilleur des mondes possibles ; nous nous moquerons hautement de ces colères ; nous ne sommes plus, grâces à Dieu ! dans les cabanons de Bicêtre, et nous avons une plume d'oie et, au besoin, *de fer* pour nous défendre aujourd'hui contre n'importe qui.

(4) Il y avait autrefois, en Suisse, une admirable coutume : un accusé, faussement condamné aux galères, à la prison ou à une peine quelconque, recouvrait-il enfin sa sainte liberté, il comparaissait devant une grande assemblée de notables et de peuple, et une jeune fille, choisie parmi toutes ses compagnes, lui offrait une rose blanche pour proclamer son innocence.

Et dire que chez nous la Loi ne permet pas même de réhabiliter la mémoire de Lesurques qui, accusé d'avoir

assassiné un Courrier de la malle de Lyon pour le voler, fut condamné à mort, exécuté, et, quelques jours après, reconnu innocent!

O dura lex....! sed lex.

(5) Pendant mon incarcération à la Conciergerie, j'ai visité le cachot de *Mandrin* et la tour où *Ravaillac* a été enfermé; on voit encore, au milieu de cette pièce, la pierre sur laquelle on le torturait plusieurs fois par jour, et, à la voûte de cette même tour, le piton d'où appendait la cage de fer dans laquelle on le jetait après ses tortures. Quand il succombait à la fatigue et paraissait s'endormir, deux gardiens le lardaient avec des roseaux *effrangés*. — Plus tard, l'abbé Montès, le vénérable aumônier de la maison, m'a conduit dans une autre pièce assez grande, et m'a dit: — Voici la chambre où Marie-Antoinette a été enfermée avant d'être traînée à l'échafaud! (Elle sert aujourd'hui de chapelle aux prisonniers, et on y dit la messe le dimanche et le jeudi.) — Ici était son lit de sangles, là sa chaise de paille, sa cruche d'eau, et, dans ce coin, les quatre planches qui lui servaient de prie-Dieu. Un paravent la séparait, la nuit, du gardien attaché constamment à sa personne. Quant aux Girondins, ils n'ont jamais *banqueté* et chanté comme des énergumènes, dans cette chambre et nulle part; ils n'ont jamais joué aux barres ni au colin-maillard dans ce préau, mais, assis paisiblement sur ces larges bancs de pierre que vous voyez, ils discouraient tristement ensemble des douleurs de leurs familles, des angoisses de leurs amis, du sort qui les attendait et des malheurs de leur *Patrie*...

CHAPITRE VIII.

Inondations, tremblements de terre, incendies, pestes, famines, guerres civiles, etc.

Mais c'est surtout dans les grandes calamités publiques, comme les inondations, les tremblements de terre, les incendies, les pestes, le choléra, les famines, les guerres civiles, etc., que les Devoirs doivent se tracer en lettres de feu dans l'âme de tout le monde.

INONDATIONS.

Quatre grands fleuves (la Seine, la Loire, le Rhône et la Garonne), et trois mille rivières ou ruisseaux, plus ou moins considérables, font la gloire, l'ornement et la richesse de la France; mais, à certains intervalles aussi, ces fleuves, enflés tout à coup, soit par des pluies torrentielles, soit par la fonte soudaine des neiges qui couvrent les montagnes entre lesquelles ils serpentent, soit encore par des trombes d'eau qui, à la suite de violents orages, écrasent certaines contrées, sortent en mugissant de leurs lits, s'élancent dans les campagnes, s'étendent partout, ravagent tout, renversent tout, entraînent tout : les monuments en gra-

nit comme les simples cabanes en pisé, les chênes robustes comme les plantes flexibles, les hommes comme les animaux, et ne laissent ensuite sur leur passage que la ruine, la désolation, la terreur et la mort.

En 1840, et 1856 surtout, c'est le Rhône qui, s'élançant rapidement du mont Saint-Gothard et grossi par l'Ain, la Saône, l'Ardèche, l'Isère, la Durance et toutes les rivières ses tributaires qui sortent des Alpes, du Jura, des Cévennes, arrive le 31 mai, avec une fureur inusitée, sous les murs de Lyon, rompt la digue du Grand-Camp, inonde les Charpennes, emporte les chemins de ronde qui ceignent les fortifications et se répand tout à coup dans les Brotteaux, la Guillotière et la pleine campagne environnante.

Quelle terreur alors! quels cris! quel désastre! que de ruines!

Les habitants assez heureux pour trouver encore une voie libre fuient à la hâte; les autres, cernés par les flots, sont forcés d'attendre qu'on vienne à leur secours.

Déjà des barques paraissent, mais en trop petit nombre pour qu'on n'y puisse admettre que les femmes, les enfants et les vieillards, et encore sans aucun bagage, ni volumineux ni pesant.

Les militaires de la garnison et tous les hommes valides restent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour travailler au salut des autres.

La prière, la résistance sont inutiles; on n'écoute rien et l'on déclare que tout fauteur de désordre, tout voleur surpris en flagrant délit, sera immédiatement fusillé.

Les barques de salut arrivent enfin en plus grand

nombre; on descend des femmes et des enfants par les fenêtres; d'autres, trop effrayés du danger où ils se trouvent pour attendre les pompiers et leurs échelles mobiles, sautent à tout hasard, d'un premier étage dans les bateaux qu'on a fait approcher.

Ici, quatre femmes cernées par les flots dans la même maison veulent les imiter : une d'entre elles se foule le poignet, et une autre se casse la jambe.

Là, une jeune artiste s'élance également dans l'espace, mais elle reste accrochée par ses vêtements à l'espagnolette d'une croisée, et l'on vient la délivrer.

Pendant ce temps, sa mère se noie au fond d'une cour retirée, et ce sont les aboiements plaintifs d'un petit chien intelligent qui la font découvrir. Aux Brotteaux et surtout à la populeuse Guillotière, les mêmes scènes émouvantes se répètent, et de temps en temps on commence à voir flotter sur l'eau les cadavres démesurément gonflés des hommes, des animaux domestiques et de tous ceux qui ont été surpris dans les vertes prairies voisines du fleuve.

Quelques jours plus tard, le 3 juin, c'est la Loire, qui, renouvelant ses terribles désastres de 1846, et jalouse d'imiter le Rhône, descend fièrement du mont Gerbier-des-Joncs, se grossit, dans son immense parcours sinueux jusqu'à Paimbœuf (Océan Atlantique), de cent douze rivières plus ou moins considérables, porte la désolation dans trente villes : Rouanne, Decize, Nevers, la Charité, Cosne, Gien, Orléans, Amboise, Blois, Tours, Angers, etc., et dans trois cents villages qu'elle engloutit, et dont elle bouleverse le sol à deux ou trois lieues à la ronde.

Alors on voit partout, çà et là, les malheureux ha-

bitants des campagnes transporter à la hâte leurs effets les plus précieux, c'est-à-dire du linge, quelques vêtements de rechange et leurs instruments de travail, sur les montagnes voisines de leur domicile et y chasser, en même temps, à grands coups de fouet, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs bêtes à laine et tous leurs animaux domestiques pour les soustraire à une mort inévitable; là ils se traînent en masse à la ville voisine avec leurs femmes, leurs enfants et leurs vieux pères, tout en pleurs et tremblants de froid, pour réclamer humblement du pain et un asile quelconque pour la nuit.

Le tocsin sonne dans tous les villages; dans les villes, le Maire, escorté de la garde nationale, fait au son du tambour une proclamation pour inviter les Citoyens à porter aide aux malheureux qui arrivent de tous côtés, et on les loge d'autorité, comme des soldats, cinq, six, dix par maison.

Le soir, on allume des torches sur les bords du fleuve pour lui arracher incessamment, non pas les chaises, les tables, les lits, les commodes, les armoires et les bahuts qu'il entraîne dans son cours (1), mais les hommes et les animaux domestiques qui apparaissent çà et là et luttent contre le torrent.

Ici des ponts de pierre sont emportés, d'autres en fer, mais sans tablier, restent encore en partie suspendus en l'air par leurs chaînes; toutes les digues sont rompues.

Plus loin, deux malheureux bœufs détachés d'un grand troupeau, et nageant pendant plusieurs heures, font entendre des gémissements plaintifs et semblent implorer du secours : on les aide à gagner le bord ;

mais à peine sont-ils sauvés, qu'on déclare qu'ils vont mourir, et on les abat sur place pour que leur chair puisse encore servir à la subsistance publique.

La terre végétale des jardins, des champs, des prairies, des marais est emportée, et des monceaux de sable (deux ou trois mètres de hauteur en quelques endroits) les frappent pour un temps infini, d'une stérilité désespérante.

Les eaux croissent-elles encore? — Diminuent-elles enfin ? — Que disent les courriers expédiés des pays hauts par les Préfets et les Maires ?

Voilà pour tout le monde les deux seules questions du moment ! et, quand la réponse est même douteuse, elle ajoute une terreur de plus à toutes celles qu'on éprouve déjà.

Oh ! combien, dans de pareilles misères, on était heureux de voir non-seulement des mariniers, mais beaucoup d'hommes de cœur, des militaires, des jeunes gens hardis s'élancer avec enthousiasme, sur tous les batelets disponibles, pour visiter les villages submergés et porter aux habitants réfugiés sur les montagnes, et dont on apercevait au loin les feux allumés comme un phare, des vivres et des vêtements de rechange !

Nuit et jour, de grands bateaux à vapeur parcouraient en outre, en tous sens, cette mer nouvelle où des peupliers, à moitié engloutis, leur servaient de balises, pour recruter çà et là les hommes, les femmes, les enfants, les chevaux, les bœufs et les moutons disséminés dans la campagne et les faire monter à leur bord, mais tout à coup leurs roues se brisaient avec fracas contre de vieux saules ou de gros ormes

cachés sous les eaux, et ils se trouvaient ainsi contraints eux-mêmes de gagner une rade quelconque et d'y rester tristement oisifs comme un vaisseau échoué sur la plage.

Cependant, malgré tous ces périls, en dépit de tous ces obstacles, des milliers de citoyens se dévouaient au salut commun et accomplissaient, avec une ardeur admirable, sur le parcours d'un fleuve de deux cent trente lieues, cette œuvre d'amour et de charité chrétienne.

Lucrèce a dit dans un poëme célèbre, et en fort beaux vers : « Qu'il est agréable, pendant l'hiver, et lorsqu'on est mollement assis auprès d'un feu pétillant, d'entendre gronder la tempête et de voir de loin sur la mer en courroux les malheureux nautoniers lutter contre la mort ! »

Hâtons-nous d'ajouter que cette pensée émane d'un poëte qui croyait encore peut-être un peu à Jupiter, à Neptune et à Vénus, mais qui n'avait pas le bonheur de connaître le *Livre* (la Bible), ni l'*Evangile* (la Bonne Nouvelle), tandis que les mariniers du Rhône et de la Loire, auxquels sont venus bientôt se joindre à la hâte les intrépides canotiers de la Seine, connaissaient bien leur devoir et le remplissaient dignement.

Un matin, à Lyon, et trois jours après, à Orléans, au plus fort du désastre, un cri général retentit partout : l'Empereur !

C'était lui, en effet, qui venait, non pas comme Neptune de la fable, armé de son trident, dire aux flots tumultueux : *Quos ego...* mais comme un Dieu Sauveur, juger par lui-même des dévastations des deux

fleuves, donner de l'or aux malheureux, du courage à ceux qui faiblissaient et l'espérance à tout le monde.

LA BIENFAISANCE.

Romance dont Sa Majesté l'Impératrice a daigné accepter l'hommage, et qui a été chantée dans plusieurs représentations théâtrales données au bénéfice des *inondés*.

L'orage a grondé sur nos frères :
Ils souffrent, victimes des eaux ;
Ouvrons nos cœurs à leurs misères,
Portons un peu de leurs fardeaux.
Le ciel en tout temps récompense
Ceux dont il compte les bienfaits,
Et sur leur sainte résidence
La foudre ne tombe jamais.

Le riche a porté son offrande,
L'artisan le fruit du labeur ;
La charité partout est grande,
Ainsi que fut grand le malheur.
Votre peine a touché nos âmes,
Ne pleurez plus, ô pauvres gens !
Vous aurez du pain pour vos femmes,
Et nous adoptons vos enfants.

Un jour, près du foyer modeste
Qu'entoureront vos petits-fils,
Vous direz le torrent funeste
Qui dévasta votre pays.
Parlez-leur de la bienfaisance
Qui vint consoler vos douleurs ;
Et tous, pleins de reconnaissance,
Priez Dieu pour vos bienfaiteurs.

Musique de A. ELWART, professeur au Conservatoire impérial.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Mais, tandis que des torrents d'eau désolent ainsi certaines contrées, souvent d'autres fléaux plus soudains, plus imprévus, plus terribles encore, s'il est possible, et contre lesquels toute la science acquise, tous les travaux des hommes, toutes leurs mesures de précaution, toute leur force réunie ne peuvent rien, fondent inopinément sur les malheureux pays que dominent les grands volcans du globe : l'Etna, le Vésuve, l'Hécla, le Kérovée, etc., et les remplissent soudain de terreur et de désolation.

C'est d'abord le bruit du tonnerre retentissant dans un ciel tout rouge et sillonné d'éclairs; le bruit redouble, l'air s'embrase, la terre se crevasse çà et là, de gigantesques montagnes, vieilles comme le monde, s'entr'ouvrent tout à coup avec fracas, et de leurs flancs caverneux s'élancent bientôt, comme un jet d'eau dans les nues, des masses de salpêtre, de soufre et de bitume enflammés qui, en retombant sur le sol, le calcinent instantanément, forment des fleuves de feu qui serpentent à travers les campagnes, chassent devant eux les populations épouvantées, les animaux rapides et brûlent subitement toute la végétation environnante jusque dans ses racines les plus profondes.

Parfois ces désastres, déjà si grands, sont plus terribles encore, car, le 23 août 79, le Vésuve frappa soudain de mort et ensevelit sous une avalanche de

cendres rouges Pompéia, Herculanum et Strabies, dans les ruines desquels, douze siècles après, on a découvert et on découvre encore de temps en temps, aujourd'hui, à une grande profondeur, des vestiges de temples, de palais, de tombeaux, d'amphithéâtres, d'aqueducs, de maisons particulières et jusqu'aux instruments de travail et ustensiles de ménage en usage chez les habitants de ces malheureuses cités.

D'autre part, et sur mille points différents du globe où ces grands volcans, qui ne sont que les soupiraux du centre enflammé de la terre, n'existent pas, où de larges crevasses exutoires n'ouvrent pas également une gueule béante pour donner passage à la masse souterraine qui bouillonne sous les pieds des hommes, le péril devient encore plus imminent, plus affreux, plus terrible, car le sol tremble, vacille, se soulève, s'abaisse, se tasse, s'entr'ouvre avec fracas, et soudain les montagnes se changent en vallées, les vallées en montagnes; les maisons s'écroulent, les plus hauts cèdres, les ormes, les chênes, les platanes s'ensevelissent d'eux-mêmes, et tout ce que la nature a été des milliers d'années à créer, tous les monuments érigés, à grands frais et à force de bras, par les pauvres humains, se métamorphosent, tombent en ruines ou s'anéantissent dans le profond abîme.

Un jour, ce fut l'île de Rhodes qui trembla au milieu de la Méditerranée, et son fameux colosse de bronze massif, une des sept merveilles du monde (2), entre les jambes duquel passaient jusqu'aux navires de haut bord, s'écroula tout à coup avec un bruit épouvantable (3).

En 1631, le 11 septembre, la ville sainte de la

Mecque, qui vit naître Mahomet, et la ville sacrée de Médine, où il dort en paix dans un glorieux tombeau que tous les Arabes doivent visiter pieusement, au moins une fois dans leur vie, ressentirent de même, et presque ensemble, une commotion si terrible qu'elles en furent bouleversées de fond en comble, et leurs mosquées si révérées des fidèles musulmans presque entièrement détruites.

Le Portugal tout entier a été de même tourmenté souvent par de pareils cataclysmes : au mois de novembre 1755, le Tage, si calme d'ordinaire, s'agita dans son lit, une partie de Lisbonne s'affaissa sur elle-même, et 30,000 habitants périrent en quelques minutes.

Le 14 septembre 1839, à Java, après une éruption effrayante du volcan Marapiez, il y eut un tremblement de terre si violent, que la chaîne des montagnes de Kadoï qui traversent l'île entière en fut coupée çà et là par des crevasses devenues aujourd'hui de profonds ravins.

Naguère, également, ce terrible fléau a frappé nos plus belles colonies françaises : la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Louis, la Pointe-à-Pître.

Le 18 août 1853, une des villes les plus célèbres de la Grèce antique, Thèbes (la cité aux cent portes, aux monuments jadis si admirables), et plusieurs villages circonvoisins, entre autres Syntzi, Pechlio, Bendlis, etc., eurent la fatale destinée que le *Moniteur Universel* nous a fait connaître en ces termes :

« C'était un dimanche.

« Suivant l'usage oriental, les habitants étaient pour la plupart réunis dans les rues. A dix heures vingt

minutes du matin, trois petits tremblements de terre se font sentir. Le peuple, effrayé, s'enfuit dans la campagne. Dix minutes après, s'élève un bruit sourd, comparable à celui que fait une voiture courant sur du pavé. Presque en même temps, une terrible secousse, dirigée de bas en haut, ébranla la ville, et en treize secondes (temps que dura le tremblement), Thèbes devint un amas de ruines. »

En 1856, c'est la province espagnole d'Alméira qui fut éprouvée à son tour, et à tel point qu'on a de la peine à retrouver, aujourd'hui, dans les décombres qui surgissent partout, la charmante Andalouse Finana et son vieux château mauresque de l'Alcazaba.

Ouvrons maintenant le *Courrier des Etats-Unis*, et nous lirons, à propos des derniers tremblements de terre du Japon :

« Le 11 novembre 1857, dix heures du soir, a éclaté à Jeddo un tremblement de terre épouvantable qui a détruit cent mille maisons, cinquante temples-pagodes et tué cinquante mille habitants.

« Le feu s'est en même temps déclaré violemment sur une trentaine de points différents de la ville qui, presque généralement bâtie en bois, a tellement souffert dans cette double catastrophe qu'il lui faudrait un siècle au moins de paix et d'activité commerciale pour s'en relever, même en partie.

« San-Francisco a eu son tour, le 15 février 1858; car, à cinq heures vingt-cinq minutes du matin, chaque édifice, chaque maison de la ville et des environs a été secoué jusque dans ses fondements, et, sur plusieurs points, qui plus est, les maisons ont tangué et roulé comme des navires dans une grosse mer.

« Les habitants, réveillés par des détonations incessantes et les oscillations du sol, ou jetés même violemment hors de leur lit, se sont précipités dans la rue nus ou presque nus, en se heurtant les uns contre les autres.

« Les hurlements des chiens, les hennissements des chevaux s'efforçant de briser leurs licols, et les mugissements du bétail dans les faubourgs formaient un triste accompagnement à cette scène de désolation, d'épouvante et de mort. »

Le même journal fait remarquer que toute cette partie du globe a été jadis le théâtre de phénomènes de ce genre les plus terribles ; qu'en 1596, un grand nombre de villes du Japon furent détruites avec tous leurs habitants ; qu'en 1662, un tremblement de terre, qui se fit sentir à Pékin, ensevelit trois cent mille personnes, et un autre, dix ans plus tard, à peu près autant.

Rentrons maintenant en Italie, où, le 17 décembre 1857, également vers dix heures et demie du soir, plusieurs oscillations semblables ont bouleversé une grande partie du royaume de Naples, notamment les villes de Salerne, de Potenza et de Pola.

Dans la province de Basilicate et dans la principauté citérieure, la moitié des villages sont détruits ; à Caserte, à Nola, à Averse, à Avellide, à Pouzzoles, à Naples, même désastre ; les femmes, les enfants, à demi vêtus, en chemise, nu-pieds, courent sur les places publiques ou gagnent la pleine campagne, en poussant des cris de désespoir, et tous les animaux domestiques manifestent la même terreur.

A Sala, à Atena, à Paluda, Campagna, Auletta,

Petrosa et Caggiano, les maisons tombent par centaines.

A Castellamare, et presque partout, les fils télégraphiques sont rompus.

A Polla, la brigade entière de gendarmerie périt. A Salerne, le palais de l'intendance et deux églises se lézardent, et l'église de Salvina, qui touche à la ville, écrase deux femmes dans sa chute.

On fait maintenant des quêtes pour les malheureux échappés à tous ces désastres, et avant de s'occuper des morts ensevelis sous les décombres, on soigne les blessés et on construit des baraques pour servir d'asile à ceux qui n'en ont plus.

Tout dernièrement (le 21 mars 1861), la jolie ville de Mendoza (Brésil), posée en amphithéâtre sur la grande route qui court de Buénos-Ayres à Valparaiso, à travers des massifs d'orangers, de citronniers, d'ananas, de pampas et de fleurs, s'est affaissée sur elle-même ; le feu s'est mêlé de la partie pour augmenter le désastre ; il a parcouru la république Argentine, le Chili, Montévidéo, et aujourd'hui, l'enquête qui vient d'avoir lieu à Mendoza constate que, sur trente-cinq mille habitants que la ville comptait encore le 20 mars, au matin, dix mille avaient péri le soir, que trois mille autres étaient blessés et en proie à la plus grande détresse, et que quinze mille maisons s'étaient écroulées.

Combien de dévouements sublimes éclatent alors parmi tous les individus survivants à ces catastrophes ! Que d'épouses vont chercher, avec anxiété, leurs maris à travers ces amas de ruines (1) ! Que d'enfants appellent leurs mères, et que de pauvres pères

recueillent douloureusement le corps brisé de leurs enfants !

A Lisbonne, le noble marquis de Pombal se met soudain à la tête d'une troupe courageuse et parcourt la ville consternée, déjà en proie à une foule de bandits qui la pillent audacieusement et tuent, sans pitié, ceux qui resistent. Ce généreux citoyen proclame sur-le-champ, au nom du roi absent, la Loi Martiale; il fait distribuer des vivres aux malheureux, secourir les blessés, ensevelir les morts et arrache ainsi 300,000 âmes aux horreurs de la famine, de la peste et de la guerre civile.

En Arabie, le Banditisme ne se mêla pas au malheur; car les fidèles Croyants, échappés à la mort, et absorbés dans leurs pensées de fatalisme, demeurèrent immobiles, à la même place, tout le reste du jour, en attendant, le Koran à la main, la fin du monde qui ne pouvait manquer d'arriver prochainement, puisque le Saint Prophète avait été réveillé dans sa tombe divine.

Dans le royaume de Naples, on ne resta pas dans une apathie aussi orientale; les autorités, au contraire, volèrent avec empressement sur tous ces théâtres de misères secourir les victimes, et le Roi lui-même donna l'exemple.

A la Guadeloupe, à la Pointe-à-Pître, à Saint-Louis, des esclaves dévoués ou plutôt des serviteurs fidèles, car depuis long-temps déjà il n'y a plus heureusement d'esclaves dans les colonies de la France, meurent pour sauver leurs maîtres, et réciproquement des maîtres pour sauver leurs serviteurs; de toutes parts retentissent des cris de souffrance et de désespoir : les Prê-

tres, de pieuses paroles à la bouche ; les médecins, leurs instruments de chirurgie à la main ; les femmes, avec de la charpie pour les pansements, courent, sans relâche, des mourants aux blessés, des blessés aux malades et des malades aux petits enfants.

On campe sous des tentes dans les plaines pour éviter la chute des débris de maisons affreusement lézardées et croulant çà et là.

On se met partout en quête de vivres indispensables à une masse de population frémissante de terreur, décimée, et chez qui, en outre, la faim va bientôt se faire sentir impérieusement ; partout enfin celui qui souffre est soulagé, autant que possible ; celui qui pleure est consolé, et partout la charité de celui qui possède encore quelque chose vient en aide à la misère de celui qui n'a plus rien.

INCENDIES.

Parlons maintenant du dévouement dans les incendies :

Nous ne chercherons pas à décrire, ici, tous les grands sinistres que l'Histoire a enregistrés dans ses annales, par exemple l'incendie de Troie allumé par les Grecs, après un siége de dix ans ; celui de Rome ordonné par Néron qui se délecta à voir, du haut de son palais, la ville tout en feu ; celui de la bibliothèque d'Alexandrie, où le farouche Omar porta, le premier, sa torche ardente, en déclarant qu'un seul livre,

le Koran, suffisait au bonheur des hommes; celui de Londres (11 septembre 1666), dans lequel les trois quarts de cette grande cité devinrent la proie des flammes.

Nous passerons également sous silence toutes les calamités de ce genre qui ont jadis désolé Paris, Constantinople, Vienne, Madrid, Anvers, etc., parce que tous ces sinistres sont trop loin de nous et que nous ignorons les faits généraux qui en ont surgi, mais nous pouvons parler des divers incendies de Saint-Domingue qui ont arraché à la France cette magnifique *reine des Antilles :*

Le 8 mars 1790, l'Assemblée nationale ayant créé à Saint-Domingue, alors colonie française, une *assemblée coloniale* en opposition au sentiment général des Noirs, ils se révoltèrent en masse, égorgèrent tous les Blancs qui leur tombèrent sous la main et mirent le feu partout.

En 1791, c'est Port-au-Prince qui brûle (car les esclaves ont toujours une torche vengeresse, et mystérieusement cachée, à leur disposition), pendant quarante-huit heures, à la suite également d'une révolte des Mulâtres, et soixante millions de la fortune immobilière des blancs sont anéantis; mais bientôt ceux-ci, avides de prendre une revanche terrible de ces forfaits, attaquent leurs ennemis à l'improviste et en égorgent plusieurs milliers, sans excepter les vieillards, les femmes et les enfants.

Le 20 juin 1793, la ville du Cap se trouve également assaillie de tous côtés par les flammes; les Blancs, les Mulâtres, les Noirs courent soudain tumultueusement aux armes; et, tandis que la moitié de la ville

s'écroule dans le feu, les partis s'entre-tuent les uns les autres aux cris de : *Vive la liberté !*

Enfin les Blancs sont vaincus, poursuivis dans les bois, traqués dans leurs domiciles, massacrés sans pitié ni merci ; et, lorsqu'enfin le Mulâtre Toussaint-Louverture, commandant en chef des insurgés, fut parvenu, à force d'énergie et d'autorité, à calmer quelque peu l'effervescence générale, l'île entière se déclara indépendante, et elle fut perdue pour la France.

Nous citerons celui de Moscou (1812), commandé par Rostopchine pour arracher cette seconde capitale de la Russie aux Français et les mettre inopinément dans l'impossibilité de trouver, au milieu de ce pays dévasté partout, un abri contre la rigueur du froid (25 degrés Réaumur ou 30 centigrades), et des vivres pour subsister.

Nous citerons encore, comme de notre époque, celui de Salins (1827), où un Notaire laissa brûler sa propre maison pour s'occuper uniquement de sauver tous les dossiers, contrats et actes confiés à sa garde (Notaire signifie garde-notes), et qui constituaient la fortune de ses clients ; celui de Bercy (1828), qui dura trois jours et à la suite duquel on vit la Seine rouler des flots d'alcool enflammé.

Naguère, 23,000 hommes vivaient, à Glaris (Suisse), dans les douceurs de la paix, de la liberté et du travail ; un incendie terrible se déclare, pendant la nuit du 9 mai 1861, dans cette malheureuse ville, et, trois jours après, quatre cents maisons et cent soixante dépendances étaient anéanties, cinq mille personnes n'avaient plus d'asile, et le nombre des morts et des blessés demeurait inconnu. On vient d'ouvrir, à Paris,

une souscription pour alléger une partie de ces tristes misères.

Nous citerons encore ici, et pour en finir, les incendies de l'Opéra, de l'Odéon, du Cirque-Franconi, de l'Ambigu, de la Gaîté, etc., parce que nous avons tous vu par nous-mêmes avec quel courage nos intrépides Pompiers les ont combattus et combien ils ont inspiré de nobles dévouements de toute espèce.

Aussitôt, en effet, qu'un incendie éclate, n'importe où, soit pendant le jour ou plus tristement encore pendant une nuit d'hiver ; aussitôt qu'on entend retentir ces mots sinistres : *au feu ! aux pompes ! au secours !* qu'arrive-t-il ordinairement ?

Nombre de citoyens égoïstes, rassurés par l'éloignement du désastre sur tout danger personnel, restent couchés chez eux, il est vrai, dans la seule crainte de s'enrhumer, en quittant soudainement le duvet chaleureux de leur lit ; plusieurs accourent, par curiosité seulement, et pour voir de loin quelle sera l'intensité des flammes et la part du feu ; beaucoup d'autres, il faut leur rendre cette justice, s'offrent à faire la chaîne pour se passer de main en main les seaux d'eau destinée à alimenter les pompes, mais les plus ardents, les plus audacieux, les plus dévoués escaladent les toits, attaquent les murs enflammés à coups de hache, pénètrent dans les appartements, les chambres, les greniers où de malheureux vieillards, des femmes, des enfants en bas-âge, attendent affreusement la mort, sans espérance de salut, et ces nobles citoyens se blessent ou périssent souvent eux-mêmes en voulant sauver les autres. Mais qui pousse donc ces hommes à qui leurs riches voisins n'auraient peut-être pas prêté, la

veille, cinquante centimes pour acheter du pain, à ces dévouements sublimes?

C'est l'amour, le devoir, la loi du Christ, qui dit: *Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même en toute occasion!*

Et, tandis que sur ce point ces braves gens se comportent si dignement, pourquoi faut-il que, dans les Inondations comme dans les Incendies, comme dans les Tremblements de terre, il y ait des misérables qui se glissent à travers les meubles et les effets entassés à la hâte, soit sur les bords des fleuves, soit à quelques pas du théâtre du feu, ou qui cherchent à pénétrer dans les maisons abandonnées momentanément, à la hâte, pour chercher à dérober quelques objets précieux arrachés à la fureur des flots, à la dévorante activité des flammes ou aux bouleversements de la nature?

Nous allions terminer ici la description des désastres par le feu, lorsque les journaux anglais sont venus nous donner les détails suivants sur le grand incendie qui a éclaté (samedi 28 juin), dans les docks longeant la Tamise, aux environs du pont de Londres:

« Le ciel était si brillant, disent-ils, à cause de la réverbération des flammes, qu'à une distance de 20 milles de la capitale, il offrait l'aspect d'un beau soleil couchant.

« Un grand malheur est à déplorer: M. Braidwood, capitaine des pompiers, a été tué dans l'exercice de ses périlleuses fonctions. D'autres personnes ont également perdu la vie, et plusieurs pompiers ont été grièvement blessés.

« Le feu a éclaté samedi, vers trois heures de l'a-

près-midi, dans la masse immense de bâtiments appelés Entrepôt de Cotten, appartenant à M. Scowell.

« M. Braidwood, voyant que les vêtements de ses hommes étaient ruisselants d'eau, et prévoyant qu'ils auraient à faire une rude besogne, et de plusieurs heures, envoya chercher de l'eau-de-vie.

« A peine commençait-il à en distribuer quelques verres aux travailleurs, qu'une explosion terrible de salpêtre (on croit même que c'était de la poudre à canon) eut lieu. Le mur de la façade des bâtiments s'écroula, et, à la grande épouvante des spectateurs, M. Braidwood et plusieurs personnes qui se trouvaient à ses côtés furent ensevelis sous les ruines. L'alarme fut soudain au comble au milieu de la foule. Venir au secours de ces infortunés, c'était impossible. La Reine a envoyé de suite savoir des nouvelles positives du désastre; le prince de Galles est accouru lui-même sur les lieux; sir Richard Mayne, le colonel Harris, le capitaine Balmondière, les inspecteurs Branford, Guernon, Moore, Reid, etc., et le lord maire, se sont établis en permanence dans les principales voies aboutissant aux bâtiments en feu, et ont élevé à la hâte des barricades pour contenir la foule immense qui, sans soucis du danger, débordait de tous les côtés.

« Auprès des jetées qui ont été consumées par les flammes, plusieurs schooners, chargés de barriques d'huile, de goudron et de suif, étaient à l'ancre. Ce fut en vain qu'on essaya de les démarrer; ces bâtiments prirent feu à leur tour, et leurs cargaisons flottèrent bientôt enflammées sur la surface de la rivière. On vit des barriques de goudron brûlant descendre le courant; la Tamise semblait être en feu. Heu-

reusement le vent, qui avait jusqu'alors activé l'incendie, finit par tomber, sans quoi on aurait des pertes plus considérables encore à déplorer.

« La foule est accourue de tous les points de Londres pour assister à ce spectacle. Les voitures, les omnibus, les véhicules de toute espèce étaient encombrés de monde. La Tamise se couvrit bientôt d'innombrables embarcations.

« Vers dix heures, lorsqu'il devint évident que l'incendie se prolongerait pendant toute la nuit, des marchands ambulants, des vendeurs de fruits, de gâteaux et de café vinrent s'établir au milieu de la foule, et beaucoup de restaurateurs et de marchands de vin ne tardèrent pas à rouvrir leurs boutiques, qui étaient déjà fermées. »

A ces récits de la veille, plusieurs journaux ajoutaient, le lendemain, les renseignements suivants :

« Hier, vers quatre heures du soir, quelques ouvriers employés dans les vastes bâtiments connus sous le nom de *Cotto'ns Warf and depot* (entrepôt général des cotons), apercevant un léger nuage de fumée qui s'échappait d'un magasin en haut de la maison, y montèrent et trouvèrent tout l'étage supérieur en feu. On s'empressa de jeter de l'eau, mais l'incendie se développant tout à coup, produisit une chaleur tellement intense, que force fut aux travailleurs de se retirer. Des exprès furent envoyés aux pompiers de la brigade de terre; on alla requérir également les pompes flottantes, mais avant l'arrivée de ces engins, huit magasins étaient déjà à moitié consumés.

« Il devint bientôt évident pour les pompiers que rien ne pourrait être sauvé.

« En effet, tous les bâtiments furent détruits.

« Deux mille tonneaux de salpêtre étaient dans les caves et ont occasionné l'explosion qui a tué M. Braidwood et déterminé plusieurs autres explosions qui se sont produites dans la soirée.

« Le feu a gagné de proche en proche dans Tooley-street, et a dévoré complétement les magasins d'un grand nombre de commerçants. A une heure du matin, l'incendie continuait ses ravages, qu'il a exercés sur une longueur d'un quart de mille. Dans un dock voisin du lieu du sinistre, un beau navire américain a pris feu; c'est en vain qu'on a jeté de l'eau sur ses agrès, le feu s'est de nouveau communiqué aux mâts et aux vergues; alors le navire a manœuvré pour sortir du dock, et a effectué cette sortie, ses agrès en flammes, aux applaudissements de la foule.

« Plusieurs goëlettes, mouillées près du quai, chargées d'huile, de suif, de goudron, furent, dans la nuit, dévorées par le feu. La mer était basse; il était impossible de les sauver. Le spectacle du sinistre, à cette heure d'obscurité, défie toute description. La-Tamise semblait un fleuve de feu agité par le vent. C'est à ce moment qu'une embarcation contenant cinq hommes, voulut recueillir des suifs qui flottaient sur l'eau; mais l'embarcation fut comme par magie entourée de flammes et consumée; on voyait ces cinq malheureux imprudents, comme des points noirs, se crisper et se tordre, et bientôt tout s'effaça dans l'éclat incandescent du fleuve.

« Lundi matin, le brasier était encore d'une dévorante activité. Une immense colonne de flammes et d'épaisses nuées de fumée s'élevaient des décombres et

obscurcissaient le ciel à plusieurs milles de distance. Un concours incalculable de monde contemplait ce spectacle, d'une beauté infernale.

« Des centaines de bateaux portaient des milliers de personnes qui paraissaient assister à une fête nautique.

« Les environs du pont de Londres ressemblaient à Epson le jour du Derby (courses de chevaux). Les Cabs, remplis exagérément, avaient sur leur capote des voyageurs à six pences par tête. Les Omnibus, qui peuvent recevoir quatorze personnes, en prenaient vingt-huit. Le pont de Londres, excellent endroit pour voir, était si encombré que les voitures mettaient vingt minutes à le traverser.

« Le grand incendie de Tooley-street, ajoute l'*Evening Standard*, n'était éteint entièrement ni dimanche ni lundi; à une heure avancée de la soirée, lundi, du théâtre de l'incendie partaient encore des masses immenses de fumée mêlées de flammes. On espère cependant que le feu ne s'étendra pas davantage; on lui a fait sa part. On a retrouvé lundi matin les restes de Braidwood : presque tous ses membres étaient brisés, mais le corps n'était pas consumé.

« Quant à ce qui regarde les assurances, on ne peut rien dire de certain; on affirme cependant que la perte qui tombe sur la maison Scowell et Humphy atteint le chiffre énorme de 2 millions de livres sterlings (50,000,000 de fr.). »

—

LA PESTE.

En 1720, *la peste noire* ravageait Marseille et répandait la désolation, l'épouvante et la mort, non-seulement dans la ville, mais dans tous les lieux environnants. Partout les relations du commerce, du bon voisinage et de l'amitié étaient interrompues ; les liens de la famille se brisaient de jour en jour ; les malades restaient sans consolation et sans secours sur leur grabat, et ceux, en grand nombre, qui succombaient, privés de sépulture dans les maisons et sur la voie publique, putréfiaient de plus en plus l'air déjà imprégné partout de miasmes si impurs.

Hâtons-nous cependant d'ajouter que, dans le paroxysme même de la contagion, alors que tous les habitants, forcés de quitter momentanément leur domicile pour les besoins impérieux de la vie, se repoussaient les uns les autres avec un long bâton, appelé *Saint-Roch*, quelques pères de famille, beaucoup de femmes et un Prêtre faisaient exception à cet égoïsme général et bravaient courageusement la mort pour assister les autres; mais ces femmes étaient des épouses, des mères, et le prêtre était Belzunce, le saint Evêque; les mères suivaient les élans de leur âme, l'évêque remplissait son devoir, c'était un soldat sur la brèche.

En 1826, la fièvre jaune faisait également d'affreux ravages dans les murs de Barcelone (Espagne méridionale); — à la première nouvelle de cette calamité,

quatre médecins français, Pariset, Oudard, Bailly et Mazet, ainsi que deux jeunes religieuses dont Dieu seul connaissait alors le nom de famille, coururent immédiatement porter aux malheureux habitants de cette ville les secours de l'art, des soins pieux ou les consolations de la prière : Mazet, hélas ! n'a plus revu ni sa mère ni sa patrie...

Quand le choléra, inconnu jusqu'ici en Europe, est venu tout à coup (1832) jeter l'épouvante dans Paris; alors que le peuple, effrayé du grand vide qui se faisait dans ses rangs, s'est écrié avec fureur : On a juré notre mort ! les dévots, les aristocrates, les Henriquinquistes, les riches, payent des misérables pour empoisonner le vin, le lait, le sel, la farine et jusqu'à l'eau des fontaines; aussi, voyez comme nous tombons et comme ils sont épargnés !

Ils tombaient eux, en effet, les premiers, usés par le travail, les privations, le défaut de soins sanitaires ou les boissons alcooliques; mais, quelques jours après, les riches, les illustres, les Légitimistes comme les Orléanistes et Casimir Périer, et beaucoup d'autres, tombaient comme les prolétaires, également victimes du fléau.

Pourquoi donc, hélas ! au moment de la fermentation des esprits et de la stupeur générale, aucun homme courageux et ferme (*vir*), n'a-t-il crié au peuple : — Ecoutez-moi ! Citoyens; personne n'empoisonne ni l'eau, ni le vin, ni les vivres des malheureux, et personne n'a intérêt à commettre un si grand crime qu'il ne commettrait pas d'ailleurs deux fois impunément. Le Choléra est originaire de l'Asie où il exerce annuellement des ravages affreux; quand, à la suite de

la révolution de 1830, la Pologne s'est insurgée, la Russie a envoyé ses troupes d'Asie combattre la Pologne, et ces masses fatiguées, malades, pestiférées ont apporté avec elles le fléau à Varsovie; de Varsovie il s'est répandu en Allemagne, en Prusse, en Belgique et de Bruxelles à Paris.

Mais on a, au contraire, propagé de faux bruits qu'une affiche malheureuse de Gisquet, alors stupide Préfet de police, semblait confirmer au lieu de les détruire avec énergie, et puis, qu'est-il arrivé?

A Montrouge, deux hommes porteurs d'une bouteille d'eau de Javelle ont été massacrés comme empoisonneurs; un employé du ministère du Commerce, sorti, à quatre heures, de son bureau et attendant, devant la porte d'un marchand de vin de la rue Montmartre, un de ses collègues avec lequel il devait dîner, a été mis en lambeaux par la populace comme soupçonné d'avoir jeté du poison dans les brocs du marchand de vin; un autre homme, arrêté sur la place de Grève pour le même crime imaginaire, fut traîné, presque sous nos yeux, jusqu'au milieu du pont d'Arcole; nous accourions, à travers la foule, pour arracher ce malheureux aux mains fiévreuses de cette populace si fatalement égarée, quand une multitude de bras l'éleva en l'air, comme un trophée, et le précipita dans les flots.

Sur la place Saint-André-des-Arts (aucuns disent des Arcs), un fabricant vient visiter un appartement à louer; on lui parle d'un puits, dans la cour, très-commode pour son industrie; il demande à le voir, il en sonde des yeux la profondeur, et, tout à coup, le concierge crie qu'il a empoisonné l'eau de ce puits.

Soudain la foule s'assemble ; elle menace, elle gronde, elle bouillonne ; elle va mettre le feu à la maison si le prétendu empoisonneur ne lui est pas livré sur-le-champ, et ce nouveau meurtre allait s'accomplir lorsque, heureusement, un poste tout entier du voisinage, arrivant soudain au secours du prisonnier, le fit monter, pâle, tremblant, à moitié mort de frayeur, dans un fiacre que des dragons, mandés à la hâte, escortèrent jusqu'à la préfecture de police, et alors il fut en sûreté.

LA FAMINE.

On s'étonne, au temps où nous sommes, qu'il y ait encore des famines sur la terre, comme si, grâce aux bouleversements de la nature, aux froids excessifs, aux chaleurs dévorantes, aux pluies torrentielles et aux diverses intempéries des saisons, la mort n'avait pas toujours prélevé et ne devait pas incessamment prélever çà et là un tribut énorme sur les populations affamées.

Rappelons-nous la touchante histoire de Joseph et les sept années de stérilité de l'Egypte.

Compulsons ensuite les vieilles chroniques des peuples, et nous lirons :

En 722, la famine désole le Danemarck, et le conseil national du Jutland ordonne d'égorger les enfants, les vieillards, les infirmes, les malades et tous les individus incapables de porter les armes ou de labourer la terre ; en 730, la Suède, en proie aux plus affreux

tourments de la faim, se révolte et saccage le palais du Roi; en 739, c'est sur l'Angleterre, l'Ecosse et la malheureuse Irlande que s'exerce, avec toutes ses horreurs, le terrible fléau; en 776, 779 et 794 (sous Charlemagne), c'est la France et l'Allemagne qu'il frappe sans pitié; en 821 et 843, il reparaît dans certaines contrées de l'Europe, et l'on mêle des glands écrasés et de la terre à la farine; en 845, 861, 868, et 872, le peuple en vient jusqu'à manger de la chair humaine; en 874, la famine fond de nouveau sur la France et l'Allemagne, et emporte un tiers des habitants; en 1006, elle désole l'Europe tout entière, et on dévore les chiens, les chats, les animaux immondes, les reptiles et jusqu'à des écorces d'arbres bouillies; en 1023, elle visite la Russie et, comme on l'attribue aux conjurations magiques de certaines vieilles femmes, on les égorge avec solennité, dans la pieuse intention de désarmer la colère du ciel; en 1035, la France en revient forcément aux glands et aux écorces; on assassine les individus isolés dans les campagnes et l'on met en vente leur chair encore palpitante sur les marchés de plusieurs villes; en 1125, l'Afrique est réduite jusqu'à dévorer des cadavres; en 1481, 1693 et 1709, toutes ces horreurs se renouvellent dans notre malheureux pays; en 1767, c'est le Bengale qui souffre (lord Clive, gouverneur de ces riches contrées conquises par les Anglais sur Tippo-Saëb, avait fait accaparer partout le riz), et la moitié de son immense population (trente millions d'habitants), douce et timide, s'éteignit, sans murmure, dans les tortures de la faim; en 1768 et 1775, c'est la France qui va encore être décimée, et pour longtemps, car

ce fut à cette époque que la guerre au pain, dite le *pacte de famine*, s'y établit jusqu'en 1785—86, époque où le banquier Pinet, caissier de l'infernale Régie, fut tué d'un coup de pistolet à sa maison de campagne du Vésinet.

En 1788, dans le courant de juillet, une grêle effroyable détruisit sur pied toutes les récoltes. Une sécheresse extraordinaire tarit ensuite les sources, les fontaines et jusqu'aux rivières les plus abondantes; puis, au mois de décembre, survint un froid excessif (18 degrés 3/4 au-dessous de 0, — 23 degrés centigrades environ), duquel ensemble d'intempéries il résulta inévitablement, en 89, une affreuse disette.

A qui le peuple s'en prit-il de cette calamité? à l'inclémence des saisons, sans doute ; — non, il s'en prit au Roi, à la Reine, au Dauphin (un enfant de cinq ans), qu'ils appelaient, croyant faire beaucoup d'esprit, le *Boulanger*, la *Boulangère* et le *petit Mitron*. On sait ce qui arriva quatre ans plus tard au Temple, à la Conciergerie et sur la place Louis XV ; il s'en prit aux nobles, aux riches propriétaires, aux fermiers, en les traitant d'Accapareurs; un de ces derniers même qu'on entraînait tumultueusement vers la Seine pour lui faire prendre, comme on disait alors, un bain complet; ne dut son salut qu'à l'évêque de Chartres qui l'arracha des mains des Emeutiers.

Le malheureux Foulon, sous-intendant des vivres militaires, n'eut pas le même bonheur; on l'accusa d'avoir dit un jour publiquement : Si j'étais ministre, je ferais manger du *foin* aux Français et faucher Paris comme on fauche un pré. Ce propos infâme, vrai ou supposé, vola bientôt de bouche en bouche et causa

partout, à Paris, à Versailles et dans les provinces une grande irritation : la cour s'en effraya, et Foulon, appréhendant qu'on ne vînt, d'un moment à l'autre, le massacrer chez lui, s'échappa de Paris pendant la nuit et se glissa furtivement dans une chaumière isolée aux environs de Vincennes ; mais, par une fatalité déplorable, il est découvert quelques jours après dans sa retraite et arrêté par des paysans qui commencent par lui lier les mains derrière le dos, l'attachent ensuite à la queue d'un cheval avec une botte de foin sur chaque épaule, un bouquet de chardons à la boutonnière et un paquet d'orties, en forme de cravate, autour du cou. La bande joyeuse et triomphante arrive à Paris, le 22 juillet, à quatre heures du matin, place de Grève ; le bruit de son arrivée se répand bientôt partout ; on accourt voir cet infâme ennemi du peuple que le ciel, dit-on, vient de remettre au peuple même pour qu'il en tire une vengeance nationale : cette vengeance, en effet, fut affreuse, car, après une agonie de cinq à six heures, après avoir servi de jouet à une foule de brutes fanatisées, le malheureux, et peut-être bien innocent intendant, fut pendu à une lanterne de la place, puis décapité. On promena ensuite, au bout d'une pique, sa tête dans Paris, et son corps, tout meurtri et souillé d'ordures, fut porté en triomphe à la Morgue.

M. Berthier de Savigny, son gendre, eut, un peu plus tard, le même sort, sauf la tête qui ne fut ni coupée ni promenée dans la ville ; on se montra indulgent pour lui...

Continuons !

Quand la famine de 1846 est venue encore une fois

désoler non-seulement la France, mais l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Prusse, l'Autriche, la Pologne, l'Espagne, le Portugal, le Piémont, l'Italie, la Suisse, etc.; alors que partout la richesse honnête allait au-devant des besoins impérieux du pauvre; quand la ville de Paris faisait, outre ses charges ordinaires qui s'élèvent à 180,000 francs environ par jour, tant pour l'impôt personnel et mobilier des locataires au-dessous de 200 francs, fixé dernièrement encore à 6,174,229 francs, que pour la dépense des hôpitaux dont les revenus, quoique immenses, sont encore insuffisants de moitié (5), pour les secours à domicile (quatre-vingt-dix mille individus sont portés, en hiver, sur la liste des indigents), pour l'entretien des monuments et jardins publics (les arbres seuls que l'on plante dans ces jardins ainsi que sur les boulevards intérieurs et extérieurs, sur les quais et sur les bas côtés de quelques larges rues coûtent 80,000 francs environ par an), des églises (elles sont au nombre de cinquante-six en y comprenant quatre chapelles, trois temples protestants, une église russe, une église romaine, une synagogue et une petite mosquée égyptienne (6); des séminaires, des tribunaux, des mairies, des musées, des bibliothèques, des colléges, des écoles, des asiles, des crèches, de quinze mille enfants abandonnés, des casernes, des prisons (on en compte une douzaine et deux cents prévenus environ, hommes, femmes et enfants, y entrent tous les jours, Dieu sait, par exemple, quand ils en sortent!), des marchés, des fontaines, des ponts, des quais, des égouts, de la voie publique et de l'éclairage des rues, ainsi que pour le service de la garde nationale et garde municipale,

les sergents de ville, les pompiers, les sauveteurs, le maintien de l'ordre, la sûreté et la salubrité publiques, une subvention à cinq grands théâtres, des primes à l'agriculture, à la science, aux beaux-arts, à l'industrie, à la vertu, etc.), tous les sacrifices possibles, et jusqu'à concurrence de 14 millions, en faveur des ouvriers nécessiteux; quand les départements limitrophes empêchaient l'embarquement, la circulation et par conséquent le commerce des grains; quand on accusait Louis-Philippe et MM. Rotschild, Darblay, Mallet, etc., d'accaparer tous les blés de la France pour affamer le peuple (7); de les envoyer par delà les mers pour les faire stupidement pourrir et les ramener ensuite avariés sur les marchés; alors qu'on s'insurgeait partout; que Buzançais était le théâtre d'un drame horrible, pourquoi personne n'a-t-il dit, avec cette voix de la sagesse qui est celle de la persuasion : Ecoutez-moi, mes frères!

Jadis, et sous Louis XVI, sous Napoléon, sous Louis XVIII, sous Charles X, il y a eu malheureusement, comme aujourd'hui, en France, des années calamiteuses, et cependant Napoléon, Louis XVIII et Charles X n'étaient certainement pas des accapareurs.

Il faudrait d'ailleurs des milliards pour acheter les grains de toute l'Europe, et où trouver cette masse de numéraire? il faudrait, en outre, pour les contenir, des greniers innombrables et des centaines de magasins gigantesques.

Mais, ne parlons que de notre pays :

Il y a chez nous, dans les villes et dans les campagnes, beaucoup de gens qui croient encore, de père en fils, et avec tout l'entêtement de la sottise, que la

France récolte annuellement du grain pour sa consommation de trois années. Demandez-leur ce qu'on a fait de cet immense superflu seulement depuis 1830 ; dans quels greniers il était amassé ; sur quels chariots et par quels portefaix il a été chargé ; dans quelles rivières il a été jeté ; dans quels ports il a été embarqué pour l'étranger ; dans quel bureau d'octroi il a été enregistré ; combien son départ de France, puis son retour en France ont produit au fisc, ils vous répondront intrépidement : Je n'en sais rien, ce n'est pas mon affaire, et pourtant *c'est comme ça !* — Vous insistez pour les détromper, — ils se bouchent les oreilles, et vous rangent, sans autre forme de procès, dans la bande des *coquins*, qu'il faudrait tous pendre pour le bonheur de l'humanité : Voilà !

Mais tous les gens sensés, instruits, positifs, qui ont étudié cette matière avec attention, savent combien il y a d'exagération dans cette abondance prétendue, chez nous, des céréales ; car, en supposant que la production annuelle de la France en grains à épis comprenant le froment, le seigle, le maïs, l'orge, le sarrasin ou blé noir, le riz qu'on ne cultive guère dans nos contrées et l'avoine qu'on n'emploie dans la panification qu'à certaines époques fatales, comme en 93 et 1814, en supposant, disons-nous, que cette production s'élevât à cent millions d'hectolitres par an, et malgré tous les défrichements successifs qu'on a faits et qu'on fait encore tous les jours, on ne peut raisonnablement en espérer davantage ; il faut commencer par déduire de cette quantité trente millions d'hectolitres pour les semences, trois à quatre millions, en outre, pour les animaux domestiques et de basse-cour, et il

est positif ensuite que le reste ne suffit plus aujourd'hui à la France qui compte maintenant 36 millions d'habitants au lieu de vingt-cinq qu'elle avait autrefois (8).

Le territoire de la Beauce, du Berry, de l'Anjou, du Gâtinais, de la Brie, du Poitou, de l'Artois est fertile sans doute, et la Beauce seule nourrirait vingt fois la Beauce; mais, par contre, la Sologne ne produit rien; une partie de la Champagne s'appelle *Pouilleuse*, c'est dire suffisamment ce qu'est la moitié de la Champagne; le Midi, qui nous offre d'ailleurs beaucoup d'autres récoltes précieuses, est généralement trop aride pour les céréales; la vigne s'étale, avec délices, sur les verdoyants coteaux de la Bourgogne, mais la faucille du moissonneur n'y fait pas tomber d'innombrables épis dans les plaines; la Normandie a de beaux et gras pâturages, sans doute, des pommiers en masse, mais des pommes ne sont pas du blé; le Nord est ensemencé de betteraves et de colza; toutes les montagnes calcaires ou granitiques du Morvan, de l'Isère, du Var, du Jura, des Pyrénées, des Vosges, du Forez, de l'Auvergne, des hautes et basses Alpes, etc., ainsi que les Cévennes, les Landes de Gascogne, la Camargue et les longues côtes baignées par nos deux mers sont à peu près stériles.

Ajoutons à cela tout le terrain enlevé à l'agriculture par nos grandes routes nationales, nos canaux, nos chemins de fer, et qu'on ne s'étonne pas ensuite si, comme toutes les statistiques établies depuis trente ans le prouvent, la France est forcée d'acheter annuellement à l'étranger, et par échange, d'autres produits et marchandises, pour 70, 72 ou 75 millions de grains, tandis qu'elle n'en revend à quelques-uns de ses voi-

sins peu favorisés sous ce rapport, mais beaucoup mieux sous d'autres, que pour 11, 12 ou 15 millions également par an. Mais cette richesse de certaines productions territoriales dans une contrée, et une abondance merveilleuse d'autres fruits également nécessaires à la vie des hommes sous un autre soleil, sont une des sages prévisions de Dieu qui a voulu que tous les habitants de la terre eussent ensemble, par des échanges commerciaux et des transactions mutuelles, des relations journalières d'intérêt, d'assurance dans les disettes et d'affection.

En 1846 et 1847, époque où la disette a été générale, nous avons acheté à l'Egypte, à la Russie (car on sait que la Crimée, où la noble armée anglo-franco-sarde a combattu, naguère, avec tant de gloire pour la civilisation et la liberté des peuples, est ordinairement très-fertile) et à l'Amérique, pour 400 millions de blés, argent comptant, car on n'avait pas alors le temps ni au Caire, ni à Odessa, ni à Phaladelphie, à Boston, à New-York, de faire aucuns échanges commerciaux d'ordinaire si lents à s'opérer; ces blés, une fois payés, étaient emmagasinés tant bien que mal sur les ports, en attendant des bâtiments pour les exporter; mais, comme ces navires de charge, au nombre nécessaire de 8,000 seulement pour la France, étaient rares, les grains pourrissaient avant leur embarquement, et, lorsqu'enfin ils entraient avariés au Havre, à Nantes ou à Marseille, le peuple, non le vrai peuple, *populus*, mais la populace, *vulgus*, criait stupidement : — Ce sont nos blés de France que Louis-Philippe, Rotschild, Darblay et compagnie nous renvoient pour nous les revendre à prix d'or, et pourris!

Et alors, qu'est-il arrivé? un homme a été massacré à Buzançais, et ses trois stupides et malheureux assassins ont été décapités; beaucoup d'autres, égarés comme eux, ont été condamnés aux galères et à la prison; Louis-Philippe, le protecteur éclairé des sciences, des lettres, des arts et du travail, indignement calomnié depuis longtemps, et sous tous les rapports, a été contraint d'abandonner son trône en emmenant avec lui hors de France, non pas seulement la Reine des Français, car qu'était-ce qu'une reine en 1848? mais la femme, l'épouse, la mère et la chrétienne modèle; le même orage a dispersé également toute la famille, et M. Rotschild, forcé alors, ainsi qu'un Prince, de se cacher pour éviter la mort, a vu son château de Suresnes dévasté, saccagé, incendié comme l'avait été la veille Neuilly et le Palais-Royal, et cependant les incendiaires étaient presque tous habitants de cette même commune de Suresnes, où M. Rotschild répand annuellement d'innombrables bienfaits, où madame Rotschild est la providence de tous les vieillards, de toutes les femmes en couches, de tous les enfants en bas-âge, et où le Curé de la localité, en recevant journellement pour les pauvres de la paroisse les dons de son riche voisin, lui dit affectueusement en lui serrant la main : — Vous n'êtes pas juif, monsieur Rotschild, puisque vous pratiquez si bien l'Evangile.

On a parlé dans les premiers jours de la nouvelle République, et pour faire alors une émouvante propogande populacière, du partage possible, entre tout le monde, de la fortune des riches : argent, châteaux, hôtels, forêts, domaines, etc., et nombre d'anar-

chistes, beaux diseurs, certains charlatans, à bout de ressources, ont fait concevoir ces belles espérances de bonheur futur à de pauvres gens d'une crédulité robuste; mais tous les hommes raisonnables, tous les ouvriers laborieux, tous les prolétaires honnêtes comprennent l'impossibilité d'une mesure aussi infâme.

D'ailleurs, qu'en résulterait-il?

Tout l'argent monnoyé, en France, s'élève à peine à trois milliards, masse d'ailleurs énorme (9); divisons-les entre trente-six millions de Français, que nous sommes, et nous aurons, en tout, chacun, en y comprenant les enfants, environ 94 ou 97 francs; mettons cent francs! Quinze jours après, il y aura à coup sûr, suivant la conduite plus ou moins régulière des individus, une nouvelle inégalité de fortune, et il faudrait conséquemment repartager.

Dans le partage des maisons, tout le monde ne voudrait avoir sa part que d'une bonne maison, bien aérée, dans un beau quartier, avec un logement commode pour soi et les siens; on consentirait volontiers à habiter le premier et le second; on hésiterait pour le troisième; mais qui diable voudrait grimper quatre, cinq et six étages? les chats seulement.

Il en serait de même pour le sol; que ferions-nous chacun de nos trois ou quatre arpents de terre : pour les uns dans la Beauce, le Gâtinais, le Berry, la Normandie, la Touraine, la Bourgogne, la Provence, etc.; pour les autres, en Sologne, dans la Champagne dite Pouilleuse, dans la Camargue, dans les Landes, dans les marais, dans les carrières ou sur les montagnes?

Nous deviendrions forcément agriculteurs pour vivre de notre travail et de notre propriété, et alors,

non-seulement plus de prêtres, de médecins, d'instituteurs, de juges, d'artistes et de fabricants, mais de boulangers, de cordonniers, de tailleurs, de maçons, de forgerons, de menuisiers, etc.

Ce serait revenir à ces temps primitifs dont nous avons cherché à donner une idée précédemment et où l'homme, vivant matériellement, comme les autres brutes de la création, était environné de tant de souffrances et de misères.

Nous empruntons au *Moniteur officiel* l'article suivant :

« Nous voici en présence d'une année qui, sans être aussi malheureuse que les deux précédentes, sera encore néanmoins très-difficile à traverser pour les pauvres gens : la France a besoin de 82 à 83 millions d'hectolitres de blé pour sa subsistance annuelle, et on n'évalue la récolte de 1855 qu'à 75 millions d'hectolites environ.

« Le Gouvernement s'occupe avec sollicitude de combler le déficit présumé (soit 7 millions d'hectolitres).

« L'Algérie, qui deviendra peut-être un jour un des greniers de la France, comme l'Afrique l'était jadis pour l'Empire romain, va commencer à nous venir puissamment en aide; l'exportation est interdite, et par contre, tous les droits de douane pour l'importation sont supprimés; on a abaissé en outre de moitié, les tarifs concernant le transport des denrées alimentaires par les chemins de fer et les canaux, et comme on sait que l'Amérique, l'Espagne et la Sicile ont été heureuses cette année, le commerce s'y livre déjà à des achats considérables qui nous arriveront d'un mo-

ment à l'autre; les pommes de terre sont abondantes et saines; la récolte des haricots a été bonne; les châtaignes ne feront pas défaut aux montagnards du Jura, du Périgord, du Limousin , de la Corrèze et du Morvan; la vigne donnera d'excellent vin avec un cinquième de plus que l'année dernière, et la viande de boucherie commence à diminuer un peu.

« Que les populations se rassurent donc; qu'elles se gardent bien surtout de piller les grains et de maltraiter les marchands sur les marchés, car les approvisionnements cesseraient immédiatement et pour longtemps; qu'on ne porte plus de torche incendiaire dans les châteaux, les fermes et les gerbes amassées en meules au milieu des campagnes; qu'on cesse également de croire qu'il y ait des individus qui, par opinion politique, et pour affamer le peuple et le porter au désordre, font jeter leurs grains dans les fleuves, car rien de cela n'existe et ne peut raisonnablement avoir lieu; qu'y gagneraient-ils d'ailleurs? et cette opération se ferait-elle bien toujours sans danger pour eux et leurs aides?

« Mais ce sont de fatals propos que des gens stupides ou méchants se plaisent à propager, et qui, dans les circonstances critiques, déterminent ordinairement le pillage, l'incendie et le meurtre. L'autorité aura les yeux sur ces derniers, et lorsqu'elle les trouvera en défaut, elle les punira sévèrement.

« Quant aux gens riches, aux manufacturiers, aux fabricants, aux entrepreneurs, qu'ils fassent travailler autant que possible, pour seconder le Gouvernement qui vient lui-même de voter un crédit de 10 millions dans cette intention.

« Arrière la politique et l'esprit de parti !

« Que notre drapeau ne soit aujourd'hui ni blanc, ni rouge, ni tricolore, mais celui de l'Evangile sur lequel on lit depuis mille ans : — Aimez-vous les uns les autres! et que les vieillards, les femmes, les enfants, les infirmes et les malades trouvent, pendant cet hiver encore, dans l'assistance de tous les honnêtes gens, de quoi avoir du pain, des vêtements et du feu. »

Nous avons dit plus haut que les tempêtes, les orages et la grêle étaient souvent, en dévastant les récoltes sur pied, une cause fatale des famines.

On lit dans l'*Union Bourguignonne :*

« Samedi, 29 juin 1861.

« Les nombreuses localités que l'Ouragan a traversées samedi sur toute la longueur de notre département, depuis Arnay-le-Duc jusques et y compris le canton de Selongey, ont vu disparaître leurs récoltes, dévaster leurs jardins; dans les villages, les vitres brisées sont innombrables, et on compte peu de toitures qui n'aient souffert quelque dommage.

« Les clochers de Villey et de Courtivron ont été emportés.

« Sur certains points, les grêlons étaient si gros, qu'à Verrey-sous-Salmaise entre autres, on en a ramassé quelques-uns qui, une heure environ après l'orage, pesaient encore 400 grammes.

« On ne compte pas moins de cent communes qui ont eu à souffrir de la catastrophe de samedi. »

Dans le Cher, un ouragan, laissant après lui la ruine et la désolation, s'est déchaîné le même jour sur les cantons de Vierzon et de Graçay. Rien ne saurait dépeindre l'aspect désolé des campagnes atteintes par le fléau. Toutes les récoltes sont perdues; le sol est ravagé et jonché de débris de toitures et de carreaux. Les arbres sont brisés ou abattus. Les dégâts matériels sont immenses et les victimes nombreuses. A Vierzon seulement, les pertes s'élèvent, dit-on, à 250,000 fr. au moins.

Pendant plus d'une heure qu'a duré la tourmente, des grêlons, d'un poids moyen de 60 à 80 grammes, chassés par un vent d'une extrême violence, n'ont cessé de tomber dans la commune de Dampierre; on en a ramassé un qui mesurait 30 centimètres de circonférence. Tout le vitrage de la gare de Vierzon a été brisé, ainsi que les carreaux qui, sur le passage de l'ouragan, se trouvaient dans la direction du vent et de la grêle. Un grand nombre de personnes ont été plus ou moins grièvement blessées.

Les orages ont causé aussi de grands dommages dans plusieurs communes voisines de Lons-le-Saulnier (Jura). La grêle est tombée à Frétigny, à Légna, à Bornay, à Vermantois, à Moiron et dans beaucoup d'autres localités. On n'estime pas à moins de 10,000 francs les pertes subies par la première de ces communes. Le même orage a détruit pour plus de vingt-cinq mille francs de récoltes à Légna. Dimanche, la grêle tombait si grosse, qu'en beaucoup d'endroits on a trouvé quantité d'oiseaux tués par elle.

Une pluie diluvienne est tombée à Saumur (Maine-et-Loire); la foudre a déraciné plusieurs peupliers.

Pendant l'orage, la femme Dupuis, âgée de 86 ans, qui traversait le pont des Rosiers, a été précipitée dans la Loire, où elle a trouvé la mort. Des phénomènes électriques se sont aussi produits à la station du chemin de fer de la même localité : les fils du télégraphe ont été fondus dans l'intérieur du bureau, et l'appareil bouleversé. Ces dégâts ont été immédiatement réparés.

A La Flèche, deux orages se sont succédé. Les ravages sont considérables. Les communes environnantes ont été assaillies par la grêle.

Plusieurs communes de la Touraine ont été également visitées par des ouragans, principalement les villes de Chinon, Manthelan, Cléré, Loches. La foudre est tombée à Loches et à l'Ile-Bouchard.

Les communes de Rivarennes et de Cheillé ont aussi beaucoup souffert de la grêle.

Dimanche soir, Vitry (Marne) a été à son tour éprouvé. Une demi-heure a suffi pour anéantir toutes les espérances que donnaient les récoltes. Dans plusieurs communes, et particulièrement dans celles de La Chaussée, de Vitry-la-Ville, de Pogny, d'Omey, etc., la plupart des habitations sont endommagées; des toitures ont été emportées par l'impétuosité d'une trombe; le clôcher de l'église de La Chaussée a été enlevé; un grand nombre d'arbres de haute futaie ont été déracinés et jetés au loin; les jardins, les vignes sont entièrement saccagés; seigles, blés, orges, avoines, tout est détruit. Beaucoup de personnes même ont été grièvement blessées par une grêle dépassant en grosseur toutes les proportions connues.

La campagne est jonchée de cadavres de lièvres, de

perdrix, de pigeons, etc. Des troupeaux sont rentrés tout ensanglantés. Les pertes matérielles sont incalculables et le pays est au désespoir.

L'Aveyron n'a pas été plus épargné : un violent orage, mêlé de grêle, a éclaté aussi dimanche soir dans la vallée de la Sorgue, écrit-on de Verzols (Aveyron), au *Messager du midi.*

Au moment où les coups de tonnerre se succédaient avec rapidité, les frères Ricard, d'Hermilis, commune de Verzols, regagnaient précipitamment leur domicile. lorsque tous les deux ont été frappés et renversés par le fluide électrique. Après un intervalle dont il n'a pu apprécier l'étendue, l'aîné des deux frères a repris connaissance; il a pu se relever et a couru à son frère, qui était demeuré étendu auprès de lui, mais il n'a pu le ranimer. Tous les secours ont été inutiles. Le cadavre ne présente à l'extérieur aucune trace apparente des effets de la foudre. La langue est d'un aspect carbonisé, entièrement contractée et retirée au fond de la gorge.

Celui des deux frères qui a survécu a dit avoir senti, au moment où il a été renversé par la foudre, comme un vigoureux coup de fouet sur les épaules et sur les jambes.

Les grêlons énormes et serrés qui accompagnaient cet orage ont causé des pertes considérables aux récoltes.

Dans l'Ardèche, à Privas, l'orage a éclaté avec non moins de violence. Aux éclats de la foudre, est venu se mêler un bruit formidable : c'est celui de la grêle qui tombait avec fracas. Les grêlons étaient d'une grosseur si prodigieuse, que plusieurs hommes et

femmes, surpris en pleins champs par l'orage, ont eu les bras cruellement meurtris en cherchant à se garantir la tête; quelques-uns même ont été tués.

On lit dans le *Salut public* de Lyon :

« Depuis quelques jours, les feuilles publiques sont pleines de détails sur les phénomènes météorologiques qui se manifestent partout à la fois, et dans certaines contrées ont occasionné de grands désastres.

« C'est ainsi que depuis huit jours nous avons pu compter que sur divers points de la France, vers la région *est* notamment, la foudre est tombée trente-trois fois, et chaque fois a produit mort d'hommes ou blessures graves. D'un autre côté, les pluies torrentielles ont causé des ravages considérables et amené des éboulements, des chutes de murs dont il est résulté encore des morts et des blessures.

« Avant-hier, à Lyon, une véritable trombe d'eau s'est abattue sur la ville. On aurait dit que, suivant l'expression biblique, les cataractes du ciel s'étaient ouvertes et qu'un nouveau Déluge allait détruire le Département et en dissoudre les maisons dans les eaux du Rhône grossies par l'averse. Heureusement, et grâce au système de canalisation souterraine adopté depuis quelques années, l'écoulement des flaques et des nappes liquides est presque instantané. Un quart d'heure après la pluie, il n'y paraissait plus. »

Maintenant, comme il faut que les malheureux Campagnards qui viennent d'être si cruellement éprouvés se nourrissent, ensemencent leurs champs, élèvent leurs animaux domestiques et attendent, avec plus ou moins de résignation, la récolte de l'année

prochaine, peut-on maudire et appeler *accapareurs* les marchands qui achèteront à droite et à gauche, dans des contrées fertiles, des céréales quelconques pour les vendre dans ces pays désolés?

GUERRES CIVILES.

Mais si la calomnie et les sots propos, répandus à tort et à travers, ont, durant le cours des maladies épidémiques, ainsi que pendant les famines, des résultats si tristes et si malheureux, c'est mille fois pis encore pendant les guerres civiles, alors que les citoyens fanatisés, hors d'eux-mêmes, foulant aux pieds les lois divines et humaines, s'entr'égorgent sans pitié ni merci, pour des systèmes de gouvernement qu'ils jugent mal, qu'ils créent d'après leur opinion personnelle seulement, et qui sont impraticables.

Tous les habitants de Paris ont encore présent à la mémoire et n'oublieront jamais, sans doute, le drame fatal accompli sous leurs yeux pendant les derniers jours de juin 1848.

Que de victimes de part et d'autre! que de sang répandu! que de souffrances dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les forts et sur les pontons de l'Etat!

Combien alors furent sinistres ces cris : *Du linge pour les blessés, s'il vous plaît!* retentissant dans tous les quartiers.

Quelle stagnation ensuite dans le commerce, dans

le travail ! et partout que de larmes, d'incertitudes et de misère !

Et pourquoi cette lutte si cruelle et si acharnée ?

C'est, hélas ! parce qu'au milieu du combat fratricide, de misérables calomniateurs ou des bavards insensés propageaient, d'un côté, dans les rangs des insurgés, le bruit que les gardes mobiles, ces jeunes enfants de Paris qu'on avait heureusement arrachés, quelques mois avant, au désordre et à l'oisiveté pour en faire des soldats, fusillaient sans discernement et massacraient sans pitié tous les habitants des maisons dont ils s'emparaient; tandis que, d'un autre côté, ces mêmes individus déclaraient, avec assurance, et pour en avoir été témoins, disaient-ils, que les insurgés des faubourgs mettaient le feu partout; que, sur plusieurs points de la ville, des ouvriers (ils osaient donner le titre d'ouvriers à ces monstres supposés !) sciaient les bras, les jambes et le cou de tous les soldats, gardes nationaux ou mobiles qui tombaient en leur pouvoir; et que des femmes même leur arrachaient préalablement les yeux avec des tire-bouchons et les mutilaient affreusement, en souriant encore à leurs tortures.

Tous les hommes sensés ne pouvaient croire à tant d'horreurs commises en France et par des Francais, et par des femmes; mais les gens crédules ou lâches, les combattants des deux partis, exaltés par la vue du sang, les cris des blessés et l'odeur de la poudre, leur donnaient facilement créance, et c'est ainsi que des voisins, des amis, des frères, aristos, démocs, socs, riches ou prolétaires, se sont entr'égorgés, pendant quatre jours, en poussant le cri de : *Liberté, Egalité,*

Fraternité, d'une part, et le cri, inconnu jusqu'ici, de *République démocratique et sociale* de l'autre (10).

Etait-ce bien la peine d'en venir à tant fureurs pour un motif si léger, pour une légende si peu différente? et ne pouvait-on pas, de part et d'autre, discuter ses principes politiques autrement que comme des sauvages ou des fanatiques du Bas-Empire?

Quelle tache nouvelle, en outre, pour notre histoire, que la mort de Bréa et de Mangin mis, pendant quatre heures, à la torture par une douzaine de scélérats barricadés à la barrière Fontainebleau!

Et dire que trois cents personnes sont venues, plus tard, attester honteusement devant la Justice qu'elles avaient été témoins de leur lente agonie sans avoir eu le courage, comme c'était impérieusement leur devoir, de se jeter entre le général et ses assassins pour lui faire un rempart de leurs corps.

A cette ignoble lâcheté des hommes, hâtons-nous d'opposer ici (quoique par anticipation, puisque le fait que nous allons citer n'a eu lieu que deux ans plus tard, et après le coup d'Etat du 2 décembre), la gloire d'une jeune femme de Bédarieux, Rose Mical, qui, au risque de perdre vingt fois la vie, a protégé de son corps, et fort longtemps, cinq malheureux gendarmes isolés, qu'une foule de scélérats voulaient assassiner, et qui, quoique blessée à la tête, aux bras, à la poitrine, est restée jusqu'à la fin à ce poste d'honneur.

Deux gendarmes pères d'une famille nombreuse, sont tombés sur le carreau; on s'empresse, au nom de la *liberté*, de l'*égalité* et de la *fraternité*, de les achever à coups de pierres, de couteaux, de fourches, de talons de bottes, et comme l'un d'eux exhale encore de

sa poitrine râlante quelque souffle de vie, un misérable se livre sur sa personne à l'action la plus infâme qui ait jamais peut-être été commise au monde, car il lui *urine* dans la bouche pour voir quelle laide grimace il allait faire en mourant (11).

Enfin, après une attaque acharnée d'une part et une résistance magnanime de l'autre, un Maire d'une commune voisine arrive tout à coup, avec une douzaine de gardes nationaux, se jeter à travers ce drame horrible, et trois gendarmes sont sauvés.

Mais, après ces horribles scènes accomplies à Paris et à Bédarieux, il s'en prépare d'autres pour 1852, dont tous nos départements, ainsi que l'Autriche, la Prusse, la Pologne, l'Italie, le Piémont, la Sardaigne, l'Espagne, le Portugal, l'Europe entière enfin, doivent être le théâtre :

Il faut régénérer le monde, ainsi le veut, dit-on, le Peuple souverain.

D'affreux serments, prononcés sur les têtes les plus chères, ou du moins prétendues chères, lient les conjurés.

A force de grandes promesses et de phrases renouvelées de 93, on a gagné l'esprit d'une infinité de pauvres gens crédules qui ont tout à coup oublié leurs devoirs pour se jeter dans des sociétés secrètes que, plus tard, soit par crainte ou par fausse honte, ils n'ont plus osé abandonner, et quand le signal du massacre, qu'ils attendent avec impatience, arrivera enfin de Paris, toutes les cloches des villages s'ébranleront en même temps, les poignards seront tirés et les oppresseurs du peuple disparaîtront de la terre.

Mais tous ces projets sinistres vont-ils s'accomplir ?

Non! Dieu protége la France : il inspire Louis-Napoléon comme il avait, à cinquante ans de là, inspiré son oncle, comme il avait autrefois encore inspiré sainte Geneviève, Jeanne d'Arc; et la France est sauvée; et l'on voit par ce qui s'est passé en juin 1848, à Paris, et au mois de décembre 1851, dans la Nièvre, le Cher, l'Hérault, la Drôme, les Basses-Alpes, etc., où d'honnêtes citoyens, des femmes, des prêtres, des magistrats, de braves soldats et de malheureux gendarmes ont été lâchement assassinés, et outragés encore après leur mort, ce qu'on nous préparait d'un moment à l'autre, sans la fermeté, le courage et la sagesse de l'homme providentiel dont plus tard, par reconnaissance, nous avons fait notre *Empereur*.

Aujourd'hui, néanmoins, et il faut le dire hautement, mais avec un sentiment de pitié, nombre d'évêques, de prêtres, de dévots, de savants, d'anciens nobles, de riches, de propriétaires, d'artistes, d'industriels, de marchands et d'ouvriers dont *Napoléon* a protégé la mitre, la crosse, l'étole, les chapelets (il leur a même réouvert les portes de Sainte-Geneviève fermées depuis 1830), les livres, le blason, le portefeuille, la propriété, le pinceau, la lyre, le ciseau, le burin, les découvertes utiles, le commerce et le travail manuel, semblent avoir oublié tout cela, et demeurent dans une indifférence complète à son égard, quand ils n'osent pas faire davantage.

Pourquoi donc cette inconstance, cette petite guerre systématique, cet antipatriotisme, ces turpitudes?

— Ah! pourquoi :

LES MATELOTS.

(FABLE.)

Le tonnerre grondait et la vague en furie
Tourmentait une barque où trois vieux matelots,
A genoux et tremblants, demandaient à Marie
La grâce d'échapper à la fureur des flots.
Si tu nous viens en aide, ô notre sainte Mère!
Disaient-ils, nous faisons le serment solennel
D'aller dévotement en abordant la terre,
De vingt cierges pieux honorer ton autel.

La Tempête se tait, on gagne le rivage,
Et bientôt nos Gaillards, lisant sur un tableau :
Cabaret des Amis. — Bon vieux picton sans O!
Se dirent : Entrons là faire un tout petit stage!
Nous avons bu tant d'eau sans vin pendant l'orage,
Qu'il faut nous rengosier avec du vin sans eau.
Sitôt dit, sitôt fait, et, sans peur, sans reproche,
Ils entrent, font bombance à perdre la raison,
Puis, avec quatre sous qui leur restaient en poche,
S'en vont à la Madone offrir... *un lumignon.*

Nous sommes tous, hélas! très-Matelots en France,
Plus de danger, plus de reconnaissance.

NOTES DU CHAPITRE VIII.

(1) A Nevers, toute la devanture d'un café situé sur le bord de la Loire s'étant affaissée tout à coup au milieu des eaux, le billard de l'établissement s'échappa par la brèche improvisée et, quand le fleuve fut rentré dans son lit, on trouva le grand fugitif à quatre lieues de là engagé par les pieds dans les fortes branches d'un saule et ayant encore deux billes dans ses blouses.

(2) Noms donnés aux plus beaux ouvrages d'architecture ou de sculpture connus dans l'Antiquité ; ce sont :

1° Les Jardins suspendus et les murs de Babylone ;
2° Les Pyramides de l'Egypte,
3° Le Phare d'Alexandrie ;
4° Le Colosse de Rhodes ;
5° Le Jupiter Olympien de Phidias ;
6° Le Temple de Diane à Ephèse ;
7° Le Tombeau de Mausole en Arménie.

(3) Il avait, dit-on, 75 coudées de hauteur, environ 37 mètres, et était l'œuvre de Charès de Linde et Lachis. Pendant un millier d'années, il resta à moitié brisé et enseveli dans le sable du port ; mais, après la prise de Rhodes, les Sarrasins le mirent en pièces et en vendirent les débris aux juifs.

(4) On peut se faire une idée de cette anxiété en pensant à celle que le puysatier Dufavel, enseveli, pendant onze jours, auprès de Mâcon, par un éboulement, a causée partout, en 1836, et à l'espèce de fièvre nerveuse que vient de donner à tous les hommes de cœur l'horrible drame d'Ecully où, dans une tombe profonde de 10 mètres, ouverte tout à coup par le même accident que celui de Mâcon, un jeune terrassier a eu le courage surhumain de vivre vingt jours, le corps tout meurtri, et sans pouvoir changer de place, à côté du cadavre putréfié de son camarade Jalla.

Il est vrai que la religion soutenait Giraud.

(5) On compte à Paris, outre l'hôtel des Invalides et les

hôpitaux militaires du Val-de-Grâce, du Gros-Caillou et du Roule, qui sont entretenus par l'État, l'hospice Sainte-Eugénie, fondé par l'Impératrice, au jour de son mariage avec l'Empereur et l'Asile du Prince impérial; vingt autres Hôpitaux, au moins, à la charge de la ville, ce sont: l'Hôtel-Dieu, les Quinze-Vingts, l'institution des Sourds-Muets, des Jeunes-Aveugles, la Charité, la Pitié, la Salpêtrière, l'hôpital Saint-Louis, La Riboisière, Beaujon, Necker, Saint-Antoine, Sainte-Marguerite, de la Clinique (accouchements), Bon-Secours, Cochin, de Lourcine, Incurables-Hommes, Incurables-Femmes, Jeunes-Filles-Incurables, Maison de Retraite Larochefoucault, Hospice des Ménages, de la Sainte-Enfance, Enfant-Jésus, Orphelins du choléra et Bicêtre.

(6) La population parisienne se partage à peu près ainsi, au point de vue des cultes: Catholiques, 1,025,180; Protestants réformés, 6,370; de la confession d'Augsbourg, 6,996; Israélites, 10,720; divers, 4,010.

(7) Dans les années stériles, on parle à tout propos des Accapareurs sans réfléchir qu'il n'y a d'*accapareurs* que les rares maniaques qui laissent pourrir leur blé dans leurs greniers, par crainte seulement d'en manquer eux-mêmes. Quant à ceux qui achètent dans les campagnes et sur tous les marchés publics du blé qu'ils vont revendre d'une bourgade, d'une ville, d'un arrondissement, d'un département, d'une province ainsi que d'un royaume où il y a un peu de superflu dans une autre bourgade, une autre ville, etc., qui manquent du nécessaire; ces gens-là ne sont pas des Accapareurs qu'il faut honnir, frapper, assommer et piller sans scrupules partout où ils se présentent, mais des marchands utiles qui font le commerce des céréales comme d'autres font celui des vins, des laines, du bois, du fer et des denrées coloniales.

(8) En 1789, le ministre Turgot, établissant une espèce de statistique relativement aux grains, déclarait que, dans les temps ordinaires, la France produisait du blé pour treize mois, un mois de plus que l'année; que les bonnes années assuraient la subsistance de 450 jours, trois mois de plus que l'année; qu'enfin les années, non pas même mauvaises, mais seulement faibles, laissaient un déficit de deux mois, déficit qui se comblait, soit par les réserves antérieures, soit par l'importation.

(9) La masse du Numéraire, circulant en Europe, était évaluée dernièrement à environ six milliards, et répartie à peu près de la manière suivante :

En France.	2,700,000,000 fr.
En Angleterre	1,119,000,000
En Espagne.	450,000,000
En Portugal.	150,000,000
En Hollande et Belgique. . .	300,000,000
En Autriche.	270,000,000
En Italie.	250,000,000
En Prusse.	220,000,000
En Allemagne et Suisse. . .	210,000,000
En Russie.	300,000,000

(10) En attendant que tous ces mots de ralliement, dont on se servait avec une certaine affectation pendant ces temps de désordre, soient à peu près complétement oubliés, nous allons donner la définition des principaux : le mot *peuple* d'abord, vient du mot latin *populus*, qui signifie en même temps peuple et peuplier : c'est pourquoi dans toutes les Révolutions politiques on plante, avec profusion, des peupliers volés dans les campagnes pour en faire hommage au Peuple *souverain* des villes.

On évalue à environ 3,000 ceux qu'on a érigés, à Paris, en 1848, et dont, au retour de l'ordre, la cognée a débarrassé la voie publique.

Patriote, qui aime sa Patrie; *compatriotes* (vulgairement *pays*, *payse*), ceux qui sont nés dans la même ville, dans le même département, et quand ils sont ensemble établis à l'étranger, dans le même royaume; *citoyens*, habitants d'une cité *libre* et jouissant de certains droits, franchises et priviléges alors y attachés : aujourd'hui que toute la France est sous l'empire des mêmes lois, le titre de *citoyen* n'a plus aucun sens politique; *coreligionnaires*, ceux qui suivent la même religion; *aristos*, abrégé d'*aristocrates*, signifie : les nobles au pouvoir ou ceux qui aiment le gouvernement des nobles; *démocs*, abrégé de *démocrates*, signifie le contraire, c'est-à-dire hommes du peuple au pouvoir, ou ceux qui aiment le gouvernement par le Peuple; *socs*, *socialistes* (membres de la *sociale*), honnêtes gens qui voulaient mettre la fortune particulière en communauté et le travail en société; *prolétaires*, du mot

latin *proles* (race, origine, famille), voulait dire, sans doute, la grande famille des *travailleurs*, de même que les *ateliers nationaux* signifiaient les *ateliers de la Nation:* on sait ce qu'ils coûtaient (230,000 fr. par jour, à Paris seulement) et ce qu'ils ont produit.

(11) Il a fallu, pour être croyable, que ce fait monstrueux fût constaté dans un jugement solennel, rendu, à Montpellier, contre les assassins, dont trois ont été décapités, et, après les débats duquel procès, le Président, félicitant publiquement Rose Mical de sa conduite, lui a remis la Croix d'honneur qui n'a jamais brillé sur une plus noble poitrine que la sienne.



LA GUERRE.

Nous sommes trop de monde en France aujourd'hui! Le soleil n'y est plus assez chaud, le sol assez fertile, le travail assez rétribué, l'industrie assez active pour nous tous.

La Guerre seule pourrait nous sauver en entraînant au loin une masse d'hommes jeunes qui laisseraient ainsi le champ libre aux ouvriers d'un certain âge et feraient, en outre, un peu de place aux vieillards.

Voilà ce que l'on entend dire et répéter souvent par des gens stupides, paresseux et trop lâches pour aller eux-mêmes faire cette guerre qu'ils appellent de leurs vœux impies.

La guerre! mais la guerre, si cruelle au cœur des mères (*Matribus horrida bella*, Virg.), si fatale aux campagnes, dont elle arrache la population jeune et vigoureuse pour laisser souvent dans les villes des dandys ridicules qui achètent des remplaçants, ou de rusés débauchés qui, à la suite de plusieurs orgies préméditées, se présentent devant les Conseils de révision, pâles, défaits, tremblant sur leurs jambes, et parviennent souvent ainsi à se faire réformer; mais la guerre, disons-nous, n'est-elle pas presque toujours aussi funeste au vainqueur qu'au vaincu, et les glorieux champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna n'ont-ils pas été également arrosés du sang des ennemis de la France et du nôtre?

Après cent victoires, d'ailleurs, n'avons-nous pas

eu nos revers : Sarragosse, Madrid, Soria, Benavente, Victoria (retraite de Joseph), Rodrigo (en Portugal), d'une part ; Moscou, Dresde, Leipsick et enfin Waterloo, de l'autre, et tout n'a-t-il pas été emporté en même temps, comme le sable du désert, par les raffales et les ouragans !

Grands partisans de la guerre, et vous tous qui en faites si courageusement l'éloge, mais dans vos salons, dans les clubs, dans les cafés, dans les cabarets, demandez donc à la Franche-Comté, à la Bourgogne, à la Picardie, à la Champagne ce qu'elle coûte aux malheureux habitants dont le pays devient le théâtre des combats ; ils se rappellent encore, et leurs enfants redisent aujourd'hui aux petits enfants ce qu'ils ont souffert quand l'ennemi, qu'on avait alors la politesse d'appeler *les alliés*, *les bons alliés*, était le maître chez eux.

Il faut entendre aujourd'hui comme tous ces gens-là bénissent les Prussiens, les Autrichiens, les Italiens, les Suisses, les Espagnols, les Anglais et surtout les Cosaques ; et encore l'étranger ne faisait il pas, ou n'osait-il pas faire chez nous ce que nous avions fait nous-mêmes dans leurs pays, malgré la sévérité de la discipline établie.

Mais comment comprimer les passions ou pourvoir aux besoins impérieux de 500,000 hommes armés, sans habits, sans chaussures, et souvent affamés ?

Au résumé, qu'est-il resté de toutes les conquêtes de la République et de l'Empire ? de la gloire, sans doute ; mais, hormis que ce soit pour défendre le sol natal (la Patrie), ou pour venger une offense nationale, la gloire qu'on acquiert en tuant des hommes,

qui souvent n'ont marché contre vous que par force, est bien peu de chose aux yeux du Moraliste, qui l'estime à sa juste valeur, et à qui les trophées de la victoire, la grosse voix du canon, les oripeaux des fêtes, les illuminations, les feux d'artifice et les *Te Deum* n'inspirent qu'un sentiment de pitié.

Quel est l'homme raisonnable, en effet, qui n'estime pas cent fois plus l'Agriculteur qui fait venir un épi de blé, une pomme de terre, un chou, une carotte, un navet, que tous ces exécrables inventeurs de carabines-Minié, de canons rayés, tordus, ramés, armonstrongs et engins destinés à massacrer les hommes?

En 1793, la France, attaquée de toutes parts, s'est défendue avec une énergie sublime, et c'était son devoir; Bonaparte a continué magnifiquement les combats, et son épée glorieuse a renversé dans la poussière tous les ennemis de la France, mais les triomphes ont fini par l'éblouir; il n'a pas voulu entrer, par une porte bâtarde, dans la voie d'une Conciliation européenne, et il est tombé à son tour, en ne nous laissant, après tant d'exploits guerriers, qu'un admirable monument de sagesse, de civilisation et de paix intérieure qu'on appelle *Codes*, châsse d'or qui renferme aujourd'hui pour nous, comme reliques nationales, les grands *principes de* 89, que nos pères nous ont conquis et que nous léguerons à nos enfants pour leurs enfants, et plus tard pour toutes les nations civilisées de la terre.

A ceux qui demandent la guerre, toujours la guerre, nous répondrons encore :

— Mais êtes-vous donc isolés dans ce monde? n'avez-vous pas une mère ou un vieux père que le départ

de leur fils pour l'armée conduirait peut-être au tombeau? Et vous-mêmes, si vous avez des enfants, pensez-vous à la douleur que vous éprouverez, tôt ou tard, quand la Conscription viendra vous les enlever? Les fraîches jeunes filles, séparées brusquement, tantôt de leurs frères, tantôt de leurs fiancés, n'auront-elles pas le cœur incessamment déchiré, et quand, au retour des combats, les soldats blessés, à qui l'hôtel des Invalides ne sera plus encore une fois assez vaste pour offrir une noble retraite, reviendront dans leurs villages, les uns amputés d'un bras, les autres d'une jambe, ceux-ci avec la figure à moitié emportée, ne serez-vous pas les premiers touchés de ce spectacle? Ils recevront bien, il est vrai, de l'Etat, une pension de cinq à six cents francs; mais, pour un homme jeune, intelligent, laborieux, qu'est-ce qu'une pension en échange de deux bras robustes et accoutumés au travail?

La guerre! mais la guerre est l'antipode de la civilisation, du progrès, de l'amour!

Avec qui, au surplus, voudriez-vous la faire?

Toutes les nations voisines vous respectent; les étrangers viennent s'instruire à vos écoles, admirer vos monuments, encourager vos beaux-arts, remplir vos théâtres, acheter vos produits de luxe et de fantaisie, et vous ne respecteriez pas vos voisins!

D'un autre côté, si vous déclarez une guerre injuste à l'Espagne, par exemple, ne peut-elle pas faire voir encore qu'un grand peuple est invincible quand il combat pour ses Rois et sa Liberté?

Si vous attaquez séparément quelques faibles puissances de l'Italie : le Piémont, la Sardaigne, les Etats-

Romains, ou la Suisse, la Belgique, etc., ne comprenez-vous pas que ce serait lâcheté de votre part, à vous qui êtes forts, de provoquer le faible, comme il serait honteux à un Hercule de frapper une femme, un vieillard ou un petit enfant au berceau? et voudriez-vous, au surplus, que l'Homme magnanime sur la tête duquel nous avons placé naguère la couronne de France, imitât jamais le farouche Nicolas, inondant inopinément la Turquie de ses *cosaques*, pour en faire une seconde Pologne?

Dans ce cas aussi, l'opprimé trouverait des défenseurs, et vous auriez bientôt à combattre non-seulement des Piémontais, des Sardes, des Romains, des Suisses ou des Belges, mais encore toutes les autres grandes puissances de l'Europe qui veulent la paix générale, qui ont juré de la maintenir et de conserver à chacun le droit de chacun (1).

Attaquez donc l'Allemagne! la Prusse seule peut vous montrer 500,000 hommes armés et bien armés.

Vous direz peut-être encore, comme beaucoup de vieux *grognards*, et avec un enthousiasme poussé jusqu'au *chauvinisme* : — Cent Français battront toujours mille étrangers!

Allégation ridicule!

Aujourd'hui les peuples savent se battre, connaissent tous le maniement des armes, sont commandés par des chefs habiles et, comme le disait Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène (et sa parole a du poids) : « *La victoire sera toujours, à présent, du côté des gros bataillons.* »

Vous enverrez en Allemagne un million de soldats, je suppose, mais comment les nourrirez-vous?

Et ne voyez-vous pas déjà d'avance les hommes et les chevaux tomber d'inanition dans toutes les campagnes dévastées?

Ne vous semble-t-il pas entendre les plaintes douloureuses des blessés et des malades entassés sur de la paille, dans des hôpitaux improvisés?

Si vous faites des prisonniers dans l'intérieur du pays, il vous faudra de deux choses l'une : ou les tuer (et auriez-vous cet atroce courage?) pour qu'ils ne reviennent plus vous combattre, ou les faire escorter jusqu'en France par des soldats valides dix fois plus nombreux que les susdits prisonniers; autrement leurs compatriotes, nuit et jour aux aguets de tous vos mouvements, sauraient bien briser leurs fers à la première occasion; vous diminuerez donc d'autant l'armée active.

Passons à l'Angleterre!

Si vous l'attaquez sans motif, tout votre commerce maritime sera interrompu soudainement, vous ne payerez plus, il est vrai, et grâce à la betterave, le sucre huit francs la livre, comme en 1812, mais vous payerez toujours fort cher le coton, le café, l'indigo, le poivre, la cochenille, le cacao, les bois exotiques, et toutes les productions tropicales; les blés de l'Egypte, de la Crimée, de New-York, ne vous arriveront plus dans vos moments de disette qu'en courant de grands risques, et, comme autrefois, à la suite de vos guerres maritimes, vous avez perdu vos plus belles colonies : Saint-Domingue, l'Ile-de-France, la Louisiane et tous vos établissements des grandes Indes, peut-être finiriez-vous par perdre jusqu'à Alger, qui vous a coûté, depuis 1830, moins encore par les combats que par

les maladies, 500,000 hommes et plus d'un milliard (2).

Vous parlez de faire un déjeuner de l'attaque d'un Etat quelconque, et cependant la petite contrée susdite de l'Afrique, dont vous êtes maîtres depuis vingt-cinq ans, où vous avez envoyé vos généraux les plus habiles et vos meilleurs troupes, n'est pas encore complétement soumise.

La Guerre! mais la guerre, si nous étions assez heureux pour la faire encore, comme autrefois, chez l'Etranger et à ses frais, donnerait-elle plus de travail aux ouvriers qui resteraient en France? non, certes!

Le Gouvernement, tout occupé de la mise en activité des forces nationales, ne pourrait plus consacrer un sou à la continuation des travaux publics; les impôts seraient nécessairement augmentés (3); il faudrait, en outre, avoir recours à l'emprunt et à de dures conditions; les fonds des communes demeureraient en réserve pour des besoins imprévus; les particuliers suspendraient soudain la construction ou l'ornementation de leurs riches maisons; la fabrication de tous nos objets d'art s'arrêterait immédiatement, car qui voudrait acheter des tableaux, des bronzes, des pendules, des glaces, des tapis, etc., quand on n'aurait plus l'assurance de pouvoir les conserver?

Comment, en outre, enverriez-vous sans danger, en Amérique, au Brésil, au Mexique ou dans l'Inde, vos vins, vos soieries, vos bijoux, vos meubles et tous les produits de votre industrie?

Quels étrangers viendraient vous visiter pendant la guerre? aucun! Et le fer que vous consacrez aujourd'hui, à construire vos chemins, à couvrir vos palais

et à garnir vos balcons resplendissants de dorure, n'étant plus employé qu'à la fabrication des armes, votre Commerce, présentement florissant, serait bientôt réduit, comme en 1848, pendant les beaux jours de la République, à la vente de quelques tuniques, pantalons et képys pour la garde nationale ; de plusieurs kilomètres de soierie tricolore (mauvais teint), pour en ceinturonner, en écharper, en brassarder, en cravater et en cocarder les nouveaux fonctionnaires publics ou les montagnards de M. Caussidière ; à la vente encore de robes, bas et mouchoirs de calicot pour les femmes, et de pain, de pommes de terre, de choux et de carottes peur tout le monde.

Le superbe commerce ! et comme la France pour qui la présence des étrangers, ses beaux-arts et la fabrication de ses objets de luxe est le seul moyen de prospérer, brillerait alors d'un éclat splendide !

Il y aurait bien, il est vrai, 4 ou 500,000 hommes, soldats de la Patrie, de moins chez nous, mais ce seraient probablement encore les plus heureux, car ils ne verraient pas les maux de leur pays (1).

Chose remarquable ! ceux qui, ordinairement dans les revues, au Champ-de-Mars, sur les places publiques et les boulevards, crient avec le plus de rage : *Aux armes ! la patrie est en danger ! marchons ! qu'un sang impur abreuve nos sillons !* sont toujours les premiers à rentrer lâchement chez eux après ces belliqueuses démonstrations ; de même que les prétendus ouvriers qui demandent en France la guerre pour avoir, disent-ils, une plus grande place au travail, sont ces mêmes *gouapeurs* qui le réclamaient à grands cris, en 1848, et qui, lorsqu'après des efforts

inouïs et de véritables sacrifices, tant de certains propriétaires candides que de fabricants débonnaires, on était parvenu à leur en procurer quelque peu, le refusaient insolemment pour aller étaler leur paresse, leurs opinions politiques insensées et leur turbulente immoralité dans les Ateliers Nationaux.

En 1850, un Congrès de la Paix s'est établi à Paris (5); de presque toutes les contrées civilisées du globe, et sans aucune influence du gouvernement français, sont accourus des hommes honnêtes qui, dans des discours simples, nobles et généreux qu'on nous a traduits mot pour mot, ont exprimé clairement, brièvement et sans emphase les sentiments d'amour, de concorde et de fraternité les plus purs, les plus vrais et les plus louables.

Du haut de cette tribune humanitaire, improvisée à la hâte et accessible à quiconque désirait parler, ils ont maudit, à haute voix, les appels aux armes, les hourrahs sauvages et les chants de guerre qui avaient si longtemps retenti chez eux, comme chez nous, de la montagne à la plaine et de la plaine au vallon; ils nous ont invités nous-mêmes, qui marchons à la tête de la civilisation, à former avec eux la sainte Alliance de la concorde, à oublier complétement la *Marseillaise* (6), et à porter le flambeau des lumières, c'est-à-dire l'amour de la liberté et le bonheur, partout où il y avait encore des ténèbres à dissiper.

Nous avons pu voir alors, par le langage de ces hommes de bien, que, du nord au midi et de l'est au couchant, tous les peuples modernes, plus sages que les anciens Romains, qui ne demandaient à leurs Césars que du pain et des spectacles (*panem et circen-*

ses), ne demandent, eux, impérieusement aujourd'hui, que trois choses : du *pain*, du *travail* et la *paix*.

NOTES SUR LA GUERRE.

(1) Quand, à la voix du Pape, nous avons marché sur Rome en 1849, si aucune puissance de l'Europe ne s'est opposée à notre intervention armée, c'est parce que nous allions alors venger la mort de Rossi, réinstaller le Saint-Père au Vatican et renverser une République violemment établie par des sacripants de tous les pays de l'Europe. Aujourd'hui le drapeau de la France flotte encore dans la grande cité catholique, mais c'est pour y maintenir l'ordre, jusqu'à ce que le Saint-Père, dégagé tout à fait de l'influence maligne et funeste de son entourage politique, reconnaisse enfin que son pouvoir temporel n'est pas de ce monde, et qu'il n'a reçu du CHRIST que la mission évangélique de bénir les hommes.

(2) En 1839, l'Auteur a perdu en Afrique son frère, Lieutenant au 12e de ligne, et mort à Bone à la suite de plusieurs blessures reçues aux environs de Dréan.

(3) En 1848, à l'aurore de la République, on a frappé la propriété, le commerce et le travail d'un impôt de 45 centimes (375 millions), qui ont, comme on dit, lestement passé au bleu.

(4) On estime à quatre ou cinq milliards la perte que la seule question d'Orient, qui n'intéresse encore directement que la Russie et la Turquie, et qui n'est pas même la guerre (on voit que ce chapitre est écrit déjà depuis quelque temps), a causée jusqu'ici à l'Europe dans ses transactions artistiques, commerciales et industrielles.

(5) Ce Congrès était présidé par un homme de génie, certes ! mais qui s'est laissé entraîner par la suite beaucoup plus loin qu'il ne le voulait dans les premiers jours de la République. Il est exilé aujourd'hui à Jersey, et c'est bien triste, bien malheureux! car, avec une âme de feu comme la sienne, M. Victor Hugo, qui est une des gloires de la France, doit sentir plus que personne combien l'absence de la Patrie est cruelle.

(6) A propos de la *Marseillaise*, je demande pardon à

mes Lecteurs, si je vais parler un peu longuement de moi dans la petite anecdote suivante, qui complète parfaitement, à mon sens, cette thèse sur la Guerre.

En 1821, me trouvant en vacances à Paris, le père d'un de mes anciens élèves, au collége royal d'Orléans, m'invita à dîner; après dîner, nous nous rendîmes au Palais-Royal et entrâmes au café des Libéraux et vieux *Grognards*, sous les anciennes galeries de bois. Comme nous allions nous asseoir, mon hôte, avisant dans un coin de la salle un monsieur qui parcourait attentivement un journal, me demanda si je connaissais la *Marseillaise*. — *Allons, enfants de la Patrie!* répondis-je, oh! certainement! car je l'ai souvent chantée et râclée sur mon violon. — Eh bien! ajouta-t-il, en voilà l'auteur là-bas! — En même temps, il réquit une troisième tasse au garçon, toussa pour éveiller l'attention du lecteur, et lui montra du bout du doigt nos tasses qu'on allait remplir. M. Rouget de Lisle s'approcha; il portait une grande redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, et ne paraissait pas très-heureux alors; ce n'est que plus tard (en 1830) que le roi Louis-Philippe lui a accordé, comme à un ancien frère d'armes, une pension de 1,800 francs sur sa cassette privée. Soudain, pour faire politesse à mon illustre convive, je m'empressai de louer avec enthousiasme la *Marseillaise*, et je déclarai même que je donnerais bien volontiers (alors c'était vrai) un bras, une jambe ou la moitié de ma vie pour en être l'auteur. Notre Amphitryon se mit à rire, et M. de Lisle me dit avec une grande expression de tristesse :

— Vous êtes bien jeune, monsieur; dans trente ans, quand vous aurez mon âge, vous ne penserez pas de même. Sachez donc que la *Marseillaise* a fait le malheur de toute ma vie! Au régiment, car je suis ancien Officier d'artillerie, mes chefs me trouvaient exalté, compromettant, insoumis aux règlements, et m'appelaient entre eux (les grosses épaulettes surtout) *mauvais coucheur :* un peu de jalousie entrait-il peut-être aussi dans tout cela, je l'ignore ; quoi qu'il en fût, ils ne m'aimaient pas. Le premier Consul devint Empereur; tout aussitôt, et sans jamais daigner m'entendre, il me déclara un homme dangereux ; mes antécédents ne lui plaisaient pas; et, quand je vis que cette opinion sur mon compte passait chez lui à l'état d'idée fixe, je donnai

ma démission. Louis XVIII est arrivé avec les Cosaques, je suis aujourd'hui un scélérat infâme, une *bête féroce* altérée de sang humain, et c'est au point que j'invite positiment les quelques amis que j'ai conservés et qui se trouvent dans une certaine dépendance du Gouvernement, à ne pas se compromettre en me faisant la politesse de m'ôter leur chapeau dans la rue.

En ce moment, je me précipitai vers M. de Lisle pour lui baiser la main, qu'il retira d'ailleurs avec modestie, et je renversai tout mon café sur un magnifique pantalon de Nankin que, par une fatalité déplorable, j'avais enjambé ce jour-là pour la première fois. On m'apporta une autre tasse ainsi qu'une serviette pour m'essuyer, et mon hôte se prit de nouveau à rire aux éclats.

Depuis ce temps-là, je n'ai jamais revu l'Auteur de la *Marseillaise*, mais j'ai pensé fort souvent à lui et à ses anciennes paroles : « Vous êtes bien jeune, monsieur! dans trente ans, quand vous aurez mon âge, vous ne parlerez pas ainsi. »

J'ai conservé longtemps encore, il est vrai, après cette touchante prédiction, mes anciennes illusions libérales : plusieurs hommages poétiques à *Lafayette*, *Foy*, *Benjamin Constant, Larochefoucault-Liancourt*, etc., ont exprimé alors mes opinions poltiques; j'avais été, en 1815, un jeune Fédéré de la Nièvre, tout dévoué au brave général Alix; puis un *brigand*, sergent-major à l'armée de la Loire; je combattis, en 1830, pour défendre la Charte, et je fus blessé à la tête par les Suisses de la pointe Saint-Eustache; j'ai bien encore depuis, par-ci par-là, quelques peccadilles à me reprocher :

> La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
> Quelque diable aussi me poussant....
>
> LAFONTAINE.

Mais aujourd'hui, oh! certes, non, je ne pense pas, à soixante-cinq ans comme je pensais, en 1821, de la *Marseillaise ;* car, à mes yeux, aujourd'hui il n'y a de beau, de vrai, de grand, de noble, de glorieux que ce qui est utile,

et la *Marseillaise*, avec tout son entrain belliquenx, n'a servi qu'à faire tuer... *un million* d'hommes.

Nota. — Rouget de Lisle repose, depuis vingt-cinq ans, dans le cimetière de Choisy-le-Roi, et sa tombe est dans un état si triste et si déplorable, que nous nous inscrivons pour *cinq modestes francs* sur la liste du premier journal qui ouvrira une *souscription* pour qu'il en soit autrement.

Quelle anomalie! en effet : avoir son buste en bronze au Musée de Versailles, et, sur sa dépouille mortelle, à Choisy, une chétive pierre égarée dans un fouillis d'herbes et de ronces.

LE SUICIDE.

Si le Soldat qui, en présence de l'ennemi, abandonne son poste commet une lâcheté, l'Homme qui sort de la vie par le suicide n'est pas moins coupable aux yeux de la religion, de la famille et de la société, car il quitte, avant l'heure marquée, le poste où l'avait placé son Créateur; il livre sa famille à l'affliction, souvent à la misère; il jette sur elle également une espèce de flétrissure morale, bien injuste, sans doute, mais néanmoins positive, en faisant supposer au monde qu'elle a envers lui des torts personnels; qu'au lieu de l'entourer de soins affectueux, de le consoler quand il souffrait, de ranimer son courage, si prêt à l'abandonner, elle l'a aigri par des reproches cruels, plus ou moins mérités, et démoralisé, elle-même, par ses mauvais traitements : s'il est père, son fils parvient rarement à une position élevée; il éprouve, quand il veut se marier, à son tour, bien des refus avant d'obtenir la main d'une personne convenable ; on craint dans sa nature quelque chose d'irrégulier, d'excentrique qui lui fasse également, un jour, attenter à sa vie, et c'est encore pis pour sa fille, qui n'est plus demandée par des hommes d'une condition égale à la sienne : la faute du père retombe donc ainsi en quelque sorte sur les enfants, et cette espèce de repoussement, de flétrissure sociale devient même parfois presque légale, car l'un d'eux, par hasard, vient-il, un jour, à commettre personnellement un

crime véritable quelconque, par exemple un meurtre, un empoisonnement ou à incendier la propriété d'autrui, à satisfaire, par la violence, ses passions brutales, l'avocat chargé de sa défense ne manque pas de plaider devant le Jury des circonstances atténuantes en faveur du coupable; de déclarer que son père ou sa mère, s'étant suicidés, jadis, ne jouissaient pas, par conséquent, de toutes leurs facultés morales, et que l'auteur du crime actuel, étant probablement affecté de la même infirmité, devait être envoyé non à l'échafaud ou aux galères perpétuelles, mais dans une maison spécialement consacrée aux malheureux qui ont perdu la conscience de leur libre arbitre et par conséquent la raison.

L'Homme qui se donne la mort commet également une mauvaise action envers la société qui la reçu dans son sein, au jour de sa naissance, qui l'a nourri, elevé, instruit, protégé et qui avait droit de compter sur son affection, sur sa reconnaissance et sur son bras, comme elle compte sur celui de tous ses enfants.

S'il a agi par suite de malheurs privés, comme la perte de sa femme, d'un fils unique, d'une fille chérie, de sa fortune péniblement acquise, pourquoi n'a-t-il pas demandé à Dieu des consolations efficaces?

Si c'est pour cause de souffrances physiques, pourquoi n'a-t-il pas attendu du temps, de l'art des médecins ou de la puissance des médicaments que la nature nous offre avec tant d'abondance un soulagement à ses douleurs?

Si c'est par crainte de la misère, pourquoi n'a-t-il pas espéré dans la Providence et dans la charité chrétienne?

Si c'est par suite d'abrutissement par les boissons alcooliques, que ne comprenait-il, avant de s'y abandonner, que boire sans manger, sans soif, à tous moments, c'est ravaler sa personne au niveau de la brute ?

Si c'est le jeu qui l'a perdu, ne savait-il pas que le jeu entraîne à sa suite, d'abord des fautes, puis tous les crimes possibles et imaginables ?

Si, déjà d'un certain âge, il a eu la sotte prétention de se croire aimé par des femmes coquettes qui l'ont dépouillé, puis trahi, abandonné, pourquoi s'était-il ridiculement livré à elles pieds et poings liés ? comme ce pauvre *lion amoureux* qui se laisse, avec bénignité, limer les dents et les ongles, et qu'on jette ensuite aux chiens pour leur servir de jouet.

Si, au contraire, étant jeune, riche, plein de force et de santé, mais blasé sur tous les plaisirs de ce monde, il s'est suicidé par ennui de la vie, où il n'éprouvait plus aucune sensation, aucun charme, aucune joie, ah ! que le malheureux est coupable de n'avoir pas cherché dans la bienfaisance un rattachement certain et positif à sa triste existence ! Que de délicieux moments il aurait retrouvés ! que son cœur se serait rempli de douces satisfactions à ranimer un vieillard, à donner du pain à de pauvres enfants, à consoler par de bonnes paroles une veuve dont l'âme vient d'être brisée, à visiter une jeune fille qui, heureuse dans son ménage, l'aurait béni toute sa vie comme un père adoptif ! mais non, il n'a pas pensé à cela et il a quitté ce monde autant par ignorance de ce qu'il y était, et de ce qu'il pouvait y être encore, que par immoralité.

On a mis souvent en délibération cette question : Y a-t-il plus de vertu à supporter courageusement le fardeau de ses peines que de le jeter brusquement à terre avec désespoir ?

Et tous les hommes honnêtes, tous les moralistes ont répondu : oui !

Que de jeunes fous, quelques pauvres jeunes filles qui s'étaient bercées des illusions de l'amour, et se trouvant tout à coup violemment séparés l'un de l'autre par leurs parents, ou bien celui-ci trahi par sa maîtresse, celle-ci abandonnée par son amant, etc., prennent, comme nous en avons tant d'exemples, le parti désespéré de mourir. Il faut plaindre ces pauvres têtes malades, ces pauvres cœurs déchirés, ces pauvres créatures qui ont couru après des chimères qu'un rayon de la vérité a dissipées; il faut plaindre encore ces pères de famille, ces commis, ces ouvriers qui, après avoir perdu au jeu la dot nuptiale, l'argent de leurs patrons, le fruit du travail, le prêt du Mont-de-Piété sur leurs meilleurs effets, et jusqu'aux deniers sacrés qui devaient acheter du pain aux petits enfants, se trouvant enfin honteusement à bout de ressources, s'écrient tout à coup, dans un transport de désespoir : Mourons, et que cette terre soit maudite !... Mais la pitié est tout ce qu'on leur doit (1).

Laissons quelques vieillards moroses et nombre de jeunes gens, à la tête ardente et romanesque, évoquer de leurs tombes antiques, pour les admirer stoïquement, l'impétueux *Ajax* se plongeant son épée dans le cœur parce que les armes d'Achille, mises au concours par les Grecs, ont été données à Ulysse, moins brave, certes ! mais plus prudent et plus astucieux

que lui; *Hercule*, se couchant sur le bûcher où il doit trouver la fin des atroces douleurs qui le torturent depuis que, pour plaire à Déjanire, il a fatalement revêtu la robe du Centaure Nessus, empestée du sang de l'hydre de Lerne; *Didon*, abandonnée par Enée, cherchant dans le même supplice du feu le seul moyen qui lui restât d'oublier le parjure; *Phèdre* s'empoisonnant par remords de sa fausse accusation contre le sauvage Hippolyte; *Sapho* se précipitant du haut du rocher de Leucate dans la mer, avec sa Lyre, parce que Phaon a cessé de l'aimer; *Lucrèce* se poignardant, en honte d'avoir été violemment deshonorée par Tarquin; *Cléopâtre* se faisant piquer le sein par un aspic, après la défaite d'Antoine; *Caton*, vaincu à Pharsale, se couvrant la tête de son manteau pour ne plus voir le soleil et s'enfonçant lentement son poignard dans le cœur en s'écriant : Les dieux triomphent, mais je ne serai pas témoin de leur victoire :

Vixtrix causa Diis placuit sed victa Catoni!

Apicus, le plus célèbre gourmand et gourmet de Rome, ne mit pas tant de noblesse pour sortir de ce monde, car, après avoir mangé quatorze ou quinze millions qui constituaient en grande partie sa fortune, il examina un jour sa situation financière, et vit, avec douleur, qu'il ne lui restait plus que 1,975,450 francs environ pour vivre. Cette affreuse certitude lui tourna tellement l'esprit, qu'il se dit : Je n'ai plus de quoi manger pour *vivre*, eh bien! mangeons pour *mourir!* et il se donna une si bonne indigestion qu'il en *claqua*.

Maintenant, après ces fameux déserteurs de la vie

antique, citons dans notre histoire moderne : le grand Vatel, déplorablement compromis dans sa gloire culinaire, à la cour de Louis XIV, se perçant, un beau matin, comme un autre Caton, de son épée (car lui aussi il portait alors une épée, en qualité de cuisinier), parce que la Marée en retard, ce jour-là, de quelques minutes, n'arrivait pas pour être servie, à temps, sur la table du Roi ; Vatel mort, on annonça le poisson désiré, un autre marmiton le fit cuire et Sa Majesté dîna fort bien ; Rousseau s'empoisonnant par aversion pour le genre humain, comme s'il eût été, lui seul, une créature parfaite (2) ; Lavoisier et vingt autres Conventionnels usant du même moyen dans la crainte de l'échafaud politique :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud (3) ;

Le général Pichegru se pendant, à la Conciergerie, en désespoir de sa conspiration avortée (4) ; Auger, de l'Académie française, se coupant la gorge pour des chagrins chimériques (5) ; Martinville, rédacteur du *Drapeau blanc*, effrayé, à la chute de Charles X, de ses insultes journalières aux libéraux de 1815, s'engouffrant dans l'étang de Ville-d'Avray, pour ne pas subir enfin les conséquences de toutes ses calomnies ; Gros, célèbre peintre de la peste de *Jaffa*, de la bataille des *Pyramides* et de la *coupole* du Panthéon, allant, un peu plus tard, chercher un tombeau dans ce même amas de boue, pour une critique malveillante de son dernier tableau exposé au Musée ; le libraire Sautelet se brûlant la cervelle pour un caprice amoureux ; la duchesse d'Abrantès ayant journellement re-

cours à l'opium pour s'étourdir sur sa position de fortune si indigue de la veuve de Junot; Adolphe Nourry (célèbre chanteur de l'Opéra), se précipitant d'un cinquième étage sur le pavé de Naples où il était venu momentanément chercher la santé, parce que les lauriers de Duprez, son rival, à Paris, l'empêchaient de dormir; Léopold Robert (autre peintre fameux), longtemps en proie à toutes les souffrances de la pauvreté, supportées avec courage, acquérant enfin par ses tableaux des *Moissonneurs*, des *Vendanges*, des *Pêcheurs de l'Adriatique*, etc., une noble fortune, et s'empoisonnant furtivement, tout à coup, parce qu'une femme coquette l'avait dédaigné, et qu'il s'ennuie de la vie : le bonheur avait *démoralisé* l'artiste; Escousse et Lebas s'asphyxiant ensemble, à vingt ans, pour une chute au théâtre, comme si des sifflets raisonnables (et nous en avons entendu nous-même quelquefois, pour notre compte personnel), n'avaient pas produit souvent plus de grands hommes que tous les applaudissements d'une foule de claqueurs, aux mains sales, et d'une compétence fort douteuse à juger les autres; le duc de Praslin, tout couvert du sang de sa femme, avalant résolûment la *morphine* qu'une main amie lui avait glissée dans sa prison aristocratique du Luxembourg; naguère, Saint-Edme se suspendant au plafond de sa chambre, en exprimant préalablement dans une lettre le regret bien naturel d'abandonner ses quatre enfants et le chagrin ridicule de n'avoir fait dans la journée, avec 22 sous qui lui restaient, qu'un fort mauvais dîner, comme si une infinité d'honnêtes gens, hommes de lettres ou non, artistes ou industriels, n'étaient pas réduits sou-

vent à de pareilles misères; Gérard de Nerval, dont plusieurs journaux ont célébré le talent et le savoir, que la *Revue des Deux-Mondes* choyait comme un de ses vaillants rédacteurs et qu'on a trouvé, un soir, rue de la Vieille-Lanterne, pendu à la porte d'un marchand de vin.

Citons encore Lepeintre, ce gracieux et bon vieillard dont la longue carrière dramatique a eu pour terme... le canal Saint-Martin.

Signalons à l'attention des moralistes cet individu déjà d'un certain âge, et mis avec une certaine recherche, qui monte dernièrement à la colonne de Juillet et, regardant, du haut de la balustrade, Paris avec admiration, s'écrie : — Quel beau panorama, mais aussi, en bas, quel gouffre profond pour une tombe ! puis qui s'élance dans l'espace et devient tout à coup un *cadavre*, au crâne entr'ouvert et aux membres horriblement brisés. On l'a porté à la Morgue, on l'a déshabillé... le malheureux n'avait pas de *chemise*.

Signalons encore, mais à leur pitié, ce fier jeune homme dont on vient de repêcher le cadavre dans la Marne, et dans les vêtements duquel se trouvait une boîte de fer-blanc hermétiquement fermée et contenant ces dignes et sévères reproches à la Société :

« Jeune encore, j'ai commis une faute que la justice des hommes a punie. Rentré dans le monde, la rougeur au front, la honte au cœur, j'ai acquis cette triste certitude que le repentir est impuissant à vaincre le terrible préjugé qui poursuit fatalement le repris de justice. Vivre en honnête homme m'était désormais impossible. J'aurais voulu pouvoir aller en Orient

offrir ma vie pour la France, en expiation de mes fautes passées, mais cette ressource ne me restant même pas, je n'ai vu qu'un moyen d'en finir : *Le suicide !* »

Plaignons de même ce noble prince *Ghika*, récemment accusé de concussion dans les deniers publics, à Jassy (Servie), et qui, après avoir fait tristement ses adieux à sa femme et à ses enfants, revient dans son cabinet écrire un mémoire justificatif de son honneur et se brûle la cervelle parce qu'il ne veut plus d'une existence que la calomnie a empoisonnée à jamais.

Du prince de Servie, passons au noble comte Ladislas Téléki de Hongrie : jeune homme plein de cœur et de courage, il aspira, en 1853, à délivrer sa patrie du joug brutal des Autrichiens, mais la Russie vient en aide à l'Autriche, la Hongrie est vaincue, Téléki, condamné à la mort, échappe au supplice par la fuite, et arrive en France attendre des jours meilleurs : ces heures désirées tardent trop à sonner pour son impatience, il court à Dresde embrasser des amis, et la Saxe le livre à ses bourreaux. Cependant l'odeur du sang ne plaît pas toujours même aux tigres et aux hyènes rassasiés, l'Empereur fait grâce de la vie à Téléki, qui lui jure soudain de ne plus rien tenter jamais contre sa personne. Serment fatal ! Les amis de Téléki croient qu'il a trahi la Hongrie pour sauver ses jours, et aussitôt leurs grands respects pour lui se changent en profonds dédains. — La Diète va ouvrir le 15 mai, le comte passe la nuit à écrire le discours qui va le justifier, le lendemain, à cette auguste Assemblée, mais il se trouble, sa tête s'égare : Manquer de parole à l'Empereur, non ! Rester les bras croisés,

quand la Patrie gémit dans les fers... Non, encore, non, cent fois non! Le cœur se déchire à cette pensée... Que faire donc? — Le plomb d'un pistolet a résolu la question.

Quelques jours après, le 18 du même mois, le jeune Napolitain Tramontano, baron de *Santa-Croce* (sainte-croix), ex-officier du corps des Garibaldiens, va visiter le Château des Fleurs, aux Champs-Elysées; il se promène quelque temps dans le jardin, entre au tir de la cible, prend un pistolet avec lequel il tire neuf coups qui portent très-près du but et se fait sauter la cervelle au dixième. Tramontano avait 25 ans; il était noble de naissance, et son éducation était complète; on a dit qu'il avait dissipé toute sa fortune dans la débauche, que sous ses habits élégants se cachait une misère profonde, que son état de santé était déplorable, qu'il avait perdu toutes ses illusions sociales et politiques, qu'il n'avait plus personne à aimer sur la terre, etc. Mais toutes ces suppositions sont des paroles en l'air. La vérité est que Tramontano, qui, en 1860, pouvait mourir glorieusement pour l'Italie, à côté de Garibaldi, est mort, en 1861, comme un homme sans piété et sans courage.

Finissons cette triste nomenclature (car nous avons gardé le plus éminent de ces déserteurs de la vie pour le dernier) par ce vieux duc de Bourbon qu'au lendemain de la Révolution de Juillet (25 août 1830), on a trouvé dans son palais, pendu à une espagnolette dorée de sa chambre à coucher. Etait-ce un suicide? était-ce un crime commis par l'appât de monceaux d'or? Il y a eu doute à cet égard; mais ce qui est incontestable, c'est que son legs testamentaire de 14,000,000 (*qua-*

torze millions!!!) à la femme qui portait le nom de *Feuchères* restera comme une *honte* éternelle à sa mémoire, un *vol* monstrueux fait aux pauvres et un infâme outrage à la *vertu* (6).

Toutes ces morts volontaires, tant anciennes que modernes (7), sont trouvées superbes, avons-nous dit, à l'exception pourtant de celle du trop fameux *Judas*, par des imaginations malades, ardentes et désordonnées.

Mais Job supportant, avec une résignation admirable, tous les maux dont Dieu l'accablait; l'esclave Epictète disant avec douceur au maître brutal qui le frappait à coups de bâton : — Vous allez me casser la jambe; et ajoutant bientôt, quand il en fut fait ainsi : *Je vous avais bien dit que vous me casseriez la jambe;* — mais Porus, vaincu par Alexandre lui demandant, quoique vainqueur, comment il voulait être traité et répondant fièrement : *En roi;* — César emportant sa fortune avec lui sur une simple barque de pêcheur; — Marius, assis sur les ruines de Carthage, contemplant stoïquement le coucher du soleil; — Denis le Tyran, chassé de Syracuse et réduit, pour vivre, à se faire maître d'école à Corinthe; — Le Dante, nageant d'une main dans la mer et élevant de l'autre son poëme de l'ENFER au-dessus de sa tête pour le dérober aux flots; — Charles-Quint, fatigué du monde et de la gloire, rentrant en Espagne (après la trêve conclue à Vaucelles avec la France), pour se retirer au monastère de Saint-Just, en Estramadure (8), et, à peine débarqué, s'agenouillant pieusement sur le rivage, baisant la terre et s'écriant avec humilité : *O mère commune des hommes, je suis sorti nu du sein*

de ma mère et je rentrerai nu dans le tien; — Saint-Louis montrant tant de noblesse dans les fers des Sarrasins, qu'ils en vinrent jusqu'à lui offrir la couronne de Syrie; — François Ier, si fier encore après la bataille de Pavie : *Tout est perdu, fors l'honneur!* — mais Timour (le farouche Asiatique Tamerlan), vaincu dans plusieurs combats sanglants, l'âme brisée par la douleur, se cachant à la hâte pour éviter la mort, dans une vieille masure en ruines, où il voit une chétive fourmi s'efforcer de traîner dans une paroi élevée de la muraille un grain de blé plus gros qu'elle, laisser tomber son fardeau à terre 64 fois, descendre 64 fois, le reprendre et arriver enfin à son but, puis s'écriant soudain, lui-même, en relevant fièrement la tête : *Je t'imiterai*, vaillante fourmi! et je vaincrai mes ennemis à force de *persévérance;* puis, retournant résolûment au combat, ralliant ses soldats dispersés dans la plaine, forçant, à son tour, ses vainqueurs du matin à prendre la fuite, et se faisant tout aussitôt proclamer souverain maître des Indes: — Guatimosin, étendu, par ordre de Fernand Cortez, conquérant du Mexique, sur des charbons ardents, auprès d'un de ses Ministres soumis à la même torture et qui poussait des cris affreux de douleur (les Espagnols voulaient lui faire révéler, ainsi qu'à tous les grands de l'empire, le lieu où ils avaient enfoui leurs trésors particuliers supposés), et lui adressant ces paroles stoïques : Et moi, *me crois-tu donc couché sur un lit de roses?* — Gallilée, condamné comme hérétique, par l'inquisition de Florence, à une captivité de cinq ans pour avoir osé dire le premier : La terre tourne et le soleil est immobile au centre de notre globe, et écrivant en-

core du bout du doigt sur la mousse verdâtre qui tapissait son cachot : *E pur, si muove!* (et pourtant elle tourne!) (9); — Pélisson, charmant les ennuis de sa captivité par le travail, et se faisant en même temps l'ami d'une *araignée* qui, tous les matins, accourait à sa voix, le regardait avec un certain plaisir, mangeait des mouches dans sa main, et qu'un ignoble geôlier écrasa un jour avec colère pour voir pleurer le Prisonnier; — le jeune duc de Chartres (40 ans plus tard Louis-Philippe, roi de France), échappant aux poursuites du tribunal révolutionnaire de Paris, en donnant paisiblement, comme Denis à Corinthe, des leçons de mathématiques dans un petit collège de la Suisse (Reicheneau); — Boissy-d'Anglas, saluant, à la Convention nationale, la tête de Ferraud, son collègue, que l'affreuse populace lui présentait au bout d'une pique; — les naufragés de la *Méduse*, réfugiés sur un frêle radeau, et tirant chaque jour au sort pour connaître celui d'entre eux dont la chair palpitante devait, le lendemain, assouvir la faim de ses camarades; — Sylvio Pellico, condamné, à la suite des insurrections de l'Italie, en 1830, par une cour prévôtale autrichienne, à une heure d'exposition en place publique de Venise, et à une détention perpétuelle (*carcere duro*), sous les plombs brûlants du palais des Doges, et écrivant *Mi Priggione* (*Mes Prisons*), où il prouve si bien qu'il avait trop de piété et d'empire sur lui-même pour être jamais un fougueux soldat du désordre et un Républicain sanguinaire; — Gicé, au secret à Gaillon (10), par 15 degrés de froid, en hiver, l'eau de sa cruche constamment gelée, retournant, à la hâte, la gamelle où il vient de manger

sa soupe, pour se réchauffer les pieds; se couchant, faute de lumière, à quatre heures du soir, sur un lit de sangles (avec un matelas formé de huit livres de poil de chien, un sac de campement militaire, un traversin en paille et deux couvertures), écrivant comme un autre Sylvio Pellico, moins le talent, *Mes cinq Prisons*, ou reproduisant, avec la mie de son pain, à défaut de marbre de Paros, des statues que Phidias seul aurait pu désavouer; — Daniel Manin, patriote admirable qui, après avoir été pendant dix-huit mois Dictateur tout-puissant et vénéré à Venise, en 1848, fut exilé par les Autrichiens triomphants, vint modestement à Paris, avec sa fille, donner, pour vivre (car il n'était pas homme, lui, à faire ouvrir, par des compères, une souscription *scandaleuse* à son profit), des leçons de langue et de littérature italiennes; qui perdit, en 1857, son enfant chérie et qui, l'année suivante, est monté la rejoindre aux cieux pour ne plus s'en séparer jamais; — nous ne pouvons parler de Manin sans donner une larme à Cavour, qui vient aussi de quitter glorieusement la terre, et qui, en s'élançant dans les bras de Manin, lui a dit : Réjouis-toi! mon bien-aimé compatriote, demain notre chère Italie sera *une* et libre des *Alpes à l'Adriatique*; — c'est ce pauvre Giraud, terrassier, soudainement enseveli à trente pieds sous terre par un éboulement, et si résigné, pendant trois semaines, dans sa tombe impromptue, à la volonté de Dieu; — le jeune Perret (un enfant de 13 ans), dirigeant, pendant quarante heures, sans trêve ni repos, à travers une mer agitée, avec toute l'activité d'un mousse unie à toute l'expérience d'un vieux pilote, courant de vergue en vergue, de tribord

à bâbord, de la barre aux amures, une goëlette (*la Reprise*) brisée, au milieu de la nuit, par le choc d'un gros brick et abandonnée par le capitaine, le timonier, quatre matelots et deux novices, et que lui, admirable enfant, n'avait pas voulu quitter en s'élançant sur le brick, comme tout l'équipage, parce qu'il y voyait encore, couché dans un coin sur de la paille, un vieux Marin malade et infirme, qn'il ne pouvait emporter dans ses petits bras et qu'il ne voulait point laisser mourir dans un affreux isolement (11);—Napoléon, enfin, après le *pygmée* le *géant*, qui, n'ayant pu trouver à Waterloo la mort glorieuse du soldat, l'attendit fièrement, plus tard, à Sainte-Hélène, en gravant sur l'airain pour la postérité de grandes pages d'histoire et de stratégie, n'ont-ils pas tous plus de droits à notre admiration que si, en proie au désespoir ou à la colère, ils avaient cherché lâchement dans le Suicide la fin de leurs souffrances?

En restant à son poste, d'ailleurs, l'Homme ne peut-il pas voir, d'un moment à l'autre, les sombres nuages qui lui dérobaient le ciel se dissiper tout à coup, et l'absinthe qu'il semblait être condamné éternellement à boire se changer en miel suave?

C'est donc faiblesse d'esprit, passion trop violente pour une nature mal organisée que d'attenter à ses jours; c'est, en outre, montrer peu de dignité personnelle et faire outrage à la Providence : aussi nombre de philosophes ont-ils blâmé Lucrèce elle-même de son suicide, en expiation d'un crime commis violemment sur sa personne par un des fils de Tarquin.

Un seul Homme, un homme moderne, de haut rang, qui a scandalisé par un grand forfait l'Europe en-

tière, pourrait peut-être en partie se trouver justifié du sien : c'est le duc de Praslin, craignant le sort du comte de Bocarmé (12)!

Résumons-nous donc!

L'Homme, comme nous l'avons dit en commençant, est, dans ce monde, un factionnaire qui ne doit quitter son poste qu'à l'heure marquée par le Créateur, et heureux ceux qui, entourés de respects et d'affections méritées, parcourent une longue carrière en faisant du bien! car une bonne action est une fleur éternellement belle et parfumée qu'ils plantent sur leur tombe future.

ORDRE DU JOUR DE NAPOLÉON A L'ARMÉE D'ITALIE.

SOLDATS DE L'ARMÉE D'ITALIE!

J'apprends que plusieurs d'entre vous, méconnaissant le devoir de tout bon Français envers la Patrie, se donnent volontairement la mort, par un découragement indigne des défenseurs de la liberté.

Préférer cette misérable Fin à la mort glorieuse qui est devant vous, c'est mettre en oubli les lois de la discipline et de l'honneur.

Le nom de chaque soldat qui donnera désormais cette preuve de honteuse faiblesse sera mis à l'ordre du jour de l'armée et flétri comme ayant appartenu à un lâche et un déserteur.

NAPOLÉON.

NOTES SUR LE SUICIDE.

(1) Sous la Restauration, on voyait, au Palais-Royal, rue Richelieu, rue du Bac, rue du Temple, rue Dauphine, etc., briller dans un transparent fantastique, au-dessus de certaines portes, un numéro colossal : c'était l'enseigne des Maisons de jeu. Elle avait pour pendant, non-seulement dans quelques rues, mais dans tous les quartiers populeux de la ville, une autre enseigne formée de ces deux mots honteusement accouplés ensemble : *Loterie royale*, et Dieu sait combien de personnes, hommes ou femmes, jeunes ou âgées, ont été réduites à la misère, jetées en prison, ou sont arrivées au suicide et même à l'échafaud pour être entrées trop souvent dans ces *cavernes monarchiques!*

Elles ont été fermées, heureusement, en 1834, et, quelque productif que soit toujours un impôt établi sur la passion du jeu, aucun gouvernement honnête n'aura probablement désormais le triste courage de les rouvrir.

(2) Non, quoi qu'en disent les fanatiques admirateurs de Rousseau, sa vie et sa mort n'ont été exemplaires pour personne : Ecrivain correct, brillant, chaleureux, pittoresque, il exprime parfois des idées si étranges, si sauvages et si paradoxales, qu'on est presque autorisé à lui refuser la rectitude de l'esprit ; il a composé un traité, ou plutôt il a formulé un système d'éducation pour la jeunesse, et il ne donne à son Emile ni instruction ni éducation véritables ; il lui apprend, par exemple, à raboter des planches ; il s'est dit philanthrope, et il n'a vu dans tous les hommes que des envieux, des méchants, des ennemis ; il s'est dit franc, loyal, sans arrière-pensées ; mais, sous prétexte de confesser publiquement ses propres fautes, il a flétri ses bienfaiteurs les plus dévoués, en publiant leurs faiblesses ; il s'est dit bon, facile, généreux, et cependant, après avoir blessé par des boutades grossières beaucoup d'honnêtes gens qui les lui ont pardonnées, il n'a jamais pardonné de sa vie une offense quelconque faite à sa personne ; il s'est dit l'ami de

la nature, il a ordonné aux mères de nourrir elles-mêmes leurs enfants, en déclarant indignes celles qui ne remplissaient pas ce devoir de la nature et de l'amour, et il a jeté brutalement les siens à l'hôpital; il s'est dit moralisateur, il aimait à s'entendre appeler le philosophe de Genève, et il a osé écrire en tête de la *Nouvelle Héloïse* ces mots d'une impudence cynique : Toute jeune fille qui lira ce livre *est perdue!* Cependant un philosophe ne vise point à perdre les jeunes filles, il les ramène, au contraire, autant que possible, à la vertu, lorsqu'elles ont eu le malheur de s'en écarter.

(3) Cela est si vrai, que Jeanne d'Arc, Charles Ier, Marie Stuart, Calas, Servet, Lally-Tollendal, Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Élisabeth, Lamoignon de Malesherbes, à quatre-vingts ans, Lesurques et cent mille autres victimes qui y sont montées avec tout le courage que donne l'innocence appuyée sur la religion, n'en sont que plus glorifiées aujourd'hui. Quelques Girondins criaient : *Vive la Patrie!* le vieux comte de Marcillac criait : *Vive le Roi!* l'archevêque de Toulouse s'excusait près du Bourreau de monter lentement, parce qu'il avait la *jambe cassée;* Bailly tremblait, mais c'était *de froid;* madame Rolland priait l'exécuteur de tuer, avant elle, trois de ses compagnons de mort, en proie aux plus cruelles angoisses, en ajoutant, avec calme, qu'elle prendrait *son tour* après eux; André Chénier n'aurait voulu mourir qu'après avoir écrit encore quelques chefs-d'œuvre; Roucher (l'auteur du poëme des *Mois*) se faisait peindre, la veille de son exécution (24 juillet 1794), par un de ses amis, détenu comme lui à la Conciergerie, et, le lendemain au matin, il envoyait ce même portrait à sa femme et à ses deux filles, avec ces vers touchants :

Ne vous étonnez point, objets sacrés et doux,
Si certaine tristesse assombrit mon visage :
Lorsqu'un crayon savant dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

Par contre, et ce n'est point étonnant, le fameux Danton, qui avait déclaré à la Convention Nationale qu'il fallait, pour sauver la France, « de l'audace, encore de l'audace,

toujours de l'*audace!* » rugissait comme une bête féroce; Monsieur Maximilien Robespierre n'avait pas l'air content; Collot-d'Herbois, *idem;* Couthon le Cul-de-Jatte, *idem* (il y avait du bon cependant chez ce pauvre Couthon, car il voulait qu'on rasât les Tuileries pour en faire un champ de *pommes de terre*); Fouquier-Tinville, *idem;* Hébert, *idem* (il était marchand de contre-marques à la porte des spectacles, et pour écraser ses ennemis, encenser ses amis et mentir tout à son aise, il s'était fait..... *journaliste*); Chaumette, *idem* (il était de Nevers, son père raccommodait les vieux souliers, et sa mère se vantait, la pauvre femme! d'avoir porté dans son sein le plus grand homme du monde), etc.

—D'autre part, les Femmes de tout âge et de toute condition, les jeunes filles honnêtes, et aussi distinguées par le cœur et l'éducation que par la naissance, ont été généralement, dans ces heures terribles, admirables de courage et de résignation; une seule fut ignoble, car elle pria, supplia *Monsieur* le Bourreau de lui sauver la vie :

C'ÉTAIT LA DUBARRY!

Citons encore les quatre Sergents de la Rochelle.

Le jour de l'exécution de ces quatre nobles jeunes gens (trois heures du soir, place de Grève), la foule frémissante sur les quais ne pouvait croire à cette monstruosité de supplice. On assurait que la *grâce* arriverait au dernier moment, mais quand on eut dit : Ils se sont embrassés, et leurs quatre têtes sont tombées dans le *panier*, un froid glacial comprima tous les cœurs, et un jeune homme, en station depuis midi sur le quai de la Mégisserie, s'écria : Je voudrais être le cinquième Sergent de la Rochelle! — Une grosse voix répondit : L'homme en lunettes, *attention* à vous!—L'homme en lunettes se tut, mais il n'en pensa pas moins.

Les quatre Sergents de la Rochelle ont, à Mont-Parnasse, une colonne funèbre tronquée sur laquelle on lit :

A
BORIES,
GOUBIN,
POMMIER
ET RAOULX
Morts le 21 sept. 1822.

On append souvent à cette colonne des couronnes d'immortelles et de fleurs.

(4) Chose étonnante ! la trahison de Pichegru fut dénoncée au Directoire par ce même Moreau dont nous avons parlé précédemment et qui n'eut pas le mérite de se faire lui-même justice entre les quatre murs d'une obscure prison, car un canon français l'a foudroyé à la tête des Austro-Russes.

(5) Le général Berthier, l'ami de l'Empereur, et lord Castelreag, ministre d'Angleterre, ont bien commis, avec un rasoir, le même acte profane sur leur personne, mais ils étaient alors en proie à une fièvre mentale, et on n'a pu que déplorer leur mort dont l'heure avait été marquée dans les décrets de la Providence.

(6) M. de Feuchères, brave soldat et homme de cœur, en apprenant par les journaux cette donation honteuse, a répudié immédiatement sa Femme et les millions dont la prodigalité du vieux Duc l'avait *flétrie.*

(7) On estime aujourd'hui, en France, le nombre des Suicides à quatre mille environ par an, et il est reconnu que les deux tiers au moins, de ces tristes désespoirs, proviennent de l'inconduite.

(8) Il est vrai qu'il s'y occupa beaucoup d'horlogerie et qu'il aurait pu se livrer à un travail plus utile, et par conséquent plus digne de sa grandeur passée. On sait également qu'après y avoir fait construire un tombeau superbe pour sa dépouille mortelle future, il lui prit un jour fantaisie de s'y coucher, tout vivant, par anticipation. On l'ensevelit donc dans un suaire, on l'entoura de cierges, on l'aspergea d'eau bénite et il entendit une messe de *requiem* pour le repos de son âme. Tout le monde se retira ensuite, comme il l'avait prescrit, pour le laisser en prières pendant le reste de la journée ; mais, le lendemain, il fut en proie à une fièvre terrible et il mourut le 21 septembre 1558, à l'âge de cinquante-huit ans. Ses restes furent portés à Grenade et transférés, un siècle plus tard, au palais de l'Escurial.

(9) L'Inquisition déclarait que Josué ayant, selon la sainte Écriture, arrêté jadis le Soleil avec sa lance pour prolonger la durée du jour et exterminer plus complétement ses ennemis (les Madianites), c'était une impiété monstrueuse de croire à l'immobilité éternelle du soleil.

(10) Ancien château de l'archevêque de Larochefoucault, construit sur un large plateau qui domine Gaillon, à 100 kilomètres de Paris, 32 de Rouen, 28 d'Evreux (département de l'Eure), devenu maison de détention pour 800 hommes, 400 femmes et 150 enfants. Le travail est de rigueur dans cette prison, et, quand on n'a pas d'état manuel et qu'on refuse énergiquement de tresser de la paille en compagnie de 145 voleurs, on vous jette au cachot, à moins que, par grande considération pour votre personne et la haute protection de Son Excellence Monseigneur le Ministre de l'Inrieur, on se contente de vous mettre au secret:

Souvenir de reconnaissance à M. le comte de Montalivet.

(11) Perret a eu le bonheur et la joie de gagner les côtes de la Provence et d'entrer avec son vaisseau triomphant dans le port d'Agde. Mandé aussitôt à Paris par le ministre de la Marine, il a été présenté à l'Empereur, et la noble main de l'Impératrice a attaché la croix d'honneur sur sa petite veste.

Il est maintenant placé à l'Ecole de Marine de Brest d'où il sortira peut-être, un jour, savant et digne de compter parmi nos plus célèbres Amiraux.

L'Académie française, qui découvre la vertu partout où elle se trouve, pour la récompenser, vient, de son côté, d'accorder à Perret un prix Monthyon qui n'aura jamais été été mieux mérité que par lui.

(12) Décapité à Bruxelles, en 1849, pour avoir empoisonné avec de la *nicotine* (poison très-violent extrait du tabac), et en employant encore dans l'exécution de ce crime la force brutale, son beau-frère malade et infirme dont il convoitait la fortune pour réparer les tristes désordres de la sienne.

LE DUEL.

Les premiers hommes qui se sont battus en duel, c'est-à-dire un contre un, n'ont employé évidemment dans ce combat que les armes de la nature : les mains, les pieds, les poings, les dents ; et toujours le plus fort, le plus robuste, le plus courageux, le plus agile a dû nécessairement triompher de son adversaire.

Ensuite ils ont pris des bâtons, des pierres, des flèches, et alors la force a été quelquefois vaincue par l'adresse; plus tard enfin, beaucoup plus tard, quand le fer a été mis en œuvre, les grands Seigneurs, les militaires et même les gens du monde se sont servis successivement, pour vider leurs différends, de l'épée, de la dague, du fleuret démoucheté, du pistolet et même de la carabine, et, alors, ce n'était plus seulement la force physique qui triomphait dans ces combats singuliers, mais l'adresse, le sang-froid, et surtout la connaissance des armes susdites acquise par un fréquent exercice avec des maîtres experts.

L'origine du Duel ou de la guerre remonte, comme nous l'avons prouvé plus haut, aux premières passions des hommes, c'est-à-dire aux premiers jours du monde, car la Bible nous apprend, elle-même, le meurtre farouche de Caïn et la glorieuse victoire de David enfant sur le géant Goliath; l'histoire grecque, celle d'Achille sur Hector; l'histoire romaine le combat de

Romulus avec Sabinus ; ensuite (quoique le mot *duel* signifiât deux), celui des Horaces et des Curiaces qui se mesurèrent trois contre trois ; notre histoire nous raconte, à son tour, celui des trente Bretons (27 mars 1351), commandés par Robert de Beaumanoir contre trente Anglais aux ordres de Bembro (1).

Il est vrai qu'en suivant ainsi la progression, on arriverait à dire qu'une armée de cent mille hommes contre une autre d'égale force ne serait plus qu'un duel en grand.

Dans le Moyen Age, et surtout dans les siècles postérieurs, dits de la Chevalerie, alors que les manants réglaient leurs querelles à coups de poings et de couteaux, ou en se traînant réciproquement devant les tribunaux pour obtenir une réparation d'honneur en gros sous, il y avait pour les grands Seigneurs le duel judiciaire (jugement de Dieu), et celui des deux adversaires qui expirait sur la place était toujours censé avoir eu tort, car Dieu lui-même semblait le condamner.

Ainsi eut lieu le combat de Lancelot et de Gondeberge ; celui de Gontran et du jeune Jugeler.

Charlemagne édicta des lois contre le duel, mais il reprit bientôt faveur sous les règnes suivants jusqu'à Philippe le Bel, qui l'interdit sous peine de mort.

François Ier monte au trône et, tout aussitôt, il déchire, avec une solennité chevaleresque, la loi de ses prédécesseurs, en provoquant, lui-même, Charles-Quint (roi d'Espagne, son ennemi) à un combat singulier.

Dès lors, il n'y eut plus de frein à ces luttes sanglantes, elles devinrent comme un spectacle joyeux

auquel les rois, les princes, les seigneurs de la cour, les grandes dames, en robe d'or et de soie, assistaient avec délices ; et, patronnant l'un ou l'autre chevalier, témoignaient de leurs sympathies individuelles tantôt par un silence glacial, tantôt par des applaudissements effrénés.

Cependant, quand le combat se prolongeait trop longtemps, quand le sang avait suffisamment coulé et que les adversaires étaient épuisés de fatigue, le Roi jetait son *bâton fleurdelisé* entre eux, et soudain les épées rentraient dans le fourreau.

Si le roi se taisait, le duel continuait jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre combattant; et, dans ce cas, le vainqueur devait traîner lui-même, et sans l'assistance de personne, hors de l'arène, le corps du vaincu et le remettre aux archers qui l'attendaient avec le *bourreau* pour le dépouiller.

C'est ainsi que Henri II présidait, le 10 juillet 1547, à Saint-Germain, au fameux duel de Lachasteigneray (François de Vivonne), et de Jarnac (Gui de Chabot), dans lequel ce dernier porta à son adversaire un coup terrible (dit depuis *coup de Jarnac*), qui lui coupa le jarret et le renversa.

Le Roi jeta bien aussitôt son bâton sur le terrain, mais le blessé mourut une heure après.

Nous voyons encore, un peu plus tard, sous Henri III, un autre duel non moins célèbre de trois *Mignons* du roi, Quélus, Maugiron et Livarot, contre trois partisans des Guises, Charles d'Entragues ou d'Entraguet assisté de Schomberg et de Ribérac.

L'offense d'Entraguet (un soufflet) à Quélus avait été faite le samedi, 26 avril 1578; le combat eut lieu

douze heures après, le dimanche même, au point du jour, sous les murs de la Bastille.

Il fut sanglant, car Maugiron et Schomberg restèrent sur le carreau ; Ribérac mourut le lendemain ; Quélus, percé de dix-neuf coups, succomba après vingt-huit jours de souffrances atroces, et Livarot demeura plus de deux mois entre la vie et la mort; d'Entraguet seul, le provocateur, ne reçut qu'une légère blessure.

Le roi, cette fois, n'assista pas au combat, mais il l'autorisa et fit rendre à ses favoris de grands honneurs funèbres dans l'église Saint-Paul.

A trois ans de là, en 1581, Livarot est tué enfin dans une nouvelle rencontre avec le marquis de Maignelais.

Le 30 juillet 1652, autre Duel non moins fameux que les premiers : cette fois, c'est le duc de Nemours assisté de Villars et d'Uzerches, qui va se battre contre le duc de Beaufort et de Riz (on prétend même qu'ils étaient cinq contre cinq).

Il est huit heures du soir; le lieu du combat est fixé sous les murs du couvent des Jacobins ; mais, à peine les champions sont-ils en présence les uns des autres, que Beaufort, abaissant vers la terre la pointe de son épée, tendit la main à Nemours en l'invitant à oublier le passé et à rester bons amis, puisqu'ils étaient déjà beaux-frères : — Pourquoi nous battre, ajouta-t-il, quand nous pouvons si bien nous aimer?

Nemours fut moins généreux : — Non, *coquin !* répondit-il à son adversaire, ni paix ni trêve entre nous ! et il faut que je t'arrache la vie ou que tu aies la mienne.

En même temps, il fondit comme un furieux sur Beaufort, qui lui plongea son épée dans la poitrine et le renversa raide mort dans la poussière : d'Héricourt et de Riz furent tués par Villars et d'Uzerches; les autres champions n'eurent que des blessures insignifiantes (2).

Cette fureur de combats singuliers, interdits par Philippe le Bel, et remis en gloire par François Ier, continua longtemps encore d'être de bon ton à la cour.

Sous Henri IV, Louis XIII, et pendant toute la minorité de Louis XIV, on n'était guère tenu, en effet, pour véritable gentilhomme qu'après en avoir tué un autre ou reçu soi-même quelque bon coup d'épée à travers le corps.

Aussi un sourire de femme, une prévenance, un salut tardivement rendu, un mot imprudemment lâché, un jugement porté sur des vers (comme dans le *Misanthrope*), une dispute pour une préséance, le pas d'une voiture, un coup de cravache à un laquais insolent amenaient presque toujours un défi, et cette manie était si généralement en usage qu'enfin Louis XIII crut devoir rappeler le décret de Philippe le Bel, et déclarer que tout individu convaincu de s'être battu en duel sur la terre de France serait mis à mort sans pitié; que ses biens, en outre, seraient confisqués au profit de l'Etat et que les témoins subiraient la même peine, sauf la mort qui, suivant les circonstances, pourrait être remplacée par la prison ou l'exil.

Malgré cette rigueur, le duel resta en grand honneur parmi la noblesse, et on alla se battre à l'étranger, avec ses témoins, comme en partie de plaisir.

Plusieurs jeunes audacieux, trop impatients de vider immédiatement leurs querelles, bravèrent les ordres du roi sur le sol français même.

Boutteville, cousin du duc de Montmorency, fut de ce nombre; il se battit, un soir, aux flambeaux, sous les arcades de la place Royale et, huit jours après, par l'ordre de Richelieu, sa tête tombait sous la hache impitoyable.

Montmorency voulut venger la mort de son Cousin : il se révolta, en haine du cardinal, contre son Roi et demanda secours aux Espagnols, mais, vaincu à Castelnaudary, il fut conduit à Toulouse et décapité à son tour (3).

Ce terrible exemple produisit enfin tout l'effet qu'on en attendait, et on sembla, dès lors, en France, respecter à tel point la volonté du Maître, que les duellistes ne furent plus regardés, pendant longtemps, que comme des fous ou des spadassins. Cependant il n'en était pas ainsi partout, et les grands seigneurs Espagnols, les barons Allemands bravèrent encore fort souvent les lois et ordonnances de leurs Souverains pour se regarder face à face.

Mais, un jour, l'empereur Joseph ayant appris qu'un de ses Officiers supérieurs en avait souffleté un autre et qu'un duel à mort devait s'ensuivre dans la soirée, résolut de donner à l'Autriche entière un exemple encore plus effrayant mille fois que celui de Louis XIII; car, au moment où les deux adversaires commençaient à croiser le fer, il les fit arrêter et jeter au cachot ; puis, le lendemain, à la parade, il parut sur le balcon de son palais avec l'officier offensé qu'il embrassa cordialement, tandis que le bourreau souf-

flétait l'agresseur qu'on avait conduit sur un échafaud dressé au milieu de la place et qui, après cette avanie, fut enfermé dans une forteresse jusqu'à la fin de ses jours.

Mais les révolutions politiques de 1789, de 1830 et et de 1848, en détruisant successivement, chez nous, une foule de préjugés, en ressuscitèrent malheureusement beaucoup d'autres, le Duel, par exemple, et l'on connaît cette réponse de Mirabeau à un ex-grand Seigneur, qui voulait à toute force se couper la gorge avec lui : — Pendant la session, monsieur le comte, impossible ! car j'appartiens aux citoyens qui m'ont député à l'Assemblée nationale. Plus tard, volontiers ! et vous serez le vingtième à qui j'aurai affaire, attendu qu'il y a déjà dix-neuf braves inscrits sur mon carnet avant vous.

C'était refuser le combat avec ironie.

Sous l'Empire, alors que toute l'Europe retentissait du bruit des armes et s'enivrait de l'odeur de la poudre ; que tous les jeunes gens, à l'exception des aveugles, des gibeux, des boiteux, des manchots et des sourds-muets, étaient soldats, on ne se contentait pas encore des batailles des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna, il fallait, en outre, individuellement, descendre, comme on dit, *sur le pré*, à tous moments, et pour la moindre chose.

En voici un exemple bien triste :

En 1815, à Niort, après la bataille de Waterloo et quelques jours avant le licenciement de l'armée de la Loire, nous étions plusieurs sous-officiers de divers régiments, au café; un jeune Fourrier de mon régiment entre précipitamment et marche sur la queue

d'un chien appartenant à un brigadier de hussards qui l'appelle *imbécile !* — le beau malheur de marcher sur la queue d'un chien ! — Mon chien vaut mieux qu'un *verrat* comme toi !

On va sur le terrain, et l'étourdi fourrier reçoit, en pleine poitrine (moi témoin) un coup de sabre qui l'étend raide mort.

J'étais bien jeune alors, car je m'étais engagé volontairement parmi les fédérés de la Nièvre et j'étais parti Sergent-Major de route, mais le triste spectacle que j'ai eu sous les yeux a été longtemps présent à ma pensée ; souvent, pendant la nuit, quoique harassé de fatigue par des marches journalières de dix à douze lieues (car nous doublions les étapes), j'entrevoyais dans mon sommeil agité mon pauvre Camarade couvert de sang et, me réveillant en sursaut, je m'écriais avec douleur : — Le malheureux ! *pour avoir marché sur la queue d'un chien !...*

Eh bien ! après cela, ai-je été guéri pour jamais, comme j'aurais du l'être, de la féroce manie des duels? Hélas ! non, je dois le dire, à ma honte ; heureusement que je n'ai jamais tué personne, tandis que j'ai été blessé deux fois, et j'en porte encore les marques sur le corps, depuis quarante-cinq ans.

Sous la Restauration, les anciens militaires, dits *vieux grognards*, cherchaient toutes les occasions possibles d'offenser les gardes du Corps et les officiers français ou suisses de la nouvelle armée, afin de pouvoir se battre ensuite avec eux ; les étudiants en droit, en médecine, en pharmacie, les artistes, les jeunes gens de toutes les professions libérales et même du commerce (calicots moustachus et éperonnés), jouaient

ensemble le même jeu, et Dieu sait combien il y a eu de victimes de part et d'autre, combien de familles ont pleuré et combien de pauvres mères sont mortes de douleur d'avoir perdu ainsi le fils qui faisait leur orgueil, leur espérance et toute leur félicité sur la terre !

Braves jeunes gens des diverses écoles où vos parents vous envoient étudier les hautes sciences, les beaux-arts, ou apprendre un état quelconque, en s'imposant souvent, dans ce but, de grandes privations, vous avez aujourd'hui renoncé à peu près à ces habitudes sauvages qui ne sont plus du XIX[e] siècle; ne les reprenez donc jamais ! Avant d'en venir à vous battre pour des causes ordinairement toujours frivoles, pensez à vos familles absentes ; représentez-vous la peine que vous leur causeriez s'ils ne vous revoyaient plus, ou si vous reveniez au foyer domestique, non pas comme l'*enfant prodigue*, affamés et couverts de haillons, ce serait peu de chose encore, car les pertes d'argent se réparent (il n'y a que celles du cœur qui soient *irréparables*), mais estropiés pour la vie, ainsi que le malheureux Briffault (4).

Vous, Témoins, avant de choisir le terrain, de mesurer la longueur des épées, de charger les pistolets, de compter les pas convenus et de donner l'affreux signal, faites-vous redire cent fois le motif de la querelle et calmez l'irritation des adversaires au lieu de l'entretenir ; s'ils sont compatriotes, s'ils ont été jadis camarades d'enfance, d'école, de collége, de bureau, de comptoir, d'atelier, rappelez-les au sentiment de cette ancienne amitié ; parlez-leur de leurs parents, de leur mère surtout, s'ils ont encore le bonheur d'avoir leur

mère, et enfin, de la peine corporelle et pécuniaire que la loi rendue en 1832, à l'instance de l'honorable M. Dupin, président de la Chambre des Députés, leur inflige actuellement. Dites-leur bien que la mort d'un homme cause toujours des regrets pénibles; que Fayot le bretteur n'a laissé en France qu'un nom peu glorieux; que Dufay, meurtrier de Saint-Maurice, a été touché lui-même de la douleur de M. de Fontanes pleurant son neveu; que le jeune officier Marulaz, en tuant Signol, a réduit sa vielle mère, dont il était le soutien, à l'indigence; que le Royaliste bouillant, Pescheux d'Herbinville, après sa victoire sur le jeune Evariste Gallois, Républicain exalté, n'en a point été lui-même, pour cela, considéré davantage par les honnêtes gens de son parti, car tuer n'est pas convertir; que le maréchal Bugeaud a déploré tout le reste de sa vie la mort de Dulong qui l'avait cependant gravement outragé dans son honneur militaire; que Emile de Girardin a maudit publiquement, et par deux fois (à Saint-Mandé), son adresse au pistolet sur la tombe d'Armand Carrel; que la récente blessure de M. Turgot, ambassadeur de France à Madrid, et celle plus récente encore d'Henri de Penne, rédacteur du *Figaro*, ont vivement inquiété leurs familles et tous ceux qui les connaissaient; et faites en sorte que le différend à vider n'ait jamais de suites fatales; qu'à votre instigation, à votre prière, au besoin, et après que vous aurez déclaré l'honneur satisfait de part et d'autre, on se tende réciproquement la main, et soyez certains que tôt ou tard, les adversaires mêmes, que vous aurez ainsi désarmés, vous sauront gré de votre bienveillante intervention.

L'année dernière, à Gross-Carolinenfeld, en Bavière, deux frères, appartenant à la classe des paysans, se sont battus à coups de faulx : l'un a eu un bras à peu près coupé et l'autre toute la partie supérieure du crâne emportée; celui qui est mort fait *pitié*, son frère fait *horreur*.

Quant à vous, Ouvriers de différents corps d'état : Compagnons du devoir, de la liberté, de Salomon, de Jacques et de Soubise, gavaux, dévorants, loups, renards, drilles, gâcheux, voraces, casse-bras, etc., qui vous livriez jadis, sous ces charmantes appellations, de véritables combats, comme celui de la Crau (entre Arles et Salon), où vous êtes accourus de 50 lieues à la ronde pour inonder littéralement la plaine de votre sang, et qui, quoique enfants de la même patrie, vivant sous le même ciel, les mêmes lois, le même chef de l'Etat, tous frères par l'Evangile, le même sang, la même langue, les mêmes habitudes, et par le travail qui vous donne glorieusement le pain de chaque jour, vous vous battez cependant encore si fréquemment ensemble pour des mots de Compagnonnage (5), pour un ruban de telle ou telle couleur au chapeau et à la boutonnière, pour une Canne plus ou moins longue que, selon vous, un ouvrier qui n'est pas du bâtiment n'a pas le droit de porter dans les conduites, les promenades, les cérémonies publiques ou funèbres, etc., Pensez-vous bien à ce que vous faites, en agissant ainsi? et, puisque vous avez tous besoin du laboureur, du boulanger, du boucher, du tisserand, du cordonnier, du tailleur, du chapelier, etc. (qui certes! n'ont pas besoin de compas ni d'équerre pour leur travail), comme ces divers ouvriers ont également

besoin de vous, pourquoi vous ruer si souvent les uns contre les autres pour de pareilles niaiseries ?

Quiconque veut qu'on respecte sa liberté doit respecter d'abord incontestablement celle d'autrui.

Et d'ailleurs, qu'arrive-t-il de vos rencontres fréquentes, à main armée, et même de vos simples querelles de compagnonnage, de préséance, d'amour-propre, de chambrées, d'ateliers, de danses, de goguettes, et malheureusement trop souvent encore de cabaret ? Vous vous assommez réciproquement, comme des sauvages, soit isolément, soit en masse, à la première occasion ; vos instruments de travail vous servent parfois d'armes terribles, et quand votre ennemi est terrassé, vous vous glorifiez un instant de votre victoire et de la supériorité de vos forces sur les siennes; puis on relève le blessé, on le porte à l'hôpital voisin, et pendant huit jours, un mois, un an, il se trouve dans l'impossibilité de travailler.

Si c'est un père de famille, quels regrets il doit avoir de s'être engagé dans une pareille lutte ! quel remords pour son brutal vainqueur ! que deviendront, pendant ce temps d'arrêt, sa femme et ses enfants ? ils maudiront sans doute l'*assassin* de leur mari et de leur père, en lui souhaitant le même sort.

Si le Blessé, en outre, meurt sur le terrain, l'affaire devient beaucoup plus grave encore ; car, aussitôt que ses Camarades l'ont conduit au cimetière, en déplorant tristement sa perte, la justice arrête le meurtrier, le jette en prison, et trois mois après, il comparaît devant un jury qui le condamne, en reconnaissant toutefois des circonstances atténuantes, non à la peine de mort, comme assassin avec préméditation,

mais à la prison et même parfois aux travaux forcés pour une longue suite d'années.

Veillez donc, honnêtes Ouvriers, davantage sur vous ! que vos meilleurs amis arrangent de sang-froid tous vos différends, éteignent toutes vos haines et apaisent toutes vos querelles ! C'est à cela que vous les reconnaîtrez pour de vrais amis ; et, puisque vous vous dites avec orgueil frères et citoyens, puisque la *grande loi française de* 89 vous regarde justement comme tels, comportez-vous donc, en tout et toujours, en bons frères, en dignes citoyens et en vrais Patriotes !

NOTES SUR LE DUEL.

(1) Nous avons taillé nous-même, il y a quelques années, un Drame national, en cinq actes et en vers, dans cette page de notre histoire, sans oublier, au milieu du combat, le fameux : *Bois ton sang ! Beaumanoir*, de Geoffroy-Dubois. La représentation des *Trente* est arrêtée par respect pour l'alliance anglo-française ; mais, quoique cette suspension blesse autant nos intérêts pécuniaires que notre amour-propre d'auteur, nous désirons sincèrement que la susdite Alliance demeure éternellement dans toute sa force, car elle assure la paix de l'Europe, et le règne de la paix est le règne de Dieu.

(2) Dans le courant du mois de septembre dernier, des Terrassiers découvrirent, en faisant des fouilles pour des constructions nouvelles, rue d'Antin, voisine de l'ancien couvent des Jacobins, un tronçon d'épée rongé de rouille, sur lequel cependant on pouvait encore déchiffrer ces six lettres : *Emours*. On présume que ce tronçon d'épée provient de celle que Nemours tenait à la main le jour de son duel, et qui s'était brisée quand il est tombé sur le carreau.

(3) Ses restes mortels ont été amenés par les soins de la pieuse duchesse de Montmorency, sa femme, de Toulouse à Moulins, en Bourbonnais, où ils ont été déposés au couvent des Ursulines, aujourd'hui chapelle du collége, dans un magnifique tombeau de marbre, orné de statues, que le temps et, chose étonnante ! le vandalisme révolutionnaire ont respecté.

(4) En 1832, madame la duchesse de Berry, enfermée à Blaye, à la suite de l'insurrection de la Vendée, est outragée grossièrement dans le journal *le Corsaire*, par Eugène Briffault. Un ancien garde du Corps, M. de la Trésorière, relève l'insulte faite à la Princesse et provoque le journaliste en duel, en lui déclarant qu'il ne veut pas le tuer, mais lui *casser* le bras auquel est attachée la main qui a écrit l'article injurieux. Le combat est accepté ; l'arme choisie est

le pistolet, et Briffault (le pauvre jeune homme n'avait jamais tiré un coup de pistolet de sa vie!) a le bras droit brisé. Quelques mois après, la Duchesse de Berry, devenue madame Luchesi-Palli, sortait de prison et, un peu plus tard, l'homme de lettres irrespectueux envers une Femme de haut rang, malheureuse et captive, tombait en démence et était conduit à Charenton, où il est mort, le 17 octobre 1843.

(5) Compagnonnage vient du mot *compas*, et on n'admet dans le Compagnonnage que les Ouvriers qui se servent journellement, pour leurs travaux, du compas, de la règle, de l'équerre et du niveau. — Tous les Ouvriers du bâtiment sont donc de fait Compagnons.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

PARABOLE FANTASTIQUE.

— Je souffre, ma vie est en danger, et cependant je suis jeune, je suis belle, je suis puissante, car je suis la fille du Roi.

Mais, hélas ! à quoi me servent tous ces avantages si glorieux, si généralement enviés et de si peu de valeur réelle, puisqu'ils ne m'empêchent pas de souffrir ?

On parle de la science des médecins, et cependant les plus habiles du Royaume, ceux dont la réputation s'étend d'un pôle à l'autre, veillent, jour et nuit, à mes côtés sans pouvoir en rien soulager mes douleurs.

O mon Dieu ! prends pitié de moi, de ma famille, de mes amis, de mes serviteurs plongés dans l'affliction et rends-moi la force, la santé déjà perdue, et la vie qui semble prête à m'échapper.

Ainsi parlait la princesse Antonine, et son père et sa mère, et son royal fiancé, fondaient en larmes aux pieds de sa couche funèbre dont, alors, une seule lampe éclairait à peine les ondoyantes draperies.

Dans cette même chambre, naguère encore si luxueuse, et présentement si remplie de désolation, se tenaient debout, derrière les maîtres, les grands dignitaires du royaume et les courtisans, tandis que dans le fond, et tout à fait dans l'ombre, un véné-

rable Prêtre récitait, à voix basse, les *Litanies de la Vierge.*

Bientôt la jeune malade, dont la souffrance s'était un peu calmée, s'écria de nouveau :

« Oh ! non, non, Dieu ne peut pas vouloir que je meure encore, à seize ans, entourée de parents si affectueux et à la veille même de mes fiançailles : il aura pitié de la fille unique du Roi et il lui rendra la fraîcheur, la joie et la vie qui l'animaient encore si heureusement au printemps dernier ; le contraire ferait presque douter de sa bonté et de sa justice. »

En ce moment, le Prêtre, interrompant son oraison, se leva avec dignité, et sa bouche, pleine d'onction, proféra ces paroles :

« Ne murmurez pas ainsi, mon enfant ; une vraie Chrétienne ne doit jamais désespérer de la bonté de Dieu ; il connaît mieux que nous mêmes nos propres besoins ; que toujours, sur la terre comme au ciel, sa volonté s'accomplisse ! »

Toute l'assistance répondit : *Amen !*

Antonine ajouta :

« Pardon, mon Père, je n'ai pas eu l'intention d'offenser Dieu, c'est la souffrance seule qui m'a fait parler. »

Un profond silence succéda à ces pieuses exclamations ; Antonine le rompit de nouveau la première :

« *O mort !* dit-elle, je t'en conjure, ne sois pas inexorable ! laisse-moi encore quelques années d'existence, quelques mois, quelques jours ! mais, si tu hésites, si ton fatal SABLIER n'a point encore marqué irrévocablement ma dernière heure, daigne donc, avant de la sonner pour l'éternité, venir une seule

minute dans ce palais; entre dans cette chambre de désolation et demande-moi, pour prix de ma vie, demande à ma famille, demande à mes serviteurs tout ce que tu voudras, et, à l'instant même, tes désirs seront comblés. »

En ce moment on entendit frapper trois coups à la porte; ces trois coups avaient un retentissement sinistre, car c'était l'index courbé d'une main osseuse qui faisait trembler les panneaux dorés; la porte s'ouvre à deux battants, la *Mort* entre :

« Tu m'as appelée, dit-elle à la jeune fille, que me veux-tu? »

Tous les assistants épouvantés tombèrent instantanément à genoux; le Prêtre seul, impassible comme le marbre des tombeaux, continua de prier en silence.

Alors Antonine, se dressant tout à coup par un mouvement convulsif sur sa couche, tendit douloureusement ses mains pâles et tremblantes vers l'horrible squelette, puis, balbutia ces paroles :

« Tu me demandes ce que je veux, ô *Mort!* eh bien! je vais te le dire : je veux t'émouvoir par mes larmes, te fléchir par mes prières ou te corrompre, excuse ma franchise, par la magnificence de mes présents. Mais, de grâce, ne me frappe pas encore; laisse-moi connaître, au moins quelque temps, la vie, la famille, l'amitié, l'amour, le bonheur...

« — Assez! assez! répondit la *Mort;* les larmes, les soupirs, les prières, les plaintes, les malédictions ne font rien sur moi. Regarde mes yeux, leur orbite est sans prunelles et je ne puis, par conséquent, voir couler les larmes d'aucune créature souffrante; regarde mes oreilles, elles sont sans tympan, et, quand j'ai choisi

mes victimes, je n'entends pas plus les supplications de l'enfant qui prie pour son père, de la femme qui prie pour son mari, de la mère qui prie pour sa fille que je n'entends les ridicules gémissements ou les malédictions des cent milliards d'hommes qui sont en ma puissance et tremblent à mon aspect. Tu parlais, il n'y a qu'un instant, naïve jeune fille, des grandeurs du trône ; un trône ! mais, sais-tu ce que c'est qu'un trône ? Quatre planches recouvertes de velours et voilà tout ! Tu parlais, pour me toucher, de ta naissance qu'il te plaît d'appeler illustre ; misère ! orgueil ! sottise ! Crois-tu donc, quand je marche, la faulx en main, à travers l'humanité, que je fasse la moindre distinction entre un Prince royal et le fils d'un Pâtre ? entre toi et ta servante ? Tu me promettais des présents magnifiques ; des présents ! à moi... quelle pitié ! Sache donc, vaniteuse Enfant, que je suis la *Mort*, et que tout ce qui est de ce monde m'appartient : le nouveau-né comme le vieillard, le géant comme le pygmée, l'aigle qui plane dans la nue comme le cachalot qui se promène au sein des mers, l'éléphant qui pèse sur la terre comme le ciron qui joue sous un brin d'herbe. Je passe et, d'un souffle, je renverse le cèdre du Liban et le lis de la vallée, le palais du riche et la cabane du pauvre ; un empereur, un roi, un chef d'Etat osent-ils me braver, je touche son épée, et elle se brise en morceaux ; je crache sur sa couronne, et soudain l'or, les perles, les topazes, les rubis, les saphirs, les émeraudes et les diamants qui la décorent tombent en poussière à mes pieds avec le Maître lui-même dont un instant après, il ne reste rien, rien, rien... »

Alors le Prêtre se leva et, d'une voix solennelle, fit, à son tour, retentir tout le palais de ces mots :

« Tu ments, ô *Mort !* oui, tu ments comme une infâme ! car je suis homme, moi ; et, quoique je ne sois, ici-bas, qu'un chétif ver de terre que d'autres vers de terre dévoreront demain, il y a en moi, il y a dans ma création quelque chose qui ne t'appartient pas, qui ne t'a jamais appartenu et qui ne t'appartiendra jamais.

« — Misérable ! ose donc dire quoi ?

« — *Mon âme !* »

La *Mort* n'en put entendre davantage, elle fit claquer ses dents jaunes avec un grincement horrible et disparut comme un éclair...

La jeune fille monta au ciel.

L'ESCLAVAGE

RÉFUTÉ PAR L'ANATOMIE ET L'OSTÉOLOGIE MISES A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.

La Scène se passe, non en Russie, comme on pourrait le croire, mais sur la terre de la liberté qu'on appelle Amérique, et où il y a encore, en la présente année de grâce 1861, quatre millions d'esclaves *.

Scène première.

FORLING, YACK, *ensuite* YOUSÈPHE.

FORLING.

Allons ! Yack, debout ! on travaille depuis deux heures dans les caféiers, et te voilà encore étendu sur ces nattes comme un damné paresseux à qui j'ai bien envie de faire donner la bastonnade.

---

* Le Tzar de Russie, Alexandre II, marche avec la civilisation de son temps, et, tandis qu'il ordonne l'affranchissement de vingt millions de Serfs qui sont encore dans ses Etats, il rencontre de l'opposition à cette mesure généreuse et évangélique parmi de vieux Moscovites hébétés, certains grands seigneurs cupides et nombre de serfs eux-mêmes qui, de père en fils, sont *esclaves* et ne savent pas ce que c'est que la *Liberté*.

Espérons que la malhenreuse et vaillante Pologne se ressentira bientôt également de la bonté, de la justice et de la sagesse de l'*Empereur !*

YACK.

Maître, je suis malade, la fièvre me brûle, et il m'est impossible de me soutenir sur mes jambes; Yousèphe le sait bien, car il m'a permis de rester à la case toute la journée.

FORLING.

Yousèphe t'a permis de rester toute la journée sans rien faire! Eh! de quoi se mêle-t-il, ce nouveau Contre-Maître de raccroc avec ses permissions? croit-il donc que j'ai des esclaves pour les voir jouer et dormir, des journées entières, à l'ombre des bananiers?

YACK.

C'est qu'il est bon, lui, aux malheureux qu'il voit souffrir, car il a lui-même souffert beaucoup autrefois.

FORLING.

Eh bien! moi, je ne veux pas qu'il soit bon à mes dépens. Je veux, au contraire, qu'il soit méchant, très-méchant, et qu'il vous mène tous comme des chiens. — Je l'ai pris dernièrement à mon service parce qu'il avait été lui-même autrefois esclave, et que je sais qu'il n'y a rien de tel qu'un vieux nègre affranchi pour tourmenter les autres; mais, s'il ne remplit pas sa besogne à mon gré, je le chasse, et qu'il aille au diable avec sa sensiblerie et toutes ses sentences ridicules! Allons! vas-tu te lever? (*Il le foule rudement sous ses pieds.*)

YACK.

Mais, vous me faites du mal!

FORLING.

Vas-tu te lever!

YACK.

Je n'en ai pas la force, je vous l'ai dit.

FORLING.

Tu as bien la force de manger mon pain, maudit paresseux!

YACK.

Depuis deux jours, je n'ai pris qu'un peu de lait de coco.

FORLING.

Et tu t'imagines que je t'ai acheté, il y a trois ans, au marché public avec ton Garçon et ta Garcette pour ne rien faire. Une bonne correction, drôle! t'apprendra ce soir devant tes camarades que c'est tout le contraire.

YACK.

Alors, tremblez que mes deux enfants n'aient ma mort à vous reprocher demain.

FORLING.

Moi, trembler! et des menaces de mes esclaves encore!... Insolent! pour qui me prends-tu donc? si tu crèves, d'ailleurs, j'aurai soin de tes enfants, et, plus tard, si ta fille me plaît... tu m'entends!...

YACK.

Que trop! après avoir tué le corps du père, vous tuerez l'âme de l'enfant. Et pourtant vous êtes dévot,

vous allez le Dimanche au temple adorer le bon Dieu. On y lit, devant vous, ce livre saint qui dit que tous les hommes doivent s'aimer entre eux comme des frères, qu'ils sont égaux à ses yeux, qu'ils...

FORLING.

Misérable! oses-tu bien ainsi interpréter l'Evangile? Toi, mon frère, mon égal! avec ta peau noire et tes cheveux crépus comme la laine d'une vieille brebis galeuse. Un bâton! un nerf de bœuf! Yousèphe! Yousèphe! ah! coquin, tu ne veux pas travailler et tu raisonnes... Yousèphe! et les mille dollars que tu me coûtes, gredin, crois-tu donc que je sois décidé à les perdre? Non, non, non, ne te mets pas ça dans ta noire cervelle. Yousèphe!

YOUSÈPHE, *entrant.*

Me voici! je faisais ranger au magasin les balles de coton d'hier soir.

FORLING.

Bien! bien! vieux Yousèphe, écoute-moi! Je t'ai pris dernièrement à mon service parce que tu as été autrefois esclave et que, connaissant la paresse, les ruses et la volerie du métier, tu me serais très-utile dans la direction de ma maison. Nous n'avons pas le temps, nous autres Maîtres, de surveiller ces noires canailles, et, quand on les abandonne à elles-mêmes, elles ne nous gagnent pas seulement le pain qu'elles mangent.

YOUSÈPHE.

Où voulez-vous en venir?

FORLING.

Tu feras donner, ce soir, vingt coups de rotin à ce drôle qui n'a pas été ce matin, avec les autres, travailler aux caféiers.

YOUSÈPHE.

Il est malade.

FORLING.

Malade! lui! il se porte mieux que moi.

YOUSÈPHE.

Vous vous trompez! et je ne ferai pas exécuter vos ordres cruels. Un homme malade, souffrant, fi! ce serait affreux.

FORLING.

Il pousse l'insolence jusqu'à me menacer de l'enfer et jusqu'à comparer son horrible face noire à la mienne.

YOUSÈPHE.

La différence n'est déjà pas si grande que vous le pensez. Moi aussi je suis nègre.

FORLING.

Son sang, à cette brebis galeuse, de quelle couleur est-il?

YOUSÈPHE.

Mais il est rouge comme le vôtre, comme le mien, comme l'a été celui du Christ, quand un soldat farouche lui a percé le côté de sa lance impie.

FORLING.

Mensonge et vanité! alors, toi aussi, tu te compares à Dieu?

YOUSÈPHE.

J'ai dit que le sang qui coule dans mes veines est rouge comme l'a été le sien. En doutez-vous? prêtez-moi un coustel, un canif, et une légère blessure à mon bras va vous en convaincre beaucoup mieux encore que mes paroles.

FORLING.

Tes paroles! tes paroles! on voit que tu as écouté aux portes de tes anciens maîtres.

YOUSÈPHE.

Oh! je n'ai pas eu besoin d'écouter à la porte du bon Français qui a été mon dernier maître et mon bienfaisant instituteur. Son souvenir vit dans mon âme, et il y restera toujours.

FORLING.

Eh bien! qu'il y reste! je ne m'y oppose pas. En voilà une singulière manie d'acheter des négrillons pour en faire ses amis! On voit bien que ce monsieur n'avait pas d'habitation à exploiter.

YOUSÈPHE.

C'est vrai!

FORLING.

N'était-il pas médecin?

YOUSÈPHE.

Oui, et médecin très-savant. Quatre mois après m'avoir mis en liberté, il est tombé de cheval en revenant de visiter des malades à Burkelow et il est mort sur le coup. On a mis de suite les scellés chez lui, en cas d'héritiers inconnus et à venir; on a voulu me rendre à l'esclavage, mais notre illustre président Washington a dit : — J'ai connu et aimé le docteur Maresbille; il avait adopté ce jeune homme, qu'on lui donne la liberté et vingt dollars sur la succession, pour ses premiers besoins. On m'a donné l'argent, j'ai fait un petit commerce, j'ai travaillé, j'ai surveillé des travailleurs, et c'est pour ne pas m'ennuyer seulement que je travaille encore, à mon âge!

FORLING.

Quoi! ton maître était lié avec Washington?

YOUSÈPHE.

Certainement! je voyais même souvent aussi chez lui le digne monsieur Francklin, le général Wilson, et surtout beaucoup de messieurs français, parmi lesquels il y avait un beau jeune homme, grand, avec des cheveux blonds, des yeux bleus, un doux sourire (il me semble le voir encore), et qu'on appelait le général Fayette.

FORLING.

La Fayette!

YOUSÈPHE.

Oui, La Fayette, c'est cela! J'aimais beaucoup mieux messieurs les Français que les autres, car ils riaient

toujours avec moi, et ils me disaient souvent, en me tirant les cheveux : — Yousèphe, remercie Dieu de nous avoir envoyés ici, car désormais il n'y aura plus d'esclaves dans la sainte république américaine, et malheur à l'homme qui voudra en exploiter un autre!

FORLING.

Chut! chut! mes Coquins pourraient t'entendre, viens dans mon cabinet me finir ton histoire.

Scène II.

FORLING, YOUSÈPHE.

FORLING.

Maintenant, tu peux parler! personne ne nous écoute; recommence ce que tu m'as dit, car j'étais si troublé...

YOUSÈPHE.

Vous saurez donc que, dans mon enfance, j'étais avec mes pauvres parents, esclave d'un planteur bien riche, bien avare et bien dur, qui mourut presque subitement et à l'aide, on l'a dit du moins, du suc de quelques herbes fort douteuses, mêlé à ses boissons. C'était au commencement de la guerre que l'on a appelée de l'Indépendance, et je ne sais pas trop pourquoi, puisqu'il y a encore des millions d'esclaves chez nous. Si je ne le suis plus, moi, c'est grâce à ma bonne étoile qui m'a fait tomber entre les mains du généreux Français qui m'a acheté à Philadelphie et qui m'a dit :

« Yousèphe, nous sommes venus de France avec de l'or et des armes délivrer l'Amérique du joug des Anglais. Il n'y aura plus d'esclaves ici, désormais, je te le jure. Sois mon serviteur libre, et si tu te conduis honnêtement, tu es jeune, tu as de l'intelligence, je t'instruirai, et tu deviendras mon ami. »

FORLING.

Son ami!

YOUSÈPHE.

Que cette bonne parole me faisait du bien au cœur! car je me rappelais sans cesse, et en pleurant, tout ce que mes pauvres parents et moi nous avions souffert autrefois. Mon cher Maître avait apporté de France avec lui un homme mort qui n'avait plus une once de chair sur les os et qu'il appelait un *squelette.* Un matin, après avoir fait sa prière, car il était très-pieux, ce cher monsieur, il détacha avec précaution le voile qui couvrait le squelette et m'attira près de lui. Je tremblais... il me rassura et me dit :

« Viens prendre ta première leçon d'anatomie et d'ostéologie (1)!

« Ecoute-moi bien! d'ailleurs, j'écrirai pour toi et généralement pour tous les jeunes Américains pieux et honnêtes, dont la soif de l'or n'a pas encore gangréné le cœur, ce que je vais te dire, et notre cher Francklin l'imprimera (c'est imprimé en effet, et je lis et relis si souvent ce petit livre, que je le sais par cœur). Yousèphe, il y a dans ce monde une infinité d'hommes orgueilleux de leur naissance (2), de leur force, de leur beauté, de leur fortune, de leur esprit,

de leur talent, de leur adresse et d'une foule d'autres avantages que le sort jette à la volée, attrape qui peut !

« Il y en a d'autres qui, pour faire les esprits forts, nient jusqu'à l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la voix de la conscience :

« Ces hommes-là se donnent ridiculement entre eux le nom de philosophes, mais, hélas! que sont-ils, après leur mort, tous ces pédants si vains, si fiers, si audacieux et si impies?

« Et que serait la vie sans la douce pensée qu'au terme du voyage nous reverrons dans un monde éternel nos pères, nos tendres mères, nos chers enfants et tous ceux que nous avons aimés sur la terre?

« Autrement serait-ce la peine de naître pour mourir quelques jours après, comme les éphémères (3)?

« Non, certes! et tout ce qui est en nous annonce un avenir autre que celui de ne laisser, au terme de notre vie terrestre, qu'un cadavre fétide d'abord, puis un squelette, un peu de poussière, puis rien...

« Quant à l'égalité des hommes entre eux, à celui qui oserait la nier, je dirais ce que je te vais te dire : — Regarde ce squelette ! je ne sais à qui il a appartenu; si c'était le corps d'un maître ou celui d'un esclave, d'un homme remarquable par sa beauté ou sa laideur repoussante, d'un savant ou d'un imbécile, d'un sage ou d'un fou, d'un voleur ou d'un homme de bien; j'ignore si la peau qui le couvrait était blanche comme celle des hommes d'Europe, noire comme en Afrique, jaune comme en Asie et rouge enfin comme en Amérique, mais je vais te dire ce qu'il y a de positif :

« Il était d'une taille plus qu'ordinaire, ce que je

vois à cette forte charpente osseuse. Ce crâne était-il couvert de cheveux noirs, châtains, blonds, rouges ou laineux comme les tiens? je l'ignore, mais voilà ce que je sais :

« Dans ce *crâne* se trouvait une masse blanchâtre, molle et pulpeuse, du poids ordinaire d'une livre un quart, d'une livre et demie et, dans quelques cas fort rares, chez les hommes prédestinés, de deux livres. On l'appelle le cerveau et le cervelet; c'est la bonne ou mauvaise organisation de ces organes qui rend les animaux plus ou moins intelligents (4).

« Tu as vu des cervelles de veau, de mouton, de porc, ainsi tu sais ce que c'est.

« Dans ces deux trous profonds (*orbites*), il y avait les *yeux;* étaient-ils noirs, bleus, gris, jaunes, verts, rouges? je l'ignore, et personne ne pourrait le dire aujourd'hui.

« Tu vois, ici, la place du *nez* avec ses nombreux cartilages et ses deux conduits olfactifs (*narines*), qui constituent chez nous l'odorat (5).

« Voici la place des *oreilles* et du cornet acoustique destiné à recevoir le son (la membrane s'appelle tympan).

« Dans cette bouche il y avait 32 *dents :* 16 mollaires, 8 incisives et 8 canines, qui toutes servent d'ornement au visage et à broyer et à triturer nos aliments (6); il y avait en outre, la langue pour les goûter, les savourer, et le *larynx* pour parler chez les hommes et chanter chez les oiseaux. Il y avait le *pharynx*, petite planchette osseuse qui sépare la bouche des fosses nasales (le nez).

« De la tête, passons au Corps!

« Notre Corps, mon ami, est une montre dont tous les rouages fonctionnent avec une précision admirable pendant notre vie, et que la mort démonte sans qu'aucun horloger puisse jamais la rétablir, car tous les horlogers, les mécaniciens, les ingénieurs, les architectes et les artistes du monde, réunis ensemble, ne pourraient pas créer même une fourmi, et lui donner le mouvement, la vue, la mastication, le goût, l'odorat, l'instinct de prévoyance, d'alimentation, de conservation et de régénération qui sont dans cet infime animal. Quand une des pièces de notre machine est seulement endommagée ou, comme on dit, malade, un Médecin peut la guérir, et encore... mais voilà tout !

« Regarde ces trois grands os qui supportent toute notre machine ! celui de la cuisse, car il est unique, s'appelle *fémur*, ces deux de la jambe sont le *tibia* et le *péroné*; ils s'articulent exactement avec cette petite noix osseuse (*rotule*), que tu vois entre eux, et c'est grâce à cette articulation exacte et précise que nous pouvons, à volonté, nous lever, nous baisser, nous asseoir, nous mettre à genoux, marcher plus ou moins vite, courir ou sauter en l'air.

« Tous ces os et osselets sont assujettis par des ligaments, des muscles, des nerfs, des tendons et des fibres, comme les piliers les plus solides.

« Voici ce qu'on appelle l'*épine dorsale ;* elle est composée de 24 petits os non creux, mais spongieux : 7 *cervicales*, 12 *dorsales* et 5 *lombaires* qu'on appelle vertèbres ; ces petits bourrelets, juxta-superposés ensemble, s'articulent parfaitement avec les deux os larges et plats (surtout dans la partie supérieure) des jambes qui forment le bassin (*sacrum*). Ce qui nous

donne la facilité de courber le dos ou de nous dresser à volonté.

« Quand cette colonne fléchit d'un côté ou d'un autre, soit à notre naissance, soit plus tard par accident, nous devenons gibeux (bossus).

« Compte ces côtes! tu en trouveras 12 (7 vraies ou *sternales*, 5 fausses ou *vertébrales*). Elles forment par leur courbe une grande voûte (le *ventre*), recouverte par des muscles, par le tissu cellulaire et la peau (7) qui contient, en les préservant de tout contact dangereux ou destructif, ce que je te décrirai quand nous en aurons fini avec l'*ostéologie*.

« Voici l'os du bras (*humérus*), et les deux de l'avant-bras (le *radius* et le *cubitus*). L'*humérus* s'articule avec l'*omoplate* de manière à nous permettre de lever, de baisser, de tendre ou de courber le bras à volonté.

« Regarde maintenant tous ces petits osselets qui forment le pied, les doigts et les phalanges! Si le pied, au lieu d'être disposé avec cette admirable précision, avait été simplement plat et tout d'une pièce, l'homme n'aurait pu faire un pas sur la terre sans être exposé à tomber au moindre choc comme un arbre sans racines ou une maison sans fondements. Ce sont ces doubles phalanges, ces harpons, pour ainsi dire, qui le tiennent en équilibre et, par le jeu des muscles, l'attachent au sol ferme et droit.

« Les quadrupèdes marchent sur quatre pattes et n'ont pas besoin de tous ces mille détails pour agir; les oiseaux n'ont bien que deux pattes, mais ils ont des ailes qui les soutiennent dans leur vol ou dans leur course rapide.

« Vois les doigts de cette main! les phalanges sont doubles comme celle du pied, et par là nous avons la faculté de la ployer, de l'étendre, de l'ouvrir, de la fermer, de faire mouvoir un seul doigt seulement ou les cinq en même temps, selon notre bon plaisir et sans aucun effort. (Les doigts s'appellent *pouce, index, medius, annulaire et auriculaire; les doigts du pied s'appellent orteils*).

« Maintenant, passons à l'*anatomie* :

« Ici, comme je te l'ai déjà dit, sous cette voûte formée par les côtes, dans la poitrine (*thorax*), était à gauche, le *cœur* avec ses deux *oreillettes* et ses deux *ventricules* continuellement agitées, et ses nombreux *vaisseaux* (entre autres l'*aorte*), par lesquels tout le sang de l'homme passe en trois ou quatre minutes pour se distribuer ensuite chez lui successivement de la tête aux pieds (8).

« Là étaient *poumons* les qui, par leur insufflation continuelle, nous donnent l'air que nous respirons.

« Quand ils ne sont pas suffisamment développés de naissance ou quand ils s'engorgent accidentellement, à la suite de gros rhumes trop négligés, ils deviennent malades, se couvrent d'excroissances tuberculeuses, se creusent dans certaines parties où ils forment, comme on dit, des *cavernes*, se boursoufflent dans d'autres et se décomposent peu à peu. Alors, pour respirer, on crache incessamment ces tubercules pulvérulents; on dépérit de jour en jour, et l'on arrive enfin à la tombe, mais par un chemin bien triste, bien pénible et bien douloureux.

» Là, était une cloison charnue (*le diaphragme*) qui sépare la poitrine (*thorax*) du ventre (*abdomen*).

« Dans cette dernière cavité sont renfermés : les *reins*, l'*estomac*, les *intestins* qui se replient sur eux-mêmes, et ont six à huit fois la longueur de l'homme (appareil digestif admirable destiné à faire subir aux aliments les transformations nécessaires pour les rendre aptes à nourrir le corps, car l'enfant qui vient de naître pèse environ six livres, et il en pèse cent au moins à 25 ans).

« Un peu plus bas, sur la droite, était le *foie* où se secrète la *bile* qui sert à faciliter la digestion ; à gauche, la *rate* par laquelle une grande partie du sang s'épure en se gonflant en globules.

« Dans le *bassin* se trouve la *vessie* bien moins volumineuse chez l'homme que dans certains animaux (notamment le porc), car elle ne peut contenir que deux litres tout au plus de liquide (9).

« Là, était l'*aorte*, dont je t'ai déjà parlé, grosse *artère* du cœur qui remonte d'abord vers la base du cou, puis se recourbe en bas, passe derrière le cœur et descend verticalement devant l'*épine dorsale* jusqu'au bas du *ventre*.

« Ici, se trouvaient les deux *artères carotides* qui remontent sur les côtés du cou et distribuent le sang à la tête ; l'un d'eux, le *larynx*, nous sert à respirer, à parler, à chanter, etc. ; l'autre, le *pharynx*, reçoit nos aliments tant solides que liquides, et les conduit dans l'estomac, où ils se décomposent et deviennent excréments.

« Là étaient les quatre artères *crurales* et *brachiales* qui font circuler le sang dans les bras et les jambes et qu'il faut attaquer avec un instrument aigu (une lancette par exemple), quand on veut pratiquer une

saignée plus ou moins abondante sur un individu quelconque.

« Enfin, après tous ces organes principaux, nous trouvons pour affermir, animer et relier les chairs entre elles, des *tendons*, des *muscles*, des *nerfs*, des *veines*, des *artères*, des *vaisseaux* de différente grosseur, puis des milliers de *ligaments* imperceptibles et insaisissables qui aboutissent à toutes les parties du corps et lui donnent le Mouvement, la Sensibilité, la Vue, l'Ouïe, l'Odorat, le Goût et la Voix; il n'y a pas d'instrument musical qui ait la perfection du *larynx*.

« Cependant, de tout ce que je viens de te nommer, mon pauvre Yousèphe, de tout ce qui compose un Homme, les os comme les chairs et tout le reste, après vingt-cinq ans de séjour dans la terre, on ne trouve plus de notre pauvre *cadavre* (à moins qu'il n'ait été déposé dans une terre aride, purgée de substances destructives et à l'abri de l'air), que quelques os brisés, vermoulus et disséminés çà et là, et après cinquante ans, toute la cendre d'un homme de six pieds tiendrait sans peine dans le creux de ma main.

« Vois donc, d'après cela, si nous devons être si fiers des dons de la nature, de la naissance, de la fortune et du hasard, et ne pas penser à Dieu seulement pendant notre courte existence sur la terre.

« Ainsi, Yousèphe, ne te regarde plus, dès ce jour, comme mon Esclave.

— Mon cher Maître! m'écriai-je aussitôt en pleurant...

— Ne m'appelle plus même ton maître, puisque les esclaves donnent ce titre impie aux misérables qui les ont achetés au marché ainsi que des bêtes de somme

et leur font pleurer des larmes de sang pour s'enrichir promptement de leur travail.

— Comment, alors...

— Appelle-moi Monsieur ! ou plutôt... m'aimes-tu véritablement, Yousèphe ?

— De toute mon âme !

— Eh bien ! viens m'embrasser et appelle-moi ton Père.

FORLING.

— Tu n'as jamais rien dit, je pense, de tout cela aux esclaves qui travaillent dans mes champs de cannes à sucre et mes caféiers ?

YOUSÈPHE.

Oh ! non, vraiment, je m'en suis bien donné de garde ; car, si je leur en avais dit seulement la moitié, il y a longtemps qu'ils vous auraient tué.

NOTES SUR L'ESCLAVAGE.

(1) *Anatomie* signifie étude du Corps humain au moyen de la dissection, et *ostéologie* signifie l'étude des os composant la charpente humaine quand toutes les chairs, ainsi que les ligaments, les muscles, les tendons, les nerfs, les veines, les artères, etc., du *cadavre*, sont enlevés.

(2) Le 25 juin dernier, des Terrassiers qui travaillaient à l'égout collecteur du boulevard Malesherbes ont trouvé un cercueil de plomb recouvert d'une plaque de cuivre sur laquelle on lisait : « Corps de très-haute et très-puissante dame Charlotte Véromanet, épouse de très-haut et très-puissant seigneur François-Martial, comte de Choiseul-Beauprez, Brigadier des armées du Roi, inspecteur général de l'infanterie, menin de monseigneur le Dauphin, décédée le 2 juin 1753, à l'âge de vingt ans. » Le Commissaire de police du quartier a fait transporter sur-le-champ le cercueil et les ossements qu'il renfermait, dans une maison voisine en construction; mais soyez donc très-haute et très-puissante dame Charlotte Véromanet, épouse de très-haut, etc., pour que, 107 ans après votre mort, on trouve vos restes dans un égout ! *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

(3) Petits insectes lépidoptères qui naissent au matin, aiment à midi et meurent le soir même de leur naissance.

(4) Les Phrénologistes pensent du moins ainsi, mais tous les jours leur système cérébral se trouve démenti par l'expérience, car on trouve souvent des hommes qui ont été nuls sous le rapport de la capacité intellectuelle avec un cerveau très-développé, et quelquefois c'est tout le contraire qui arrive. Le cerveau du grand Prisonnier de Sainte-Hélène était, dit-on, fort ordinaire, tandis que celui du savant Cuvier pesait un kilogramme.

(5) Il y a des animaux, par exemple des chiens, chez qui cet organe est si développé, qu'ils sentent à une lieue de loin

les traces de leurs maîtres et qu'ils dépistent également dans les champs, dans les bruyères et dans les forêts, les perdrix, les lièvres, les sangliers et les cerfs les plus introuvables.

(6) Chez les animaux féroces et carnassiers, les dents sont beaucoup plus fortes et plus solidement enfoncées dans les alvéoles que chez les herbivores; autrement elles se briseraient à la moindre résistance.—Par la même raison, chez les oiseaux de proie, tels que les aigles, les grands vautours et les condors, le rostre et les serres sont-ils d'acier.

(7) Membrane résistante, élastique, douée d'une grande sensibilité, et dont les différents climats sous lesquels nous vivons, ainsi que plusieurs croisements de races, finissent, avec le temps, sinon par changer réciproquement la couleur (blanche, noire, jaune, rouge, etc.), mais par déterminer différentes nuances dans ces couleurs.

(8) On distingue le sang en sang *veineux* et en sang *artériel :* le sang veineux et d'un rouge brun assez foncé ; le sang artériel est d'un rouge écarlate ; le *serum*, contenu dans le sang, est transparent et légèrement jaunâtre. Le corps de l'homme bien constitué contient environ trois à quatre litres de sang, mais cette quantité varie en raison d'un grand nombre de causes. La température du sang est de 30 à 32 degrés Réaumur, 35 à 37 centigrades. Quand il y a un certain nombre de degrés de plus, il y a fièvre chez l'individu ; quand il y a moins, quand les globules se décomposent et diminuent, il y a débilité. On peut alors (et l'expérience en a été faite souvent, et dernièrement à l'Hôpital général de Lyon) transfuser dans les veines de l'Homme dont le sang est appauvri par l'âge ou par des hémorragies fréquentes, quelques décagrammes d'un sang pur et généreux qui lui rendent, pour un certain temps du moins, la force et la vie.

(9) L'*urine* est sécrétée dans les *reins*, d'où elle arrive dans la *vessie* par les *urétères*.

LA MONTRE DE PIERRE.

En 1820, nous allions, un jeune garde du Corps et moi, rue de Varennes, visiter le marquis de Mont-Brillant et lui recommander un père de famille aussi malheureux que digne d'un meilleur sort. Nous étions à peu près sûrs d'être bien accueillis; car le marquis, homme de haute noblesse, riche, très-bienfaisant, d'une grande fierté avec les superbes, était d'une politesse excessive envers tous ceux qui se tenaient vis-à-vis de lui dans les convenances de leur position sociale.

Aussitôt que le valet de chambre nous eut annoncés, le Marquis vint à nous et nous dit qu'ayant, pour le moment, une petite lettre très-pressante à écrire, il nous priait de vouloir bien passer au salon, de nous asseoir en attendant et de disposer, sans façon, des journaux, des livres et des *Albums* que nous trouverions dispersés çà et là.

Nous parlâmes de nous retirer et de revenir plus tard, ou un autre jour, mais le Marquis insista pour que nous restassions, et nous déclara même que s'il n'en était point ainsi, il allait renoncer à écrire sa lettre.

Nous entrâmes au salon; il était beau, décoré avec goût, mais sans luxe oriental : deux glaces, une pendule, deux admirables vases antiques, des can-

délabres et un meuble riche, quoique d'une grande simplicité, pour complément. Je remarquai tout d'abord sur une table le *drapeau blanc*, et cela ne m'étonna pas.

Le Marquis était noble de naissance, Royaliste par principes, et il devait nécessairement être abonné au journal des royalistes quand même : *Etiamsi omnes, ego non !* (Si je suis seul, je serai seul !)

Le jeune Officier qui aurait donné volontiers tous les journaux politiques blancs, rouges, bleus, tricolores, pour une pièce de vers signée *Parny*, une chanson bachique de *Désaugiers* ou une Ode de *Béranger*, se mit à rôder dans tous les coins du salon et aperçut bientôt, à la cheminée, et suspendue à une patère d'or, une vieille Montre en argent à laquelle tenait une chaîne de laiton et une clef en acier.

— Oh ! s'écria-t-il aussitôt, voyez donc, mon cher, quel délicieux bijou le marquis étale avec tant de pompe aux regards de ses visiteurs ! Mais il ne nous donnera rien pour nos protégés, c'est un avare, un maniaque ; il a une toccade dans le cerveau, ce n'est pas possible autrement : tant de luxe d'un côté et cette patraque de l'autre.

J'examinai la montre et je fus tout aussitôt à peu près de l'avis de mon covisiteur. Bientôt le Marquis vint à nous, s'excusa très-poliment de nous avoir fait attendre, et aussitôt que nous lui eûmes exposé le motif de notre visite, il ouvrit son secrétaire, prit son portefeuille, en tira un billet de banque de cinq cents francs, et nous dit, avec une grande distinction :

— Vous me demandez un secours pour une famille

16

digne et malheureuse, et je vous remercie d'avoir pensé à moi, car *Haud ignara mali, miseris succurrere disco,* Virg. (j'ai connu le malheur et j'y dois compatir) : Voilà, messieurs !

Notre étonnement fut extrême ; nous nous regardions, mon ami et moi, avec un ébahissement stupide ; nos yeux grand-ouverts se portaient tour à tour sur cet homme modeste et généreux, et sur la pauvre montre pendue solennellement à la cheminée, ce dont le marquis finit par s'apercevoir et nous dit :

— Cette Montre offusque vos regards, messicurs, je le vois, et ce n'est point étonnant, car vous êtes jeunes, vous ne connaissez probablement encore de la vie que ses bonheurs, mais il en a été fort longtemps tout autrement pour moi. J'ai été pauvre et aujourd'hui je suis riche; je puis me procurer toutes les jouissances que donne la fortune, et dont la plus grande, certainement, est de faire du bien; cependant, je vous le jure sur l'honneur, j'aimerais mieux cent fois encore redevenir aussi pauvre que je l'étais jadis, et renoncer à tous les biens de la terre, que de me séparer de cette modeste montre d'argent et de sa chaîne en laiton. — D'ailleurs, écoutez mon histoire! et peut-être penserez-vous comme moi :

« Avant cette fatale Révolution qui bouleversa si terriblement notre chère Patrie, je goûtais chez mon père, dans l'hôtel de mes ancêtres, un bonheur dont j'étais alors trop jeune pour sentir tout le prix. Mon père commençait à faire lui-même mon éducation, et il comprenait naturellement que, pour faire de son fils un homme de bien, il devait être le premier à lui donner l'exemple de toutes les vertus. Il me répétait

souvent : Un fils ne peut pas exiger de son père un nom *illustre*, mais il a impérieusement le droit de lui en demander un *sans tache*. Ma digne mère secondait admirablement mon père dans ce pieux devoir, lorsque la Révolution éclata. Ma famille était noble et, alors, on ne voulait plus de nobles ; nous étions riches, et on ne voulait plus de riches ; nous étions royalistes, et il fallait se déclarer l'ennemi des Bourbons, les jeter en prison et les traîner à l'échafaud pour être grand patriote, et notre patriotisme n'allait pas jusque-là.

« Mon père, prévenu à temps par un honnête homme qu'on allait l'arrêter d'un moment à l'autre, endossa une blouse de travailleur, et se sauva en Allemagne ; tous nos biens furent immédiatement saisis, et le cher exilé mourut quelque temps après de chagrin et de misère. Ma mère eut le même destin l'année suivante, et moi, réduit au désespoir, ne sachant où donner de la tête, j'allais me tuer, m'embarquer pour l'Amérique, me faire soldat, lorsque des personnes bienveillantes, voisines de notre ancienne demeure, me consolèrent et me trouvèrent quelques leçons de lecture, d'écriture, de calcul et de dessin à donner à des enfants ; je n'étais pas exigeant, j'aurais travaillé pour un morceau de pain.

« Aussitôt, je louai un modeste cabinet, au cinquième étage, rue de la Harpe, et me mis à courir le cachet.

« Je n'avais pas de montre, bien entendu, et comme il me fallait cependant arriver toujours à l'heure voulue chez mes élèves, je demandais souvent à un jeune Savoyard, commissionnaire, décrotteur, qui

stationnait en face de mon garni et qui avait une montre, l'heure du jour où nous en étions ; il me l'indiquait avec une politesse et une bonté touchantes. Je n'avais même pas besoin de descendre de mon grenier pour cela; je sifflais, Pierre regardait sa montre, et tout aussitôt ses doigts nous servaient de télégraphe.

« Ce manége dura longtemps ; je ne pouvais malheureusement rien faire gagner à mon ami, et cependant le doux sourire était constamment sur ses lèvres; la seule pensée de m'être utile le rendait heureux, et, ma foi, de mon côté, je dois le dire, je commençais à aimer Pierre comme si c'eût été mon frère.

« Un soir, je regarde par ma fenêtre et je ne vois pas Pierre; je siffle, il ne paraît pas; je rentre dans ma chambre, je m'assieds, prends un livre, reviens à ma fenêtre, et Pierre n'est point à sa place accoutumée. Il a été en commission, me dis-je, attendons! J'attends, la nuit vient, point de Pierre; le lendemain, au point du jour, même déception ; la journée se passe, rien ! le soir, rien ! Je ne connaissais pas l'adresse de Pierre; donc, impossibilité d'aller aux informations. Je me disais parfois : Pierre doit être malade, il est peut-être à l'hôpital, il est peut-être retourné dans ses chères montagnes, au sein de sa famille; puis, me reprenant tout aussitôt, je m'écriais : Oh ! non, non, Pierre m'aurait fait ses adieux.

« Huit jours, quinze jours, un mois se passent dans ces anxiétés : je ne vivais plus, je ne dormais plus, je dépérissais à vue d'œil, lorsqu'un matin j'entends frapper, par extraordinaire, à ma porte; je m'élance de mon lit, cours ouvrir : c'était un grand

Savoyard de bonne mine qui me visitait, et qui se mit aussitôt à pleurer. Je lui demande la cause de sa douleur : Hélas ! monsieur, me répond-il, Pierre...

« — Eh bien ? Pierre...

« — Mon pauvre frère est mort !

« — Mort ?

« — Oui, monsieur, à l'Hôtel-Dieu où il était malade depuis trois semaines. Il portait un lourd fardeau, un cabriolet l'a renversé...

« — Et on ne m'a pas averti !

« — Nous craignions tous de vous déranger ; mais, tenez, monsieur, voici une petite boîte en carton, bien ficelée, comme vous voyez, et que la veille de sa mort, il m'a bien recommandé de vous remettre, et à vous seulement ; je ne sais pas ce qu'il y a dedans, mais regardez, monsieur.

« J'ouvre la boîte, j'y trouve une montre, celle-là même que vous voyez suspendue à cette cheminée ; une lettre l'accompagnait, je la décachète et je lus :

« Je vais mourir, mon bon monsieur, vous ne pourrez plus demander à Pierre l'heure du jour, et Pierre ne pourra plus vous la dire. Acceptez donc la montre qui était déjà, depuis longtemps, comme à nous deux ; elle ne mérite pas de vous être offerte, je le sais, mais les pauvres gens ne peuvent donner que peu de chose. J'aurais bien voulu vous voir encore une fois dans ce monde, mais j'ai toujours craint de vous offenser en vous invitant à venir dans un hôpital. Soyez toujours bien heureux, Monsieur, et si je vais auprès du bon Dieu, je le prierai pour vous.

« PIERRE. »

« Les larmes m'étouffaient; j'offris au frère de mon ami une récompense quelconque en compensation du legs qu'il m'apportait, mais il la refusa en disant :

« — Oh ! non, monsieur, Pierre ne serait pas content !

« Maintenant, messieurs, que mes biens confisqués par l'Etat m'ont été rendus et que je suis riche, jugez, par vous-mêmes, si je dois tenir à cette Montre.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria soudain le jeune Officier, et *plus qu'à la vie !*

(Extrait des *Contes et Nouvelles* dédiés, en 1827, au prince de Joinville, après avoir été revus et corrigés, au crayon, par *Louis-Philippe*, alors duc d'Orléans.)

L'ARTISTE ET LE RÉMOULEUR.

Vivent les beaux-arts et vive Paris !

Enfin me voilà donc sur la route de la grande Capitale, de la nouvelle Athènes, de la ville qui domine toutes les cités du monde comme le cèdre domine le lis de la vallée ! Encore quelques heures et j'entrerai dans ses murs.

Oh ! quel bonheur ! quelle joie ! comme demain, je me précipiterai au musée du Louvre, pour y admirer Raphaël, Michel-Ange, Poussin, Rubens, le Titien, Paul Véronèze, Vernet, David, Girodet, Gros, Guérin, Ingres, Delaroche et toute la nouvelle école ! Oh ! comme mon cœur battra en entrant dans ces divines galeries, et comme je m'écrirai soudain : — Et moi aussi, je suis peintre ! et moi aussi, j'animerai la toile, et moi aussi, je rendrai mon nom célèbre ! On se moquait de moi à Châtellerault ! on m'appelait monsieur *Croûton* ! Ces bonnes gens n'ont aucune idée des arts, et le père Pageot, mon ancien maître de dessin, est tout ce qu'il leur faut.

Le soir, j'irai à l'Opéra; j'entendrai une musique ravissante, car je suis aussi musicien, et quand nous avions des comédiens à Châtellerault, je jouais la seconde flûte à l'orchestre ; mais, qu'est-ce que l'Opéra de Châtellerault, comparé à celui de Paris, où l'on dit qu'il y a cent musiciens. Quel beau tapage cela doit

faire ! douze contre-basses, vingt basses, trente violons, puis les clarinettes, les flûtes, les trombones, les cornets à piston... Oh ! il y a vraiment de quoi mourir de volupté !

Mais cette Diligence ne marche pas, c'est une tortue ! nous n'arriverons jamais ; voilà déjà six heures que l'on dit que nous approchons et je ne distingue encore à l'horizon ni clocher, ni dôme, ni tour qui me le donnent à croire. Pourvu que le conducteur ne se soit pas trompé de route. C'est bien la diligence qui va à Paris, n'est-ce pas, Conducteur ?

— Mais certainement, monsieur, soyez donc tranquille ! et dans deux heures nous serons à la barrière d'Enfer.

— A la barrière d'Enfer ! oh ! quel bonheur !

Ainsi parlait Théodore Maurice, qui, pour la première fois quittant sa ville natale et la maison paternelle, venait augmenter à Paris le nombre déjà passablement grand des artistes peintres.

— Tu as dédaigné mon état, ô mon fils, lui avait dit son père avant de partir, tu as voulu être artiste; puisses-tu ne trouver que des roses sur ton chemin ! mais, pour mon compte, j'aurais autant aimé te voir travailler avec nous dans ma boutique, et marié à une bonne femme qui t'aurait rendu heureux ; tu ne l'as pas voulu !

— Moi, Coutelier, dans une boutique, y pensez-vous, mon père? Quand on a reçu une certaine éducation, et qu'on sent là quelque chose qui bat, demandez-moi un peu si l'on doit s'occuper de fabriquer des couteaux, des canifs et des rasoirs.

— Et c'est peut-être un tort que j'ai eu de t'avoir

donné une éducation au-dessus de mes facultés! Cependant, avec ton talent, de la conduite et du travail, tu peux encore réussir et faire ton chemin.

— Oui, oui, je travaillerai, je ferai mon chemin, et un pressentiment me dit qu'un jour je rendrai le nom de Maurice célèbre dans toute l'Europe, que plusieurs croix brilleront sur ma poitrine et que je viendrai vous voir en équipage.

— Mon cher enfant, ajoutait la mère, c'est-il bien vrai que tu viendras nous voir? Oh! comme ton absence va me causer du chagrin; comme ta pauvre mère va souffrir de ne plus embrasser son Théodore! Ne nous oublie pas, mon ami! pense à nous comme nous penserons toujours à toi! Nous sommes pauvres, mais si tu éprouvais des besoins, si le sort ne te favorisait pas, écris-nous de suite, nous t'enverrons de l'argent pour revenir dans nos bras; ici, toujours il y aura un morceau de pain pour notre fils bien-aimé, pour notre enfant chéri... Allons! pars, puisqu'il le faut pour ton bonheur. Embrasse-moi encore et adieu!

A ces mots, elle lui glissa, en cachette de son mari, quatre autres pièces de cent sous (c'était toutes ses économies de longtemps), et soudain le jeune homme, accompagné de son père, portant triomphalement un de ses énormes cartons et d'un ouvrier chargé d'une malle, s'était rendu au bureau des Messageries, où depuis huit jours il s'était fait inscrire, et il était était monté en diligence, et il approchait de Paris, et le cœur lui battait de bonheur.

— Dans le commencement, disait-il en lui-même, j'aurai peut-être de la peine, mais je donnerai des leçons de dessin, je chercherai des portraits, je composerai

des tableaux de genre, car je ne veux me mettre à l'histoire que dans un an ou deux; alors j'exposerai, et une fois que mon nom sera connu, la richesse deviendra la compagne de ma gloire. Le plus difficile est de percer, mais *audaces fortuna juvat!* (La fortune aime ceux qui osent!)

— Voici la Barrière! s'écria enfin le Conducteur... descendez, messieurs, qu'on visite les malles.

— Oh! prenez garde, prenez garde, messieurs! s'écria aussitôt Théodore, j'ai des cartons précieux, des études, des esquisses, des gouaches d'un grand prix! Voici la clef de ma malle! mais prenez garde à mes cartons!

— N'ayez donc pas peur! répliqua un Douanier, vos cartons! vos cartons! on ne veut pas les manger. Avez-vous du vin, des liqueurs, quelque chose à déclarer?

— Non, messieurs, je vous en donne ma parole d'honneur, car je suis artiste.

— Est-il serin, ce grand *coco*, murmurait un autre Commis, avec ses cartons et sa parole d'honneur? Il se formera et il en a besoin.

La visite étant faite, on était remonté en diligence, et enfin Théodore se trouva installé dans un modeste cabinet d'un hôtel garni où il ne devait, d'après ses espérances, rester que peu de temps, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût trouvé des élèves et des portraits.

Il achète néanmoins tout d'abord, une grande toile, des brosses et des couleurs pour peindre, en attendant, un tableau destiné au Louvre.

Avant de se mettre à l'ouvrage, il demanda à son hôtelier quel était le genre le plus recherché maintenant.

— Dam ! monsieur, avait répondu celui-ci, je ne saurais vous dire; autrefois c'étaient des batailles, aujourd'hui ce sont des saints; le goût change !

— Eh bien ! je peindrai l'un et l'autre en même temps, car je représenterai la prise de Jérusalem et la délivrance du tombeau de Notre-Seigneur *Jésus-Christ*.

— C'est un beau sujet ! un sujet magnifique, on y verra sans doute monsieur Godefroy de Bouillon ?

— Oui, certainement, et de grandeur naturelle, sur le premier plan.

— Sur le premier plan, vous serez reçu, en ce cas, à l'exposition.

— Vous croyez?

— J'en mettrais ma main au feu !

Et le jeune homme travailla sept mois pour être... refusé à l'unanimité.

Cependant il ne perdit pas courage; et, moyennant quelques élèves, quelques lithographies et quelques pièces de cent sous paternelles, il vivota jusqu'à l'exposition suivante.

Son tableau, cette fois, était Ugolin dans la tour de la Faim.

L'hôtelier, consulté de nouveau, avait de nouveau répondu de l'admission; il en aurait encore mis sa main au feu, l'hôtelier. Comment refuser un tableau où un *Père* mange ses *Enfants?*...

Malheureusement pour l'artiste, le Comité fut d'un avis contraire.

— Oh! j'arriverai malgré vents et marée, s'écria encore le persévérant Raphaël.

Et à la troisième exposition en effet, il présenta un petit tableau de genre qui fut admis.

« Victoire ! victoire ! écrivit aussitôt Théodore à sa famille ; je suis reçu ! ma fortune est faite ! ne vous gênez plus pour m'envoyer de l'argent, c'est moi, à mon tour, qui vous en enverrai très-prochainement. »

Cependant le tableau fut si bien placé dans un coin de la galerie, que personne ne le remarqua ; de manière que la fortune de Théodore se trouva aussi avancée après l'exposition qu'avant.

Les années roulèrent les unes sur les autres sans succès.

Le peintre avait bien quelque talent, mais en eût-il eu cent fois plus qu'il n'aurait pas réussi davantage, faute d'amis pour le prôner, d'argent pour payer des journaux, de protecteurs pour l'introduire dans la haute société et de savoir-faire.

Quelques élèves, quelques portraits, juste de quoi exister.

D'un autre côté, son père devenait vieux, sa mère était malade depuis longtemps, et on ne pouvait rien s'envoyer de part et d'autre.

Théodore supportait bien sa misère en artiste, mais il s'affligeait de celle de sa famille, car il était naturellement bon, et bientôt il eut la douleur d'apprendre que sa mère avait cessé de vivre.

Il pleura amèrement, puis il se consola, puis il cessa d'écrire à son père, et ne pensa plus à Châtellerault.

De temps en temps, cependant, une espèce de remords torturait son âme ; il souffrait, se reprochait son indifférence, son ingratitude, sa cruauté, et le découragement s'emparait de lui.

Alors les illusions l'abandonnaient, et il déplorait

la perte de sa jeunesse et le tort qu'il avait eu de mépriser l'état de son père, grâce auquel il aurait gagné de quoi vivre avec une femme et des enfants qui l'auraient entouré d'affection, eussent comblé le vide qu'il commençait à voir autour de lui, et dont il aurait fait le bonheur; mais il était trop tard pour revenir sur ses pas, *fugit irreparabile tempus!* (Le temps perdu est irréparable, car, comme l'a dit Francklin, il est l'*étoffe* dont la vie est faite.) Et le malheureux, tout en déplorant le mauvais emploi de sa jeunesse, se trouvait poussé comme par une puissance occulte, insurmontable, une espèce de fatalité, dans la carrière qu'il maudissait, et achevait ainsi de perdre son âge mûr pour marcher ensuite à grands pas vers une vieillesse anticipée, vers la mort.

Une longue série d'années s'écoulèrent encore dans cette indifférence, provenant moins du cœur que de la légèreté de caractère, lorsqu'un soir, le misérable artiste qui était allé promener ses rêveries et un reste d'illusions aux Champs-Elysées, regagnant à pas lents son domicile, aperçoit au clair de la lune quelque chose de noir sur le gazon voisin de la place Louis XV; des gémissements plaintifs frappent également ses oreilles; il approche, c'était un pauvre Rémouleur étendu sur l'herbe et souffrant d'une hernie qui l'empêchait de marcher; sa roue était auprès de lui.

— Il y a quatre jours que je suis arrivé, dit-il à Théodore, s'enquérant avec bonté de la cause de ses plaintes; comme je ne gagnais rien dans les villages voisins de la grande route, j'ai voulu forcer la marche, et le voyage m'a tellement fatigué, à soixante et onze

17

ans, que je suis malade. J'aurais besoin de quelques jours de repos pour me remettre, mais ce matin je n'avais pas même de quoi payer une soupe à l'auberge, et il m'a fallu circuler dans la ville pour tâcher de gagner une pièce de dix sous, et il faudra recommencer demain.

— Je ne suis guère plus fortuné que vous, brave homme; cependant faites-moi le plaisir d'accepter ces deux francs et reposez-vous un peu demain et après-demain.

— Que Dieu vous bénisse, charitable Monsieur! votre aumône est la première que je reçois de ma vie qui a toujours été régulière, honnête et laborieuse.

— Ah! gardez-vous de regarder mon offrande comme une aumône, bon vieillard, c'est un secours momentané dont la modicité me fait presque rougir moi-même. Demeurez-vous loin d'ici ?

— Encore assez loin! dans le faubourg Saint-Germain, rue du Vieux-Colombier, n° 67. Cependant les douleurs sont moins vives maintenant, et j'en vais profiter pour gagner mon gîte; il me faut, je crois, traverser ce pont ?

— Oui, puis descendre jusqu'à la troisième rue, le long du quai; au surplus, donnez-moi le bras, je veux vous conduire moi-même.

— C'est trop de complaisance !

— Laissez-moi aussi porter votre roue!

— Oh! je ne le souffrirai certainement pas.

— Vous avez tort! il fait nuit, et d'ailleurs je ne redoute les regards de personne, quand il s'agit d'être utile.

— Tant de bonté me rend confus, monsieur, et, si vous insistez, je refuserai jusqu'à votre bras.

— Vous n'avez donc au monde ni parents ni amis ?

— Il me reste un fils, il doit être même à Paris, si je ne me trompe; mais à peine ce fils ingrat a t-il eu quitté la maison paternelle, qu'il a oublié sa tendre mère, délaissé son vieux père, et, depuis quinze ans, j'ignore ce qu'il est devenu.

— Peut-être a t-il été plus malheureux que coupable ; peut-être, que n'ayant aucune bonne nouvelle à vous apprendre, il aura gardé le silence dans la crainte seule de vous affliger encore davantage... Pardon ! de quel pays êtes-vous?

— De Châtellerault, où, pendant quarante ans, j'ai été établi Coutelier ; mais les pertes dans le commerce, ensuite l'âge, les maladies, les infirmités...

— Et, comment nommez-vous ce fils ingrat et maudit ?

— Maudit! non, monsieur, mais ingrat...

— Eh bien ! soit! Comment s'appelle-t-il? parlez! parlez!

— Théodore Maurice!

— O mon Père! pardonnez-moi! car je n'ai jamais cessé de vous aimer (*historique*).

LE PÊCHEUR GÉNÉREUX.

Aux environs de Tours et sur les coteaux délicieux que la Loire baigne de ses flots, tantôt limpides et bienfaisants, et tantôt furieux et dévastateurs, s'élevait, naguère, à mi-côte, la cabane du Pêcheur Martin, et, un peu plus haut, le château de M. Chaperonville, inspecteur général de la navigation.

La cabane du Pêcheur offusquait depuis fort longtemps les regards du Châtelain, mais il n'osait rien dire, dans la crainte d'exciter l'attention publique sur sa personne tristement compromise dans certaines spéculations d'une moralité douteuse ; un jour, cependant, il porta l'outrecuidance jusqu'à proposer à Martin une couple de cent francs pour qu'il consentît à lui céder le terrain de sa cabane et à porter un peu plus loin, à droite ou à gauche n'importe, les montants, planches et plâtras dont elle était bâtie.

Le Pêcheur rit de pitié à cette proposition étrange; il remercia très-humblement son voisin de sa générosité, tout en lui déclarant néanmoins qu'il ne voulait pas vendre sa maison, que c'était son père qui l'avait construite, qu'il y était né, qu'il y vivait heureux avec sa femme et ses trois enfants, et qu'il espérait bien y mourir en paix et dans la grâce de Dieu.

Cette déclaration désenchanta quelque peu M. Cha-

peronville, mais il vit bien qu'il ne changerait pas la résolution de Martin, et que tout ce qu'il avait de mieux à faire était de renoncer à ses projets d'embellissement seigneurial.

Cependant, en 1835, un grand sinistre arriva sur la Loire, presque en face du susdit château : cinq mariniers qui conduisaient à Angers un riche bateau de vin de Bourgogne échouèrent contre un rocher; le bateau s'entr'ouvrit, deux hommes se noyèrent; ce n'était rien ! mais le vin fut perdu, et c'était un grand malheur, car il était de bon crû et de première qualité.

M. Chaperonville fit soudain, comme Inspecteur, son rapport à l'Autorité et déclara que s'il avait pu voir de loin, et de son cabinet, le naufrage en temps utile, il aurait donné des ordres par suite desquels on aurait pu sauver, peut-être, sinon les hommes, au moins le vin; mais qu'il y avait en face de lui une misérable cabane de Pêcheur qui gênait la navigation sur le fleuve, qui n'était qu'un monument fort ridicule sur un coteau aussi magnifique et qu'il priait l'Autorité d'aviser.

Le Conseil municipal s'assembla, et déclara que la cabane du Pêcheur serait démolie, par expropriation.

En conséquence, le propriétaire fut mandé à la Préfecture, et on lui proposa, à l'amiable, 500 francs d'indemnité pour sa baraque.

Martin refusa, s'emporta; on lui répondit :

— *Nous verrons !*

— Oui, s'écria-t-il, nous verrons !

De retour chez lui, et comme il n'était pas bien tranquille sur ce qu'il pouvait arriver, il alla trouver

le Maître d'école du Bourg et lui demanda si on pouvait le chasser de chez lui et malgré lui.

— Du tout! du tout! répondit le jurisconsulte improvisé, votre cabane vous appartient comme la Prusse est au Roi. D'ailleurs, écoutez une histoire admirable, car vous devez comprendre qu'en ma qualité de Magister je dois en savoir pas mal de ces histoires, sans compter les contes.

« Il y avait autrefois, je ne saurais vous dire, par exemple, en quelle année, un grand Roi ou Empereur, n'importe, qui possédait en Italie, en Espagne, en Pologne, en Russie, le lieu ne fait rien à la chose, un très-beau château avec un parc magnifique y attenant. Dans un coin de ce parc immense, il y avait un vieux Moulin à vent qui faisait triste figure dans un si beau domaine. Son *tic tac* continuel, d'ailleurs, fatiguait tout le monde. Le Roi, qui était un bon enfant, n'y faisait pas attention, mais les courtisans et les domestiques (suivez bien ma narration!) qui n'étaient pas si commodes que le maître, (vous comprenez!) se plaignaient du matin au soir. Enfin le roi, ennuyé de leurs criailleries, fit proposer au Meunier de lui acheter son Moulin (voyez le rapport qu'il y a entre ce que je vous dis et votre affaire!); le Meunier envoya au diable les proposeurs et les propositions. Le Roi le sut; il fit venir, sans façon, le Meunier dans la salle de son trône et lui demanda pourquoi il ne voulait pas lui vendre son moulin.

« — Parce que, répondit le Meunier, c'est mon père qui l'a construit, que j'y suis né et que j'y veux mourir. (Voyez l'analogie!)

« — Mais sais-tu bien que je suis le Roi?

« — On me l'a dit. (Voyez la franchise !)

« — Que je puis ordonner...

« — Ordonner quoi ?

« — Que je puis prendre ton Moulin d'autorité...

« — Nenni, nenni ! monseigneur (quelle audace !), car il m'appartient comme la Prusse est au Roi !

« Alors le Roi se dit en lui-même, et en se grattant la tête et le front :

« — Il y a un grand fonds de vérité dans le langage de ce gaillard-là, et je crois même que son moulin est encore plus à lui que la Prusse n'est à moi.

« Alors il dit, tout haut, au Meunier :

« — Eh bien ! tu as raison ! garde ton moulin ! vivons, désormais, tous les deux, à *Sans-Souci*, comme de bons voisins ! (quelle familiarité !) et prends cette pièce d'or pour boire à ma santé (quelle générosité !). Voilà mon histoire !

« Donc, si un Roi n'a pas le droit de prendre un moulin à un Meunier, M. Chaperonville, qui n'est pas un roi ni même le préfet, n'a pas le droit de prendre votre cabane (c'est logique !). »

Martin, rassuré par ces bonnes raisons, et confiant dans le grand savoir de M. Ribouleau, rentra joyeusement chez lui et ne s'occupa plus de ces petites taquineries.

Quinze jours après, signification à Martin de se rendre à la Préfecture pour comparaître devant le Jury d'expropriation.

Aussitôt il mit dans un panier une bonne matelotte et alla consulter de nouveau son Avocat et savoir ce que c'était que le Jury.

— Le Jury, répondit M. Ribouleau, est une réunion

de douze notables du Département, qu'on tire au sort, tous les trois mois, parmi beaucoup d'autres notables, pour juger les assassins, les voleurs de grand chemin et ceux qui mettent le feu dans les maisons, dans les granges, dans les meules de foin, et partout.

— Mais, moi, monsieur Ribouleau, grâce à Dieu !...

— Je le sais bien, et sans cela, père Martin, vous ne seriez pas mon ami. Ah ! j'y suis ! c'est aujourd'hui le 25 mars, on vous écrit de venir, le 1er *avril*, à la Préfecture, comprenez-vous, maintenant ?

— Ma foi ! non.

— C'est bien clair pourtant ! Quelque farceur se sera dit : — Voilà un Pêcheur qui prend tous les poissons de la Loire et de l'Indre, que ça fait trembler, faisons-lui avaler un *goujon d'avril !*

— Oh ! c'est vrai ! quelle farce ! mais je ne mordrai pas à leur hameçon.

Huit jours après, sommation de venir toucher 600 francs à la Préfecture et à emporter sa cabane dans les vingt-quatre heures.

Vite ! une friture dans le panier et nouvelle visite à l'Avocat.

— Continuation de la plaisanterie ! répondit M. Ribouleau, il paraît que cela va durer pendant tout le mois d'avril.

— Oh ! ma foi, ça m'est ben égal !

Un matin, le Pêcheur embrasse joyeusement sa femme et ses enfants, prend ses filets comme de coutume, monte dans sa barquette et s'en va travailler, à la grâce de Dieu !

La pêche est bonne, il est content, il pense au bonheur qui l'attend ce soir chez lui ; enfin la nuit vient

et il quitte le travail en se proposant de boire, à son souper, un bon coup de plus qu'à l'ordinaire.

Mais, quel désenchantement ! il jette de loin les yeux sur le coteau bien-aimé, et il ne voit plus son palais.

Est-ce une illusion ? non, car voilà, à peu près, la place où il était, les arbres fruitiers, le gros noyer, le château de M. Chaperonville...

Il précipite ses pas, et il ne voit, au terme de sa course, qu'un amas de débris, et près d'eux sa femme et ses enfants dans les larmes.

Il demande ce qui s'est passé, et il apprend que ce matin même, presque aussitôt son départ de la maison, deux maçons et un charpentier sont arrivés, et ont tout jeté par terre en moins d'un quart d'heure.

La tête de Martin s'exalte à cette déclaration ; il court chez M. Chaperonville, il le trouve joyeusement à table avec sa femme et son fils, et lui reproche son action méchante et cruelle.

— Mais je me vengerai, ajouta-t-il, et malheur à vous !

M. Chaperonville veut parler, mais il n'en a pas le courage ; sa femme tremble, l'enfant jette des cris affreux, et Martin sort en répétant sa terrible menace :

— *Malheur à vous !*

Martin s'est retiré, quelque temps, avec sa famille, dans une grange, il a touché ses 600 francs, il a rebâti ailleurs une autre cabane, il travaille, et le passé s'oublie peu à peu.

Mais il n'en est pas de même pour M. Chaperonville. Ces mots du pêcheur : « Tôt ou tard, je me venge-

rai et *malheur à vous !* » lui reviennent sans cesse, la nuit et le jour, à l'esprit. Tantôt il croit voir Martin se glisser dans son cabinet avec un couteau ; tantôt sa maison est en feu, sa femme, son fils sont égorgés... Alors, il se reproche son action méchante envers un pauvre homme si honnête, si bon voisin, si ardent travailleur. Pourquoi, au résumé, avoir fait abattre sa cabane, son château, son palais ? oui, pourquoi ? une idée... un caprice... oh ! c'est bien mal !

Un matin, M. Chaperonville lisait le journal dans son cabinet, sa femme s'enquérait près de lui s'il y avait quelque chose de nouveau dans les faits divers, lorsque tout à coup un domestique entre avec précipitation et s'écrie :

— Malheur ! malheur ! monsieur Alfred vient de se noyer dans la Loire !

— Mon fils ! dit le père.

— Mon cher enfant ! reprend la mère.

Et elle tombe à la renverse sur le parquet.

Soudain M. Chaperonville s'élance dehors ; il court au lieu indiqué, il promet sa fortune, toute sa fortune, sa reconnaissance éternelle à qui sauvera son Fils, et déjà il voit de loin sur la grève du fleuve un rassemblement assez considérable de personnes ; il s'informe...

— C'est une barque qui a chaviré, lui répondit-on ; deux enfants jouaient dedans, la barque a rompu ses amarres et les enfants sont perdus.

Non, les enfants n'avaient pas irrévocablement cessé de vivre, car, par un bonheur providentiel, le Pêcheur Martin se trouvait dans les environs du sinistre, il avait vu de loin l'accident ; un seul enfant était en-

traîné par les flots; l'autre avait sauté assez à temps de la barque sur le rivage pour échapper à tout danger. Martin accourt, se jette à l'eau, plonge à différentes reprises, saisit dans ses bras l'enfant englouti, l'arrache à la mort et reconnaît le fils de son ennemi.

M. Chaperonville arrive à son tour, il frémit d'apprendre...

— Tenez, monsieur, lui dit alors Martin :

EMBRASSEZ VOTRE ENFANT ! JE SUIS VENGÉ !

RÊVERIE D'UN PRISONNIER

A GAILLON.

Le Château de Gaillon, transformé aujourd'hui en maison centrale de Détention, appartenait autrefois au duc de Larochefoucault, archevêque de Rouen. On a conservé du château une jolie tourelle octogone intérieure, une grande orangerie servant aujourd'hui de réfectoire et de chapelle, et le portail gothique qui domine la route de Paris à Rouen.

Un soir, j'étais dans ma galiotte (1), et je venais d'entendre le factionnaire établi presque en face de nous, sur les murailles de la prison, envoyer à son camarade placé à vingt-cinq pas de lui le fameux cri de guerre : — *Sentinelles! prenez garde à vous !*

En effet, il y avait de quoi prendre garde; nous étions tous, comme à l'ordinaire, bouclés dans nos dortoirs, tant au premier, au second qu'au troisième étage, et de forts barreaux de fer garnissaient la croi-

(1) Espèce de bière, avec quatre pieds, dans laquelle on couche, la nuit, sur un matelas formé de huit livres de poil de chien, avec un sac de campement militaire et un traversin en paille; le matin, en se levant, on relève la bière et tout son contenu contre la muraille, on vide le baquet nocturne et la chambrée est faite.

sée donnant sur le chemin de ronde constamment piétiné par deux gardiens armés de sabres.

Avec cela que nous connaissions fort bien l'ordre qu'avaient les factionnaires de nous foudroyer pour peu que nous osassions, en grimpant sur le bord d'une galiotte, mettre seulement le nez à la fenêtre pour contempler la lune et les étoiles.

Et moi, j'étais, dis-je, dans ma galiotte, et je songeais; car que faire dans une galiotte, *à moins que l'on ne songe?* et je me reportais dans le Moyen Age, et je me supposais dans le château féodal non démoli de Gaillon, et la caserne qui se trouve à l'entrée était une immense salle d'armes; et les *tourlourous* qui l'habitent aujourd'hui étaient, dans mon imagination, des chevaliers prêts à partir pour la terre sainte, afin d'arracher aux Infidèles le *tombeau du Christ*

Le frère du roi de France, Hugues le Grand, le fameux duc de Normandie, le comte de Toulouse, Godefroy de Bouillon, Renaud, Baudouin, Tancrède, Foulques d'Anjou, Bohëmond, etc., les avaient dévancés dans mon esprit; et le Seigneur du château de Gaillon (j'ignore si c'était alors un Larochefoucault, un Latrémoille, un Montmorency, un Damas, un Fulchiron ou un Montalivet), allait conduire ces nouveaux Chrétiens au rendez-vous général, et il les appelait par leurs noms : Boisguilbert, Héric, Barduc, Granville, Raymond, Enguerrand de Pressigny, Saint-Paul, etc., et les bannières écussonnées flottaient déjà dans les airs; les écharpes de mille couleurs s'étalaient déjà sur la poitrine à côté d'une Croix de drap rouge bénie par l'ermite Pierre; et sur les armes brillaient les devises : *Dieu me soit en aide! amour et gloire! ma foi,*

ma loi, fidélité, constance! fais ce que dois, Jérusalem! etc., et déjà les chevaux, tenus en bride par les écuyers, hennissaient et piétinaient dans les cours, tandis que les vassaux et vavassaux, indignes d'y entrer, couvraient de leurs bataillons la grande avenue du château. Et la dame Châtelaine recevait les adieux du Seigneur son époux et des chevaliers qui, un genou en terre, venaient respectueusement lui baiser la main.

Enfin, le clairon donnait le signal du départ, la masse des paysans s'ébranlait, et l'on partait, et la dame Châtelaine montait avec son Page à sa jolie tourelle octogone, tant haut qu'elle pouvait monter, pour voir les Féaux encore de loin; et elle les saluait en agitant son blanc mouchoir, et eux élevaient en l'air leurs bannières et faisaient reluire au soleil le fer de leurs lances, de leurs casques et de leurs longues épées, et ils marchaient, marchaient, marchaient toujours.

Enfin, ils disparaissaient à ses yeux humides de larmes; et elle disait à son beau Page :

— Beau page, ne vois-tu plus rien là-bas?

Et le page répondait :

— Je vois encore un forêt de lances, et la bannière du seigneur de Courcy!

— Beau page, ne vois-tu plus rien?

— Je vois encore le cheval blanc, aux caparaçons de fer, de votre noble époux!

— Beau page, ne vois-tu plus rien?

— On agite une écharpe blanche...

— C'est un dernier adieu! qui le donne? ne serait-ce pas sire Amédée?

— Je ne puis distingner...

— Regarde bien! oh! oui, ce doit être le seigneur Amédée; répondons-lui par un semblable signal.

Et la Châtelaine agitait de nouveau son mouchoir, et elle demandait encore à son Page:

— Ne vois-tu plus rien là-bas?

Et celui-ci répondait en soupirant :

— Plus rien que *la terre qui poudroie et l'herbe qui verdoie.*

Et la Dame restait encore à la tourelle qu'elle ne pouvait quitter, et elle essuyait les larmes que ses beaux yeux pleuraient, et elle descendait quelques marches, et elle remontait; et, regardant Loys avec anxiété, elle lui renouvelait sa question :

— Tu ne vois plus rien?

Et Loys jetait au loin ses grands yeux bleus sur la route, et il répétait :

— Plus rien, noble Dame!

Et... j'en étais là de mes rêveries du moyen âge, lorsque le nouvel Argus en observation sur le mur, entendant sonner minuit, cria de toute la force de ses poumons normands : — *Chintinelles, pernai gad' à vos.*

Soudain, mes illusions m'abandonnèrent : le seigneur, les chevaliers, la dame, le page, tout disparut comme un songe; et je me retrouvais dans ma galiotte, et je revenais de 1098 à l'an de grâce 1838; et l'ancien château de Larochefoucault était réellement devenu pour moi une prison odieuse dans laquelle je devais passer deux années de ma chétive existence, parce qu'ainsi l'avait décidé un gravissime Procureur du Roi.

—

LE CHARME.

Le charme est la fleur du bocage
Qui frémit au souffle des vents;
C'est un vieillard, courbé par l'âge,
Qui bénit ses jeunes enfants;
C'est le ruisseau dans la prairie,
L'oiseau nourrissant ses petits;
C'est l'accent d'une voix chérie,
C'est le premier baiser d'un fils.

Le charme est, contre un roc sauvage,
L'éternel brisement des flots;
C'est le calme après un orage,
Après la peine un doux repos.
C'est le vaisseau fier de ses voiles,
Fendant l'Océan à grand bruit;
C'est un ciel parsemé d'étoiles,
Un beau matin, un jour qui fuit.

Le charme est de voir la richesse
Aller au-devant du malheur;
C'est le conseil de la sagesse
Calmant les orages d'un cœur;
C'est l'abeille qui se repose
D'un travail qui fait ses plaisirs;
C'est le papillon sur la rose,
Que balancent les doux zéphyrs.

Un charme est le chant de la lyre
Que Lamartine a dans les mains;
C'est une femme au doux sourire,
C'est un cor dans les bois lointains;

C'est l'ardeur de la sainte fille
Vouée aux soins d'un hôpital;
C'est une églantine qui brille
Au pied d'un marbre sépulcral.

Le charme est de voir la Patrie,
Après un siècle de douleur;
De dire : ô ma mère chérie,
Sens mon cœur battre sur ton cœur!
C'est le sommeil de l'innocence,
C'est l'aspect d'un homme de bien;
C'est le premier pas de l'enfance
Et le dernier jour d'un Chrétien.

LES ILLUSIONS.

(FABLE.)

Oui, disait le jeune Théophile au vieillard Saleucus, en général le monde vaut beaucoup mieux qu'on ne le croit.

— En es-tu bien sûr, mon enfant? répondit le Sage.

— Comment! ne voit-on pas chaque jour les anciens nous offrir l'exemple de toutes les vertus, les jeunes gens se montrer respectueux envers les personnes d'âge, parce qu'elles sont bénies de Dieu; envers les femmes par pensée à leurs mères? Toutes les jeunes filles ne sont-elles pas candides et modestes, tous les amis dévoués? Ne voit-on pas, en tout et partout, le juge rendre bonne justice, les époux s'aimer et vivre heureux dans leur intérieur, les amants... s'adorer?

Et le vieillard hochait la tête avec un sourire malin, et Théophile continuait :

— Ne voit-on pas journellement le riche venir en aide au pauvre, le puissant respecter la liberté du faible, en un mot, chacun travailler séparément, et autant que possible, au bonheur de tous?

— Si, si, mon ami, répondit encore Saleucus, tout cela, comme tu le dis très-bien, se voit... et il ajouta en lui-même : Quelquefois.

Tandis qu'ils parlaient, un autre Vieillard, caché derrière des saules, écoutait cette conversation, et, aussitôt que Théophile se fut retiré, il aborda, avec colère, Saleucus pour lui reprocher sa dissimulation envers le jeune Optimiste.

Alors, Saleucus répliqua :

— Oui, je sais qu'il se trompe, mais il est jeune, il voit tout en beau autour de lui et, puisque cette illusion, qu'il ne perdra que trop tôt, hélas! fait son bonheur, il y aurait de la cruauté de ma part à le désabuser.

Et Saleucus avait raison.

— Qu'est-ce que la vie sans ses mille illusions?

LA PAUVRE AVEUGLE.

Musique de Lafond.

Le soleil échauffe la terre,
Les oiseaux chantent son retour;
Prends mon bras, viens, ma pauvre Mère,
Te ranimer aux feux du jour!

Tu ne vois plus, ah! quel dommage!
Mais aussi, depuis ton malheur,
Ton fils t'aime encor davantage;
Sa pauvre mère a tout son cœur.

On dit qu'à Paris, la grand'ville,
Bien loin de nos pays perdus,
Il est un Médecin habile
Qui fait voir ceux qui ne voient plus.
J'irai le trouver, et j'espère
L'intéresser à ton malheur.
Ah! s'il rend la vue à ma mère,
Il rendra la joie à mon cœur.

— Mon fils, dans le siècle où nous sommes,
Pour rien on ne fait un seul pas;
C'est de l'argent qu'il faut aux hommes!
Et, tu le sais, je n'en ai pas.
— Eh bien! j'en gagnerai, j'espère,
Et je l'offrirai de bon cœur
A qui voudra guérir ma mère,
Car ma Mère est tout mon bonheur.

LE BRAVE MOURANT.

Musique de Boiëldieu.

Couché sur un lit de souffrance
Qu'entouraient cinq enfants en pleurs,
Un vieux Guerrier, dans l'indigence,
Exprimait ainsi ses douleurs :
Pour la gloire de ma Patrie,
Sans m'enrichir, j'ai combattu vingt ans;
Mais, quand j'aurai quitté la vie,
Qui donnera du pain à mes enfants?

Abusant des lois de la guerre,
Souvent le vainqueur, sous mes yeux,

A pillé jusqu'à la chaumière
Où végétaient des malheureux.
Moi, j'ai donné; ma récompense
Fut une Croix, aux rayons décevants...
Mais, si je meurs dans l'indigence,
Qui donnera du pain à mes enfants?

Pour trahir ma chère Patrie,
Jadis on m'offrit des monts d'or :
J'ai repoussé cette infamie ;
L'honneur, voilà mon seul trésor !
Si je brille peu dans l'histoire,
Je n'y crains pas les récits flétrissants...
Mais, en faveur de ma mémoire,
Qui donnera du pain à mes enfants ?

A souffrir trop accoutumée,
Digne Compagne de mon sort,
Sèche tes pleurs, ma bien-aimée,
Te voir pleurer hâte ma mort.
Lorsque j'achève ma carrière,
Pourquoi nourrir d'affreux pressentiments ?
Si j'ai fait quelque bien sur terre,
Dieu donnera du pain à nos Enfants.

LE RÊVE DU PAUVRE.

Musique de Romagnesi.

L'Homme qui, sur ce banc de pierre,
Fit tantôt parler sa douleur,
Dans les bras d'un sommeil prospère,
Maintenant rêve le bonheur.
Il est riche, il plaint, il soulage
Ceux qu'il voit souffrir ici-bas.
La joie anime son visage...
Vous qui passez, ne le réveillez pas!

Naguère encor sa dent avide
Brisait quelques croûtes de pain;
Il a bu l'onde peu limpide
Que venait de puiser sa main.
Mais, pour l'instant, il croit, à table,
Grignotter vingt mets délicats;
Il savoure un vin délectable...
Vous qui passez, ne le réveillez pas!

Sous les haillons de la misère,
Longtemps son cœur fut amoureux;
Mais celle qui savait lui plaire
Rejetait fièrement ses vœux.
A présent, ce n'est plus de même,
Il tient sa Femme dans ses bras.
Qu'on est bien près de ceux qu'on aime...
Vous qui passez, ne le réveillez pas!

Il n'avait, dans son indigence,
Parents, amis, ni protecteurs;
Dans sa case, à ses yeux immense,
Nulle main n'essuyait ses plenrs.
Maintenant, il est en famille,
Et tout lui sourit ici-bas,
Il embrasse un fils, une fille...
Vous qui passez, ne le réveillez pas!

Mais l'or en a fait sa conquête
Et gâté son cœur généreux.
Chez les grands il courbe la tête,
La dresse près des malheureux.
La soif des honneurs le dévore;
A tout il prétend parvenir;
Il a beaucoup, veut plus encore...
Réveillez-le, Passants, pour le punir!

LE LIERRE ET L'ORMEAU.

FABLE.

— Non, ton cœur n'est pas fait pour la reconnaissance !
Disait, un jour, un orgueilleux Ormeau
Au Lierre attaché sur sa peau.
Quoi ! malgré ma haute naissance,
Malgré les biens que je répands
Sur ta misérable existence,
Je ne puis t'arracher de ces remercîments
Qui d'un bon cœur sont les nobles élans !
— Et, quels sont donc, reprit enfin la plante,
Ces bontés, ces bienfaits si grands
Qu'aujourd'hui votre orgueil me vante ?
— Ingrat ! — Parlez ! — Sans moi, verrait-on dans les cieux
S'élever ta tige sans force ?
— Non, j'en conviens, mais d'un feuillage heureux
J'embellis votre tronc, je pare votre écorce.
— Tu tires de mon sein des sucs miraculeux !
— De votre sein, non pas, certes ! mais de la terre
Qui nous est à tous deux une commune mère
Et nous allaite tous les deux.
— Eh bien ! ose nier, philosophe sauvage,
Que sans moi ton faible branchage
Ne courut, au hasard, et par monts et par vaux !
— C'est vrai ! reprit la plante sage,
Mais vous me parlez là du plus grand de mes maux
Et me vantez mon esclavage.

L'Orme ressemble aux rois et le Lierre aux savants :
Mais, quand ceux-là de l'orme usurpent le langage,
Souvent ceux-ci n'en sont que plus rampants.

—

LE ROSSIGNOL ET LES MOINEAUX.

FABLE.

Au temps des fleurs, des jeux, des ris et des amours,
Un peuple de Moineaux, hôtes d'un vert bocage,
Etourdissait les alentours
De son insipide ramage.
Un Rossignol vint, par hasard,
S'établir dans le voisinage :
Il était veuf ; soudain le désolé fuyard
Reçut des oisillons mainte et mainte caresse
Qui suspendit ses maux et charma sa tristesse :
C'était à qui l'embrasserait,
L'hébergerait, le fêterait ;
Partout la porte hospitalière
Pour lui s'ouvrait à deux battants,
Et déjà la peuplade entière
L'aimait comme un de ses enfants.

Distrait par tant d'égards de sa mélancolie,
Un jour, le voyageur au cri des oisillons
Daigna mêler sa douce mélodie.
Soudain, qui l'aurait cru ? l'affreuse jalousie
Dans ces cœurs généreux versa ses noirs poisons.
Adieu l'amour ! Le lendemain encore,
A peine adressait-il son hommage à l'aurore,
Que sur lui les moineaux s'élançant, en courroux,
Lui font, à coups de bec, déserter le bocage.
Comme un Geai s'enquérait d'où venait tant de rage,
Parce que, dit l'un d'eux, il chante mieux que nous.

Ainsi que dans la troupe ailée,
Un orateur, dans plus d'une assemblée,

Vient-il à montrer un talent
Dominant,
On le siffle, on le hue, on l'*empoigne*, on le chasse;
Un sot reste toujours en place.

LES DEUX CHEVAUX.

(FABLE.)

Dans l'écurie d'un pauvre Gravatier, deux vieux chevaux efflanqués, échinés, à moitié morts, se racontaient mutuellement l'histoire de leur vie :

— Mon sort, disait l'un, n'a jamais été bien brillant; natif du Nivernais, j'ai, pendant ma jeunesse, appartenu longtemps à un médecin de campagne qui ne me laissait guère de repos, car il avait beaucoup de malades à visiter du matin au soir et j'en souffrais terriblement. — Mon second maître fut un marchand forain, pour le compte duquel je voiturais de bourgade en bourgade une masse énorme de marchandises, dont la vente s'opérait bien lentement, hélas! à mon gré, pour mon échine, et plus lentement, encore au sien, pour ses intérêts. Le sort me donna ensuite à un meunier qui m'enfarina, pendant trois ans, de la tête aux pieds, et j'arrivai enfin chez le pauvre artisan pour lequel nous travaillons maintenant tous les deux.

— Tes paroles, répondit l'autre quadrupède, ne m'apprennent rien sur ton compte, car on voit sans peine, à tes formes grossières, à ton allure piteuse et à ta robe misérable, que tu n'as jamais brillé dans un

Derby anglais (courses de chevaux.) — Quant à moi, je suis de race normande ; mon noble père est mort chez le prince de la Trémoille, et ma croupe a eu l'honneur de porter tour à tour Gaston de Montmorency, le duc de Noailles, Caumont-La Force, le général Boniface et une infinité d'autres grands personnages dont le dernier m'a cédé, gratuitement sans doute, au vil Prolétaire qui ose se dire mon maître aujourd'hui.

Il allait continuer sur ce ton, mais le Gravatier, qui rôdait alors, par hasard, dans l'écurie, l'entendit, et prenant soudain son fouet, avec colère, il lui en zébra vigoureusement les flancs, puis lui tint ce langage :

— Tu as pu avoir, il est vrai, beau Prince, autrefois quelque valeur, mais à quoi cela nous sert-il à tous deux présentement? J'aurais besoin, moi, d'un bon timonier pour mon travail, et je ne trouve dans ton Altesse qu'une vieille rosse qui ne me gagne pas même le foin et le peu d'avoine que je te donne par pitié. Sois donc modeste comme ton camarade, sinon, je t'envoie de suite à l'abattoir.

On est mal venu, homme ou femme, à vanter, outre mesure, sa naissance, son passé glorieux, sa fortune perdue, sa beauté dont il ne reste plus de traces, ses joies évanouies, quand on en est réduit à manger tristement le pain d'un Hôpital.

LE CONCOURS.

FABLE.

Un roi mourut. — Votons une statue !
Dit un certain Rusé de Cour :
Je souscris pour cent francs ! il les gagnait par jour.
Plus d'un autre, à ce prix, tout un mois, s'évertue !
N'importe ! on fait, soudain, appel aux gens de l'art ;
Et les voilà, transportés d'un beau zèle,
Composant le modèle
Du monument requis pour le défunt César.
Mais, tandis que chacun consulte, avec courage,
L'antiquité, l'histoire et les mœurs, et l'usage,
Et la nature, et ce qu'elle offre aux yeux
De plus parfait et de plus merveilleux,
Un de ces Phidias, effronté comme un page,
Et non moins ignorant que plein de vanité,
Courut, en pompeux équipage,
Solliciter messieurs du Comité ;
Il se mit ensuite à l'ouvrage,
Son modèle fut accepté.

De ce récit la morale est fort claire :
Le Savoir, en tout temps, le cède au Savoir-faire.

LE VIEUX VIEILLARD.

FABLE.

Un vieux Bonhomme atrabilaire
Qui ne voyait plus sur la terre

Comme on y voit tout à vingt ans,
Age où l'on tient l'or pour une chimère,
Où l'on croit à tous les serments,
A la fleur toujours fraîche, aux femmes toujours belles,
Allait traînant partout ses plaintes éternelles
Contre le ciel, la terre et tous ses habitants,
Les bêtes et les gens.
La force, la beauté, l'esprit, l'amour, la joie
Et tous les biens divers que le ciel nous octroie
N'étaient pour lui que de tristes présents,
Bons tout au plus à charmer des enfants.
Le rossignol et sa sœur fauvette
N'avaient plus, selon lui, de suaves chansons,
Le meilleur vin était de la piquette,
Et, sur son toit, jusqu'à la girouette,
A tourner aux quatre horizons,
D'ordinaire toujours si leste,
Toujours si preste,
Marquait la pluie en toutes les saisons.

Etait-ce en lui le fait d'une tête fêlée
Ou bien d'un cerveau très-sensé ?
Non, vraiment, mais, hélas ! son cœur était usé
Et sa girouette... rouillée.

ARLEQUIN ET LE COURTISAN.

BOUTADE.

Au temps joyeux du Carnaval,
Maître Arlequin, plaisant original,
Se trouva nez à nez, au détour d'une rue,
Avec un Courtisan renommé dans Paris.
De part et d'autre on se salue,
Arlequin du chapeau, Monseigneur d'un souris.

Comme un Grand, ces jours-là, sans blesser l'étiquette,
Peut converser avec des Plébéiens,
Tout à coup notre Grand s'arrête.
Or çà, l'ami, dit-il, pourquoi des Bergamiens
As-tu donc endossé l'habit sot et fantasque ?
— Sot, Monseigneur, reprend soudain le masque,
Ah ! respecte un habit fait de trente des tiens !
— Des miens ! impertinent ! — Des tiens, sur ma parole !
— Prouvez-le ! — — Volontiers ! écoute et sois discret :
Ce drapeau *noir* te couvrit sur les bancs de l'école,
Ce *ponceau* quand tu fus valet ;
Ce *rouge* fut tiré de ton ancien bonnet ;
Ce *jaune* de ta carmagnole ;
Reconnais dans ce *bleu* ton habit de préfet !
Ce drap d'*or*, au Sénat, t'a vu jouer un rôle,
Et tu portas ce *blanc* le jour même où tu dis :
A bas l'Aigle ! vivent les Lis !

Ceci peut s'appliquer, je pense,
A plus d'un grand Seigneur qui se pavane en France.

LE POÊLE.

(FABLE.)

Le mois de mars chassait au loin les frimas et déjà la douce influence du printemps se faisait sentir à toute la nature. Le laboureur attelait ses bœufs à la charrue ; les troupeaux bondissaient dans les verdoyantes prairies, et les oiseaux célébraient joyeusement le retour du soleil sur l'horizon.

Maître Simon, Cordonnier de son état, dit alors à son fils :

— Claude, nous voilà, grâce à Dieu ! sortis de l'hiver; le froid n'est plus à craindre maintenant; aide-moi à remonter notre vieil ami au grenier !

Et soudain ils se mirent tous les deux à la besogne. Mais, comme Claude apportait beaucoup de négligence dans son service, le poêle lui échappa des mains et se brisa en morceaux.

Alors, le père de crier, de jurer, de tempêter, et le garçon de répondre :

— Ne faites donc pas tant de bruit pour si peu de chose ! Un vieux poêle dont le ferrailleur du coin vous donnerait à peine quinze sous, voyez la grosse perte ! D'ailleurs l'hiver est passé, et vogue la galère !

Mais le printemps passa également ; à l'été succéda l'automne, et enfin décembre revint nous visiter avec son cortége ordinaire de brouillards, de pluies, de neige et de glaçons. Plus de poêle, néanmoins, dans la pauvre chambre du Cordonnier et pas d'argent mignon pour en acheter un autre. Or donc, comme un jour Claude se plaignait, en soufflant dans ses doigts, de la rigueur du froid, le père lui dit, avec une satisfaction ironique :

— Te souviens-tu du poêle en morceaux ? La grosse perte ! me répondais-tu bêtement, alors que je m'affligeais de sa destruction. Souffre donc aujourd'hui, comme moi, puisque nous ne pouvons pas faire autrement.

Il faut choyer ses anciens Amis, même quand on n'a plus besoin d'eux.

DES SUPERSTITIONS POPULAIRES

ET PRÉJUGÉS

ENCORE EXISTANTS DANS LES CAMPAGNES ET CERTAINES VILLES

DE QUELQUES FAUX DICTONS

en circulation partout

ET CONSEILS GÉNÉRAUX D'HYGIÈNE.

Y a-t-il et peut-il y avoir des revenants, des fantômes, des sorciers, des vampires, des gnômes, des loups-garoux? — Non!

Voit-on dans les astres, dans les rêves, dans les plis de la main, dans les cartes, dans le mare de café, dans les œufs brouillés, dans un baquet plein d'eau (Mesmer), la destinée des hommes, et peut-on y trouver le moyen d'obtenir un bon *numéro*, soit pour la conscription, soit pour les loteries de bienfaisance autorisées, de temps en temps, par le Gouvernement? — Non!

L'Almanach peut-il prédire, un mois d'avance, le beau temps, la pluie, la neige, le froid, la sérénité de l'air ou la tempête? — Non! non! cent fois non!

Les hurlements nocturnes d'un chien, les miaulements plaintifs d'un chat, les mugissements d'un taureau noir, une chauve-souris qui rase votre tête, le cri perçant d'un hibou, le chant d'une corneille, à gauche (*sinistra cavâ ab ilice cornix*), ne sont-ils pas d'affreux présages? — Oui, pour les poltrons et les imbéciles.

Une araignée du matin est-elle chagrin ? une araignée du soir est-elle espoir ? — Dicton rimé par un poëte burlesque.

Une glace cassée, une salière renversée, du lait tourné, du vin aigri ne signifient-ils rien ? — Ils signifient qu'il y a une glace en morceaux, du sel, du lait et du vin perdus, voilà tout !

La Corde de pendu porte-t-elle bonheur à ceux qui en ont constamment dans leurs poches ? — Niaiseries !

Le vendredi est-il un jour néfaste, et le numéro 13 un chiffre fatal ? — Superstition !

La pluie tombant, le jour de Saint-Médard, continuera-t-elle à tomber pendant quarante jours ? — Ignorance !

Les rois de France avaient-ils autrefois, après leur Sacre, le pouvoir de guérir les *écrouelles* en les touchant du doigt ? — Flatterie à la royauté !

Certains individus ont-ils, aujourd'hui, celui d'évoquer le démon avec des paroles cabalistiques et de jeter un mauvais sort sur leurs voisins et leurs troupeaux, ou bien de le lever moyennant finance ? — Escroquerie !

Peuvent-ils également remettre des entorses, couper les fièvres, guérir les morsures de chiens enragés avec certaines plantes cueillies, à minuit, dans les prés, au clair de la lune, ou en faisant manger aux blessés une omelette prétendue *antirabique* ? — Charlatanisme ! et tous les Bohémiens qui vivent de ces moyens honteux, punis par la loi, comme délits d'escroquerie, doivent bien, quand ils se rencontrent tête à tête, ainsi que les anciens augures de Rome, pouffer de rire en se regardant.

Cherchons donc à détruire toutes ces superstitions dans les pauvres esprits où elles existent encore : Il ne peut y avoir de Revenants, après la mort, parce que la mort étant la cessation de la circulation du sang (1), sa décomposition, la prostration du corps, privé de l'âme, sur lui-même, puis sa putréfaction matérielle, et, en définitive, sa réduction en un peu de poussière, au bout de quelques années, les morts ne peuvent se ranimer tout à coup physiquement et revenir en chair et en os, sur la terre.

Les personnes qui les ont aimés les retrouvent, sans doute, longtemps encore dans leurs rêves et leur imagination chagrine; mais, à leur réveil, elles reconnaissent tristement que ce n'était qu'une illusion de l'amour.

Les criminels seuls peuvent voir, pendant leur sommeil plein d'agitation, des fantômes enveloppés de longues draperies blanches et souillées de sang, avec des fouets, des verges, des serpents, des glaives, des poignards dans leurs mains vengeresses : c'est le remords poursuivant Caïn, Oreste, Phèdre, Judas, Macbeth et tous les grands coupables.

SORCIERS.

Mais si un individu quelconque connaissait l'avenir, il l'annoncerait aux Rois, qui le récompenseraient généreusement de sa science, et ne commettraient plus de fautes compromettantes pour leur couronne; il l'annoncerait aux riches, qu'il mettrait à même de centupler encore leur fortune dans des entreprises assurées; s'il pouvait, en outre, faire découvrir les trésors cachés,

comme l'abbé Paganel découvre les sources d'eau pour les puits artésiens, indiquer les bons numéros d'une loterie quelconque, les chances futures de la Bourse, le cours des marchandises de première nécessité et devenir ainsi, en quelques jours, par lui-même le plus opulent du monde, serait-il constamment à la disposition des autres, souvent dans un grenier et dans un accoutrement grotesque, pour en imposer davantage ?

On a bien parlé dans le temps, et l'on pourra bien parler encore quelquefois de prédictions accomplies çà et là, mais les Diseurs de bonne aventure disent tant de choses que quelques-unes se trouvent être dans le vrai ou finissent par se réaliser : voient-ils, par exemple, une jeune fille ostensiblement compromise et la larme à l'œil : *Peine d'amour !* Un conscrit bien raide et mal fagoté : *Il deviendra général !* un pauvre diable dévoré par la misère : *Une riche succession va lui tomber du ciel !* Une vieille fille frétillante et bavarde : *Un beau jeune homme va demander prochainement sa main*, etc.

On a attribué jadis à Napoléon, déguisé, la faiblesse d'avoir été consulter mademoiselle Lenormand, qui l'a reconnu et lui a prédit sa perte à Moscou ; mais, si cela est vrai, des familiers de l'Empereur avaient, probablement, prévenu d'avance mademoiselle Lenormand de sa visite, et la preuve que le Grand Homme n'ajoutait aucune foi aux prédictions de cette ridicule Sybille, c'est qu'il n'en a pas moins entrepris l'expédition de Russie.

Que faut-il donc croire également de tout ce que le *Livre d'Or* dit au crédule populaire dans ses fa-

meux chapitres intitulés : *Nécromancie*, *Chiromancie*, *Géomancie*, *Physionomancie*, *Cristallonomancie* et autres scies pareilles ? — Qu'il se moque de lui et de ses acheteurs !

On parle beaucoup depuis quelque temps du somnambulisme simple, du somnambulisme lucide avec sa seconde vue intérieure et du magnétisme animal ; nous ne pouvons donc nous dispenser d'en dire ici quelques mots :

Les somnambules sont des personnes tellement préoccupées de certaines de leurs actions journalières, qu'elles les continuent, pendant la nuit, en dormant.

On a vu ainsi des garçons boulangers travailler sans lumière, et par la seule force de l'habitude, avec autant de soin que dans l'état de veille ; des femmes aller de même puiser de l'eau et laver du linge à la rivière accoutumée ; des compositeurs d'imprimerie copier des écrits qu'ils savaient par cœur en prenant, au fur et à mesure, dans leur casier, les lettres susceptibles de former les mots qu'ils voulaient reproduire ; des couvreurs enfin, même de simples particuliers, monter sur les toits, à la grande terreur de ceux qui pouvaient les voir, puis en descendre fort tranquillement et sans aucune idée du danger qu'ils avaient couru, mais voilà tout !

Quant au magnétisme, il produit souvent sur les gens nerveux, et à l'imagination ardente, un certain effet physique incontestable, car les passes, les contre-passes fatiguent la rétine de l'œil, et il pleure ou se ferme, ce qui fait croire au sommeil du magnétisé. Si celui-ci est debout, en outre, certains gestes attractifs et répulsifs du magnétiseur, qui jette ainsi un

certain fluide magnétique dans les articulations de ses bras et de ses jambes, le font bien avancer ou reculer de quelques pas, mais voilà tout ce que nous croyons de possible et après plusieurs épreuves faites devant nous sur les autres, par nous et sur nous-même.

Quant à deviner l'avenir à l'aide du somnambulisme par le magnétisme ; à dire ce qui se passe à cent lieues de distance; à parler toutes les langues anciennes et modernes ; à soutenir des thèses politiques, scientifiques et artistiques ; à lire dans le corps humain les maladies dont il peut être attaqué et les annoncer dans les termes grecs, latins, hébraïques, arabes, etc., dont leurs noms sont formés, ainsi que les médicaments propres à les guérir, personne ne doit croire davantage à cette puissance qu'à la magie des cartes, et on prend généralement en pitié les individus qui, pour entretenir le public d'eux, toujours d'eux, font insérer dans des journaux complaisants de pareilles balivernes attestées par des compères ou des gens d'une crédulité robuste.

Non, une langue qu'on ne sait pas ne s'apprend pas en un quart d'heure ; les sciences anatomique et médicale ne tombent pas soudainement du bout des doigts d'un magnétiseur sur un individu étranger à ces sciences, et toujours un ignorant, qu'il veille ou qu'il dorme, ne sera toujours qu'un ignorant : *ignorantus, ignoranta, ignorantum*, comme dit fort bien Toinette dans le *Malade imaginaire*.

VAMPIRES.

Les Vampires dont les romanciers ont fait des des-

criptions si fantastiques, sont ces tristes animaux, moitié oiseaux, moitié souris, qui voltigent la nuit dans les solitudes et les cimetières, comme les corbeaux, les faucons, les aigles et tous les oiseaux de proie s'y plaisent pendant le jour ; mais quel mal peuvent faire aux vivants de misérables chauves-souris ?

LOUPS-GAROUX.

On donne le nom de Loups-Garoux (garez-vous du loup) à des vagabonds de nuit qui, après s'être noircis la figure pour demeurer inconnus, se couvrent de la peau velue de certains animaux, notamment de celle du loup, et effrayent ainsi de pauvres gens qu'il leur est facile de voler ensuite. Un coup de fusil en fait bonne justice.

CORDE DE PENDU.

La Corde de pendu ne peut porter bonheur qu'à ceux à qui elle ferait perdre l'envie de jamais la mettre en usage pour leur propre compte.

VENDREDI.

Quant au Vendredi regardé comme néfaste, et au numéro 13, comme fatal, c'est une superstition religieuse qu'il faut néanmoins respecter, non comme croyance fondée en raison, mais comme une espèce d'hommage rendu à la religion du Christ qui est mort

un *vendredi*, après avoir fait, la veille, lui *treizième*, la Cène avec ses douze apôtres (2).

ALMANACHS.

Comment être certain du temps futur quand un simple nuage dans un ciel serein peut amener tout à coup de la pluie? Quand les vents, passant brusquement du midi au nord, changent tellement la température, que le thermomètre descend à vue d'œil de dix degrés au-dessus de zéro à plusieurs degrés au-dessous ? et lorsque enfin la flèche du baromètre marque si souvent : *Variable !* que, pendant un soir d'été, un amas de nuages noirs indiquent la pluie pour le lendemain ; des nuages rouges, du vent ; une nuée de moucherons et d'éphémères, de la chaleur ; un ciel brillant, pendant l'hiver, du froid ; et des nuages mats et grisâtres, de la neige, c'est possible qu'il en soit ainsi, et tous les gens de la campagne, qui sont naturellement observateurs, ne s'y trompent pas, mais aucune prédiction raisonnable ne peut aller au delà.

PRÉSAGES.

Quant aux Présages du sel renversé, d'une glace cassée, des hurlements d'un chien qui a perdu son maître, ce sont de sots dictons populaires qu'il faut laisser circuler sans plus s'en occuper que Mennennius ne s'occupa des capricieux poulets de Rome (3).

On croit généralement encore dans le Peuple que le soleil tourne autour de la terre, mais c'est une erreur évidente ; le soleil étant 1,800,000 fois plus gros que la terre, il est certain pour tous les gens instruits,

que Dieu, à qui cependant rien n'est impossible, aura jugé le mouvement contraire plus rationnel : comme le cuisinier qui, ayant à faire rôtir une mauviette, ne fixera certainement pas la broche à laquelle l'oiseau est attaché pour faire tourner autour de lui un bûcher gros comme la moitié de Paris.

C'est la rapidité seule du mouvement de la terre qui nous empêche de nous apercevoir de sa rotation, comme en descendant un fleuve impétueux dans une barque, nous nous croyons immobiles et voir le rivage, les arbres et les maisons marcher dans l'immensité de l'horizon (4).

Le *soleil* est beaucoup plus près de nous en hiver qu'en été (150,000,000 de kilomètres); s'il nous envoie des rayons moins ardents, c'est parce que nous les recevons alors, en France, plus obliquement : mettez la main au-dessus d'une chandelle allumée, et à 30 centimètres, vous n'en pourrez pas supporter la chaleur; mettez-la à 3 centimètres seulement sur le côté, vous ne sentirez rien.

Nous avons *éclipse de soleil* quand la lune se trouve exactement entre cet astre et la terre; et par la même raison, éclipse de lune quand le soleil se trouve au milieu.

Nous connaissons la marche de la terre et de la lune qui en est le satellite (garde), et qui tourne autour de notre globe en 28 jours et quelques minutes; voilà pourquoi on peut prédire, à coup sûr, le jour, l'heure et la minute auxquels la disparition de l'une ou de l'autre de ces planètes aura lieu.

Les *comètes* sont des astres pour ainsi dire perdus dans le ciel qu'ils parcourent avec une grande rapi-

dité et que nous n'apercevons que de loin en loin, et quand elles passent à une certaine distance de la terre qu'elles embraseraient inévitablement en s'en rapprochant souvent un peu plus.

Ce qu'on appelle leurs queues est une masse d'étoiles qu'elles traînent à leur suite : les comètes sont aussi innombrables, a dit le célèbre astronome *Kepler*, que les poissons dans l'Océan.

La fête de *Saint-Médard* arrivant au moment du solstice d'été (5), le soleil étant alors dans sa plus grande force et la terre desséchée, s'il pleut à cette époque, le soleil reparaît un instant après la pluie et la pompe de nouveau dans l'air, d'où elle retombe naturellement un peu plus tard ; les orages s'en mêlent d'un côté ou de l'autre, et ce jeu recommence pendant tout le solstice, c'est-à-dire quinze jours environ avant le 21 juin et quinze jours après.

Il est dangereux, pendant l'orage, de chercher un abri sous de grands arbres, car le vent produit dans leurs branches et leur feuillage une agitation continuelle qui attire la foudre, et il ne se passe pas d'année sans que nous n'apprenions quelque catastrophe causée par le feu du ciel.

Aussitôt néanmoins que l'éclair a brillé, il n'y a plus rien à craindre, car c'est la foudre et non le bruit du tonnerre qui frappe, renverse et tue.

Qu'on se garde bien encore, comme c'est assez l'ordinaire dans les campagnes, de sonner les cloches dans le but de détourner l'orage, car c'est tout le contraire qui arrive généralement en pareil cas, et les journaux ont rapporté dernièrement qu'à *Grandris*, près de Villefranche, de cinq jeunes gens qui, le

1er août, sonnaient les cloches de l'Eglise, deux ont été subitement foudroyés.

Un Arithméticien a calculé naguère combien il se consommait, pendant toute une année, d'allumettes chimiques en France, et il a eu, dit-on, pour résultat de ses recherches : 85 milliards 230 millions et quelques centaines de mille ; mais ce travail n'a été que celui d'un niais désœuvré, car un homme sérieux aurait calculé, lui, combien ces mêmes allumettes occasionnaient tous les ans chez nous de sinistres par criminalité ou par imprudence, et combien, en outre, de jeunes enfants périssaient dans les incendies qu'ils causent journellement en jouant avec elles pendant l'absence de leurs parents ; puis, il aurait dit aux pères de famille : — Eloignez donc avec attention, de la main de vos enfants, ces petits instruments de ruine et de mort ! et, quand vous êtes forcés de vous éloigner momentanément de votre domicile, faites comme la loi oblige de le faire en Prusse, mettez-les sous clef.

Nous avons déclaré plus haut qu'on ne guérissait jamais l'*Hydrophobie* (6) avec des paroles cabalistiques ou des omelettes quelconques ; cela est positivement vrai ! Il faut, dans ce cas, laver de suite et soigneusement la blessure avec de l'alcali volatil, du thé, de l'eau de sel, de savon, de lessive, de chaux et même au besoin avec de l'urine ; puis brûler hardiment la plaie en appliquant dessus un morceau de fer chauffé à blanc.

La crainte du mal et la connaissance du danger que l'on court contribuent aussi puissamment, il faut le dire, à tuer la personne mordue, et l'on sauvera plutôt dix enfants que deux hommes ; car, tout en prenant

les mesures ci-dessus indiquées, le chien même ne fût-il pas enragé, ceux-ci auront toujours continuellement leur plaie, crue mortelle, sous les yeux; leur organisme en sera affecté; plus d'appétit pendant le jour, plus de sommeil pendant la nuit; une fièvre brûlante, continuelle et sèche, les réduira bientôt peu à peu à l'état de squelette, et la mort les frappera avec la pensée douloureuse que rien ne pouvait les sauver.

Le *Choléra* a produit le même effet sur beaucoup de personnes qui n'avaient la maladie que dans leur imagination (7).

Les *Entorses* ne se remettent qu'avec une forte pression de la main qui fait reprendre aux muscles du pied leur position naturelle, et le plus sûr moyen de couper la fièvre est de faire usage du quinquina ou de sulfate de quinine.

On a coutume de suspendre les *Noyés* par les pieds pour leur faire rendre l'eau qu'ils ont bue, et c'est un tort que l'on a, car chez toute personne suspendue par les pieds, le sang se porte vite à la tête et étouffe. Il faut, au contraire, coucher l'asphyxié sur le côté droit pour que les battements du cœur ne soient pas le moindrement comprimés, et la tête haute néanmoins, afin qu'il puisse rendre peu à peu, sans suffocation, l'eau qu'il a bue accidentellement, puis lui souffler dans la bouche de l'air pur, soit avec un entonnoir ou un morceau de papier arrondi en cornet, et le frictionner ensuite avec de la laine bien chaude.

A-t-on à pénétrer dans la chambre hermétiquement fermée d'un asphyxié par la vapeur du charbon ou gaz *azote* (qui prive de la vie)? brisez de suite les carreaux de la fenêtre, si elle résiste à l'ouverture;

donnez de l'air pur (gaz *oxygène*) au malade par l'insufflation dans les poumons, et frictionnez-le également avec de la laine.

Aux personnes empoisonnées par des *champignons* de mauvaise nature, par du vert-de-gris attaché à des casseroles mal soignées, ou par le port à la bouche de certaines fleurs ou plantes vénéneuses cueillies dans les jardins, les champs, les prés, les bois, sur le bord des ruisseaux, comme les boutons d'or, les petites renoncules jaunes, bleu-claires, panachées, les roses de Noël, certains pavots, les casques dits *tue-loup*, les lobélies, la renoncule scélérate, la belladone, la digitale, la jusquiame, la ciguë (espèce de persil sauvage), et une infinité de plantes d'un vert naturellement très-foncé, il faut, disons-nous, à ces imprudentes personnes faire prendre de suite, et avant toute autre chose, une grande tasse de lait froid; — plusieurs tasses de thé léger et à peine sucré, à celles qui ont une indigestion par suite d'un repas trop copieux ou dont les viandes étaient très-grasses, — et enfin quelques cuillerées d'huile d'olive, à celles qui éprouvent de violentes coliques d'estomac.

Trouve-t-on sur une route, dans un champ, dans une chambre, un malheureux Pendu à une corde, ou mourant dans un fossé, couvert de blessures, soit accidentelles, soit produites par le fer ou le plomb de lâches assassins? Au lieu de couper de suite la corde du premier et de porter immédiatement secours au second, comme la raison nous le dit et la loi nous y autorise, on a assez l'habitude, par préjugé ou par crainte de se compromettre, de courir préalablement chez le Commissaire de police ou le Maire faire sa dé-

claration, et très-souvent, pendant ce temps, le malheureux expire faute de secours.

L'homme sensé n'hésite pas en pareille circonstance et, s'il est jamais compromis par suite de ce fait, il l'explique franchement et sans ostentation aux magistrats, qui lisent dans ses yeux, dans son attitude ferme et dans ses paroles la vérité, et le félicitent de sa conduite.

Entre vous, *ouvriers*, surtout point de ces sottes *gageures* d'atelier, de chambrée ou de cabaret, dans lesquelles un extravagant s'engage, par exemple, à porter sur ses épaules sept ou huit cents pesants, c'est-à-dire trois ou quatre fois la charge d'un homme même robuste; à manger dans un seul repas un coq d'Inde, une oie, un gigot de mouton tout entiers avec plusieurs kilogrammes de pain, ou bien encore à boire un décalitre de vin ou une bouteille d'eau-de-vie.

On a mille exemples que, dans le premier cas, on se brise la colonne vertébrale ou quelques vaisseaux de la poitrine et qu'on tombe, pour ne plus se relever, en rendant le sang par la bouche, le nez et les oreilles; que, dans le second, une indigestion terrible est imminente et que, dans le troisième, la paralysie et la mort suivent toujours l'état d'hébêtement et de prostration où le fatal alcool doit inévitablement vous jeter.

En supposant même encore qu'on pût gagner de semblables paris sans trop compromettre sa vie, et en gagnant seulement un effort, quelle gloire pourrait en retirer le vainqueur? une réputation détestable et un dégoût profond de tous les hommes raisonnables pour sa personne.

Dans le cas contraire, ceux qui auraient gagné la

gageure contre lui devraient être poursuivis par les tribunaux et punis comme coupables de mort par imprudence.

Une forfanterie tout aussi sotte que les susdites a eu, l'année dernière, le triste résultat suivant :

Un jeune étudiant en Droit parie, un soir, après boire avec des amis, qu'il fera deux fois (aller et revenir) le trajet de l'Odéon à la porte Saint-Martin (environ 5 kilomètres), en 25 minutes.

Le Pari, qui consiste en un bon déjeuner pour six, est accepté ; le jeune coureur part, assez légèrement vêtu, quoique ce soit en hiver, et rapporte à l'Odéon, au bout de 23 minutes 37 secondes, une clef spéciale qu'on était convenu de lui remettre à la porte Saint-Martin.

Soudain, on le félicite avec transport de sa victoire (la gloire d'avoir du jarret !).

On l'approche d'un grand feu préparé d'avance, on l'enveloppe dans un manteau confortable, on lui verse à rasades du punch tout flambant.

Enfin, à minuit, les parieurs se séparent en se donnant rendez-vous pour le déjeuner du lendemain; mais le lendemain, le triomphateur, au grand étonnement de ses amis, était mort, et le surlendemain ils le conduisaient au cimetière Montmartre.

Il y a des gens qui se moquent des *infirmes*, des *vieillards* et des pauvres *fous*, tantôt en faisant des gestes ignobles devant un aveugle, en adressant de mauvaises paroles à un sourd, en haussant une épaule devant un bossu, en ridiculisant les manies d'un vieillard ; tantôt en agaçant des aliénés qui, en Orient, sont regardés comme des *saints ;* c'est là une action

bien indigne, que la loi ne punit pas, il est vrai, mais que l'humanité flétrit avec raison, car qui est certain de ne jamais devenir infirme, soit par accident ou par suite de maladie?

Qui est assuré de vieillir sans être, à son tour, soumis aux faiblesses de l'âge! et ne voit-on pas, de temps en temps, les plus grands génies de ce monde plus sensibles que tous autres aux déchirements du cœur, se flétrir peu à peu et tomber en démence?

Qu'on se moque d'un sot plein de fatuité, d'un avare couvert de haillons et mangeant, dans son taudis, du pain et du fromage pour entasser écus sur écus; d'une vieille coquette singeant la jeune fille, ou même d'un ivrogne bêtifolant sur la voie publique, comme les Romains qui enivraient des esclaves pour les montrer ensuite à leurs enfants et les dégoûter ainsi de l'ivrognerie, passe encore! mais que toutes nos plaisanteries s'arrêtent là.

Ne témoignons de même aucun repoussement aux malheureux enfants des gens condamnés, soit à mort, aux travaux forcés et même à la simple prison par les tribunaux, et cherchons, au contraire, en leur citant sans aigreur et avec certaines convenances l'exemple de leurs parents, à les mettre dans une voie meilleure que ces mêmes parents ont suivie et à leur être utiles autant que possible.

Que le Mari trompé par sa femme ne devienne jamais l'objet de nos sarcasmes. On lui a fait un outrage, est-ce lui qui doit raisonnablement en supporter la peine? non, certes!

De son côté, s'il se croit déshonoré pour une action qu'il n'a pas commise lui-même, s'il en appelle aux

tribunaux, s'il provoque en duel le séducteur, il a tort, grandement tort, car la punition des coupables ne guérira pas la plaie de son âme, et une nouvelle blessure physique, par suite de duel, ne pourrait qu'ajouter encore à son malheur.

S'il y a un être méprisable et qui s'est déshonoré dans tout cela, c'est sa femme, sa femme seule, puisqu'elle a méconnu ses devoirs.

Loin d'appeler ironiquement *bâtard* l'enfant illégitime, plaignons-le, au contraire, de sa naissance, consolons-le s'il s'en afflige et, quoique rien ne remplace un père, tenons-lui lieu, autant que possible, de l'homme immoral qui l'a abandonné dans son berceau en outrageant indignement la nature.

Ne frappons jamais brutalement les animaux domestiques comme le chien qui nous aime, le cheval, le bœuf, l'âne, le chameau qui nous secondent dans nos travaux, et tous ceux que nous élevons pour notre agrément ou notre nourriture (8).

M. le général de Grammont a fait voter dernièrement par l'Assemblée nationale de France une loi imitée du code pénal anglais qui prononce, maintenant, des peines corporelles et pécuniaires contre ceux qui se livrent à des cruautés inutiles envers de pauvres créatures inoffensives dont nous faisons autant nos amis que nos serviteurs, et tout le monde a su gré à M. de Grammont de son honorable initiative.

Que la Chasse soit aussi pour tous les gens délicats un plaisir d'adresse plutôt qu'une boucherie, et que désormais les princes, les grands seigneurs et tous les hommes riches, honnêtes et aux mœurs douces se gardent bien, dans cet exercice, d'imiter Charles X, qui

se délectait journellement à tuer par centaines de pauvres animaux que les battues continuelles des gardes forestiers et une meute de chiens impitoyables attachaient, pour ainsi dire, au bout du fusil de ce stupide *vieillard.*

Hommage à la jeune fille, qui, passant la belle saison à la campagne, au sein de sa famille, complète son éducation et charme ses loisirs par l'étude de la botanique! car les fleurs sont aussi attrayantes à étudier qu'à contempler; mais, par contre, honte à celle qui se complaît, non par amour de l'*Entomologie*, mais par mauvais instinct naturel et par désœuvrement, à traverser, vivants, avec de longues épingles, le gracieux papillon saisi sur une rose, l'insecte aux mille couleurs, et la demoiselle au gentil corsage, attrapés en folâtrant dans les airs, ou encore le scarabée, promenant majestueusement sa robe chamarrée d'or à travers la prairie!

Qu'arrive-t-il, d'ailleurs, au résumé, de ces tristes collections? c'est que, n'étant préparées ni par la science ni pour la science, elles se décomposent, hélas! comme tout ce que la mort a touché, au bout de quelques heures, et que bientôt, de tous ces charmants petits êtres qu'on a fait cruellement souffrir, il ne reste rien qu'un atome de poussière...

La musique, les bals, les spectacles étant devenus presque un besoin de la société moderne, lorsque les danses sont honnêtes et décentes, les parents ne doivent pas craindre d'y conduire parfois leurs enfants, car la danse est le plaisir de la jeunesse, et heureux les vieillards qui, joyeux par caractère et simples dans leurs mœurs, s'amusent encore à danser, de temps en

temps, avec des personnes amies, comme Socrate lui-même dansait en présence de ses disciples!

La musique, d'ailleurs, qui est ordinairement comme un remords pour le criminel, pourrait-elle ne pas charmer l'homme de bien quand elle a une puissance magique sur tous les animaux de la création?

Le cheval, en effet, hennit de joie au son de la trompette; le cor anime les chiens contre le cerf ou le sanglier dans les bois; un taureau furieux s'arrête tout à coup au milieu de la prairie pour écouter la flûte du pâtre; l'ours solitaire se dresse sur son séant et va jusqu'à danser au son du joyeux tambourin; le porc cesse de grogner et l'âne de braire pour écouter le rossignol, et le dauphin, nageant à fleur d'eau vers le rivage d'où partent des accords mélodieux, semble se tenir prêt à renouveler l'histoire d'Arion (9).

Quant aux spectacles, ils ne doivent jamais offrir la représentation que de bonnes actions, de grandes choses, montrer les travers de certains hommes pour corriger les autres, et parler en même temps au cœur et à l'esprit de la jeunesse.

Fi de ces théâtres sur lesquels on fait poser en héros les plus grands scélérats de la terre et où on érige le vice en vertu! Fi de ceux encore où, en cherchant à faire rire, on ne jette aux oreilles du public que des sottises grosses comme des montagnes!

Fi le ces spectacles mordernes (les tableaux vivants), où on parodie les admirables statues antiques en exhibant, dans des maillots rembourrés de coton, des formes animées d'une beauté fort contestable, et dont la vue ne peut plaire, au résumé, qu'à la femme *Libre* de Saint-Simon ou à de vieux libertins!

Arrière ces combats de taureaux, de dogues et de coqs où des Figaros, dits Toréadors, agacent de pauvres animaux jusqu'à ce qu'ils se mettent en pièces et s'éventrent les uns les autres !

Arrière ces Boxeurs si atrocement fiers d'avoir gagné ou fait gagner un pari quelconque à un Milord anglais, en brisant, à coups de poings, la mâchoire d'un adversaire ou en lui défonçant une côte de la poitrine !

Non, ce ne sont pas là des spectacles faits pour notre siècle, et l'Europe entière, sans excepter l'Espagne, devrait les mettre au ban des nations civilisées.

Nous allons finir ce chapitre par quelques préceptes hygiéniques généraux que tout le monde connaît à peu près et que cependant on néglige malheureusement bien souvent de mettre en pratique, soit par manque de temps, comme les ouvriers qui sont forcés de se livrer, dès le matin, au travail, soit par paresse, comme une infinité de gens de toutes les classes de la société :

Nous commencerons par placer en tête de ces conseils (car il ne nous appartient pas de donner, avec une certaine autorité, des préceptes religieux à personne) l'observation du *dimanche*, parce que l'homme qui a travaillé activement, pendant six jours, n'étant pas une machine fonctionnant comme la meule que le vent, le ruisseau ou la vapeur fait tourner ; un Sysiphe éternellement condamné, dans les enfers, à rouler au sommet d'une montagne un rocher dégringolant sans cesse dans la vallée ; une quarante et unième Danaïde contrainte de même à remplir un tonneau sans fond

avec l'eau qu'elle puise éternellement dans sa cruche de bronze, l'homme, disons-nous, ayant besoin de changer de temps en temps ses habitudes ordinaires et de respirer à l'aise, il est bon qu'il se repose un jour par semaine : il en devient ensuite par cela plus fort, plus apte au travail et plus pénétré de sa dignité personnelle.

Si, au contraire, par mépris du troisième commandement de Dieu et du deuxième de l'Eglise, par avarice, ou pour satisfaire à des besoins urgents de famille, il ne donne point de relâche à son activité surnaturelle, il s'expose à tomber malade, et, alors, que lui reviendra-t-il, ainsi qu'aux siens, de son labeur excessif (10)?

Nous dirons ensuite, positivement, à tout le monde que l'entretien de la santé consiste dans une grande propreté du corps et des ablutions journalières en toute saison, mais principalement en été, alors que les pores de la peau se remplissent si facilement de poussière et de mollécules de pierre, de chaux, de plâtre, de charbon, de bois, de limaille, etc.

Si on n'enlève pas fréquemment ces détritus avec de l'eau, la transpiration s'arrête et la sueur concentrée produit inévitablement des maladies.

En Orient, la religion commande, soir et matin, des ablutions avant la prière, et les vrais musulmans observent bien plus rigoureusement ce sage précepte de Mahomet, que celui moins fondé en raison qui leur défend de boire, même modérément, du vin (11).

Il est contraire aux lois naturelles de rester trop longtemps au lit, car il échauffe le sang et énerve : l'air du matin rafraîchit le cerveau, dilate les pou-

mons, fortifie le corps et ouvre l'appétit, tandis que l'air du soir, imprégné des miasmes terrestres de la journée, produit ordinairement l'effet opposé.

Six heures de repos suffisent donc en été, sept en hiver et huit en tout temps pour les gens d'un tempérament délicat.

Ayez soin de vous tenir la tête toujours fraîche, les pieds suffisamment chauds et l'estomac libre, c'est-à-dire jamais trop chargé d'aliments indigestes ni agacé par des salades ou des fruits verts.

Les *boissons alcooliques* prises le matin à jeun, et avant que les intestins ne soient garnis de quelque nourriture, sont également très-dangereuses. La *statistique des hôpitaux* prouve que, sur vingt personnes accoutumées à prendre à jeun, du vin blanc, de mauvaise eau-de-vie, de l'absinthe ou bien encore, comme certaines gens des halles, de l'esprit pur ou du camphre, quinze au moins, sans exagération, meurent d'un cancer à l'estomac dont les parois se sont peu à peu corrodées ainsi que du parchemin qu'on approche du feu.

Après une chute, et quand on craint de se faire saigner ou qu'on se trouve dans l'impossibilité de s'appliquer des sangsues, soit parce qu'il en manque dans la localité ou parce qu'elles sont trop cher pour les blessés, une pincée d'*hernica*, plante très-commune, prise en forme de thé, tous les matins, pendant huit jours, agit activement sur le sang et l'empêche de se fixer à la partie malade.

A ceux qui travaillent ou qui flânent dans la campagne, il arrive souvent qu'un insecte quelconque, une forficule ou perce-oreille, entre dans l'oreille et cause subitement une vive douleur.

On cherche ordinairement alors à extirper l'insecte avec le doigt, et presque toujours on ne fait que le chasser de plus en plus dans le tympan.

L'huile est le meilleur remède en pareil cas.

Voici d'ailleurs ce que nous lisions dernièrement dans un recueil de médecine populaire :

« Un enfant dormait en plein air sous un arbre ; il était placé sur le côté droit, et laissait ainsi sans défense son oreille gauche qui était malade. Une mouche y déposa ses œufs. Au bout de quelques jours, des vers s'agitaient dans le conduit auditif et y causaient une sensation intolérable.

« L'introduction des instruments ne faisant qu'exaspérer les douleurs, on eu recours à un moyen bien simple que tout le monde peut, en pareil cas, employer avec succès : on remplit d'huile l'oreille de l'enfant, et, au bout de quelques minutes, les vers se montrèrent à la surface du liquide et furent facilement délogés. »

Ce fait s'explique tout naturellement : l'huile ne contient pas d'air ; or, comme tout animal ne peut s'en passer, il faut, de toute nécessité, qu'il cherche à s'en procurer.

On croit généralement qu'il est bon, après avoir mangé, de faire immédiatement de l'exercice pour mieux digérer ; c'est une erreur ! car la digestion étant pour l'estomac un véritable travail, il ne faut pas l'exagérer encore : aussi les gens du monde vont-ils, après dîner, continuer la conversation au salon, tandis que les Orientaux font la *sieste*, c'est-à-dire se jettent sur des sophas, des divans, des tapis, et les malheureux sur de pauvres nattes de jonc où ils dorment en paix, pendant une couple d'heures.

On s'expose, en se reposant à l'ombre ou entre deux airs, après une longue marche, par un temps chaud, et quand on est en transpiration, à gagner une fluxion de poitrine, et il est de même très-dangereux, quand on est dans cet état, de se jeter à l'eau sans précaution, ou de prendre des glaces, de l'orgeat, de la limonade, de la bière, du cidre, etc., comme aussi de boire, en tout temps, beaucoup à la fois quand on est altéré : c'est pourquoi en Afrique, pendant la marche accélérée de nos troupes, on place des factionnaires auprès des fontaines qu'on rencontre de loin en loin pour empêcher les soldats de boire sans mesure et de se rendre ainsi dangereusement malades. On corrige même, à défaut de vin, l'eau qu'on leur donne avec un peu d'eau-de-vie ou de vinaigre.

La *vaccine*, pratiquée avec du vaccin de bonne nature, étant généralement reconnue aujourd'hui comme un préservatif tout-puissant contre la petite vérole, aucun chef de famille ne doit hésiter le moindrement à faire vacciner ses enfants, s'il ne veut pas s'exposer à les voir, tôt ou tard défigurés, estropiés, aveugles, sourds ou paralysés pour jamais.

Personne d'ailleurs, n'est plus admis maintenant dans les écoles publiques qu'en présentant un certificat de vaccine, et l'on dit même que prochainement elle sera déclarée, par une loi, obligatoire pour tout le monde.

Pourquoi, en effet, quand la petite vérole a presque complétement disparu de l'Europe, quelques individus stupides ou systématiquement entêtés, chercheraient-ils à l'y ranimer ? comme si la pauvre humanité n'avait pas encore assez de fléaux à combattre sans celui-là.

Le *tabac à priser* est un vésicatoire volant que l'on s'applique sur le cerveau pour le réveiller, l'exciter et le dégager ; les personnes sédentaires ou occupées à des travaux sérieux et réguliers en font usage pour se distraire de temps en temps, et il leur devient par la suite aussi indispensable que le pain quotidien.

Le *tabac à fumer* dessèche la poitrine, et la fumée qu'on aspire toujours plus ou moins, produit dans l'estomac une espèce de suie malfaisante.

Les personnes grasses, replètes et incommodées par les glaires, peuvent s'en trouver bien, puisqu'il les fait expectorer, mais il est certainement très-pernicieux à tous les individus maigres, rachitiques ou d'un tempérament nerveux qui, sous prétexte de se désennuyer, fument du matin au soir.

Souvent même il finit par les réduire à cet état d'hébêtement ordinaire aux Chinois saturés d'opium.

Vous donc, Pères de famille, que les excentricités n'amusent pas en général, ayez grand soin d'interdire le tabac à vos enfants, et dites-leur bien que tous ces gamins et ces polissons que nous voyons journellement circuler dans les rues, une pipe à la bouche, n'inspirent aux gens raisonnables qu'un sentiment de pitié tant ils ressemblent à ces singes ou à ces pauvres chiens grotesquement habillés que des bohémiens armés d'un fouet font danser dans les carrefours pour avoir un sou des passants.

Quant aux Demoiselles qui fument dans les hôtels garnis, dans les cafés, dans les estaminets, etc., ce sont des *Filles !* On n'en parle pas.

Il y a mille autres préceptes d'hygiène de ce genre

qu'il serait bon d'indiquer encore, mais leur développement nous conduirait trop loin.

Nous demandons toutefois pardon aux savants des hérésies que nous pourrions avoir commises dans les petits détails dogmatiques, philosophiques, historiques, physiques, astronomiques, anatomiques et sanitaires que nous avons donnés dans ce *Manuel.*

Nous ne nous sommes pas également toujours servi des expressions consacrées par la science, mais c'est autant parce que nous ne les connaissons point nous-même que parce que nous avons craint de ne pas nous faire assez comprendre de nos jeunes lecteurs.

Cependant, comme dans un Ouvrage destiné à l'instruction publique il ne doit point se trouver d'hérésies ni d'erreurs, tout du moins grossières, nous prions les hommes polis et compétents qui daigneraient nous faire quelques observations sérieuses à ce sujet, de vouloir bien nous les adresser, soit directement à notre domicile (rue Neuve-du-Maine n° 1, 14e arrondissement), soit chez MM. Larousse et Boyer, nos éditeurs, et nous en prendrons bonne note pour une seconde édition.

NOTES SUR LES SUPERSTITIONS POPULAIRES, ETC.

(1) Le Sang qui, dans l'homme et tous les mammifères, se compose d'un liquide jaunâtre, appelé *serum*, et d'une infinité de corpuscules rouges et circulaires, dits globules, loin de rester en repos dans l'intérieur du corps, comme on l'a cru longtemps, avant Hervey, y est, au contraire, en mouvement perpétuel; et, traversant, avec une régularité aussi précise que rapide (quand il n'en est pas ainsi, il y a fièvre ou atonie chez les individus), tous les organes qu'il sert à nourrir, court, vingt fois au moins en une minute, se mettre en contact avec l'air dans l'appareil respiratoire pour retourner aux susdits organes. C'est le cœur qni, par deux oreillettes, formant une espèce de soupape, donne au sang cette impulsion dans les artères et les veines; les artères le portent du cœur dans toutes les parties du corps, et les veines le rapportent immédiatement de ces organes vers le cœur.

(2) C'est dans cette pensée, et pour nous imposer une espèce de pénitence, bien légère à la vérité pour les riches, mais assez gênante pour les pauvres et les familles nombreuses, que l'Eglise nous ordonne par son cinquième Commandement de faire maigre le *vendredi ;* elle y a joint le *samedi,* et peut-être a-t-elle eu tort, mais l'Eglise est infaillible.

(3) Les Romains, avant de rien entreprendre de sérieux pour l'Etat, consultaient non-seulement les entrailles des victimes immolées dans les temples de leurs Dieux, mais encore des poulets sacrés; à ces différents cultes étaient attachés des prêtres qu'on appelaient *augures* ou *aruspices.* Si le sang coulait abondamment du corps des victimes sur l'autel, ou si les poulets mangeaient avec avidité, le présage était heureux; dans le cas contraire, il était sinistre. Le général Mennennius, devant un jour livrer une grande bataille, consulta les susdits Poulets, qui, au dire des augures, ne voulurent pas manger. *Qu'ils boivent*

donc ! s'écria-t-il en les faisant jeter à la mer; puis il attaqua l'ennemi et le défit complétement.

(4) La Terre tourne autour du soleil en 365 jours, 5 heures, 48 minutes, qui forment *une année*, et elle tourne, en même temps, une fois sur elle-même en 24 heures, qui forment *un jour*.

(5) Le 21 juin, premier jour de l'été, et pour la France le plus long de l'année, le Soleil reste pendant 16 heures sur l'horizon, et nous n'avons, par conséquent, que 8 heures de nuit, et même que 6 heures, en tenant compte de l'aurore et du crépuscule. Les jours commencent à diminuer le 22, car il n'y a jamais, quoiqu'on le croie encore généralement, un seul instant d'arrêt; la diminution graduelle, par exemple, est très-peu sensible dans le commencement.

Le Solstice d'hiver a lieu le 21 décembre, premier jour de l'hiver, et pour nous le plus court de l'année, car il n'a que 8 heures contre 16 heures de nuit (aurore et crépuscule compris); le lendemain, 22, ils augmentent graduellement d'autant de minutes qu'ils ont diminué au solstice d'été, et ainsi de suite.

On appelle Equinoxe le moment où le jour est égal à la nuit, 12 heures chacun : le 21 mars, commencement du printemps, et le 21 septembre, commencement de l'automne. C'est aussi l'époque des grandes tempêtes et des grandes marées de l'Océan. Les Marées sont des pressions périodiques de la lune sur la pleine mer qu'elle fait refluer sur ses rivages.

(6) *Hydrophobie* signifie horreur de l'eau : il y a dans tous les globules de sang de la race canine (chiens, loups, renards), un animalcule du genre vipère qui, dans certaine saison de l'année, leur échauffe le sang d'une manière terrible et les met dans un état de souffrance indescriptible; alors la vue de l'eau augmente leur fureur; la bave leur bouillonne dans la gueule; ils éprouvent un besoin continuel de mordre, et les morsures qu'ils font communiquent le vice de leur sang à celui des hommes : c'est cette bave qu'il faut enlever n'importe comment.

(7) « Dernièrement, un médecin de Vienne, le docteur F..., a fait une intéressante expérience, à l'effet de rechercher quelle influence la simple crainte d'une maladie contagieuse peut exercer sur un homme en parfaite santé. Après en avoir

obtenu l'autorisation en lieu compétent, le docteur F... promit à un Condamné, robuste et bien portant, la remise du reste de sa peine, s'il consentait à se mettre dans un lit où un Cholérique venait de mourir. S'il tombait malade, les plus grands soins lui seraient voués et plusieurs médecins le surveilleraient sans relâche. Le Prisonnier consentit, après quelque hésitation, à se soumettre à l'expérience, qui commença aussitôt. Au bout de quelques heures, tous les symptômes du Choléra se manifestèrent, et notre homme eut à subir une attaque formelle. Il fut soigné avec la plus grande attention, et l'on réussit bientôt à le guérir complétement, grâce surtout à sa forte constitution.

« Mais quelle fut la surprise générale lorsqu'on apprit qu'il n'avait nullement été mis dans le lit d'un cholérique; on le lui avait fait croire, afin d'observer l'effet de l'imagination et de la peur sur l'organisme.

« Cela rappelle une expérience tentée, il y a environ quinze ans, en Angleterre, sur un Condamné à mort, auquel on promit de transformer l'horrible exécution par strangulation en une mort plus douce, en lui déclarant qu'après lui avoir bandé les yeux, on lui ouvrirait les veines. On fit devant lui tous les préparatifs nécessaires. Après qu'on lui eut bandé les yeux, le médecin feignit de commencer l'opération. Mais, au lieu de son sang, ce fut de l'eau qu'on fit couler en légers filets. Le condamné, persuadé que sa vie s'en allait avec son sang, expira au bout de quelques heures, tué par son imagination seule. »

(Extrait du *Journal de Francfort.*)

(8) Le Coran prescrit impérieusement aux fidèles Musulmans de traiter avec douceur leurs animaux domestiques; aussi, à Constantinople, à Damas, au Caire, à Alexandrie, les chiens errent en masse et librement dans les rues; sur les bords du Nil, où ils se prélassent par milliers au soleil, on leur porte à manger et surtout à boire pour les préserver de la rage. Les chats y sont de même regardés comme très-utiles pour détruire les rongeurs qui foisonnent généralement dans toutes ces villes construites en bois, et on les soigne en conséquence; quand les cigognes viennent se percher sur le toit d'une maison, elles semblent apporter le bonheur aux habitants. En Algérie, au Maroc, à Tunis, à Tripoli, on a un soin tout particulier des troupeaux qui

sont, avec certaines productions territoriales, l'unique richesse de ces divers pays. Les Arabes surtout aiment les chevaux avec passion; un beau cheval fait leur joie sous la tente et leur orgueil dans leurs excursions vagabondes. Quant aux chameaux, ces *navires du désert*, ainsi appelés, à cause des immenses services qu'ils rendent aux caravanes qui cheminent, nuit et jour, à travers l'Afrique et l'Asie, tous les Orientaux les tiennent généralement dans une espèce de vénération autant par reconnaissance que pour honorer Mahomet qui, dans sa jeunesse, était *chamelier* (conducteur de chameaux).

(9) Comme ce poëte célèbre se rendait un jour à l'île de Cos, son navire fut assailli par une violente tempête, et les matelots décidèrent entre eux de le jeter à la mer; Arion demanda un quart d'heure de répit pour chanter, comme le cygne, avant de mourir. Sa prière étant exaucée, plus encore par curiosité que par commisération, il prit sa lyre, et à peine en eut-il fait vibrer les cordes harmonieuses, qu'une troupe de dauphins accoururent à ses accents. Arion sauta sur le dos de celui qui dominait les autres, et, quelques instants après, le glorieux Cétacée déposait le Poëte sur le rivage voisin.

(10) C'est pour contraindre moralement, de temps en temps, les hommes au repos, que toutes les nations civilisées ont consacré un jour quelconque de la semaine à la célébration presque exclusive du culte divin, à savoir :

Le dimanche, par les Chrétiens; le lundi, par les Grecs; le mardi, par les Persans; le mercredi, par les Assyriens; le jeudi, par les Egyptiens; le vendredi, par les Turcs, et le samedi, par les Juifs.

(11) Il faut croire que ces Messieurs auront énormément abusé autrefois de cette liqueur, et que de là est venue la défense.

On trouve également étrange aujourd'hui celle que Moïse a faite jadis aux Hébreux de manger la chair de porc; mais qu'on se porte au temps où ce grand Législateur établissait sa religion : alors, dans toute la Syrie, la Judée et les pays circonvoisins, les porcs étaient ce qu'on appelle maintenant grainés, ladres, et occasionnaient de terribles maladies, notamment la *lèpre*, et Moïse sera justifié.

DISTRIBUTION DE PRIX *

INSTITUTION B...

Prado, 27 août 1848.

Mes jeunes amis,

Permettez-moi d'ajouter quelques mots au bon discours que vous venez d'entendre ! je ne serai pas long, rassurez-vous ! Oui, M. B..., votre honorable Maître, a eu raison d'appeler la distribution des prix la fête des Couronnes, la fête des Elèves, la fête des Familles.

C'est, en effet, pour vous, mes enfants, un jour joyeux que celui où vous recevez la récompense du travail de l'année ; car le premier prix que vous remportez dans vos études est un premier succès dans votre vie, une première victoire, un premier jalon planté sur la route que vous avez à parcourir.

Continuez donc de travailler; profitez des bonnes leçons que vous recevez dans votre institution, et vous arriverez, sinon à conquérir une vaste science, au moins à acquérir des connaissances indispensables à tout le monde, à tous ceux surtout qui ont besoin de se faire un état et de gagner leur vie honorablement.

Pour vos familles, mes enfants, la distribution des prix est également un jour de fête, car, en vous voyant vainqueurs de vos camarades, vos parents compren-

* Nous ne mentionnons ce discours que parce qu'il rentre naturellement dans le devoir des jeunes Elèves.

 397

nent que vous avez travaillé, que votre intelligence s'est développée ; et, par vos succès présents, ils rêvent déjà pour vous de grands succès futurs ; ils vous voient déjà, par la pensée, heureux, riches, puissants, utiles, considérés... Hélas ! puissent-ils ne jamais être désabusés !

M. B... aurait pu ajouter que la distribution des prix était, en outre, la fête des Souvenirs.

En effet, lorsqu'il nous arrive à nous autres hommes de cinquante ans, déjà presque vieillards, qui avons passé sur les bancs du collége quinze années de notre vie, les quinze plus belles années de notre vie ! lorsqu'il nous arrive, dis-je, d'assister, par hasard, à une pareille solennité et de peser encore une fois dans notre main les quelques feuilles qui composent une couronne, nous nous reportons soudain par les souvenirs aux cérémonies pareilles de notre enfance, nous pensons à nos anciens camarades que nous avons vaincus, à la joie de nos familles, à l'orgueil de nos mères en nous voyant couronner, et nous pensons à nos camarades, à nos familles, à nos mères... Ah ! qu'ai-je dit ? presque une impiété ; ma langue a trahi le sentiment de mon âme... Non, non, l'homme n'a pas besoin d'une circonstance fortuite pour penser à sa mère, car une mère c'est le dévouement sans bornes, c'est le cœur tout entier, c'est la vie !

Parlons donc maintenant de l'instruction :

Autrefois, mes amis, les classes infimes de la société ne savaient ni lire ni écrire ; les honorables habitants des campagnes priaient Dieu non pas dans des livres, mais avec des chapelets ; les nobles, tout entiers au métier de la guerre ou livrés à leurs plaisirs, plaisirs

souvent bien décevants, n'en apprenaient pas davantage, par crainte de déroger, et signaient leurs engagements privés ou publics du sceau de leurs armes; le commerce s'occupait exclusivement de ses affaires, et la science était ainsi abandonnée aux prêtres, aux magistrats, à quelques hommes de lettres, aux avocats et aux médecins.

Aujourd'hui, au contraire, qu'il n'y a plus de privilèges pour personne, et que le mérite, le travail et la moralité peuvent conduire à tous les emplois, élever à toutes les dignités, on sent partout le besoin d'apprendre un peu plus, un peu moins, suivant son intelligence, son ambition, sa position de famille, et l'Etat encourage, autant que possible, ce noble désir.

Ainsi, à présent, dans les campagnes, les enfants savent lire, écrire, calculer et mesurer un terrain quelconque; dans les villes, où les lumières ont besoin d'être plus répandues, on a ouvert aux jeunes gens (outre les grands colléges de grec, de latin, de philosophie, d'histoire et de hautes sciences), une infinité d'écoles gratuites plus modestes et où ils apprennent néanmoins tantôt l'arithmétique et l'application de l'algèbre à la géométrie; tantôt sous quels degrés de longitude et de latitude vit tel ou tel peuple, où sont les principales villes, les grands fleuves, les hautes montagnes et les plus terribles volcans de la Terre.

Ici, on leur explique le mouvement des astres et des planètes, les éclipses de soleil et de lune, la rotation de la terre, les hautes et basses marées, et la variation des saisons.

Là on fait pour eux des cours d'anatomie humaine, de physique élémentaire, de minéralogie, de botani-

que, d'horticulture, de dessin, de mécanique et même de chant, car la musique adoucit les mœurs des hommes, et l'antiquité a voulu sans doute nous prouver cette vérité quand elle nous a peint Orphée attirant au son de sa lyre et du fond du désert les lions, les tigres, les panthères et les animaux les plus féroces de la création.

C'est surtout par la connaissance du passé que la France cherche à améliorer et à régénérer, pour ainsi dire, les masses; aussi elle veut que tous les citoyens connaissent les mille pages glorieuses de son histoire, le règne de nos cent rois, nos triomphes et nos malheurs ainsi que les grandes actions de tous nos aïeux; et la France, justement fière de son passé, a raison de le publier partout; car, au train des choses, l'histoire moderne n'aura probablement rien de bien fameux à enregistrer dans ses annales; mais, je me trompe, elle aura à y graver le fait détestable, maudit et honteux pour l'humanité qui s'est accompli, dernièrement, sous nos yeux, alors que cent mille citoyens, amis, voisins, parents, se sont entr'égorgés, pendant quatre jours, sur des barricades impies sans savoir pourquoi, et pour des principes politiques faux, mal expliqués ou mal compris, et l'histoire ajoutera qu'il n'a fallu rien moins, alors, que la mort d'un saint archevêque, de huit généraux de nos armées et de trois mille gardes nationaux ou mobiles pour sauver la religion, la patrie et la liberté.

Mais éloignons maintenant de notre esprit ces tristes souvenirs et ne pensons plus qu'à la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui : son origine, mes Amis, se perd dans la nuit des temps, et nous voyons les an-

ciens peuples de la terre, les Grecs, les Romains, et jusqu'à nos aïeux les Gaulois, distribuer de simples couronnes de chêne aux hommes qui se distinguaient, alors, chez eux par une grande vertu, une noble victoire, de grands services rendus à la Patrie, un beau poëme, une statue admirable ainsi qu'à tous les vainqueurs dans les jeux Olympiques.

Chez nous, maintenant, on ne donne plus de couronnes qu'aux élèves, et on récompense les grands capitaines, les magistrats intègres, les vrais savants, les artistes célèbres, les inventeurs utiles, les hommes qui, dans les incendies, dans les inondations, pendant les pestes noires, jaunes ou cholériques, se dévouent pour leurs semblables, ainsi que les braves soldats qui affrontent journellement la mort sur les champs de bataille, on les récompense, dis-je, ces nobles citoyens, de toutes les conditions avec une petite Croix et quelques centimètres de ruban rouge qui n'ont aucune valeur réelle par eux-mêmes, mais auxquels nous attachons tous la quintuple signification de la vertu, de la science, de la gloire, du dévouement au prochain et de l'honneur.

Que ceux d'entre vous, mes Amis, qui seront vaincus cette année, cherchent donc à devenir les vainqueurs de l'année prochaine ; qu'ils travaillent pendant les vacances et préparent leurs armes, armes bien innocentes ! et qui ne font couler les larmes de personne, pour le combat qui va recommencer dans un mois.

Quant à ceux qui triompheront aujourd'hui, ils doivent redoubler d'efforts pour triompher encore demain.

Que le vent soit bon ou mauvais, que la mer soit calme ou agitée, le sage matelot ne s'endort jamais sur sa rame immobile; faites de même, mes amis, travaillez ! travaillez toujours, pendant votre enfance, votre jeunesse, votre âge mur et tant qu'il vous restera le moindrement de forces physiques.

On a chanté quelque temps par les rues de Paris une chanson avec ce refrain :

Travaillons ! travaillons, mes frères !
Le travail, c'est la liberté !

Moi, je vous dirai avec bien plus de raison : le travail, c'est la moralité, c'est la prière, c'est la santé, c'est la famille, c'est le devoir, c'est le bonheur !

Travaillez donc, aujourd'hui, pour contenter vos pères, pour leur ôter toute inquiétude sur votre avenir et les rendre fiers de vous.

Quant à vos mères, mes jeunes amis, oh ! si vous les aimez comme elles vous aiment, efforcez-vous de leur procurer tous les ans la satisfaction qu'elles vont éprouver aujourd'hui; votre joie fait la leur; elles triomphent plus que vous encore de votre victoire et peut-être même que toutes celles qui semblent m'écouter avec une grande bienveillance, en ce moment, me trouvent-elles déjà bien long et bien ennuyeux, tant il leur tarde, à ces bonnes mères, de baiser vos fronts couronnés.

Adieu, mes amis, à l'année prochaine !

QUELQUES MOTS SUR UNE TOMBE.

Cimetière Montparnasse, 30 janvier 1851.

MESSIEURS,

Lorsqu'un homme riche sort, avec pompe, de ses riches appartements pour aller en définitive à ce trou fatal qu'on appelle la TOMBE, il est ordinairement escorté d'une foule de parents, d'une foule d'amis et d'une foule plus grande encore de voisins et de curieux; mais quand le corbillard sort d'un modeste asile, comme l'hospice des Ménages, toutes les personnes qui accompagnent le corps jusqu'ici sont des amis affectueux qui viennent rendre les derniers devoirs à un bon et digne ami.

Oh! Messieurs, que les anciens Egyptiens avaient une grande et solennelle coutume : aucun mort ne pouvait, chez eux, recevoir les honneurs funèbres avant d'avoir été présenté à un tribunal de Sages.

Là, on examinait sa vie, ses mœurs privées et publiques, et quand il n'avait été ni bon fils, ni bon frère, ni bon époux, ni bon père, ni bon citoyen; quand son âme égoïste était restée continuellement sans pitié pour le malheur, pour la vieillesse ou pour l'enfance, on jetait, au nom de la loi, son corps à la voirie comme celui d'un animal immonde et pestilentiel.

Qu'a été en effet sur la terre l'homme qui n'a pas rempli ses devoirs?

Quant à toi, mon cher D....., qui as vécu toujours si dignement, si fraternellement avec tout le monde, toi qui, pendant quarante ans, as eu à supporter avec ta femme tant de chances diverses de la fortune, et qui vient de finir avec tout le calme de l'homme de bien, oh ! si la coutume des anciens Egyptiens régnait encore parmi nous, comme les Juges nous diraient aujourd'hui, avec toute la majesté de la puissance : Pleurez, pleurez votre ami! rendez-lui les honneurs funèbres qu'il mérite et tâchez de l'imiter...

Mais si nous n'avons rien de pareil dans nos lois, nous avons une religion qui nous dit : L'homme juste recevra tôt ou tard dans le ciel une récompense éternelle! Oh! s'il en est ainsi, et j'aime à le croire, hier à midi, sous mes yeux, tu montais, mon cher D....., dans un monde meilleur.

Adieu donc, mon ami, mon vieil ami de trente ans, mon cœur te dit adieu pour la dernière fois!

LES LIVRES.

APOLOGUE QUI SERVIRA D'ÉPILOGUE A CET OUVRAGE.

Un Négociant fort honorable, mais n'ayant tout juste que l'intelligence du commerce, héri a un jour, par la mort de son frère, d'une bibliothèque complète où, à côté de la Bible et des Evangiles, à côté d'Homère et de Platon, de Virgile, Tacite, Cicéron, le Dante, Milton, le Tasse, Bossuet, Fénelon, Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Montaigne, Pascal, Montesquieu, Buffon, Laplace, Cuvier, Jussieu, etc., se trouvaient : et l'ignoble poëme de Parny, et l'infâme poëme de Voltaire, et les ordures de Piron, et tous les romans de la Régence, et toutes les turpitudes des jours suivants, et tous les feuilletons excentriques modernes.

Cet homme avait deux fils pleins d'intelligence et une fille charmante qui, tous trois, faisaient sa gloire et son bonheur.

Il leur abandonna imprudemment les *livres* de la succession, et, soudain, l'Aîné des enfants, étudiant avec amour tous les ouvrages qui pouvaient former son esprit et son cœur, devint en peu de temps undes meilleurs élèves de son collége, et plus tard, un homme de bien et distingué sous tous les rapports.

Le Cadet, au contraire, ne trouvant de charmes qu'aux ouvrages immoraux qui parlaient à ses passions, se lia bientôt par cette même raison, avec une foule de mauvais sujets qu'il aspira encore à surpasser en inconduite. Il réclama, à sa majorité, la fortune de sa mère, et il la dissipa rapidement dans les orgies les plus dégoutantes.

Les conseils, les remontrances, les prières, ne purent rien sur cette âme prématurément gangrenée, et il fut perdu pour toujours.

Le Négociant désolé rougissait pour son fils et pour

lui-même de tant d'abjection, lorsqu'un beau matin, sa fille, la tête pleine de toutes les jolies choses qu'elle avait admirées dans Crébillon, Diderot, Louvet, Pigault-Lebrun, Paul de Kock, etc., disparut avec un séducteur pour aller faire un voyage sentimental à *Greetna-Green* (1).

Le pauvre père ne put supporter ce dernier coup et tomba gravement malade; cependant les secours de l'art et plus encore les tendresses de son fils aîné parvinrent à le sauver.

Comme un jour il déplorait son malheur en présence d'un ami éclairé : C'est votre incurie seule, lui répondit celui-ci, avec une franchise affectueuse, qui a perdu votre famille ! La bibliothèque de votre frère était une *pharmacie* où, à côté de la case, de la manne, du quinquina et du séné, se trouvait une grande quantité d'opium, d'arsenic et de morphine, et vous avez fatalement livré la clef de cette boutique à vos enfants.

---

(1) Petite ville d'Écosse où un Forgeron qui, en 1277, avait donné l'hospitalité au Roi d'Angleterre, égaré à la chasse, et avait ferré son cheval, obtint de lui, à perpétuité, pour ce service, le droit de marier légalement, et sans aucun besoin de consentement de parents, tous les individus qui se présenteraient à cet effet devant sa *forge* avec deux témoins, et d'en procurer même au besoin à ceux qui n'en auraient pas.

Inutile de dire que les Mariés ainsi, ne sont pas tellement rivés l'un à l'autre par cette auguste cérémonie, que l'un des deux ne puisse, aussitôt qu'il le juge à propos, convoler à d'autres noces plus légitimes.

FIN.

Paris. — Imp. de DRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.